JÉHOVAH

et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

APPROBATION

L'ouvrage intitulé : **LES RÉCITS BIBLIQUES : JÉHOVAH et son PEUPLE, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ,** que vient d'écrire le T. R. P. Berthe, consulteur général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, ayant été examiné par deux théologiens de notre Congrégation, nous en permettons volontiers l'impression. Puisse cette émouvante histoire de l'Ancien Testament, jointe au volume du même auteur : **Jésus-Christ, sa Vie, sa Passion, son Triomphe,** devenir bientôt la Bible des familles, et, dans ces temps d'apostasie, où l'on ose bannir des écoles les livres sacrés, le catéchisme, et jusqu'à l'image du Divin Sauveur, conserver ou raviver dans tous les cœurs la connaissance et l'amour de notre sainte religion!

Rome, de notre couvent de S. Alphonse, le 7 octobre 1906, fête du T. S. Rosaire.

M. RAUS, C. SS. R.
Sup. gén. et Rect. Maj.

IMPRIMATUR

Fr. ALBERTUS LEPIDI, O. P.
S. P. Ap. Magister.

IMPRIMATUR

JOSEPHUS CEPPETELLI, Patriarch. Cplitanus.
Vices gerens.

R. P. BERTHE
DE LA CONGRÉGATION DU T. S. RÉDEMPTEUR

LES RÉCITS BIBLIQUES

JÉHOVAH et son PEUPLE

Depuis ADAM jusqu'à JÉSUS-CHRIST

TOME SECOND

DOUZIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE P. TÉQUI
82, RUE BONAPARTE (VIe)

1924

LIVRE NEUVIÈME

DAVID, LE GRAND MONARQUE

I

LE ROI D'HÉBRON

A. M. 2949 — A. C. 1052.

Depuis mille ans, le peuple d'Israël conservait au milieu des idolâtres la notion du Dieu unique et du Rédempteur promis aux enfants d'Adam. Jéhovah le traitait comme son enfant : il lui avait envoyé les patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, pour le former à sa mission sublime; Joseph, pour le sauver de la famine; Moïse, pour le tirer de la servitude d'Égypte; Josué, pour l'introduire dans la terre promise. Si ce peuple, entraîné par Satan, oubliait le Dieu unique pour adorer une idole quelconque, Jéhovah le livrait à Moab, à Edom, aux Philistins, qui le broyaient sous leurs pieds et le forçaient à pousser des cris de repentir; alors descendait un sauveur envoyé du ciel, un Aod, une Debora, un Gédéon, un Samson, un Samuel, qui écrasait les bourreaux et rendait la liberté aux enfants d'Israël. Malgré tant de bienfaits et de miracles, ces ingrats, lassés d'avoir Dieu seul pour Seigneur et roi, réclamèrent un roi visible, tout-puissant comme les rois des nations. Jéhovah y consentit, mais en les avertissant qu'un roi sans Dieu les opprimerait comme les despostes païens

opprimaient leurs sujets. Et, de fait, Saül, le premier monarque, régna en vrai tyran, ne connut d'autre volonté que la sienne, massacra prêtres et prophètes, et mérita la réprobation divine. Jéhovah, pour sauver son peuple, lui substitua David, un homme selon son cœur; mais Saül, devenu furieux, tenta maintes fois de l'assassiner, le poursuivit vingt ans durant de sa haine insensée, le força de se cacher dans les bois et les cavernes, ou même de s'expatrier, jusqu'au jour où ce réprouvé de Dieu tomba, lui et les siens, sous les coups des Philistins.

Après le désastre de Gelboë, Israël était perdu s'il ne reconnaissait pour son roi légitime l'élu de Jéhovah. Le secret de son élection n'en était plus un depuis que Dieu avait pris soin d'exalter son serviteur, que Jonathas et Saül lui-même avaient reconnu ses droits. Le peuple acclamait depuis longtemps le vainqueur de Goliath. Six cents braves l'entouraient au désert et suivaient partout celui qu'ils appelaient la gloire et l'espérance de la nation. On pouvait donc croire, qu'après l'extinction presque complète de la famille royale, les douze tribus allaient s'unir pour porter David au trône ; mais les Philistins d'une part et quelques ambitieux de l'autre, comprimèrent l'élan du peuple.

Cette opposition jeta David dans une grande perplexité. Roi de par la volonté de Dieu, devait-il s'imposer par la force au risque de verser le sang de ses sujets dans des discordes civiles, ou attendre dans son désert que le peuple vînt de lui-même se jeter dans ses bras? Pour se fixer, il consulta le Seigneur.

— « Dois-je rester ici, demanda-t-il, ou pénétrer dans quelqu'une des villes de Juda?

— Rends-toi à Hébron, » lui fut-il répondu.

Défendue par ses fortes murailles et son rempart de montagnes, célèbre entre toutes les villes d'Israël par les souvenirs des patriarches, dépositaire du tombeau d'Abraham, Hébron paraissait bien la capitale qui convenait

au nouveau monarque. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes pour le recevoir, car la tribu de Juda, fière de son David, était plus fière encore de donner un roi à la nation. Les chefs de famille se réunirent à Hébron autour du trône royal, et David reçut de nouveau l'onction sainte, afin de commencer au nom de Dieu l'exercice des nobles fonctions dont le sacre de Samuel lui avait conféré l'investiture.

Il s'agissait maintenant de rallier sous son sceptre les onze tribus d'Israël dont les chefs militaires, depuis la défaite de Gelboë, se trouvaient rassemblés au camp de Mahanaïm, au delà du Jourdain, avec les débris de l'armée vaincue. Volontiers, ces soldats humiliés se fussent rangés comme tout le peuple, sous les étendards de David, si un homme dont Israël subissait depuis longtemps l'impérieuse volonté, ne les eût tenus sous son joug : c'était Abner, le généralissime des armées de Saül, le premier dans le royaume après son maître. Brave guerrier, mais d'une ambition sans mesure, il se dit que Joab, fils de Sarvia, neveu de David, compagnon de son exil, brave entre tous les braves, occuperait inévitablement le premier rang dans le cœur du roi. Ne pouvant se résoudre à descendre d'un degré, il présenta aux soldats Isboseth, fils de Saül, comme le légitime héritier de la couronne, afin de gouverner sous son nom.

David avait juré au roi Saül de ne pas exterminer sa famille. Il résolut de ne pas combattre Isboseth, jeune homme sans influence et sans autorité, dont les tribus se débarrasseraient à la première occasion ; mais l'impatient Abner, après deux ans d'une paix ruineuse pour son parti, passa le Jourdain, et vint camper avec ses troupes sous les murs de Gabaon, sur les frontières de Juda.

Délégué par David pour tenir tête à son rival, Joab établit son corps d'armée près de la piscine de Gabaon, en face de l'ennemi. Les troupes s'observaient de part et d'autre, plus prêtes à fraterniser qu'à s'entre-tuer, lorsqu'un déplorable événement fit sortir tous les glaives du

fourreau. Dans un combat singulier que les deux chefs avaient organisé pour terminer le différend, douze champions de la tribu de Benjamin, compatriotes du roi Saül et douze guerriers de Juda, dévoués à David, se précipitèrent avec une telle fureur les uns sur les autres qu'ils tombèrent tous ensemble sur l'arène sanglante, ce qui alluma dans tous les cœurs une véritable soif de carnage. De part et d'autre, les soldats s'élancèrent au combat, bien décidés à vaincre ou à mourir. Abner lutta en désespéré; mais, malgré leur bravoure, ses guerriers plièrent devant l'impétuosité des troupes de Juda. Obligé de fuir pour échapper aux vainqueurs, il aperçut tout à coup un jeune homme qui s'attachait obstinément à le poursuivre. C'était Asaël, frère de Joab, dont la vélocité sans pareille ressemblait à celle du chevreuil. Incapable de lutter de vitesse avec lui, Abner pouvait d'un coup de lance l'étendre à ses pieds; il eut pitié du jeune téméraire :

— « N'es-tu point Asaël, le frère de Joab? lui cria-t-il en tournant la tête.

— Tu ne te trompes point, je suis Asaël, répondit le jeune homme.

— Eh bien, si tu es sage, tu suivras mon conseil : au lieu de t'attacher à mes pas, poursuis un de ces adolescents qui fuient à droite et à gauche. Tu t'empareras facilement de leurs dépouilles, mais, je t'en prie, laisse-moi. »

Asaël le serrait de plus près, ne voulant rien entendre.

— « Laisse-moi, reprit Abner, où je vais te percer de mon glaive, et alors comment oserai-je jamais me présenter devant Joab, ton frère? »

Mais le jeune homme avançait toujours, prêt à le saisir. Poussé à bout, Abner le frappa d'un coup de revers et l'abattit à ses pieds, ce qui porta au comble la rage des vainqueurs. Ils s'arrêtaient un instant près du cadavre d'Asaël, puis reprenaient leur course folle afin de venger son sang dans le sang d'un ennemi. Au coucher du soleil, Joab et Abisaï, son frère, arrivèrent avec leurs troupes à

la colline de l'Aqueduc, non loin du désert de Gabaon. Les restes du bataillon d'Abner s'étaient rangés en bataille sur une éminence, décidés à faire face à l'ennemi, s'il voulait pousser plus loin sa victoire. Voyant Joab à la tête de ses guerriers, Abner lui cria :

— « Ton glaive a donc bien soif de notre sang ? Joab, souviens-toi qu'il n'est pas bon de pousser de braves soldats au désespoir. Il est plus que temps de mettre un terme à cette lutte fratricide.

— Vive Dieu ! répondit Joab, je suis de ton avis ; mais, si ce matin tu m'avais tenu ce langage, nous n'aurions pas eu à déplorer les malheurs de la journée. »

A l'instant il sonna du cor pour enjoindre à ses troupes de cesser le combat, et se remit en marche vers Hébron afin d'annoncer à David la défaite des tribus. Retiré dans son camp de Mahanaïm, Abner soutint encore Isboseth pendant quatre années, mais un jour que ce dernier voulut lui faire sentir sa supériorité, l'orgueilleux général, outré de colère, lui signifia sa déchéance.

— « Suis-je donc un chien, lui cria-t-il, pour que vous le preniez sur ce ton avec moi ? Vous oubliez que je suis votre unique rempart contre Juda, que j'ai pris en pitié votre maison, vos frères et vos proches, alors qu'il m'était si facile de vous livrer tous à David. Que tous les châtiments de Dieu tombent sur moi, si je ne m'emploie dès ce moment à réaliser les desseins du ciel sur le fils d'Isaï ! Que le trône de Saül s'écroule, et que David règne sur Israël depuis Dan jusqu'à Bersabée ! »

Sans perdre de temps, Abner envoya un de ses confidents à David pour lui faire sa soumission et demander son amitié, lui promettant de ramener les tribus à ses pieds. Dans une conférence avec les Anciens du peuple, il dévoila ouvertement ses desseins :

— « Je sais, dit-il, que depuis longtemps vous désirez avoir David pour roi, et je ne veux plus comprimer l'élan de votre cœur. Rangez-vous sous sa bannière, c'est à lui

que le Seigneur a dit : « Il sauvera son peuple de la fureur des Philistins et le délivrera de tous ses ennemis. »

Assuré du consentement unanime des tribus, il partit pour Hébron, suivi de ses plus braves guerriers. David le reçut avec les honneurs qu'il méritait, l'invita à un grand festin, ainsi que les officiers de son escorte, et promit de lui conserver son rang dans l'armée. Abner partit enchanté du nouveau monarque, l'assurant qu'avant peu de jours il régnerait sur tout Israël. Et déjà il se livrait aux rêves les plus ambitieux, quand un homme, non moins ambitieux et aussi peu scrupuleux que lui, déconcerta tous ses plans.

Abner venait de quitter Hébron, quand Joab y rentra, chargé de butin, après une expédition contre les brigands des montagnes. Ayant appris l'entrevue toute pacifique du général d'Isboseth avec le roi, il courut chez David pour lui reprocher sa faiblesse et son imprudence :

— « Abner est venu ici, s'écria-t-il, et vous ne l'avez point arrêté ! Vous ne savez donc pas que s'il a voulu s'aboucher avec vous, c'est pour connaître vos projets et vos forces afin de mieux vous trahir ! »

Et comme David n'acceptait ni ses idées, ni ses remontrances, il sortit exaspéré. N'écoutant que sa rage insensée, il envoya des messagers à l'insu du roi sur la route que suivait Abner, pour le ramener sous quelque prétexte. Ceux-ci le rejoignirent et l'invitèrent à les accompagner au nom du roi. Aux portes de la ville, Joab et Abisaï attendaient leur victime. Aussitôt que parut Abner, Joab le prit à l'écart comme pour lui parler en secret, et lui enfonça son poignard dans le cœur, en s'écriant : « Asaël, ô mon frère, j'ai vengé ton sang dans le sang de ton meurtrier. »

A la nouvelle du crime commis par son neveu, David éclata en plaintes et en imprécations contre le coupable. « Seigneur, disait-il, vous savez que mes sujets et moi nous sommes innocents du meurtre d'Abner. Que votre vengeance ne tombe pas sur nous, mais sur Joab et les siens ! » Trop faible cependant, au commencement d'un règne en-

core disputé, pour se passer d'un général dont toute l'armée appréciait les talents et la bravoure, il différa le châtiment du crime, tout en montrant ce qu'il en pensait par la magnificence des honneurs funèbres, rendus au malheureux Abner. Le jour de la sépulture, le peuple et l'armée suivirent le cercueil du grand général. Les vêtements déchirés, couvert d'un cilice, Joab marchait à la tête de ses guerriers. Quand le cadavre eut été déposé dans le tombeau, mêlant ses larmes aux sanglots des assistants, David s'écria :

— « Abner, brave Abner, tu n'es pas mort comme meurent les lâches. Tes mains n'ont point été chargées de chaînes, ni tes pieds de honteuses entraves. Tu es tombé comme tombent les vaillants, sous les coups de l'iniquité !... »

Une explosion de lamentations accueillit cet acte de justice ; puis. la cérémonie terminée, le peuple escorta David jusqu'à son palais pour prendre part avec lui au repas des funérailles. Mais sa douleur était si vive qu'il déclara ne vouloir prendre aucune nourriture avant le coucher du soleil.

La mort d'Abner découragea les partisans d'Isboseth, qui bientôt tomba lui-même sous le glaive de deux assassins. Dès lors, toute compétition devenant impossible, les délégués des tribus se réunirent à Hébron pour acclamer David roi d'Israël. « Nous sommes vos frères, lui dirent-ils ; nous avons la même origine, et le même sang coule dans nos veines. Quand Saül régnait sur nous, n'était-ce pas David qui nous conduisait au combat et nous ramenait victorieux? C'est à David que le Seigneur a dit : Tu seras le chef et le pasteur de mon peuple. »

Après ces acclamations enthousiastes, David désigna le jour où la nation, représentée par les anciens et l'élite des guerriers, procéderait à la cérémonie du sacre. Plus de trois cent mille hommes se rendirent à Hébron pour voir poser la couronne sur le front du grand roi d'Israël. Au jour marqué, David parut au milieu de cette

imposante assemblée ; les anciens des tribus lui jurèrent fidélité au nom du peuple, puis le grand prêtre répandit sur sa tête l'huile sainte, comme l'avait fait autrefois Samuel. Le chant des cantiques sacrés, répété par des milliers de voix, porta jusqu'au ciel les accents de reconnaissance du monarque et de son peuple.

Ainsi s'accomplit la parole du Seigneur, portée jadis par le prophète au petit pâtre de Bethléem : le fils d'Isaï montait sur le trône de Saül, et les enfants d'Israël avaient un roi selon le cœur de Dieu.

II

JÉRUSALEM CAPITALE

A. M. 2957 — A. C. 1044.

David avait trente-sept ans lorsqu'il fut proclamé roi d'Israël. Depuis vingt ans, Jéhovah, le protecteur des petits et des humbles,le conduisait comme par la main au milieu des abîmes et des précipices : il comptait sur son appui pour échapper aux dangers de sa nouvelle position. Bien que les tribus se fussent réunies sous son sceptre, Benjamin semblait vouloir rester à l'écart. Le jour du sacre, trois mille guerriers seulement étaient venus de cette tribu présenter leurs hommages à l'élu de Dieu; les autres, par orgueil de race, restaient attachés au dernier rejeton de Saül, un enfant de douze ans maladif et infirme, appelé Miphiboseth. Il prévoyait aussi que les Philistins prendraient ombrage de son élévation au pouvoir et tenteraient de l'écraser avant qu'il n'entreprît de les déloger des forteresses occupées par eux depuis le désastre de Gelboë. Enfin ne verrait-il pas se lever contre lui les peuples voisins, toujours prêts à se liguer contre le peuple de Dieu, devenu pour ces idolâtres l'ennemi commun? Pour dominer au dedans et au dehors, David comprit que le roi d'Israël ne pouvait plus être comme un simple chef de tribus, mais le monarque d'un État parfaitement organisé. A cet État il fallait une tête : il résolut donc de quitter sa petite ville d'Hébron pour fonder une capitale digne du nouveau royaume.

Sur la lisière des deux tribus rivales de Benjamin et de Juda, au milieu des montagnes et des précipices, s'étend un vaste rocher formant comme une espèce de promontoire dans une vallée profonde. Composée de plusieurs collines dont la plus haute s'élève à huit cents mètres au-dessus de la Grande mer, ce plateau ne se rattache à la chaîne montagneuse que du côté du nord : au midi, à l'orient et à l'occident, des ravins, que les pentes abruptes du rocher font ressembler à des abîmes, le séparent des hauts sommets qui l'entourent comme d'une couronne de remparts. Dans cet endroit prédestiné, mille ans auparavant, Melchisédech, roi de Salem, rencontrant le patriarche Abraham, avait offert le pain et le vin en sacrifice d'action de grâces. Plus tard, Abraham y avait conduit son fils unique, figure du Rédempteur, pour y être immolé à Jéhovah. C'est ce rocher de bénédiction que David choisit pour y asseoir sa capitale

La situation, du reste, répondait parfaitement aux nécessités de l'attaque et de la défense. De ce nid d'aigle, le roi surveillait le pays de Benjamin et brisait les forces des Philistins, en isolant leurs forteresses du nord des grandes villes du midi. De plus, il résidait au milieu de ses possessions, dans un abri qui lui permettait de se défendre contre les incursions de ses voisins.

Mais, pour entrer dans cette capitale, il fallait la conquérir. Quand la ville de Salem, occupée par les Jébuséens qui, de leur nom, l'avaient appelée Jérusalem, fut conquise par Josué, les guerriers de Jébus se réfugièrent dans la forteresse de Sion, d'où il fut impossible de les déloger. Pendant trois cents ans, ni Gédéon, ni Jephté, ni Samson, n'osèrent attaquer ces terribles montagnards. L'audacieux Saül lui-même recula devant cette caverne de brigands; il se contenta de passer au pied de leurs murailles, après la bataille du Térébinthe, et de leur montrer la tête de Goliath que David portait au bout de sa lance. Les Jébuséens répondirent à ce défi par des sarcasmes et des injures.

David prit avec lui l'élite des soldats accourus à son sacre et leur proposa la conquête de Jérusalem comme un bienfait dont il voulait gratifier la nation à l'occasion de son avènement au trône. On lui répondit par des cris de victoire, et quelques jours après, ses guerriers plantaient leurs tentes au pied des remparts de Sion, non sans exciter les railleries des Jébuséens qui, du haut de leurs tours inexpugnables, défiaient tous les ennemis. Comme David les sommait de se rendre, ils rassemblèrent sur les remparts tous les invalides de la cité, estropiés, aveugles, mutilés de toute sorte :

— « Ces défenseurs suffisent contre les soldats de David, s'écrièrent-ils. Quand tu auras chassé ces aveugles et ces boiteux, tu entreras dans la cité des Jébuséens.

— Jamais, jamais les soldats de David n'arriveront jusqu'à nous, » hurlaient en chœur les pauvres infirmes, comme pour aiguillonner la rage des assiégeants.

Les Israélites trépignaient de fureur, n'attendant qu'un signe pour s'élancer à l'assaut du rempart.

— « Soldats, en avant! s'écria David en montrant les insulteurs. Je nomme généralissime de toute l'armée celui d'entre vous qui arrivera le premier sur le rempart et culbutera ces mécréants. »

Il n'avait pas fini de parler que ces braves s'élancent jusqu'au pied de la muraille, appliquent les échelles au rempart et grimpent au sommet, au milieu d'une grêle de traits et de pierres. Joab, l'épée à la main, arrive en tête des guerriers, renversant sur son passage tous ceux qui veulent lui disputer le terrain. Bientôt il est suivi de mille autres qui massacrent sans pitié cette race vouée depuis des siècles aux anathèmes de Jéhovah.

Ainsi tomba au pouvoir de David cette forteresse réputée imprenable. Acclamé par tous ses rivaux comme le plus brave, Joab fut proclamé, sous les murs de Sion, général en chef de toute l'armée, et de plus chargé par David de présider à la construction des édifices qui devaient

orner la nouvelle capitale. Le roi s'occupa personnellement du fort gigantesque, appelé *Tour de David*, qui devait lui servir de palais, ou de boulevard en cas d'invasion; mais comme il l'avait prévu, les Philistins vinrent bientôt le distraire de ses travaux.

La ruine des Jébuséens, leurs alliés fidèles, les avait jetés dans une véritable consternation; aussi résolurent-ils de réoccuper Jérusalem avant que David en eût fait sa citadelle et son arsenal. Ayant en conséquence levé une armée formidable, ils inondèrent de leurs soldats toute la vallée de Raphaïm, des environs de Jérusalem jusqu'aux confins de Bethléem.

En homme de génie qui ne se laisse pas déconcerter par une surprise, David eut bientôt combiné son plan de résistance. Laissant à Jérusalem une garnison suffisante pour la défendre, il sortit précipitamment de la ville avec ses guerriers d'élite, et donna rendez-vous aux soldats des tribus à la caverne d'Odollam, en plein cœur du pays de Juda. Il plaçait ainsi l'ennemi entre sa capitale et son armée.

Bientôt il vit accourir par tous les défilés des montagnes, à la tête de bandes nombreuses, ses fidèles compagnons des mauvais jours, les six cents braves qui avaient mangé avec lui le pain de l'exil. Au premier rang, paraissaient ceux qu'on appelait les *Trente forts* de David, titre glorieux qu'ils avaient mérité par d'héroïques faits d'armes. Avec des hommes de cette trempe, David n'avait rien à craindre, même en présence de forces très supérieures. La veille du combat, un trait d'incroyable audace lui montra jusqu'où pouvait aller le dévouement à sa personne. Après une revue de ses troupes, il revenait à la caverne d'Odollam, trempé de sueur et mourant de soif.

— « Oh! s'écria-t-il, celui-là serait bien venu qui m'apporterait un verre d'eau fraîche puisée à la fontaine de Bethléem! »

A peine avait-il exprimé ce désir que trois des plus intrépides guerriers, Gesbaam, Eléazar et Jemma disparais-

sent sans rien dire à leurs compagnons. Ils s'élancent comme des cerfs dans les défilés de la montagne, arrivent en toute hâte à Bethléem, alors occupée par les Philistins, remplissent un vase d'eau à la citerne qui se trouve devant la porte et reviennent le poser aux pieds de David, heureux d'avoir exposé leur vie pour le bon plaisir de leur roi. L'armée applaudit à cet acte de témérité, mais David, plus grand encore que ses magnanimes soldats, refusa l'eau qu'ils lui présentaient :

— « Dieu me garde, s'écria-t-il avec émotion, d'en humecter mes lèvres ! Je croirais boire le sang de ces braves, car c'est bien leur vie qu'ils viennent de jouer pour moi. » Et il la répandit en sacrifice.

Cependant les préparatifs terminés, le moment était venu de livrer bataille. Avant de donner ses ordres, David consulta le Seigneur :

— « Irai-je au-devant des Philistins, demanda-t-il, et puis-je compter sur la victoire?

— Ne crains pas de marcher en avant, répondit le Seigneur, je livrerai l'ennemi entre tes mains. »

Au signal donné, l'armée s'ébranla, brûlant de prendre en ce jour la revanche de Gelboë. De leur côté, les Philistins, confiants dans leurs dieux qu'ils avaient placés au milieu de leur camp, attendaient l'ennemi de pied ferme; mais l'impétuosité des assaillants fut si terrible, qu'ils se débandèrent au premier choc et s'enfuirent dans toutes les directions. David fit un monceau de leurs idoles abandonnées, que bientôt les flammes réduisirent en cendres; et, pour perpétuer la mémoire du triomphe de Jéhovah sur les dieux des nations, il appela ce lieu Baal-Pharasim, ou la défaite de Baal.

Les Philistins toutefois ne se tinrent pas pour battus. Revenus de leur panique, ils firent appel à leurs alliés et se répandirent de nouveau dans la vallée de Raphaïm. En apprenant ce retour offensif de l'ennemi, David, alors campé près de Bethléem, consulta de nouveau le Sei-

gneur pour savoir s'il devait se jeter sur les Philistins.

— « Ne les attaque pas de front, répondit l'oracle, mais porte-toi avec ton armée en arrière de leur camp, et place-toi en face de ce bois de mûriers. Quand tu entendras sur la cime des arbres comme un frémissement confus, semblable au bruit d'une armée qui s'ébranle, alors donne sans crainte le signal du combat : Jéhovah marchera devant toi pour détruire ces incirconcis. »

David prit position à l'endroit désigné, épiant le moment de tomber sur les Philistins, quand tout à coup, par un temps calme et serein, le bois de mûriers se remplit de bruits mystérieux. On eût dit une armée qui s'approchait au pas de charge. Les Philistins éperdus s'élancent vers ces ennemis invisibles, quand à leur grand étonnement, les guerriers de David bondissent vers eux du côté opposé. Se croyant pris entre deux corps d'armée, les chefs perdent la tête, les soldats ne savent de quel côté donner, ni de quel côté fuir. Les Israélites profitent de l'épouvante pour les tailler en pièces et poursuivre les fuyards jusqu'aux frontières du territoire philistin. Le sang de Saül, de Jonathas et des milliers de guerriers dont les os avaient blanchi les champs de Gelboë, était noblement vengé.

Cette double victoire permit à David de prendre possession de son palais de Sion. De cette forteresse, appelée justement Tour de David, il put contempler avec amour les perspectives merveilleuses qui se déroulaient devant lui : à ses pieds cette nouvelle Jérusalem qu'il venait de reconstruire, avec sa ceinture de vallées et de collines ; à quelques lieues au midi, Bethléem et les pâturages où, jeune adolescent, il gardait les troupeaux ; plus loin Hébron et les montagnes qui confinent à l'Arabie ; à l'Orient, par delà le beau fleuve du Jourdain, la sombre mais imposante chaîne des montagnes moabites ; au nord, les tribus d'Israël disséminées jusqu'aux premières pentes du Liban ; à l'occident, la vaste mer et les peuples inconnus ; au-dessus de sa tête le ciel bleu ; au-dessus de cette voûte presque transparente, le

grand Dieu qui, du petit pâtre, avait fait le grand roi d'Israël.

David subissait le charme de cette céleste contemplation. Il s'oubliait lui-même pour louer et exalter Celui qui se plaît à élever les humbles. Et sous l'impression du divin Esprit qui remplissait son âme, il composait des hymnes sublimes en l'honneur de l'Éternel, des chants inspirés que les enfants des hommes répéteront à jamais comme immortel prélude aux cantiques de la céleste patrie.

III

TRANSLATION DE L'ARCHE SAINTE

A. M. 2959 — A. C. 1042.

Il y avait près de cinq cents ans que Jéhovah, en signe de l'alliance contractée avec Israël, avait commandé à Moïse de construire l'Arche sainte, dans laquelle on déposa les tables de la loi, des parcelles de la manne et la verge d'Aaron, mystérieux symboles qui rappelaient à tous les miracles du désert. Ce trésor sacré, placé dans le Saint des Saints où le grand prêtre lui-même ne pénétrait qu'une fois l'an, personne ne pouvait y toucher ni même le fixer du regard sans être frappé de mort. Or, depuis près d'un demi-siècle, l'Arche de Dieu était restée sans gloire dans l'humble demeure du lévite Abinadab, dans la petite ville de Cariathiarim. Le malheureux Saül, qui faisait massacrer les prêtres du Seigneur pour satisfaire sa vengeance, n'avait guère pensé à relever le culte de Jéhovah. David se chargea d'accomplir l'acte solennel de réparation, c'est-à-dire de transporter l'Arche sur la montagne de Sion dans le palais somptueux qu'il s'était fait bâtir.

— « En vous soumettant cette pensée, dit-il aux princes et aux anciens du peuple, je crois être l'interprète des volontés divines. Si vous êtes de mon avis, nous convoquerons tous nos frères des tribus d'Israël, ainsi que les prêtres et les lévites, et nous irons à Cariathiarim chercher l'Arche de Dieu. »

Fin de l’aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Les détails sont indiqués à la dernière page.

L'assemblée accueillit ce discours par d'unanimes applaudissements. Au jour fixé pour cette grande manifestation nationale, trente mille délégués des tribus, accourus à Jérusalem avec les prêtres et les lévites, prenaient place dans le cortège d'honneur. Sur la route, longue de trois lieues, qu'il fallut parcourir, les habitants de Juda vinrent se joindre à leurs frères de sorte qu'une multitude immense remplissait les vallées et couvrait les hauteurs, quand David, à la tête des tribus, arriva sur l'éminence où s'élevait la maison d'Abinadab.

Bientôt l'Arche sainte enveloppée de son triple voile, parut aux yeux de la foule attendrie. Bien que Jéhovah eût décidé que ce trône de sa gloire serait porté toujours sur les épaules de ceux qui lui étaient spécialement consacrés, on le plaça sur un char magnifique attelé de deux bœufs qui n'avaient pas encore subi le joug, et conduit par les deux fils d'Abinadab, Oza et Ahio, entourés de prêtres et de lévites.

Au moment du départ, les trompettes sacrées retentirent, puis un chœur de musiciens placés devant le char avec David, entonna un chant de victoire dont le refrain, dicté par Moïse, annonçait la translation de l'Arche :

« Dieu se lève : que ses ennemis s'enfuient; qu'ils fuient de devant sa face ceux qui osent le haïr. »

Au son des cinnors, des tambourins, des sistres, des cymbales, des trompettes, cent mille hommes répétèrent le glorieux refrain. Puis le chœur des lévites chanta l'hymne composé par David pour la circonstance.

« Peuple, acclame ton Dieu, chante des cantiques à sa gloire : Son nom, c'est Jéhovah, le père des orphelins, le protecteur des veuves, l'asile des délaissés, le Dieu vainqueur qui brise les fers des captifs et tire du sépulcre le pécheur endurci.

« O Jéhovah, quand tu traversas le désert au milieu de ton peuple, la terre trembla, les cieux se fondirent en une pluie bienfaisante devant le Dieu de Sinaï; ton

peuple mourant releva la tête, l'animal trouva sa pâture, et l'homme le pain de ton amour.

« O Jéhovah, fais éclater ta puissance, achève en notre faveur l'œuvre de ton bras puissant. Les rois t'apporteront des présents dans ton sanctuaire de Jérusalem, l'Égyptien t'enverra ses messagers, l'Éthiopien tendra les bras vers toi [1]. »

Ils marchaient ainsi dans l'allégresse sous l'empire des grandes pensées qu'inspirait à tous ce chant sublime, quand tout à coup, arrivés à l'aire de Nachon, près de Jérusalem, les bœufs s'étant mis à regimber violemment, le char s'inclina et l'arche faillit tomber. A l'instant même, Oza, l'ayant touchée de la main pour la retenir, fut frappé de mort.

Ce tragique événement jeta les prêtres et le peuple dans une véritable consternation. Un lugubre silence remplaça les chants de joie. David annonça que ce lieu serait appelé *le châtiment d'Oza*, et qu'il fallait apaiser la colère de Dieu avant de porter l'Arche dans le sanctuaire qui lui était destiné. En attendant, on la déposa dans la maison d'Obédédon, au pied de la montagne, ce qui attira sur la famille du pieux lévite toutes les bénédictions de Dieu.

Trois mois après, avant d'introduire l'Arche dans le splendide pavillon qu'il avait fait dresser pour la recevoir, David manda près de lui les enfants d'Aaron, prêtres et lévites, au nombre de plus de mille, afin de leur rappeler les préceptes de la loi :

— « Princes des familles lévitiques, leur dit-il, rappelez-vous qu'il n'est point permis à tous, mais aux seuls lévites désignés spécialement pour cet office, de porter l'Arche de Dieu. Si le Seigneur nous a frappés, c'est que vous avez manqué à votre devoir. Respectons donc ses moindres préceptes, si nous voulons échapper à sa colère. »

1. Psal. LXVII.

Au jour fixé pour la solennité, le cortège partit de la maison d'Obédédon. Dans cette marche triomphale, au milieu de multitudes innombrables, on voyait se dérouler l'armée des prêtres et des lévites, revêtus de la tunique de lin ou de byssus ; les sept chœurs de musiciens, tenant en main leurs instruments ; les lévites chargés de porter l'Arche sous la conduite de Sadoc et d'Abiathar, les deux chefs des familles sacerdotales. Au milieu d'eux paraissait David, la harpe à la main. Par respect pour le Roi des rois, il avait dépouillé ses vêtements royaux pour se revêtir d'une simple tunique de byssus. Sans l'éphod de lin qui couvrait sa poitrine, on l'eût pris pour un simple lévite. Après lui venaient les sept prêtres portant les trompettes d'argent qui devaient retentir sur le passage de Jéhovah. Enfin l'Arche sainte portée par les ministres sacrés, attirait tous les regards. Quand les trompettes donnèrent le signal du départ, un cri formidable, répété par tous les échos, se fit entendre :

« Dieu se lève ! Peuple, glorifie Jéhovah, enfants d'Israël, racontez les merveilles du Très-Haut. »

Puis, sur tout le parcours, les chœurs chantèrent un cantique nouveau destiné à rappeler la gloire et les bienfaits de l'Éternel. L'enthousiasme débordait de tous les cœurs ; David chantait, en s'accompagnant de la harpe, les paroles d'amour que Dieu lui avait inspirées. De temps en temps, agité d'un saint frémissement, il se tournait vers l'Arche et traduisait par ses transports les pieux tressaillements de son âme. Tous les six pas, selon ses prescriptions, les prêtres sacrifiaient un bœuf et un bélier, pour demander au Seigneur de les préserver de tout accident.

Quand l'Arche sainte, reposant sur les épaules des lévites, apparut devant le palais de Sion, les trompettes retentirent de nouveau, puis tous les chœurs entonnèrent le chant de la réception, chant grandiose et dramatique qui porta au comble l'émotion des assistants :

— « O Princes, ouvrez vos portes; portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera!

— Quel est ce roi de gloire?

— C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu fort dans les combats. »

Après un instant de silence solennel, les voix reprirent avec plus de force et de majesté :

— « Princes, ouvrez vos portes, et le roi de gloire entrera!

— Quel est ce roi de gloire?

— C'est Jéhovah, le Dieu des armées, c'est Lui qui est le roi de gloire. »

A ce nom de Jéhovah, les portes s'ouvrirent, et les prêtres déposèrent l'Arche sous la tente dressée pour l'abriter. Puis un voile qui ne devait s'abaisser que devant le grand prêtre, la déroba à tous les yeux.

Ainsi David montrait à tout son peuple comment il faut honorer Jéhovah. Une seule personne, Michol son épouse, s'avisa de lui reprocher d'avoir, en cette journée, rabaissé sa dignité.

— « Le roi d'Israël s'est aujourd'hui couvert de gloire! lui dit-elle avec dédain. Qu'il était beau de le voir, dépouillé du manteau royal, vêtu d'une simple tunique, chanter et danser au milieu de son peuple!

— O Michol, lui répondit le grand monarque, sache qu'en présence de ce Dieu, dont la volonté m'a choisi pour régner sur le peuple d'Israël, de préférence à ton père et à ceux de ta famille, David ne saurait trop s'abaisser. Je chanterai devant son Arche, je m'anéantirai à ses propres yeux, et plus je me rapetisserai devant le Seigneur, plus ce peuple, dont tu parles, exaltera David, le serviteur de Jéhovah. »

Et en effet, loin de partager les sentiments de Michol et de tous ceux qui ne connaissaient point la grandeur de Dieu, David ne croyait jamais avoir assez fait pour rehausser la magnificence de son culte. Il lui avait

élevé un tabernacle à côté de son palais; mais cette demeure qui rappelait la tente du désert, était-elle digne de la majesté de l'Éternel? Les peuples idolâtres avaient bâti des temples à leurs faux dieux, les Philistins à Dagon, les Égyptiens à Osiris, les Assyriens à leur dieu Bel : pourquoi Jéhovah n'aurait-il point son temple à Jérusalem, temple grandiose et majestueux dont les richesses et les magnificences éclipseraient les constructions païennes comme Jéhovah lui-même éclipse tous les dieux des nations? Un jour qu'il s'entretenait avec le prophète Nathan, l'ami de son cœur et le confident de ses pensées, il lui communiqua son projet.

— « Qu'en pensez-vous? lui dit-il, plein d'émotion. Est-il juste que David habite sous des lambris de cèdre, et que l'Arche du Seigneur repose sous une tente de peau? »

L'homme de Dieu ne put que le féliciter de sa piété.

— « Suivez l'impulsion de votre cœur, lui dit-il, c'est Dieu lui-même qui vous inspire. »

Cependant, si Dieu était l'auteur de ces grandes pensées, il avait décrété dans son infinie sagesse qu'elles ne seraient point réalisées par David. Cette nuit-là même, il apparut au prophète Nathan et lui commanda d'aller trouver le roi pour lui dire que le temps de bâtir n'était point arrivé.

— « Depuis le jour où j'ai tiré les enfants d'Israël de la terre d'Égypte, disait Jéhovah, je n'ai point eu de demeure fixe et stable; j'ai habité sous la tente comme mon peuple, et je n'ai point dit aux chefs que j'avais choisis de me bâtir une maison de cèdre. Reste donc en paix, ô David, mon fils; écoute le secret que va te dévoiler le Dieu des armées.

« Je t'ai tiré des pâturages où tu conduisais les troupeaux de ton père pour faire de toi le conducteur de mon peuple. Je t'ai suivi pas à pas depuis ce jour; j'ai exterminé tes ennemis, et le nom de David est aussi grand de-

vant les hommes que celui des plus illustres potentats.

« Je ferai plus encore : ton peuple, désormais fixé sur cette terre, ne sera plus troublé dans sa possession. Les fils de la race maudite ne l'affligeront plus comme au temps des Juges. Tu vaincras tous tes ennemis et jouiras enfin du repos, heureux de voir ta maison solidement établie sur tout Israël.

« Or, écoute maintenant la prédiction du Seigneur, ton Dieu : Quand les jours de ton pèlerinage seront achevés, quand tu dormiras dans le tombeau avec tes pères, je mettrai sur ton trône un fils né de toi, et j'affermirai son règne. C'est lui qui élèvera en l'honneur de Jéhovah le temple dont tu as conçu l'idée, et moi je le maintiendrai sur le trône jusque dans l'éternité. Je serai son père et il sera mon fils. S'il commet l'iniquité, je le frapperai de la verge, mais ses blessures ne seront point mortelles. Je ne lui refuserai point miséricorde, comme je l'ai fait à Saül. Par lui ta maison sera stable, ton règne éternel, ton trône inébranlable ! »

Quand Nathan eut fini de raconter sa vision, David était comme en extase. Son âme avait franchi les siècles. L'esprit qui l'animait montrait à ses yeux ravis, non plus le fils qui devait bâtir un temple à Jéhovah, mais le véritable objet de la prophétie, le vrai fils de David, le Fils de Dieu !... Son Église était le temple, et son règne n'aurait point de fin !...

Son cœur débordait de reconnaissance et d'amour. Il se rendit donc devant l'Arche, et pendant longtemps, comme un ami qui s'épanche dans le cœur de son ami, il donna un libre cours aux effusions de son âme :

— « Qui suis-je donc, ô mon Dieu, s'écriait-il, et que sont tous les miens, pour que vous m'éleviez à ce degré d'honneur ! Non seulement vous protégez votre serviteur David ; mais, en dépit de la loi de mort qui pèse sur tous les enfants d'Adam, vous me montrez ma maison se perpétuant d'âge en âge ! Seigneur, je ne trouve plus

de paroles pour célébrer vos louanges, mais vous connaissez le fond de mon cœur.

« Pour accomplir ces merveilles, vous n'avez consulté que vos promesses et la bonté de votre cœur. Vous avez daigné me les révéler et c'est pourquoi je m'écrie : Gloire à vous, ô Jéhovah! vous êtes l'Être incomparable, et j'en atteste les faits racontés par nos ancêtres, il n'y a point d'autre Dieu que vous. Quel peuple a vu, comme Israël, un Dieu prendre en main sa cause, l'arracher à la servitude pour en faire la portion de son héritage, et multiplier les prodiges pour exterminer ses ennemis? C'est ainsi que nous sommes sortis de l'Égypte, et que nous sommes devenus le troupeau chéri de notre Dieu.

« Et maintenant voilà que vous contractez avec ce peuple une alliance éternelle, vous êtes son Dieu pour toujours. Il ne me reste donc, ô mon Dieu, qu'à vous conjurer de confirmer à jamais les promesses que vous venez de faire à votre serviteur et à sa maison. Je vous le demande pour la gloire de votre nom, afin que de siècle en siècle on répète : Béni soit le Dieu des armées, le Dieu d'Israël, dont le bras puissant soutient la maison de David son serviteur. Je vous le demande sans crainte de vous importuner, parce qu'il vous a plu de me révéler vos desseins sur ma postérité.

« O Jéhovah, vous êtes Dieu, et les oracles sortis de votre bouche s'accompliront infailliblement. Bénissez donc dès ce moment la famille de votre serviteur : qu'elle vive toujours devant vous, selon votre divine parole, et que votre bénédiction repose sur elle à jamais! »

IV

CONQUÉRANT ET LÉGISLATEUR

A. M. 2960 — A. C. 1041

Après avoir fait de Jérusalem sa capitale, installé l'Arche sainte sur le mont Sion, et réglé toutes les cérémonies du culte de Jéhovah, David, confiant dans la protection de ce grand Dieu, reprit les armes, bien décidé à pousser son royaume jusqu'aux limites marquées par Moïse, des montagnes du Liban au désert d'Arabie, et des rivages de la grande mer au fleuve de l'Euphrate. Il ne pouvait du reste compter sur un moment de tranquillité avant d'avoir réduit à l'impuissance des peuples nombreux, Philistins, Moabites, Iduméens, Syriens, toujours prêts à se coaliser pour l'écraser.

La lutte menaçait d'être terrible. Les ennemis comptaient sur leurs innombrables bataillons, la multitude de leurs chevaux et de leurs chariots de guerre. David, entouré de ses braves et de ses légions fidèles, mettait avant tout sa confiance en Jéhovah. Au moment du départ, les prêtres du Seigneur, unis au peuple, chantèrent devant l'autel de Jéhovah la prière composée par David pour demander la victoire sur ses ennemis.

— « O Roi, disaient-ils, que le Seigneur t'exauce au jour du danger; que le nom du Dieu de Jacob te défende, que de son sanctuaire il t'envoie son secours et que des hauteurs de Sion il affermisse ton bras.

« Qu'il se souvienne de tes sacrifices et que tes holocaustes lui soient agréables. Puissent tes désirs se réaliser et tes desseins s'accomplir[1].

« Nous nous réjouirons du succès de tes armes, nous nous glorifierons dans le Seigneur, notre Dieu. Nous dirons : Jéhovah a sauvé le Roi : il l'a couvert de son bras puissant.

« Ils se confient dans leurs chariots, ils espèrent dans leurs coursiers ; nous, nous invoquons le nom de Jéhovah, notre Dieu. Aussi les voilà renversés, gisant dans la poussière. Debout sont les nôtres, ils ne faibliront pas.

« Seigneur, sauve le Roi : exauce-nous en ce jour où nous invoquons ta puissance! »

Les Philistins, battus par David quelques années auparavant, restaient ses plus implacables ennemis. Il ne leur laissa point le temps de reprendre des forces. Il se jeta sur le territoire à la tête de ses troupes, les défit en plusieurs rencontres et leur enleva la ville de Geth avec toutes ses dépendances. Les autres cités philistines restèrent libres, mais à la condition de payer le tribut au vainqueur.

Sans perdre de temps, David passa le Jourdain pour attaquer les fiers Moabites, voués à l'anathème pour leurs crimes, et toujours debout pour combattre le peuple de Jéhovah. Il les écrasa dans un combat sanglant ; puis, fidèle exécuteur des vengeances divines, il divisa en deux bandes les prisonniers étendus sur le sol, au milieu de son armée : l'une fut passée sans pitié au fil de l'épée ; à l'autre, il accorda la vie, à deux conditions : Moab se reconnaîtrait tributaire d'Israël, et serait exterminé jusqu'au dernier de ses enfants, à la première tentative de révolte.

Débarrassé de ces dangereux voisins, David pouvait sans témérité tenter la conquête de la Syrie et pousser

1. Psaume XIX : *Exaudiat te Dominus.*

jusqu'à l'Euphrate ses bataillons vainqueurs. Sa marche fut si rapide que le roi de Soba, le puissant Adarézer, dut accepter le combat avant d'avoir reçu les secours du roi de Damas, son allié. Il perdit dans la bataille mille chariots, sept mille cavaliers, vingt mille hommes de pied. David fit couper les jarrets à tous les chevaux, après s'être réservé cent des plus beaux attelages pour son service. Le roi de Damas, l'allié d'Adarézer, arrivait en ce moment pour lui porter secours : David lui tua vingt-deux mille hommes et s'empara de sa capitale. Toutes les villes de Syrie reçurent de fortes garnisons israélites, et tout cet immense pays fut déclaré tributaire de David.

Ainsi Jéhovah bénit son serviteur dans toutes ses entreprises. De son côté, David ne pensait qu'à enrichir le Seigneur des dépouilles enlevées aux idolâtres. Il fit porter à Jérusalem les boucliers d'or que portaient les officiers du roi de Syrie, et la prodigieuse quantité d'airain trouvée dans Béroth, Chun et Thébath, villes de la dépendance d'Adarézer. On en fit plus tard la mer d'airain, les vases précieux et les colonnes magnifiques du temple de Jérusalem.

La défaite d'Adarézer et de son allié, le roi de Damas, jeta l'épouvante dans tout le pays. Thoü, roi d'Emath, envoya son fils, Joram, féliciter David de ses victoires. Il était ennemi du roi vaincu, et ne demandait qu'à vivre en bonne amitié avec l'heureux conquérant. Le messager, du reste, lui apportait en présent de magnifiques vases d'or, d'argent et d'airain. David accorda la paix au roi d'Emath et joignit ses riches présents aux dépouilles des Syriens, pour être consacrés au service du Seigneur.

Au retour de ses campagnes de Syrie, David apprit que les Iduméens, les farouches descendants d'Esaü, avaient profité de son absence pour envahir et piller le territoire d'Israël. Il s'en plaignit à Dieu, lui demandant

de l'aider à courber enfin sous le joug les éternels ennemis des fils de Jacob :

« Seigneur, disait-il avec larmes, dans votre colère, vous nous avez rejetés et brisés : ayez pitié de nous.

« Vous avez traité votre peuple avec rigueur, vous avez approché de ses lèvres le calice d'amertume : relevez l'étendard de ceux qui vous craignent, et que vos bien-aimés échappent aux flèches de l'ennemi.

« Dieu exaucera ma prière, car il a dit dans sa sainteté : je mets la main sur Sichem, j'étends mon bras sur la vallée de Soccoth. A moi Galaad, à moi Manassé : Ephraïm protège ma tête, Juda est la capitale de mon empire. Moab a comblé nos espérances, et maintenant je mettrai le pied sur l'Idumée, qui deviendra mon esclave.

« Mais qui m'introduira dans ses places fortes? Qui me fera pénétrer jusqu'au cœur d'Edom? Vous seul, ô mon Dieu, qui nous avez délaissés, mais qui marcherez de nouveau à la tête de nos armées.

« Secourez-nous dans nos tribulations, car c'est en vain qu'on espère dans l'homme : Avec Jéhovah nous serons forts, et nous réduirons nos ennemis en poussière[1]. »

Sa confiance ne fut pas trompée. Ayant attaqué les Iduméens dans la vallée des Salines, sur les confins de la mer Morte, il en tua dix-huit mille. Abisaï, le frère de Joab, se distingua surtout dans cette rencontre. Comme la Syrie, l'Idumée devint tributaire de David. De fortes garnisons occupèrent tous les postes de défense, afin d'ôter à ces tribus remuantes toute envie de secouer le joug. Et comme, malgré ces précautions, les Iduméens trouvèrent moyen d'attaquer leurs gardiens, d'en tuer un certain nombre dont les cadavres furent jetés sans sépulture au milieu du désert, David envoya contre eux le terrible Joab. Le brave généralissime enterra pieusement les soldats d'Israël; puis, donnant un libre cours à sa ven-

1. Psaume LIX : *Deus, repulisti nos...*

geance, il se jeta sur les Iduméens et en fit un horrible carnage. Pendant les six mois qu'il demeura sur les terres d'Edom, elles furent jonchées de morts et de mourants.

David était dès lors le plus puissant monarque de la terre. Ni le roi de Ninive, ni le roi de Memphis, n'égalaient sa gloire. Mais, au lieu de s'enorgueillir de ses succès et de ses triomphes, il en rapportait tout l'honneur à Jéhovah.

— « Dieu, disait-il dans un transport de reconnaissance et d'amour, Dieu est notre refuge et notre force : il est notre soutien dans nos tribulations.

« Aussi serions-nous sans crainte quand la terre s'abîmerait, quand les montagnes s'enseveliraient au fond des mers, quand les vagues mugissantes s'élanceraient jusqu'au ciel.

« Un fleuve aux eaux tranquilles réjouit la cité de Dieu, le sanctuaire que le Très-Haut s'est consacré. Jéhovah l'habite et veille sur lui dès l'aurore : il ne sera point ébranlé.

« Les peuples se troublent, les royaumes chancellent, la terre tremble au son de sa voix : mais il est avec nous, le Dieu des armées ; il nous protège, le Dieu de Jacob.

« Venez, peuples de la terre, et admirez les prodiges du Seigneur : il a fait cesser la guerre jusqu'aux extrémités du monde; il a brisé l'arc, rompu la lance, incendié les boucliers. — Arrêtez, dit-il, et reconnaissez que je suis le Seigneur. Nations, louez-moi ; peuples, glorifiez-moi.

« Il est avec nous, le Dieu des armées ; il nous protège, le Dieu de Jacob [1] ! »

Aussitôt que le grand roi se vit tranquille possesseur de ce vaste empire, il s'occupa très activement de l'organiser assez fortement pour prévenir un retour offensif des ennemis du dehors, assez équitablement pour assurer le bonheur de ses sujets à l'intérieur.

1. Psaume XLV : *Deus noster refugium et virtus.*

Le problème difficile à résoudre était surtout la composition de l'armée. Pour tenir tête à ses remuants voisins et conquérir les limites assignées par Dieu au royaume d'Israël, il lui fallait des soldats nombreux et exercés. Vu le système militaire alors en usage dans tous les pays orientaux, ses forces permanentes, toujours disponibles, devaient s'élever à trois cent mille hommes. D'un autre côté, arracher à l'agriculture et aux travaux de la vie pastorale presque tous les hommes valides, c'était appauvrir le pays et le condamner en même temps à payer des impôts écrasants pour l'entretien des troupes. Il triompha de cette difficulté par une organisation toute particulière.

L'armée fut divisée en douze corps de vingt-quatre mille hommes, ayant chacun à leur tête son commandant général, ses chiliarques, ses centurions et ses décurions. Chacun de ces corps, à tour de rôle, passait un mois sous les drapeaux; puis, les soldats dont il était composé étaient renvoyés dans leurs foyers pendant onze mois de l'année. Par ce moyen, tous étaient soldats, et néanmoins tous restaient attachés aux travaux de la vie pastorale ou agricole. Aucun ne considérait la profession des armes comme un métier, mais comme un service temporaire rendu par les familles à la patrie. Le travail restait en honneur, et l'on ne voyait pas des centaines de mille hommes croupir au milieu des camps, dans tous les excès d'une honteuse et licencieuse oisiveté.

Cette faible troupe était suffisante pour maintenir l'ordre en temps de paix. En temps de guerre, les douze corps, sur un appel du roi, se concentraient sur le point menacé par l'ennemi. Le généralissime Joab ou David en personne prenait le commandement en chef.

Cependant, dans cette armée de combat, habituellement réduite à vingt-quatre mille hommes, David avait réservé quelques bataillons permanents qu'il plaçait comme garnisons dans les villes conquises ou les forteresses des fron-

tières. De plus, il avait sa garde spéciale composée des *Trente forts,* dont nous avons parlé, des six cents braves qui l'avaient suivi au désert durant les persécutions de Saül, et des légions fidèles, *Céréthi* et *Phéléti,* de mille hommes chacune commandées par Banaïas.

L'administration des finances le préoccupait autant que l'armée. Il considérait comme un devoir rigoureux de n'exiger de ses sujets que les contributions strictement nécessaires au bon gouvernement de l'État. Son fidèle Aymoth, fils d'Abdiel, s'occupait des revenus du trésor, en qualité d'intendant général. Les officiers receveurs, placés dans les villes, bourgs ou villages, relevaient immédiatement de Jonathan, l'oncle du Roi, dont la conscience rigide et l'œil observateur empêchaient toute exaction ou malversation. Trois sources de revenus alimentaient le trésor royal : l'impôt sur les personnes et les propriétés, les tributs imposés éventuellement aux peuples vaincus, et enfin le produit des terres composant le domaine royal. Ce domaine était exploité dans toutes ses parties par des intendants responsables, qui devaient rendre à David un compte exact de leur gestion. Aussi, en n'exigeant du peuple qu'un impôt très modique, parvint-il, malgré les guerres qu'il eut à soutenir, à économiser des sommes fabuleuses pour la construction du temple.

Mais ce qu'il avait surtout à cœur, c'était l'administration de la justice. Il n'était point de ces rois païens, dont Samuël avait menacé le peuple, tyrans odieux qui ne reconnaissaient d'autres lois que les passions de leur cœur ou les caprices de leur volonté. Pour David il n'y avait qu'un maître en Israël, Jéhovah, le grand Dieu dont toutes les créatures relèvent, les rois aussi bien que leurs sujets. S'il avait en main l'autorité, c'était pour l'exercer en simple lieutenant de Dieu, dont la loi souveraine doit être le type et le modèle des lois humaines. Un règlement ou une ordonnance contraire à la loi suprême, David l'eût regardé, non comme une loi, mais comme un acte de mons-

trueuse tyrannie. Il s'en explique lui-même dans un de ses psaumes, où il parle de la responsabilité des princes devant Dieu.

— « Jéhovah, dit-il, a paru dans l'assemblée de ces dieux de la terre, et leur a demandé compte de leur manière de gouverner.

« O Rois ! jusques à quand l'iniquité dictera-t-elle vos arrêts? Jusques à quand serez-vous du parti des pervers?

« Soyez donc justes envers le pauvre et l'orphelin ; faites droit aux réclamations du malheureux et de l'affligé. Arrachez-les aux persécutions des pécheurs.

« Mais non : ignorants et aveuglés, ils marchent dans les ténèbres ; et, sous le poids de leurs crimes, la terre tremble jusque dans ses fondements.

« Oui, vous êtes des dieux ; oui, vous êtes vraiment les fils du Très-Haut, mais tremblez : vous mourrez comme les autres hommes, et comme les princes qui vous ont précédés, vous serez réduits en poussière.

« Et Dieu se lèvera pour vous juger tous ; car ton domaine, ô Jéhovah! s'étend jusqu'aux extrémités du monde! »

Pénétré de la terrible responsabilité qu'encourent les princes relativement au gouvernement de leurs peuples, David s'était entouré d'hommes capables de l'éclairer et de le redresser au besoin. Ce conseil d'administration, composé de personnes sages et expérimentées dans les affaires, donnait son avis toutes les fois qu'il avait à prendre une décision grave et difficile. On y voyait figurer en première ligne Sadoc et Abiathar, les deux grands prêtres, interprêtes-nés de la loi du Seigneur. Puis venaient Jonathan, son oncle, très versé dans l'étude de cette même loi ; Sahiel, le précepteur des jeunes princes ; Chusaï, qui mérita par sa fidélité le titre glorieux d'ami du roi ; Achitophel dont la trop subtile habileté se changea bientôt en perfidie. Joab, en sa qualité de chef des armées royales, y traitait les questions militaires. Saraïas, chargé du soin

des archives royales, en était le secrétaire. Les princes fils de David, à mesure qu'ils avançaient en âge et s'en rendaient dignes par leur conduite sage et prudente, étaient admis aux délibérations de la noble assemblée.

Un chef d'État aussi consciencieux dans le gouvernement du pays ne pouvait manquer de veiller avec le plus grand soin sur l'administration de la justice. Il était lui-même le grand justicier de son royaume, et tous les jours il rendait au peuple qui assiégeait son tribunal des sentences dictées par la plus impartiale équité. Sous son autorité, douze grands juges, préposés à chacune des tribus, veillaient au maintien des lois et à la répression des crimes.

Six mille lévites, répartis sur tout le territoire, avaient aussi le titre de juges. Enfin dans chaque ville, chaque bourgade, le conseil des Anciens rendait ses arrêts aux portes de la cité.

Il montra par la manière dont il traita un petit-fils de Saül combien le sentiment de la justice et de la stricte fidélité à ses engagements était profondément enraciné dans son cœur. Il demandait un jour à ses courtisans s'il ne restait point quelque descendant de la famille de Saül, « car je voudrais lui faire miséricorde, disait-il, par respect pour la promesse que j'ai faite à mon ami Jonathas ». On lui répondit qu'un nommé Siba, ancien serviteur de la maison de Saül, pourrait l'en instruire. Ayant appris de Siba qu'il restait un fils de Jonathas, nommé Miphiboseth, âgé de dix-sept ans, contrefait et infirme, il le fit venir d'au-delà du Jourdain où il demeurait chez un ami de son père. Et comme le petit-fils de Saül protestait devant le roi, osant à peine contempler sa face :

— « Ne crains pas, lui dit-il avec bonté, je n'ai point oublié Jonathas ton père ; à cause de lui, ma protection t'est assurée. Je te rendrai tous les biens de ton aïeul, et, à partir de ce jour, tu mangeras à ma table.

— Pauvre esclave que je suis ! s'écria Miphiboseth

en se jetant aux pieds du roi, comment pouvez-vous me faire cet honneur ? »

Mais David fit à l'instant exécuter sa volonté. Ayant fait appeler Siba, il lui dit :

— « J'ai rendu au fils de ton maître les biens de Saül et les serviteurs qui composaient sa maison. Je te charge, toi, tes enfants et tes domestiques, de faire valoir ces biens au profit de sa famille. Quant à lui, je veux qu'il mange tous les jours à la table du roi. » Et dès ce jour, le fils de Jonathas eut un palais à Jérusalem, et s'assit à la table du roi, comme s'il eût été l'un des princes ses fils.

V

CHUTE ET REPENTIR

A. M. 2969 — A. C. 1032.

David avait vaincu tous ses ennemis et glorifié devant tous les peuples le Dieu dont il était l'intime ami, quand une passion maudite s'empara de son cœur, lui fit oublier ce Jéhovah dont il avait tant de fois chanté les louanges, et le plongea dans un abîme de désolation.

Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut dans un jardin voisin une femme qui pratiquait une de ces ablutions si souvent exigées par la loi de Moïse. Au lieu de détourner son regard, il l'arrêta imprudemment sur cette personne, ce qui fit naître dans son âme une violente tentation. Bien que Bethsabée — c'était son nom — fût mariée à Urie, un des vaillants guerriers qui composaient la garde du roi, il n'écouta que ses convoitises.

Le crime appelle le crime : pour couvrir le déshonneur de cette femme et se l'arroger pour épouse, l'adultère devint homicide. Urie se trouvait au siège de Rabbath, capitale des Ammonites, sous la conduite de Joab.

— « Placez Urie au milieu des bataillons ennemis, écrivit David au général en chef : donnez-lui le poste qui vous paraîtra le plus critique, afin qu'il périsse sous les coups des fils d'Ammon. »

Joab obéit aveuglément. Dans une sortie que firent les assiégés, il lança Uric contre le gros de l'ennemi, et le brave guerrier succomba sous le nombre avec les soldats qui l'entouraient. Un messager envoyé par Joab, apprit au roi la fatale nouvelle, et fut tout étonné de voir avec quel calme David écouta son récit.

— « Vous direz à Joab, lui dit-il, que cet échec ne doit pas l'attrister outre mesure. Dans le métier des armes, on est exposé à des chances diverses, et le glaive moissonne tantôt à droite, tantôt à gauche. Qu'il s'attache à relever le moral de nos soldats et la ville tombera sous leurs coups. »

On ne reconnaît plus David dans cet homme insensible qui commande froidement le meurtre et ne s'émeut en aucune manière en apprenant le massacre des siens. Livré tout entier à sa passion criminelle, il ne pensait qu'à la satisfaire. Au bout de quelques mois, il prit Bethsabée pour épouse, et oublia si bien son Dieu, qu'il vécut un an dans son péché, captivé par cette femme et par l'enfant qu'elle lui donna bientôt après.

Mais Dieu n'oubliait pas son serviteur, malgré ses égarements et ses crimes. Un jour Nathan le prophète, ami de David, se présenta devant lui pour réclamer justice. Son visage était triste, sa voix sévère :

— « Il y avait dans une ville, dit-il au roi, deux voisins dont l'un était riche, tandis que l'autre au contraire vivait dans une pauvreté voisine de l'indigence. Le premier possédait de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis; le pauvre, lui, n'avait en propriété qu'une toute petite brebis qu'il avait achetée en s'imposant beaucoup de privations. Il l'aimait, cette brebis chérie; il la nourrissait de ses mains, elle grandissait au milieu des siens, elle mangeait de son pain et buvait à sa coupe; enfin il l'entourait de ses soins les plus tendres. Or, le riche reçut un jour un ami dans sa maison, et comme il voulait lui donner un festin sans toucher à ses brebis et à ses bœufs, il

s'empara de la brebis du pauvre, l'égorgea et la fit manger à son hôte. »

David écoutait le prophète avec attention, mais à ces derniers mots, il bondit sur son siège.

— « Cet homme mourra, s'écria-t-il, j'en prends à témoin l'Éternel.

— Cet homme, c'est vous-même, ô roi d'Israël, reprit Nathan, le bras tendu vers David. Écoutez la parole du Seigneur : Je t'ai sacré roi de mon peuple, je t'ai sauvé des mains de Saül, je t'ai donné son héritage, et la source d'où tant de bienfaits ont jailli était loin d'être épuisée. Et toi, tu as méprisé ma loi, tu as livré Urie au glaive des fils d'Ammon, tu lui as volé son épouse. Écoute, ô roi, le décret de ma justice : le glaive restera suspendu toujours sur ceux de ta famille. Tu souffriras des maux affreux de la part des tiens, et le déshonneur dont tu as couvert les autres retombera sur toi devant tout Israël. »

Quand Nathan cessa de parler, il n'y avait plus de roi devant lui, mais un pauvre pécheur, confus, terrifié, anéanti.

— « J'ai péché, s'écriait David en sanglotant, j'ai péché contre mon Dieu ! »

Et le front prosterné contre terre, il attendait sa sentence. Nathan prit la parole au nom du Seigneur :

— « Jéhovah est touché de votre repentir. Il vous remet votre péché et la peine de mort que vous avez méritée. Toutefois, parce que vos scandales ont fait blasphémer le nom de l'Éternel, il faut une expiation qui révèle à tous la justice de Dieu : l'enfant du crime périra. »

Le prophète disparut, et l'enfant tomba malade. La mort planait déjà sur l'innocente victime. Écrasé par cette pensée, David se retira dans un appartement solitaire, et se condamna au jeûne le plus strict, afin d'apaiser la colère de Dieu. Jour et nuit, prosterné sur la terre nue, les yeux baignés de larmes, il priait pour l'enfant.

« Seigneur, s'écriait-il, ne me jugez pas dans votre

colère, ne me châtiez pas dans votre fureur. Ayez pitié de ma détresse, car mon corps succombe, et mon âme va tomber sous le poids de ses chagrins. »

Pendant les sept jours que dura la maladie de l'enfant, David refusa de se mettre à table avec ceux de sa maison. Aussi quand, à la fin du septième jour, l'enfant rendit le dernier soupir, aucun des serviteurs du roi n'eut le courage de lui apprendre la fatale nouvelle ; mais, à leur air embarrassé, aux paroles équivoques qu'ils échangeaient entre eux, le roi comprit toute l'étendue de son malheur.

— « L'enfant a donc cessé de vivre ? « demanda-t-il à ses gens consternés.

On lui répondit par des sanglots. Alors, au grand étonnement de toute sa cour, il se leva de l'endroit où il s'était prosterné, se purifia dans le bain, se fit oindre d'huile et de parfums, puis se présenta devant le Tabernacle de Jéhovah pour adorer ses décrets éternels. Après avoir ainsi baisé la main qui le frappait, pour la première fois depuis sept jours il se mit à table avec ses courtisans ; et comme ils s'étonnaient de ce changement inattendu :

— « Aussi longtemps qu'il restait à l'enfant un souffle de vie, leur dit-il, j'ai jeûné, j'ai pleuré, j'ai prié, car je me disais que peut-être, touché de mes supplications, Dieu épargnerait cette vie qui m'était si chère. Maintenant que le Seigneur en a disposé autrement, les jeûnes et les larmes sont inutiles, car la mort ne rend pas ses victimes. L'enfant ne reviendra pas vers moi : c'est moi qui bientôt irai le rejoindre. »

Le grand roi pouvait oublier ses douleurs, mais jamais il n'oublia le malheur qu'il avait eu d'offenser son Dieu. Souvent, à la pensée de sa faute, son âme se sentait comme plongée dans un océan de tristesse. Alors, devant l'autel de Jéhovah, s'exhalait de son cœur ce chant de l'amour pénitent, que les enfants de Dieu répéteront jusqu'à la fin des siècles :

« Seigneur, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos

miséricordes. Noyez mes iniquités dans l'abîme de votre bonté, effacez jusqu'aux derniers vestiges de mon crime.

« Ce crime, ô mon Dieu, j'en connais l'énormité, car il se dresse constamment devant mes yeux. J'ai péché devant vous, j'ai péché contre vous, je n'ai que trop mérité votre courroux et justifié vos vengeances; toutefois, rappelez-vous, Seigneur, que j'ai été conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a enfanté dans le péché.

« Vous ne refuserez point d'asperger avec l'hysope mon âme souillée, et elle redeviendra blanche comme la neige; vous rendrez l'allégresse à mon cœur flétri, la vie à mon corps défaillant. Vous créerez en moi un cœur pur et une volonté droite, sous l'influence de votre divin Esprit.

« S'il n'eût fallu que des sacrifices pour expier mon crime, des flots de sang auraient coulé sur vos autels, mais le sacrifice qui vous plaît, c'est celui d'un cœur brisé. Mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié [1]. »

Dieu lui rendit son amitié : David triompha des Ammonites, et Bethsabée lui donna un autre fils, Salomon, le fondateur prédestiné du Temple. Le même Nathan qui avait annoncé autrefois à David cet ancêtre du Messie, se présenta de nouveau de la part de Dieu, pour avertir le roi que ce dernier-né devait être son successeur. Le prophète voulut même qu'au nom de Salomon, ou Pacifique, on ajoutât celui de Jédidiah, qui veut dire bien-aimé de Dieu. Toutefois, la parole de Nathan au prince coupable devait s'accomplir : « Le glaive restera suspendu sur la tête des tiens, et ceux de ta maison t'abreuveront d'amertume. »

1. Ps. L : *Miserere mei, Deus.*

VI

RÉVOLTE D'ABSALON

A. M. 2980 — A. C. 1021.

David avait deux fils qu'il aimait avec prédilection, Amnon, son aîné, jeune prince accompli, mais de passions ardentes, et le beau, le spirituel, l'ambitieux Absalon qui, dès l'âge le plus tendre, excellait à s'insinuer dans les esprits et à se gagner tous les cœurs. Or, il arriva qu'Amnon s'étant rendu coupable d'une grave injure envers son frère, celui-ci demanda justice à David, qui recula devant l'obligation où il se trouvait de châtier ou de disgracier son fils aîné. Dès ce moment, Absalon conçut une haine mortelle contre Amnon, et jura de se venger.

A l'époque de la tonte des brebis, devant se rendre à sa maison de campagne de Baalhasor, près d'Ephraïm, il dit à son père :

— « C'est le moment où votre serviteur fait tondre ses brebis. Plairait-il au roi, mon maître, de participer à nos réjouissances en compagnie des princes, ses enfants?

— Nous ne pouvons aller chez vous en si grand nombre, sans vous être à charge, lui répondit David.

— Si je ne mérite pas l'honneur de vous recevoir, reprit Absalon, permettez au moins que mon frère Amnon, l'aîné de vos fils, vous remplace à ma table.

— Mon fils, dit le roi, agité de noirs pressentiments, il n'est pas nécessaire qu'Amnon aille à ce festin. »

Mais Absalon pressa si fortement son père qu'il finit par lui arracher son consentement, de sorte qu'il partit pour Baalhasor avec Amnon et ses autres frères. Avant le repas, il rassembla ses serviteurs pour leur donner ses ordres :

— « Quand vous verrez Amnon pris de vin, et que je vous dirai : mort au traître ! fondez sur lui sans crainte et frappez d'un bras vigoureux. Moi, votre maître, je vous l'ordonne. »

Ceux-ci promirent d'obéir. Pendant ce festin d'une magnificence vraiment royale, la joie fut vive, les conversations animées, les libations fréquentes. Calme au milieu de ses convives, le fratricide semblait jouir du bonheur de chacun, quand tout à coup, au signal convenu, ses serviteurs, armés de poignards, font irruption dans la salle et se précipitent sur Amnon qui, percé de coups, tombe tout sanglant au milieu de ses frères.

S'imaginant qu'Absalon leur avait tendu ce piège pour exterminer à son profit la famille royale, les convives s'échappèrent en toute hâte, remontèrent sur leurs mules et s'enfuirent vers Jérusalem. A cette horrible nouvelle, David tomba le front contre terre, comme un homme foudroyé. L'oracle du prophète : « Le glaive restera suspendu sur la tête des tiens », lui revint à l'esprit, et, déchirant ses vêtements, il se mit à sangloter. Le pauvre roi courbait la tête sous les coups de la vengeance divine.

Cependant le sentiment de la justice lui défendait de pardonner au fratricide ; aussi, pour n'avoir pas à lui rendre compte du sang versé, Absalon sortit du royaume et chercha un refuge près de Tholmaï, roi de Gessur, son aïeul maternel. En vain celui-ci offrit-il sa médiation entre le père et le fils, en vain courtisans et délégués du peuple sollicitèrent-ils le retour du coupable, David resta inflexible pendant trois longues années, et sans un heureux artifice qu'employa Joab pour calmer les scrupules de sa conscience, l'exil d'Absalon aurait pu se prolonger indéfiniment.

Il y avait à Thécué, petite ville de Juda, une femme très

habile à feindre tous les sentiments et à jouer tous les personnages. Joab lui dicta le rôle qu'il avait imaginé pour décider David à rappeler Absalon. Conformément à ses instructions, cette femme, couverte de longs habits de deuil, le visage tout en larmes, alla se jeter aux pieds de David.

— « Grâce, grâce, criait-elle, pour moi et pour mon enfant.

— Femme, lui dit le roi, expliquez-moi d'abord l'objet de votre requête.

— Seigneur, je suis une pauvre veuve abandonnée. Mon mari en mourant m'a laissé deux enfants, mais voyez mon malheur : l'un des deux a tué l'autre dans une querelle, et voilà que les membres de ma famille, pour s'assurer notre héritage, veulent faire périr le second, comme meurtrier de son frère.

— S'il en est ainsi, soyez sans crainte, dit le roi, je vais donner des ordres en faveur de votre fils.

— Alors vous m'assurez que mes ennemis, si nombreux qu'ils soient, n'atteindront pas mon fils, sous prétexte de venger son frère.

— Je vous jure que pas un cheveu ne tombera de sa tête.

— O mon roi, dit alors la femme en jetant le masque, vous venez de pardonner à un fratricide : pourquoi donc refusez-vous au peuple de Dieu le rappel d'Absalon votre fils? Ne craignez-vous pas de pécher par trop de rigueur en rejetant loin de vous le pauvre exilé? C'est pour vous demander la grâce de votre fils que je me présente à vous au nom de tout le peuple. Vous m'avez donné votre parole : la parole d'un roi est sacrée. »

Le plaidoyer était sans réplique, car le roi pouvait, en conscience, gracier Absalon aussi bien que ce meurtrier supposé. David se rendit aux désirs de son peuple, et, quelques jours après, Joab courait à Gessur pour y prendre Absalon et le reconduire à Jérusalem. Il ne se doutait pas

qu'il ramenait avec lui le mauvais génie du roi et du royaume.

Pendant son exil, l'orgueilleux avait donné libre carrière à ses rêves d'ambition. Il n'ignorait pas que le jeune Salomon était prédestiné par Dieu lui-même pour régner après David : pourquoi se laisserait-il évincer du trône, et ne profiterait-il pas de son ascendant sur le peuple et sur l'armée pour ravir le sceptre aux mains affaiblies du vieux roi d'Israël? A peine rentré dans la capitale, pour mieux tromper son père, il lui demanda une entrevue ; mais comme s'il eût deviné ses sentiments, David lui fit répondre par Joab qu'il avait pu consentir à rappeler de l'exil le meurtrier d'Amnon, mais non à l'admettre en sa présence. Pendant deux mortelles années, renfermé dans la solitude comme un criminel couvert d'une tache inexpiable, sans relations avec la cour, le malheureux rongea son frein en silence. Enfin, comprenant que, pour regagner son influence perdue, il fallait à tout prix se réconcilier avec son père, il se dit que Joab, après avoir obtenu son rappel, arriverait bien à calmer les ressentiments du roi : il fit mander le général.

Craignant la disgrâce de son maître, Joab refusa de se rendre près d'Absalon. Appelé une seconde fois, il fit de nouveau la sourde oreille. Mais il avait affaire à une volonté qui ne pliait jamais devant l'obstacle :

— « Vous savez que Joab a un champ d'orge attenant au mien, dit Absalon à ses serviteurs : allez, mettez-y le feu, et que sa moisson périsse dans les flammes. »

Les serviteurs incendièrent le champ d'orge. Transporté de fureur, Joab vola chez Absalon pour lui demander compte de cette odieuse agression.

— « Mes supplications n'ont pas suffi pour vous décider à me rendre visite, lui dit Absalon ; j'ai pris un moyen plus efficace. »

La colère du général tomba devant ce caractère indomptable.

— « Allez trouver mon père, ajouta l'habile intrigant avec des larmes dans les yeux, et dites-lui que si mon bannissement de la cour doit être perpétuel, il valait mieux pour moi rester dans la terre de Gessur. Si mon père ne peut me pardonner, si je suis condamné à ne le revoir jamais, qu'il me débarrasse d'une vie désormais insupportable. »

David se laissa toucher par le désespoir apparent d'Absalon, et le père et le fils, après une séparation de cinq années, s'embrassèrent en signe de réconciliation, à la grande joie de toute la cour.

Bientôt il ne fut plus question que d'Absalon dans les tribus. On admirait son esprit et sa grâce; on disait qu'il l'emportait sur tous par la régularité des formes ; et que sa chevelure, épaisse comme celle de Samson, valait deux cents sicles d'argent. Pour éblouir le public, il ne paraissait dans les rues de la cité qu'avec une garde vraiment royale, monté sur un char magnifique, escorté de cavaliers et de cinquante hommes d'armes. Le matin, il attendait aux portes du palais les Israélites qui venaient plaider quelque affaire au tribunal du roi, les accostait avec bonté, s'informait de leur famille, de leur tribu, des motifs qui les amenaient devant le roi; puis, après les avoir entendus, leur disait avec une tristesse affectée :

— « Votre cause est excellente, mais vous ne trouverez personne ici qui vous rende justice. Ah! Si j'avais quelque autorité sur cette terre d'Israël, les opprimés pourraient enfin m'exposer leurs griefs et entendre un arrêt conforme à l'équité. »

A ces propos séditieux, il ajoutait de basses flatteries, tendait les mains au premier venu, l'embrassait avec effusion et s'entretenait avec lui comme avec un ami. Rien ne lui coûtait pour détourner de David le cœur de ses sujets et les disposer à embrasser sa cause.

Après deux ans de ce manège, il se crut assez fort pour tenter un soulèvement national. Son plan, très simple

et très bien concerté, consistait à sortir de Jérusalem pour rassembler ses partisans dans une ville déterminée, prononcer la déchéance de David, et se jeter sur la capitale, en criant : Vive Absalon! Jérusalem ouvrirait ses portes, et les tribus ne manqueraient pas de ratifier le coup d'État. La difficulté était de quitter la cour sans exciter les soupçons du roi. A cet effet, Absalon se rendit près de David et lui dit avec candeur :

— « Quand j'étais exilé à Gessur, j'ai promis au Seigneur un sacrifice d'action de grâces si je rentrais à Jérusalem. Me permettriez-vous de me rendre à Hébron, là où vous avez reçu l'onction royale, pour m'acquitter de ce vœu? »

David n'avait aucune raison de s'opposer à cet acte de piété. Le traître sortit donc de Jérusalem avec tous les gens de sa maison et des centaines d'hommes qui n'avaient aucune idée de la conjuration à laquelle ils allaient prendre part, pendant que ses affidés parcouraient les tribus d'Israël, en disant à leurs complices : Quand vous entendrez la trompette, publiez partout qu'Absalon vient d'être proclamé roi à Hébron. Un autre traître, Achitophel, ami et confident de David, mais vendu depuis longtemps au fils rebelle, accourut de Gilo, sa patrie, pour diriger les conspirateurs.

Au moment de l'immolation des victimes, quand la trompette donna le signal convenu, les conjurés, répandus dans les différents groupes, crièrent : Vive Absalon notre roi! Pendant que le peuple, entraîné ou contraint par eux, acclamait le rebelle, des troupes d'Israélites, séduits par ses émissaires, arrivaient de tous côtés, au cri mille fois répété de : Vive Absalon! Deux heures après, la révolution était consommée, et le prince, à la tête d'une véritable armée, marchait sur Jérusalem.

VII

DÉFAITE DES CONJURÉS

A. M. 2981 — A. C. 1020.

Pendant que les insurgés s'applaudissaient de leurs succès, un homme dévoué à David franchissait à toute vitesse les sept lieues qui séparent Hébron de Jérusalem, et racontait au roi comment les tribus circonvenues et fascinées avaient acclamé le traître Absalon. « Il faut aviser aux moyens de vous défendre, lui dit-il, car l'armée des rebelles ne tardera point à paraître sous les murs de la capitale. »

Écrasé sous le poids de ses douleurs, et ne voyant aucun moyen de lutter dans une ville dégarnie de troupes et peut-être remplie de traîtres, David se jeta comme instinctivement aux pieds de son Dieu : « Faites-moi connaître la voie que je dois suivre, disait-il. Pour échapper à mes ennemis, je n'ai d'autre recours que vous. Que votre Esprit me conduise dans le sentier du salut. »

Jéhovah entendit sa prière. Subitement éclairé sur la tactique à suivre, plein d'une nouvelle énergie, il exposa aux officiers la situation critique dans laquelle il se trouvait et la résolution qu'il venait de prendre :

— « Il nous faut quitter Jérusalem, et sans délai, leur dit-il, si nous ne voulons pas que l'ennemi nous y enferme. Partons avant qu'Absalon arrive : nous préviendrons ainsi la ruine de la cité. »

Malgré leur désir de combattre, les guerriers s'incli-

nèrent devant une décision dont ils étaient forcés de reconnaître la sagesse. Bientôt on vit le triste cortège descendre les hauteurs de Sion. David suivait le chemin de la vallée, entouré de ses serviteurs et de ses gardes. Les six cents braves qui l'avaient suivi pendant les persécutions de Saül, le précédaient en éclaireurs. Derrière lui, marchait une foule immense qui se condamnait à l'exil pour ne point trahir son roi.

Avant de franchir le torrent du Cédron, David commanda une halte de quelques instants pour organiser sa troupe et donner les ordres nécessaires avant de s'enfoncer dans les montagnes. Au nombre des fugitifs, il reconnut un certain Ethaï, de Geth, récemment fixé à Jérusalem avec tous les siens. Grand admirateur du roi d'Israël, ce noble philistin avait laissé Dagon pour le Dieu de David, et, tout naturellement, suivait son maître au jour de l'infortune.

— « Brave Ethaï, lui dit David tout ému, pourquoi t'exiler avec nous? Étranger dans notre pays, pourquoi reprendre le bâton du voyageur? Reste avec le nouveau roi, pendant que ton ami David ira où il plaira au Seigneur de le conduire.

— Vive Jéhovah! s'écria le vieux Géthéen, et vive mon roi! Partout où sera David, vivant ou mort, je serai avec lui.

— Reste donc avec moi, lui dit David en lui tendant les bras, et suis-moi au désert. »

Les deux grands prêtres, Sadoc et Abiathar, s'étaient joints à la foule, accompagnés des lévites qui portaient l'Arche sainte.

— « Ministres de Jéhovah, leur dit-il avant de passer le torrent, reportez à Jérusalem l'Arche de Dieu. Si Jéhovah me ramène dans la capitale, je reverrai ses saints Tabernacles; si je dois mourir en exil, je m'incline devant sa sainte volonté. Retournez dans la ville avec vos fils, pénétrez les desseins des révoltés, et ces jeunes gens viendront m'en informer au désert. »

Alors, sur l'ordre du roi, tous les fugitifs passèrent le Cédron pour gagner les montagnes. On n'entendait que des gémissements et des sanglots, comme si chacun quittait Jérusalem pour ne plus la revoir. Pour fléchir la colère de Dieu, David voulut gravir le mont des Oliviers en véritable pénitent, nu-pieds, les yeux pleins de larmes, la tête couverte d'un voile. A son exemple, tout le peuple se couvrit la tête en signe de deuil.

A ce moment, un courrier, venant de Jérusalem, lui apprit, ce qu'il ignorait encore, qu'Achitophel, son conseiller intime, était complice d'Absalon. Cette nouvelle lui fendit le cœur. « Si un ennemi m'eût chargé de malédictions, s'écria-t-il, j'aurais pu le supporter ; s'il eût intrigué contre moi, je me serais prémuni contre ses menées; mais toi, l'ami de mon cœur, toi qui mangeais à ma table, toi qui m'accompagnais comme un frère à l'autel du Seigneur!... » Et, se retournant vers Jérusalem pour demander à Jéhovah de confondre l'hypocrite Achitophel, il aperçut un homme éploré qui accourait vers lui, les vêtements en lambeaux, la tête couverte de cendres : c'était son fidèle Chusaï, dont la prudence pouvait défier au conseil l'artificieuse habileté d'Achitophel, qui venait se mettre à la disposition de son roi.

— « Ami, lui dit David, veux-tu m'être utile? Retourne à Jérusalem, et insinue-toi dans les bonnes grâces d'Absalon. Tu profiteras de ton ascendant sur lui pour faire avorter les projets du traître Achitophel ; Sadoc et Abiathar te seconderont avec zèle. Aussitôt que les desseins d'Absalon te seront connus, ils m'enverront leurs fils pour m'en instruire sans délai : j'agirai en conséquence. »

Chusaï revint sur ses pas, David continua sa route. Il approchait de Bahurim, dans la tribu de Benjamin, lorsqu'un certain Sémeï, parent de Saül, du haut d'un coteau qui dominait la route, se mit à suivre David en vociférant contre lui toutes sortes de malédictions.

— « Va-t'en, maudit, criait-il de toutes ses forces, va-t'en,

fils de Bélial, bourreau de ma famille. Le sang de Saül et de ses fils crie vengeance contre toi. Tu lui as volé son trône : il est juste qu'Absalon te dépouille d'un pouvoir usurpé. »

Et, dans sa fureur, il roulait de grosses pierres sur le prince et les guerriers de son escorte. Abisaï, le fils de Sarvia, ne put en entendre davantage.

— « Allons-nous, s'écria-t-il, laisser ce chien maudit blasphémer plus longtemps contre notre maître! Je vais faire rouler sa tête de dessus ses épaules. »

Déjà il mettait la main à la garde de son épée, mais David l'arrêta :

— « Laissez cet homme, dit-il, maudire David. Le Seigneur se sert de sa malice pour me punir : nous n'avons pas à lui demander compte de sa conduite. »

Plein de ces grandes pensées, le saint roi vint camper à Bahurim, où la troupe des fugitifs, non moins fatiguée que son chef, put prendre un peu de force avant de s'engager dans le désert.

Cependant Absalon avait fait son entrée dans la capitale, aux acclamations d'un peuple toujours prêt à se ranger sous les drapeaux du plus fort. Il se préoccupait des moyens à prendre pour obliger David à déposer les armes, lorsqu'un personnage vénérable, fendant les flots du peuple, se jeta respectueusement à ses pieds, en disant : « Je vous salue, ô mon roi! »

C'était Chusaï, l'ami de David. La stupéfaction d'Absalon fut telle qu'il ne parvint point à la dissimuler.

— « Vous aussi! lui dit-il, vous l'intime confident de mon père! Votre attachement pour lui ne vous a point décidé à le suivre?

— Dieu m'en garde! répondit Chusaï. Je m'attache à l'élu du Seigneur et du peuple. Je vous servirai fidèlement, comme j'ai servi votre père. »

Cette conquête inattendue donna pleine confiance au jeune prince qui s'empressa de rassembler son conseil pour dé-

libérer sur la tactique à suivre contre les armées du roi déchu. Achitophel, dont les avis étaient écoutés comme des oracles, parla le premier :

— « Seigneur, il faut faire vite. Avec douze mille hommes choisis, cette nuit même, je fondrai sur David, pendant qu'il succombe sous le poids de la fatigue et du chagrin. Le peuple fuira en désordre, et le roi tombera dans nos mains. Lui disparu, la paix sera rétablie dans Israël. »

Absalon et les anciens applaudirent à ce conseil très judicieux; cependant, avant de prendre une décision, le prince voulut connaître l'avis du sage Chusaï.

— « Prince, répondit Chusaï, je n'admire point dans le cas présent la prudence si justement renommée d'Achitophel. Affamés de vengeance, votre père et ses vaillants guerriers se jetteront sur leurs adversaires comme l'ours à qui on a arraché ses petits. On s'imagine surprendre David au milieu d'un peuple désarmé : c'est bien peu connaître cet homme de guerre. Embusqué dans une de ces cavernes qui l'ont abrité si longtemps, il tombera sur vos troupes à l'improviste, le bruit se répandra que l'armée d'Absalon est anéantie, et vous verrez vos soldats saisis de frayeur, s'enfuir de tous côtés. Voulez-vous une victoire certaine? Rassemblez les guerriers d'Israël depuis Dan jusqu'à Bersabée. Avec cette armée, nombreuse comme le sable des mers, et Absalon pour la commander, nous attaquerons David partout où il se réfugiera, nous l'écraserons sous le nombre, lui et les siens. S'il cherche un abri dans une cité, nous démolirons ses remparts, et nous en jetterons les décombres dans le torrent, afin qu'il n'en reste pas même une pierre comme souvenir. »

L'assemblée écouta ce discours avec enthousiasme.

— « Le plan de Chusaï l'emporte sur celui d'Achitophel, » s'écrièrent à la fois le prince et ses conseillers.

Achitophel avait pourtant raison, mais Dieu, qui voulait

punir le perfide Absalon, fit prévaloir le conseil de Chusaï. Un message, confié aux fils de Sadoc et d'Abiathar, fit connaître à David le plan des rebelles, ce qui le décida à passer immédiatement le Jourdain, pour se fortifier dans le camp de Mahanaïm, l'ancienne capitale d'Isboseth, et y préparer la résistance.

Quelques jours après, l'usurpateur passait à son tour le Jourdain, suivi de troupes nombreuses, avec l'intention de livrer une bataille décisive. Le roi divisa son armée en trois corps, sous le commandement de Joab, d'Abisaï, son frère, et d'Ethaï, le Gethéen. Il manifesta la volonté de prendre en main la direction suprême, mais le peuple s'y opposa. « David compte pour dix mille hommes, criait-on de toutes parts : avec lui, nous pouvons reculer sans que l'ennemi triomphe, perdre la moitié de nos hommes sans qu'il chante victoire. » Ainsi contraint de rester dans la ville, David dut se contenter d'animer ses troupes au combat. Il enjoignit aussi aux chefs de corps d'épargner son fils Absalon. Toute l'armée l'entendit répéter aux tribuns et aux centurions : « Combattez vaillamment, mais qu'Absalon ait la vie sauve! »

Les deux armées se rencontrèrent près du bois d'Éphraïm. Le parti d'Absalon y subit un véritable désastre. Vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille; plus de vingt mille autres, dispersés dans les plaines et les bois, périrent de faim et de misère. Absalon lui-même, poursuivi par les vainqueurs, fuyait de toute la vitesse de sa mule dans l'épaisseur de la forêt, lorsque sa longue chevelure s'embarrassa dans les branches d'un chêne, et il y resta suspendu, pendant que sa monture continuait sa course effrénée. Un soldat l'ayant aperçu, vint avertir Joab.

— « Il fallait lui passer ton épée au travers du corps, lui dit le général, je t'aurais donné en récompense dix sicles d'argent et un baudrier.

— Vous m'en donneriez mille que je ne mettrais point la main sur le fils du roi, répliqua le soldat. Rappelez-

vous avec quelle instance David vous a recommandé d'épargner Absalon.

— Conduis-moi vers lui, dit Joab, et tu verras si je lui ferai grâce. »

Il prit trois dards dans sa main et en perça le cœur du rebelle ; puis, comme l'infortuné palpitait encore, il commanda à ses écuyers de l'achever à coups d'épée. Alors seulement le général sonna de la trompette pour faire cesser la poursuite des fuyards.

Pendant ce temps, David attendait à Mahanaïm l'issue du combat, quand tout à coup un serviteur de Joab nommé Chusi, accourant avec force démonstrations de joie, se mit à crier :

— « O mon roi, je vous apporte d'excellentes nouvelles : le Seigneur a pris en main votre cause et vous a vengé des infâmes qui se sont insurgés contre vous.

— Chusi, réponds-moi, s'écria David pâle de terreur, mon fils Absalon est-il sauvé?

— Puissent tous les ennemis du roi, répondit Chusi, tous les partisans de l'odieuse conjuration, ressembler à ce fils rebelle ! »

Le malheureux père n'ajouta pas un mot, mais il se retira, le cœur brisé, dans un appartement solitaire pour donner un libre cours à ses larmes. « Absalon, mon fils, criait-il, dans son désespoir, que ne puis-je mourir pour te rendre la vie ! » En vain essaya-t-on de le calmer, la tête couverte de cendres, il sanglotait et répétait sans cesse : « Absalon, mon fils bien-aimé ! rendez-moi mon fils Absalon ! »

L'infortuné monarque comprenait maintenant ce qu'il en coûte d'angoisses et de larmes pour expier l'offense faite à l'Éternel.

Au lieu de se repentir de sa désobéissance aux ordres formels de son roi, l'orgueilleux Joab ne put assister à cette agonie de David, sans concevoir contre lui des sentiments d'amertume. Il l'accusa de méconnaître les services d'un

général qui venait de sauver la couronne, et l'héroïque vaillance de ses officiers et soldats. « Je ne doute pas un instant, lui dit-il, que si nous eussions tous péri dans cette bataille, vous vous seriez facilement consolé en retrouvant votre Absalon sain et sauf. »

Le roi écouta silencieux ces brutales insolences. Mais, comprenant que, par égard pour ses soldats victorieux, il devait pour un instant faire trêve à sa douleur, il parut devant ses troupes, les remercia chaleureusement, promit à chacun les récompenses dues à ses services et se retira au milieu des vivats et des acclamations.

Après le désastre d'Éphraïm, David n'avait plus rien à craindre des rebelles. Il pouvait reprendre le chemin de Jérusalem : sa petite troupe était plus que suffisante pour balayer les irréconciliables qui se seraient obstinés à lui barrer le passage. Mais il préféra séjourner quelque temps encore à Mahanaïm, persuadé que les tribus, laissées à elles-mêmes, seraient bien vite forcées de redemander leur roi.

Ses prévisions ne le trompaient pas. Les dix tribus du nord furent les premières à délibérer sur le rappel du monarque. Le peuple murmurait et pressait les anciens d'agir.

— « Après tout, disaient-ils, c'est David qui nous a délivrés de tous nos ennemis, c'est lui qui nous a sauvés du joug des Philistins. Il est vrai qu'il a été obligé de fuir devant Absalon, et que nous avons posé la couronne sur la tête de ce prince; mais aujourd'hui qu'il a péri dans le combat, allons-nous vivre sans chef pour nous commander? Pourquoi, vous, les princes des tribus, n'élevez-vous point la voix pour réclamer le retour du monarque. »

David ne crut pas devoir se rendre aux démarches et sollicitations des Israélites avant que sa tribu à lui, la tribu de Juda, eût pris l'initiative de la restauration. Elle l'avait porté au trône, il voulait lui laisser la gloire de l'y faire remonter Pour stimuler son zèle, qui jusque-là ne parais-

sait pas très actif, il fit dire secrètement aux grands prêtres Sadoc et Abiathar de réunir les anciens de Juda et de leur demander pourquoi ils se laissaient prévenir par les tribus d'Israël? Est-ce que David n'était pas leur compatriote et leur frère? Est-ce qu'ils auraient la honte d'être les derniers à rappeler le roi dans sa capitale ?

Amasa, le nouveau généralissime créé par Absalon, aurait pu être tenté d'entretenir l'opposition afin de se conserver son commandement : David chargea Sadoc et Abiathar de lui dire en son nom :

— « N'es-tu pas le neveu du roi, et son sang ne coule-t-il pas dans tes veines? Joab m'a désobéi indignement : reviens à moi, et je te jure devant Dieu que tu le remplaceras à la tête de l'armée. »

Les deux négociateurs réussirent près du peuple comme auprès d'Amasa, et toute la tribu comme un seul homme convint de rappeler David avec les braves qui l'avaient accompagné. Des messagers lui furent expédiés pour lui porter les vœux des populations.

Au jour désigné, le roi, suivi de sa troupe, s'achemina vers le Jourdain, pendant que Juda se portait en foule à sa rencontre. Les tribus voisines, en deçà comme au delà du fleuve, se joignirent spontanément à la manifestation qui se préparait pour ainsi dire sous leurs yeux, tandis que les populations éloignées, n'ayant point été convoquées, ne purent, à leur grand regret, s'y associer.

David franchit ainsi le Jourdain, escorté et acclamé surtout par les hommes de Juda et des tribus voisines. Le privilège, que le roi avait accordé, semblait-il, aux habitants de sa tribu, exaspéra tellement les autres Israélites qu'une sédition éclata dès qu'on se fut remis en marche vers Jérusalem. A Galgala, les mécontents vinrent trouver David pour lui exposer leurs griefs.

— « Pourquoi, dirent-ils, nos frères de Juda nous ont-ils volé notre roi, s'arrogeant l'honneur exclusif de lui faire passer le fleuve, avec ses guerriers et ceux de sa maison? »

Aussi échauffés qu'eux, les hommes de Juda ne laissèrent point à David le temps de répondre :

— « Nous avons usé de notre droit, répondirent-ils. Est-ce que nous ne sommes pas unis au roi plus intimement que vous? D'ailleurs avons-nous vécu à ses dépens ou reçu de lui quelques présents? Pourquoi nous cherchez-vous querelle? »

Les Israélites devinrent furieux.

— « Vous osez dire, répliquèrent-ils, que le roi vous appartient plus qu'à nous? Nous sommes dix contre un dans la nation, et par conséquent le roi nous appartient dix fois plus qu'à vous. On nous a injuriés en ne nous avertissant pas les premiers qu'il était question du retour du roi. C'était à nous de composer son escorte. »

Les hommes de Juda répondirent à ces provocations par des insultes, et malgré tous les efforts de David pour calmer les meneurs, la division dégénéra en insurrection contre son pouvoir. Un des plus violents agitateurs, Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, ayant rassemblé les Israélites au son du clairon, leur jeta ces paroles incendiaires :

— « Frères, nous n'avons plus rien de commun avec David, ni avec la descendance du fils d'Isaï. Enfants d'Israël, retournons sous nos tentes, et nous créerons un gouvernement de notre choix. »

On applaudit aux déclamations de ce fils de Bélial, et les dix tribus se séparèrent de David. Quand le cortège royal fit son entrée à Jérusalem, il n'était plus composé que des hommes de Juda.

David comprit la nécessité d'en finir au plus vite avec ces révoltés. C'était le cas d'envoyer contre eux Joab, l'homme expéditif par excellence; mais, depuis la mort d'Absalon, David le tenait en disgrâce. Il fit donc appeler Amasa, à qui du reste il avait promis le commandement en chef, et le chargea de convoquer tous les guerriers de Juda pour le troisième jour.

— « Ce jour-là, dit-il, soyez vous-même présent à Jérusalem, à la tête des troupes. »

Amasa porta les ordres du roi aux soldats dispersés, mais il prolongea son absence au delà du jour fixé. Impatient d'atteindre les rebelles, David fit appeler Abisaï, frère de Joab.

— « Le fils de Bochri, lui dit-il, va nous faire plus de mal qu'Absalon, si nous n'étouffons point la rébellion dans son germe. Vous allez vous mettre à la tête des troupes ici présentes et tomber sur lui avant qu'il n'ait trouvé des forteresses pour l'abriter contre nos coups. »

Quelques heures après, l'armée s'ébranlait sous la conduite d'Abisaï. Avec lui marchaient la garde du Céréthi et du Phéléti et tous les forts de Juda. Le fier Joab, redevenu simple général, s'avançait à la tête de son corps, roulant dans son esprit des projets de vengeance.

On fit halte à la grande roche de Gabaon pour incorporer les renforts qu'amenait Amasa. Le malheureux accourait à marches forcées, brûlant de reprendre le commandement avant la rencontre de l'ennemi, sans se douter que son adversaire le plus acharné n'était pas le fils de Bochri. A son arrivée, Joab se présenta devant son cousin comme pour rendre hommage à son chef. Il s'était revêtu d'une tunique étroite pour ne pas embarrasser ses mouvements. Son épée, libre dans son large fourreau, pendait à son côté, la poignée à portée de sa main, afin de la saisir et de frapper sa victime avec la rapidité de l'éclair. Il salua respectueusement Amasa et même lui prit la barbe de la main droite, comme pour l'embrasser. Mais, en même temps, sans qu'Amasa pût observer son mouvement, il tira son épée du fourreau et lui en perça le flanc. Il n'eut pas besoin de frapper un second coup : de la plaie béante, les entrailles se répandirent sur la terre, et le malheureux expira sans pouvoir prononcer une parole. Jetant alors un regard dédaigneux sur le cadavre de son rival, Joab reprit le commandement dont Abisaï n'était qu'investi d'une manière

provisoire, et l'armée se remit à la poursuite de Séba.

Comme le cadavre ensanglanté d'Amasa était resté étendu sur le chemin, les soldats en passant s'arrêtaient pour le considérer, ce qui causait du désordre et de la confusion. Un officier le transporta dans un champ voisin et le couvrit de son manteau. Ainsi termina sa carrière, cet homme qui s'était déshonoré en portant l'épée contre son roi. David l'avait gracié, mais Dieu permit que cet ambitieux tombât sous les coups d'un plus ambitieux que lui.

Le fils de Bochri avait parcouru toutes les tribus pour les soulever contre David; mais se croyant trop faible, malgré le nombre de ses adhérents, pour lutter en rase campagne, il avait renfermé ses troupes dans les villes d'Abéla et de Bethmaacha, de la tribu de Nephtali. Joab résolut de les y assiéger. Pendant qu'Abisaï, par son ordre, marchait sur Bethmaacha, il se dirigea personnellement sur Abéla où il savait que Séba s'était réfugié.

Déjà la ville était investie et les machines adossées aux murailles, lorsqu'une femme apparut un jour sur les remparts et dit aux assiégeants :

— « De grâce, écoutez-moi : dites à Joab, votre maître, de se rendre ici, au pied de ce mur, j'ai de graves nouvelles à lui communiquer. »

Joab se rendit à l'endroit désigné. La femme mystérieuse reparut sur le rempart :

— « Es-tu Joab? dit-elle.

— Je suis Joab.

— Es-tu disposé à m'écouter?

— Je t'écoute.

— Joab, as-tu donc oublié le proverbe : Si vous êtes dans l'anxiété, consultez l'oracle d'Abéla, et vous saurez à quoi vous en tenir. Est-ce qu'Abéla n'est plus l'oracle de la vérité, la Métropole d'Israël, l'héritage du Seigneur? Pourquoi donc Joab veut-il la détruire de fond en comble?

— Femme, je ne suis point venu pour démolir et rui-

ner l'antique Abéla. Loin de moi cette pensée sauvage! Un homme d'Ephraïm, Séba, fils de Bochri, s'est insurgé contre le roi David : livrez-moi ce misérable, à l'instant même je fais lever le siège.

— C'est bien : la tête de Séba te sera jetée par-dessus la muraille. »

Ayant dit ces mots, la femme d'Abéla se rendit dans une assemblée populaire où l'on délibérait sur les moyens de sauver la ville. Allant droit au but, elle démontra que l'unique moyen d'échapper à la ruine, c'était de livrer l'auteur de la rébellion. Son éloquence fut si persuasive que Séba fut saisi à l'instant même et décapité. Sa tête sanglante tomba du rempart aux pieds de Joab qui, fidèle à sa parole, sonna de la trompette pour annoncer à tous la levée du siège. Comme cette guerre avait été entreprise pour des raisons futiles, la paix fut accueillie par tous avec des transports de joie. Les Israélites embrassèrent leurs frères de Juda et chacun se retira dans sa tribu. Quant à Joab, revenu triomphant à Jérusalem, sa gloire couvrit de nouveau ses crimes. David n'aurait pu lui demander compte du sang d'Amasa sans mettre en feu le peuple et l'armée.

Du reste, en apprenant cette victoire définitive, David bannit de son cœur tout autre sentiment que celui de la joie et de la reconnaissance envers son Dieu. Il y avait douze ans qu'il n'avait joui d'un moment de repos. Par de justes représailles, le Seigneur, dont il avait méconnu l'autorité, permit que ses enfants, ses sujets et jusqu'à ses généraux les plus fidèles se révoltassent contre lui. De là des malheurs sans nombre et des humiliations sans fin. Mais le Seigneur semblait dire que l'expiation était remplie, et que des jours moins sombres allaient se lever pour le pécheur repentant. A cette pensée, David reprit la harpe des anciens jours pour chanter la bonté de son Dieu :

— « Gloire à vous, Seigneur, qui m'avez tiré de l'abîme

et n'avez point permis à mes ennemis de se réjouir plus longtemps au spectacle de mes infortunes.

« J'ai crié vers vous, ô mon Dieu, et vous m'avez guéri : vous avez ramené mon âme des enfers; mon corps, du milieu des moribonds qui descendent au sépulcre.

« Justes, chantez avec moi les louanges du Seigneur, rendez hommage à sa Sainteté! Sa colère vous brise, mais vous retrouvez la vie au souffle de sa bonté, vous pleurez le soir, mais le matin vos larmes se changent en chants de joie.

« Au jour de la prospérité je disais dans mon orgueil : qui donc pourra m'abattre? Et je ne savais pas que vous seul, ô Dieu de bonté, souteniez ma puissance. Vous m'avez un instant caché votre face, et j'ai été renversé.

« Alors j'ai crié vers vous, j'ai tendu vers mon Dieu mes bras suppliants : Seigneur, à quoi vous servira de verser mon sang, de jeter ma chair aux vers du tombeau? La poussière vous louera-t-elle, glorifiera-t-elle votre fidélité?

« Le Seigneur a entendu mes cris de détresse, il a eu pitié de moi et s'est déclaré mon protecteur. Mon Dieu! vous avez changé mes gémissements en transports d'allégresse, et le cilice des douleurs en vêtements de fête.

« Et moi, ô mon Dieu, délivré de mes afflictions, je veux chanter votre gloire et redire éternellement vos louanges[1]. »

1. Psaume XXIX : *Exaltabo te, Domine.*

VIII

LE DÉNOMBREMENT

A. M. 2987 — A. C. 1014.

David avait expié son péché par les tribulations dont sa famille et son peuple l'avaient abreuvé; mais le peuple d'Israël, si ingrat et si rebelle envers le modèle des rois, n'avait pas, lui, reçu son châtiment. Depuis quarante ans, Dieu l'avait vu soutenant un roi réprouvé, marchant sous les drapeaux du parricide Absalon, trempant dans la révolte de Séba pour une vaine question d'amour-propre, en un mot, toujours prêt à suivre l'aventurier de rencontre, au détriment du prince légitime. Cette félonie de tout un peuple devait exciter la colère de Dieu; car, si les prévarications des particuliers restent quelquefois impunies en ce monde, il n'en est pas de même des crimes nationaux.

Une faute assez légère de David fut l'occasion d'une horrible calamité qui affligea tout Israël. Vainqueur de tous ses ennemis, bien plus par la protection du Dieu des armées que par le nombre et la valeur de ses soldats, il se complut trop dans la considération de sa puissance. Afin d'en mesurer la force et l'étendue, l'esprit du mal lui inspira l'orgueilleuse pensée de faire le dénombrement exact de tous les hommes capables de porter les armes, en Israël aussi bien qu'en Juda. Ayant appelé Joab et les autres chefs de corps, il leur communiqua ses ordres à cet égard.

— « Vous parcourrez, leur dit-il, les différentes tribus en comptant tous les hommes valides, c'est-à-dire âgés de plus de vingt ans; car comment relever le nombre de tous les enfants d'Israël, que Dieu veut multiplier comme les étoiles du Ciel? Le recensement accompli, vous m'apporterez vos registres afin que je connaisse les forces dont je puis disposer. »

Bien que Joab ne fût pas scrupuleux, il devina cependant que cette entreprise cachait une pensée d'orgueil de nature à irriter Jéhovah, le Dieu jaloux de sa gloire. Il se hasarda même à faire des remontrances assez fermes :

— « Grand roi, je souhaite de tout mon cœur que Dieu augmente et multiplie au centuple le nombre de vos sujets, mais à quoi bon ce dénombrement fastueux? Vous savez que tous sont dévoués à votre service : pourquoi cette inquisition dont le Seigneur se vengera peut-être sur tout Israël? »

Les autres conseillers étaient de l'avis de Joab, mais ils durent plier devant l'obstination du roi et se mettre immédiatement en route à travers les tribus pour procéder au recensement. L'opération commença par les tribus situées au delà du Jourdain. Ayant passé le fleuve, Joab et les autres chefs se rendirent à Aroër, dans la vallée de Gad, et de là, par Sazer, dans le pays de Galaad; puis, remontant jusqu'aux sources du Jourdain par les vallées d'Hodsi, ils entrèrent dans les bois de Dan, côtoyèrent Sidon et les murs de Tyr, traversèrent les pays occupés autrefois par les Hévéens et les Chananéens, et descendirent jusqu'à Bersabée, au midi de Juda. Ils mirent neuf mois et vingt jours à parcourir les tribus; encore laissèrent-ils à l'écart celles de Lévi et de Benjamin, tant Joab s'acquittait avec répugnance d'une besogne qui lui paraissait funeste.

Rappelés à Jérusalem avant d'avoir accompli leur tâche, les recenseurs présentèrent au roi, sur des registres détaillés, le nombre de tous les hommes propres à la milice. Ils en avaient compté huit cent mille en Israël et cinq cent

mille en Juda. Plus tard, après révision des listes, on constata que, pour Israël, il fallait élever à onze cent mille le chiffre des hommes capables de porter les armes, et, pour Juda, le faire descendre à quatre cent soixante-dix mille.

Cette vaine ostentation de sa puissance ne procura au roi qu'un chagrin profond. Il sentit aussitôt qu'il avait cédé à un mauvais sentiment et que, pour cette fois, Joab avait raison contre lui. Le Dieu dont il avait tant de fois exalté la majesté, qui d'un souffle pouvait anéantir des millions d'hommes, lui inspirait donc moins de confiance que le nombre de ses bataillons? Et c'était lui, David, dont la vie avait été si merveilleusement protégée par la Providence, qui se confiait dans un bras de chair!

— « Seigneur, dit-il en tombant aux pieds de Dieu, j'ai péché contre vous et j'ai vraiment agi comme un insensé. Pardonnez-moi, je vous prie, cette nouvelle iniquité. »

Le Seigneur pardonnait au repentir, mais il s'apprêtait à montrer ce que valent à ses yeux les millions d'hommes sur lesquels compte l'orgueil des rois. Le lendemain du jour où David, torturé par sa conscience, priait ainsi devant l'Éternel, il s'était levé de grand matin pour renouveler ses supplications, quand le prophète Gad, celui qu'on appelait le Voyant de David, se présenta devant lui par ordre de Jéhovah.

— « O roi, voici ce que dit le Seigneur : vous avez à choisir, entre trois fléaux, celui qui vous paraît le moins dur, une famine qui désolera la terre pendant sept ans, une guerre de trois mois qui fera subir à votre armée de véritables déroutes, ou bien une peste de trois jours pendant laquelle l'ange de la mort planera sur tout Israël. Réfléchissez un instant, ajouta le prophète, et dites-moi ce que je dois répondre à Celui qui m'envoie.

— De tous côtés, s'écria David atterré, je vois le glaive suspendu sur ma tête. Mais, puisqu'il me faut choisir entre ces horribles alternatives, j'aime mieux tomber dans les

mains de Dieu que dans celle des hommes, car nul n'est miséricordieux comme Jéhovah. »

A peine avait-il fait son choix que la peste éclata dans tout le royaume, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Pendant trois jours les hommes tombaient foudroyés par une main invisible. Il en mourut soixante-dix mille. David ne cessait de prier et de pleurer en apprenant les ravages de l'épouvantable fléau.

Sur la fin du troisième jour, la mort semblait s'acharner plus particulièrement contre les habitants de la capitale, lorsque soudain, levant les yeux au ciel, David aperçut dans les airs un ange de Dieu, dont le regard étincelait de colère; il tenait à la main une épée nue, dont la pointe était dirigée sur Jérusalem. A cette vue, David et les anciens qui l'entouraient, revêtus d'humbles cilices, se prosternèrent le front contre terre, demandant grâce :

— « C'est moi, moi seul qui suis coupable, s'écriait le roi. C'est moi qui ai ordonné le recensement du peuple. Seigneur, frappez le pasteur, mais épargnez le troupeau. Que votre bras s'appesantisse sur moi et sur ma famille, mais, de grâce, cessez de frapper mon peuple. »

Sa prière monta vers le trône de Jéhovah qui, à l'instant, jeta un regard de miséricorde sur Israël. L'ange au glaive flamboyant apparaissait au-dessus du mont Moriah, qui était alors la propriété d'un certain Ornan, descendant des princes Jébuséens, mais prosélyte de la loi. Or, pendant que David demandait grâce pour son peuple, le prophète Gad, averti secrètement par un messager céleste, vint le trouver et lui dit :

— « Montez jusqu'à l'aire d'Ornan, le Jébuséen, et élevez-y un autel. »

David partit à l'instant; Ornan battait le grain dans son aire, avec quatre de ses fils, quand l'ange avait paru dans les airs; mais, frappé de terreur, il s'était réfugié dans sa maison. Voyant son roi gravir les pentes du Moriah, le vieux Jébuséen alla au-devant de lui, et lui dit avec les marques du plus profond respect :

— « Quel motif peut amener le roi d'Israël devant son humble serviteur?

— Je veux acheter ton aire pour y élever un autel et faire cesser le fléau qui dévaste mon peuple.

— Tous mes biens sont à votre disposition, faites-en ce qu'il vous plaira. Voici mes bœufs qui pourront servir de victimes pour l'holocauste, le bois pour alimenter le feu, le blé pour le sacrifice. Je vous offre tout avec la plus grande joie.

— Je vous en paierai la valeur en argent. Il ne me conviendrait pas de vous dépouiller pour offrir gratuitement un sacrifice au Seigneur. »

L'aire et les bœufs furent estimés cinquante sicles. David érigea un autel où il offrit à Jéhovah des holocaustes et des hosties pacifiques, en invoquant le Seigneur. En signe de réconciliation et de paix, le feu du ciel dévora les victimes placées sur l'autel, pendant que le Seigneur disait à l'ange exterminateur :

— « C'est assez : remets ton épée dans le fourreau. »

Dès ce moment, la peste cessa ses ravages. Pour témoigner sa reconnaissance à Dieu, David voulait se rendre à Gabaon où se trouvait en ce temps-là le tabernacle de Moïse et l'autel des holocaustes, mais la terrible apparition du Moriah l'avait tellement effrayé et abattu qu'il n'en eut pas la force. Il se contenta d'offrir de nouvelles victimes sur l'autel qu'il venait d'élever.

Du reste, Dieu lui fit comprendre par inspiration qu'il avait choisi ce lieu sacré comme emplacement du temple futur. Après avoir donné à Ornan six cents sicles d'or pour la cession entière du Moriah, David, au comble de la joie, dit à la foule accourue de tous côtés pour assister au sacrifice :

— « C'est ici la maison de Dieu, c'est sur cet autel qu'Israël désormais offrira ses holocaustes. »

Moriah, montagne bénie! quinze siècles auparavant tu avais vu le vieil Abraham lever le couteau du sacrifice sur

la tête de son fils Isaac. Pendant mille ans, tu verras les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob immoler sur ton autel leurs bœufs et leurs brebis! Alors apparaîtra dans ton temple le vrai Isaac, l'Agneau de Dieu, Celui dont le sang doit effacer, non les crimes d'un peuple, mais les péchés du monde entier. Mont Moriah, mont du sacrifice, qui jamais pourra t'oublier?

IX

CONSPIRATION D'ADONIAS

David touchait à sa soixante-dixième année. Plus que l'âge et les combats, le chagrin avait épuisé ses forces, et le dernier fléau, en décimant son peuple, l'avait comme anéanti. Aussi, sentant sa mort prochaine, s'occupait-il à réaliser les deux pensées dans lesquelles se concentrait actuellement sa vie : l'accession au trône de son fils Salomon et la préparation du temple de Jéhovah.

Salomon devait être son successeur, bien qu'il fût le plus jeune de ses fils. Telle était la volonté du Dieu qui gouvernait souverainement Israël, volonté qui avait été manifestée par Nathan le prophète, le jour même de la naissance du prince. C'était lui, le roi pacifique, qui devait bâtir la maison de Dieu. Depuis le jour où cette pensée du Temple avait surgi dans son cœur comme un suprême hommage à la gloire de Jéhovah, David n'avait cessé d'amasser les matériaux du grand édifice. La grande scène du mont Moriah, en lui révélant l'emplacement du temple, ne fit que rendre son zèle plus ardent. « Il faut, se disait-il à lui-même, que le temple de Jéhovah soit la merveille du monde, un prodige qui excite l'admiration de tous les peuples. Je ne puis laisser à mon fils, si jeune encore, le soin d'en préparer l'exécution. »

Les grands et le peuple s'intéressaient autant que David à cette œuvre nationale, lorsqu'une révolution de palais

faillit la compromettre en renversant Salomon du trône, avant qu'il y fût assis.

L'aîné des princes issus de David, Adonias, fils d'Haggith, souffrait impatiemment de voir son jeune frère Salomon désigné comme l'héritier présomptif de la couronne.

Sans doute le droit héréditaire n'était point établi d'une manière fixe en Israël, mais pourquoi ne pas se conformer aux usages des peuples voisins? D'ailleurs, pourquoi cette prédilection de son père pour le jeune Salomon, au détriment de ses autres fils? Quant à l'élection divine, était-on obligé de s'en rapporter aux paroles de Nathan, le prophète! La conclusion de ce discours qu'Adonias se faisait souvent à lui-même, c'est qu'un jour il s'écria dans un transport de rage :

— « Je veux régner et je régnerai! »

Beau comme Absalon, insinuant comme lui, il l'imita dans ses procédés. On le vit bientôt, sur un char magnifique, traverser la ville, entouré de ses gardes, précédé de cinquante hommes qui lui frayaient la marche. Toujours aveugle, David traita ces fastueuses prétentions de puérilités sans importance et ne songea pas même à réprimander le conspirateur, ce qui lui permit de recruter des complices parmi les principaux personnages de la cour. Le grand prêtre Abiathar, Joab lui-même, qui peut-être craignait la juste sévérité de Salomon, prirent parti pour Adonias.

Servile copiste d'Absalon, le prétendant convoqua ses partisans à un sacrifice qui devait être suivi d'un grand festin, pendant lequel on crierait : Vive le roi Adonias! Le rendez-vous était donné à la pierre Zoheleth, près de la fontaine Rogel. En effet, arrivèrent bientôt les princes de la famille royale, excepté Salomon, Joab avec les officiers de l'armée, Abiathar entouré de prêtres et de lévites. On immola un nombre considérable de bœufs et de béliers, on but et on mangea joyeusement, on répéta mille fois : Vive Adonias! vive notre roi! Mais une autre scène, à laquelle

n'avaient point pensé les conjurés, mettait à ce moment-là même Jérusalem en émoi, et allait bientôt refroidir leur enthousiasme.

Des serviteurs clairvoyants et incorruptibles avaient compris les desseins d'Adonias et surveillé ses intrigues. C'étaient Nathan, le prophète, le grand prêtre Sadoc, et Banaïas, le commandant des gardes. Salomon n'ayant point été, comme ses frères, invité au festin d'Adonias, ils en conclurent que le complot allait éclater. Il fallait donc agir avec promptitude et résolution, avant que le brandon de discorde, jeté dans le peuple, allumât un nouvel incendie.

C'était David qu'il fallait convaincre de l'imminence du danger, car lui seul était assez puissant pour le conjurer. Sachant la très grande influence qu'exerçait Bethsabée sur l'esprit du roi, Nathan s'en servit comme d'introductrice près de lui :

— « Mère de Salomon, lui dit-il, savez-vous qu'Adonias, fils d'Haggith, vient d'être proclamé roi à l'insu de David? Si vous voulez sauver votre fils, vous n'avez pas une minute à perdre. Allez trouver le monarque, rappelez-lui qu'il vous a juré bien des fois d'élever Salomon au trône, et demandez-lui si c'est par son ordre qu'Adonias y monte aujourd'hui. Quand l'entretien sera engagé, j'interviendrai pour achever l'œuvre. »

Profondément affectée par cette nouvelle, Bethsabée pénétra dans l'appartement où le vieux roi était confiné par suite de sa faiblesse et de ses infirmités. Comme il lui demandait le motif de sa visite, elle se prosterna devant lui, les yeux pleins de larmes :

— « Seigneur, répondit-elle, vous m'aviez juré par le Seigneur, notre Dieu, que mon fils Salomon régnerait après vous, et voilà qu'Adonias, à votre insu bien certainement, se fait proclamer roi, après un sacrifice solennel, et dans un festin où ont été convoqués tous les princes, excepté Salomon. Le grand prêtre Abiathar et Joab, le chef de vos armées, sont au nombre des conjurés. Et ce-

pendant Israël attend de vous la désignation du prince qui doit vous succéder. Les vœux de vos peuples seront ainsi trompés, et le jour où le roi, mon seigneur, s'endormira dans le tombeau de ses pères, mon fils et moi nous serons chassés honteusement du palais, comme d'indignes malfaiteurs! »

Les sanglots étouffèrent la voix de la pauvre mère, mais à ce moment on annonça que Nathan, le prophète, demandait à être introduit sans retard. Il se prosterna devant le monarque, et lui dit sans préambule :

— « Est-ce vous, ô mon roi, qui avez désigné Adonias comme votre successeur sur le trône d'Israël? Je vous annonce qu'aujourd'hui même, après avoir immolé nombre de bœufs et de béliers, il donne un grand festin aux princes, vos fils, aux chefs de l'armée et à ses autres partisans, Abiathar et Joab à leur tête. Il s'est bien gardé d'inviter Salomon, Sadoc, Banaïas, les forts de Juda et Nathan, votre serviteur. Pendant le repas, tous les convives ont crié : Vive le roi Adonias! Est-ce vous, mon maître et seigneur, qui, sans m'en avoir dit le moindre mot, l'avez appelé à vous succéder! »

En ce moment, d'où dépendait l'avenir d'Israël, David retrouva son antique énergie. Sans répondre aux questions qui lui étaient posées, il dit à Nathan :

— « Faites rentrer Bethsabée. »

Un instant après, elle se prosternait à ses pieds.

— « Levez-vous, lui dit-il, je l'ai juré et je le jure de nouveau par le Dieu qui m'a tant de fois délivré de l'angoisse, Salomon sera mon successeur, et aujourd'hui même il montera sur mon trône.

— Puisse mon seigneur vivre encore de longues années! s'écria Bethsabée en s'inclinant jusqu'à terre.

— Allez, dit le roi, et qu'on fasse venir près de moi Nathan, Sadoc et Banaïas. »

Aussitôt qu'on les eut introduits en sa présence, il leur donna ses ordres en ces termes :

— « Mettez sur pied ma garde fidèle, faites monter Salomon sur la mule du roi, et conduisez-le triomphalement à la fontaine Gihon, aux portes de la ville. Là, le grand prêtre Sadoc, aidé du prophète Nathan, lui donnera l'onction royale ; puis, au son des trompettes, vous crierez tous : Vive le roi Salomon ! Vous le reconduirez ensuite au palais où je le ferai asseoir sur mon trône et le proclamerai roi d'Israël et de Juda.

— Qu'il en soit ainsi ! s'écria Banaïas au comble de la joie, que telle soit la volonté divine ! Que Jéhovah protège Salomon comme il a protégé David, et que le trône du fils s'élève, s'il se peut, plus haut que celui du père ! »

Entouré des Céréthi et des Phéleti, Banaïas échelonna les membres du cortège royal jusqu'à la fontaine de Gihon, ce qui attira la multitude dans les rues. Bientôt on vit passer Salomon monté sur la mule du roi, escorté des forts d'Israël. Sadoc et Nathan marchaient à ses côtés. Le peuple se demandait ce que signifiait ce spectacle. Arrivé à la fontaine Gihon, Sadoc prit la corne pleine d'huile qu'il avait tirée du Tabernacle, et en oignit le front de Salomon. Aussitôt les trompettes retentirent, les soldats poussèrent le cri de : Vive le roi Salomon ! et tous les assistants répétèrent avec enthousiasme : Vive le roi Salomon ! Dès lors toute la ville fut en émoi, les instruments de musique firent retentir l'air de leurs joyeuses symphonies, pendant que la grande voix du peuple envoyait aux échos des montagnes ses chants et ses acclamations.

Adonias et ses invités venaient de terminer leur repas, lorsqu'un bruit confus, s'élevant de la cité, parvint à leurs oreilles. En entendant le son des trompettes, Joab, tout interdit, s'écria involontairement :

— « Pourquoi ces clameurs et ce tumulte dans la ville ? »

Il avait à peine dit ces mots que le fils d'Abiathar, Jonathas, se précipitait tout effaré dans la maison.

— « Vous arrivez à propos, lui dit Adonias : un brave comme vous ne peut apporter que de bonnes nouvelles.

— De très mauvaises, au contraire, répondit Jonathas. Le roi David vient de proclamer son successeur. Par son ordre, Nathan, Sadoc et Banaïas, entourés des gardes royales, ont conduit Salomon, monté sur la mule du roi, jusqu'à la fontaine de Gihon. Là, Sadoc et Nathan lui ont donné l'onction royale, puis le cortège triomphal est rentré au palais au milieu des chants d'allégresse de la cité entière. De là ces bruits tumultueux qui ont frappé vos oreilles. Au palais, Salomon a pris place sur le trône royal où les courtisans sont venus lui souhaiter mille bénédictions, un nom plus glorieux que celui de David lui-même, un trône plus élevé que le sien. Le vieux roi s'est soulevé de son lit pour s'incliner devant l'élu :

— « Béni soit le Dieu d'Israël, s'est-il écrié, qui me donne en ce jour la consolation de voir assis sur mon trône le successeur que je me suis choisi! ».

Ce récit terrifia les conjurés qui, se levant en toute hâte, s'enfuirent chacun dans leur maison. Resté seul, Adonias se prit à trembler de frayeur. Éperdu, désespéré, il courut se réfugier dans le Tabernacle, se jeta au pied de l'autel et le tint embrassé. De cet asile inviolable, il fit dire à Salomon qu'il ne quitterait point l'autel avant qu'il ne lui eût promis par serment de lui laisser la vie sauve.

— « Qu'il vive, répondit Salomon; s'il m'est désormais fidèle, pas un cheveu ne tombera de sa tête, mais à la première faute qu'il commettra, il mourra. »

Rassuré par cette promesse, Adonias quitta l'autel et se présenta devant Salomon pour lui offrir ses hommages.

— « Vous êtes libre, lui dit le nouveau roi, mais souvenez-vous des conditions auxquelles je vous pardonne. »

Ainsi échoua la conspiration d'Adonias, entreprise pour fermer à Salomon l'accès du trône; elle n'eut d'autre résultat que de l'y faire monter plus vite et de précipiter l'exécution des décrets de Dieu à son égard.

X

LE TEMPLE FUTUR

Le règne de Salomon étant désormais assuré, il semblait que David n'avait plus rien à désirer; mais la passion qui dominait en lui toutes les autres, c'était d'assurer le règne de Jéhovah sur sa famille et sur son peuple, et cette passion ne s'éteignit qu'avec sa vie. Le zèle de la maison de Dieu, de ce temple où Jéhovah, porté sur les chérubins, devait recevoir les adorations d'Israël et de tous les peuples du monde, le dévora jusqu'au dernier soupir. Non content d'avoir confié à Salomon le soin de bâtir ce temple, il voulut associer en quelque sorte, par un testament solennel, la nation tout entière à cette entreprise. Quelque temps avant sa mort, il réunit en assemblée générale tous les représentants naturels du pays, les princes d'Israël, les chefs des tribus, les commandants des douze corps d'armée, avec leurs tribuns et centurions, les administrateurs des domaines, les officiers du palais, les princes, ses fils, et enfin les forts qui avaient illustré son règne. Quand il les vit autour de lui, le vieux roi trouva la force de quitter son lit de douleur et, avec l'énergie des anciens jours, il parla en ces termes :

— « Représentants de mon peuple, mes frères, veuillez m'écouter attentivement. J'avais eu la pensée de bâtir un temple à Jérusalem pour y déposer l'Arche du Testament, ce sublime escabeau des pieds de notre Dieu; j'avais même fait tous les préparatifs nécessaires pour la cons-

truction de ce noble édifice, lorsque Jéhovah me fit savoir qu'un guerrier, dont les mains ont été si souvent teintes de sang, n'était point l'homme choisi pour ériger un temple au Dieu de la paix.

« Dieu m'a élu pour régner à perpétuité sur Israël. D'abord il a choisi Juda pour donner des princes à son peuple, dans Juda ma famille, et parmi tous les fils de mon père, c'est moi qu'il a choisi pour régner sur Israël. Parmi tous mes fils, qui sont nombreux, c'est Salomon qu'il a choisi pour porter le sceptre en son nom.

« Ce fils qui naîtra de toi, m'a-t-il dit, sera l'homme de la paix; Israël jouira d'un calme parfait pendant son règne, car ses ennemis n'oseront interrompre son repos; aussi sera-t-il appelé Pacifique. C'est lui, c'est Salomon, ton fils, qui m'érigera un temple avec ses parvis. Je l'ai adopté pour mon fils, je serai pour lui un véritable père, et j'affermirai son règne pour l'éternité, s'il persévère comme aujourd'hui dans l'observance de mes lois.

« Je vous conjure donc, en présence du Dieu qui nous entend et du peuple d'Israël ici rassemblé, de méditer toujours et de garder soigneusement les préceptes que Jéhovah nous a donnés. A cette condition, vous posséderez sans trouble la terre de promission et, de génération en génération, vous la transmettrez à vos fils jusqu'à la fin des siècles.

« Pour toi, ô Salomon, mon fils, n'oublie pas le Dieu de ton père; sers-le avec un cœur pur et une parfaite bonne volonté; rappelle-toi sans cesse que son œil pénétrant sonde les âmes et discerne jusqu'aux plus intimes pensées de l'esprit. Cherche Dieu, tu le trouveras; mais si jamais tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours. Et puisqu'il t'a choisi pour lui bâtir un temple, entreprends cette œuvre avec courage, afin de la mener à bonne fin.

— « Mon fils, ajouta-t-il, à toi maintenant d'agir virilement et de ne reculer devant aucun obstacle. Le Dieu qui m'a soutenu sera ta force et ne cessera de te venir en

aide jusqu'au jour où les sublimes fonctions du ministère sacré s'exerceront dans le nouveau temple. Prêtres, lévites, princes du peuple, tout Israël, en un mot, est prêt à te seconder. »

Après quelques instants de repos, David continua son discours en s'adressant à l'assemblée :

— « Je vous ai dit que Dieu, parmi tous mes enfants, a choisi Salomon, bien que d'un âge encore tendre, pour accomplir cette œuvre grandiose entre toutes, car il s'agit de préparer une habitation, non à un homme, mais à Dieu. J'ai donc accumulé pendant mon règne d'immenses ressources à cet effet, cent mille talents d'or et un million de talents d'argent pour la construction du temple et les différents vases d'or et d'argent, plus des amas énormes de cuivre, de fer, de bois, de marbre de Paros et de pierres très précieuses. Outre ce dépôt, je laisse, sur mon trésor particulier, trois mille talents d'or d'Ophir et sept mille talents d'argent pour le revêtement des murailles du sanctuaire. Mais, comme les besoins seront grands, et que les ouvriers doivent trouver sous la main l'or et l'argent nécessaires à des œuvres si nombreuses et si importantes, si quelqu'un d'entre vous veut concourir bénévolement à l'édification de la maison de Dieu, qu'il ouvre sa main généreuse et présente ses dons au Seigneur. »

Aussitôt chefs de famille ou de tribu, centurions et tribuns, intendants du domaine, promirent leur concours. On offrit en ce jour cinq mille talents d'or, dix mille talents d'argent, dix-huit mille d'airain et cent mille de fer, avec toutes les pierres précieuses que chacun possédait. Ces offrandes, versées au trésor du temple, furent confiées à la garde du lévite Jahiel.

Ces dons spontanés, offerts à Dieu de tout cœur, excitèrent une vraie jubilation dans l'assemblée. A ce spectacle, l'âme du vieux roi, débordant d'une sainte joie, ne put contenir ses transports :

— « Béni soit le Seigneur, s'écria-t-il devant tout le

peuple, béni soit le Dieu d'Israël dans tous les siècles! A vous, ô Jéhovah, gloire et puissance; à vous, victoire et louange; à vous l'empire, au ciel comme sur la terre; à vous, rois et royaumes, richesses et magnificences. Vous êtes le maître universel et souverain dont dépend ici-bas tout pouvoir, toute grandeur, toute domination. Souffrez donc que, par nos louanges, nous exaltions votre nom béni.

« Que suis-je, ô mon Dieu, et que sommes-nous tous pour promettre de donner à Jéhovah? Tout est à vous, et ce que nous donnons nous l'avons reçu de votre main. Pélerins d'un jour sur cette terre, passagers comme nos pères, ombres errantes qui disparaissent en un clin d'œil, nous avouons que tous ces biens, amassés pour édifier votre saint temple, viennent de vous et sont à vous.

« Cependant, ô mon Dieu, vous qui lisez au fond des cœurs, nous savons que vous aimez l'homme simple et droit, et c'est pourquoi, dans la simplicité de mon âme, je vous offre avec joie toute mes richesses, et mon cœur tressaille d'allégresse en voyant mon peuple s'associer à mes dons.

« O Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites que ce peuple vous aime toujours du même amour, et brûle du même zèle pour la gloire de votre nom. Donnez à Salomon, mon fils, un grand et noble cœur : qu'il garde avec constance vos lois et cérémonies saintes, qu'il bâtisse le temple dont j'ai préparé les matériaux et accomplisse en tout votre volonté. »

Alors élevant la voix d'une manière solennelle, il s'écria :

— « Frères! bénissons le Seigneur! »

Tous les assistants, profondément émus, répondirent à cette invitation du saint roi par des acclamations répétées en l'honneur du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Puis, s'inclinant profondément, ils présentèrent l'hommage de leur adoration à ce Dieu, souverain maître d'Israël, et de leur respectueuse soumission à David, son lieutenant

fidèle. Avant de se séparer, l'assemblée décida qu'on se réunirait le lendemain devant l'autel pour un sacrifice d'action de grâces.

Le lendemain, à l'heure fixée, une foule innombrable entourait l'autel. On immola mille taureaux, mille béliers, mille agneaux, avec les libations ordinaires et les hosties pacifiques. Des distributions abondantes furent faites au peuple dont les groupes passèrent la journée en festins et en réjouissances. Dans l'excès de leur allégresse, ils voulaient que Salomon fût sacré une seconde fois en présence de ses sujets.

Jamais spectacle plus majestueux ne fut donné au monde. Devant ces milliers d'hommes saisis d'un saint respect, Salomon reçut l'onction royale, et fut conduit en triomphe sur le trône de David, son père, aux cris mille fois répétés de : Vive Salomon, notre roi!

En ce moment, le vieux monarque, emporté par l'Esprit de Dieu qui avait inspiré tant d'hymnes sublimes, fit monter vers l'Éternel ce dernier chant de triomphe et d'amour.

— « Seigneur, dicte tes jugements au roi, imprime ta justice dans le cœur de ton fils. Qu'il juge ton peuple, surtout le pauvre, selon les lois de l'équité, et qu'ainsi la paix et la concorde règnent sur les montagnes comme au fond des vallées. Oui, le fils du roi saura rendre justice au pauvre, sauver ses enfants de la ruine, écraser l'oppresseur!... »

La voix du saint vieillard s'anima par degrés, le visage du voyant prit une expression céleste, Salomon disparut à ses yeux éblouis par l'éclat d'une lumière toute divine, et sur un trône, le trône de Dieu, il aperçut le Fils, Celui dont Salomon n'était que la figure :

— « Il vivra, reprit-il avec enthousiasme, autant que l'astre du jour, autant que l'astre des nuits, aussi longtemps que les générations se succéderont ici-bas.

« Il descendra comme la rosée sur la toison desséchée, comme la pluie sur la terre aride. Aux jours de son règne

brilleront la justice et la paix : avant que ne pâlisse leur lumière, disparaîtra le flambeau des nuits.

« Il dominera d'une mer à l'autre et des rivages du fleuve aux extrémités du monde. L'Éthiopien se prosternera devant lui, ses ennemis mordront la poussière à ses pieds, les rois de Tharse et des îles, les rois d'Arabie et de Saba, lui apporteront leurs présents. Tous les princes de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties.

« C'est lui qui délivrera le pauvre de l'oppression des puissants, et l'indigent que personne ne secourt. Plein de compassion pour les malheureux, il les sauvera en les arrachant aux hommes de haine et de rapine. Le nom du pauvre sera toujours en honneur devant lui.

« Il vivra, chargé des présents de l'Arabie, béni constamment, adoré toujours. Sa parole, divin froment, germera sur la terre, même sur le sommet des montagnes. Son fruit, plus élevé que le cèdre du Liban, alimentera des multitudes aussi nombreuses que l'herbe des prairies.

« Son nom, qui subsistait avant le soleil, sera béni dans tous les siècles. En lui seront bénies toutes les tribus de la terre, et toutes les nations chanteront ses louanges.

« Béni soit le Dieu d'Israël, qui seul accomplit de pareils prodiges. Béni soit son nom dans tous les siècles, et que l'éclat de sa majesté resplendisse dans tout l'univers[1]. »

1. Ps. LXXI : *Deus, judicium tuum Regi da...*

XI

LE ROI PROPHÈTE. — MORT DE DAVID

A. M. 2989 — A. C. 1012.

La carrière de David fut semée de gloire et de vertus, mais aussi de tribulations sans nombre. Dieu purifia dans le creuset de la souffrance « l'homme selon son cœur », afin d'en faire, non seulement le plus grand des rois, mais encore le plus sublime des prophètes. A force d'épreuves, David connut « qu'un jour passé dans le temple du Seigneur vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs », il aima Jéhovah de toute son âme, trouva ses délices dans ses divins tabernacles et chanta sur la terre des hymnes dignes du ciel. En le voyant ainsi s'élever jusqu'au sommet de la plus haute sainteté, l'Esprit de Dieu le pénétra de sa lumière, et le pâtre de Bethléem devint le prophète de Sion.

Le rôle du prophète était surtout d'annoncer aux enfants d'Israël Celui que tous attendaient comme le Rédempteur de l'humanité. Jacob mourant avait prédit que le sceptre ne sortirait pas de Juda avant la venue du Messie; Moïse que ce Messie serait un prophète plus grand que lui; David, lui, raconta au monde par anticipation l'histoire de « Celui qui devait venir ».

« J'ai repassé, dit-il, dans ma mémoire les jours anciens, j'ai songé aux années éternelles, et je me suis dit : Dieu

nous a-t-il rejetés pour jamais? Le frère ne peut racheter son frère ni payer à Dieu le prix de sa rançon. Seule, la main du Très-Haut peut nous guérir [1]. »

Mais voici qu'une voix se fait entendre : « Seigneur, vous ne voulez ni des oblations, ni des sacrifices, mais vous m'avez formé un corps, et j'ai dit : Me voici, pour me sacrifier à votre volonté sainte [2]. »

Celui qui parle ainsi trouvera-t-il en lui de quoi payer la dette de l'homme? David nous apprend que c'est le Fils de Dieu lui-même. « L'Éternel lui dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Va, je t'ai constitué souverain des nations et des peuples : prêche-leur mes divins préceptes ». Il offrira le sacrifice de l'expiation, car « Jéhovah l'a juré et il ne s'en repentira point : Tu es prêtre, a-t-il dit, selon l'ordre de Melchisédech [3] ». — « J'ai exalté mon Élu du milieu de la multitude. Les ennemis ne pourront rien contre lui, les fils de l'iniquité ne pourront lui nuire. Il me dira : Tu es mon Père, et moi je ferai de ce premier-né le plus puissant des rois de la terre [4]... »

David contemple avec amour ce Premier-né de Dieu. « Seigneur, dit-il, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, vous lui avez donné l'empire sur toutes les œuvres de vos mains, c'est le plus beau des enfants des hommes, c'est le plus puissant des princes. » Mais voilà que tout à coup la scène change : de même que lui, roi de Sion, gémit accablé sous le poids de ses péchés, le grand Roi tombe écrasé sous un fardeau d'opprobre et d'ignominie; il est trahi comme David par ceux qui doivent l'aimer, foulé aux pieds, martyrisé. Le prophète oublie ses tourments pour décrire les tortures de ce Dieu qu'il aime plus que lui-même. Un traître plus dur et plus méchant qu'Achitophel le vend à ses ennemis. « Tous les flots de la douleur pas-

1. Ps. LXVIII.
2. Ps. XXXIX.
3. Ps. II et CIX.
4. Ps. LXXXVIII.

sent sur sa tête, ses amis l'abandonnent et s'enfuient à son approche. David » entend ses tristes plaintes :

« Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? La bouche de l'homme de péché est ouverte sur moi. Des témoins infâmes se sont levés pour m'accuser. Ceux qui siègent dans les tribunaux ont parlé contre moi et une populace ivre m'a poursuivi de ses chansons. J'ai cherché un ami, et je ne l'ai point trouvé; un consolateur, et nul ne s'est présenté [1].

« Et devant leurs calomnies, je suis comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui ne peut ouvrir la bouche. Je suis l'opprobre des hommes, le rebut du peuple, un ver de terre qu'on écrase sous son pied.

« Ils m'ont tourné en risée, puis le conseil des iniques m'a circonvenu, les juges ont parlé contre moi; puis des chiens dévorants m'ont assailli. Quand mourra ce criminel? disaient-ils en grinçant des dents et en m'accablant de coups.

« Ma langue collait à mon palais : ils m'ont donné du fiel et du vinaigre pour étancher ma soif. Alors une foule perverse m'a enveloppé; ils ont percé mes mains et mes pieds et tellement déchiré mon corps qu'on pouvait compter tous mes os. Et pendant ce temps, eux se partageaient mes vêtements et tiraient ma robe au sort. Ils passaient en branlant la tête avec mépris : Il a espéré en Dieu, criaient-ils, que Dieu le délivre si Dieu est avec lui [2].

« Et puis l'on m'a mis au nombre de ceux qui descendent dans la tombe, comme ces blessés de la mort qui dorment dans les sépulcres. Libre cependant au milieu de ces cadavres, ma chair repose dans l'espérance. O mon Dieu, vous ne m'abandonnerez pas dans ce tombeau, vous ne permettrez pas que votre Saint demeure dans la corruption [3]. »

1. Ps. passim.
2. Ps. XVI.
3. Ps. XV.

Ainsi le prophète de Sion dépeignait, trait pour trait, la divine physionomie du Rédempteur futur, ses labeurs et ses douleurs, afin que les enfants d'Israël, à son passage en ce monde, pussent le reconnaître et l'adorer. Il leur annonça aussi que « son sépulcre serait glorieux », que la terre entière célébrerait sa gloire, et que finalement au jour marqué par lui, il descendrait sur les ruines du monde pour « juger les justices de la terre ».

Il termine, comme nous l'avons vu, ses chants immortels sur les gloires du Rédempteur par ces solennelles paroles :

« Il vivra, s'écria-t-il, autant que l'astre du jour, autant que l'astre des nuits, aussi longtemps que les générations se succéderont ici-bas. Il dominera d'une mer à l'autre, et du rivage du fleuve aux extrémités du monde. Tous les princes de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties.

« Il vivra, chargé de présents, béni, adoré toujours. Sa parole, divin froment, germera sur la terre, même au sommet des montagnes. Son nom, qui subsistait avant le soleil, sera glorifié dans tous les siècles. En lui seront bénies toutes les tribus de la terre, et tous les peuples chanteront ses louanges. »

Au moment d'aller rejoindre ses pères dans le sein de Dieu, David appela près de lui son fils Salomon.

« Mon fils, lui dit-il, je vais prendre le chemin que suivent tous les mortels. Ranime ton courage et sois homme. Dévoué à ton Dieu, observe ses commandements et suis la voie qu'il a tracée. Si tes fils, m'a-t-il dit, marchent en ma présence dans la droiture et la sincérité de leur cœur, le trône d'Israël est à eux pour toujours. » Sois fidèle et Jéhovah tiendra sa parole. »

Il s'endormit alors du sommeil des justes, à l'âge de soixante-dix ans, comblé de richesses et d'honneurs encore plus que d'années. Il avait régné quarante ans sur Israël, dont sept à Hébron et trente-trois à Jérusalem.

La nation entière pleura le grand homme qui avait immortalisé les noms d'Israël et de Juda. Assisté de tous les grands du royaume et de multitudes innombrables, Salomon fit célébrer des funérailles magnifiques au roi David et placer son tombeau dans Sion, la cité qui portait si justement son nom. Ainsi le nom glorieux de David resta dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Et pendant tous les siècles les peuples de la terre, aussi bien qu'Israël, acclameront David le bien-aimé de Dieu, le pécheur pénitent, le prophète du Messie, le plus grand et le plus saint des rois. Pendant tous les siècles ils répéteront l'éloge du prophète-Roi, dicté par l'Esprit-Saint lui-même.

« David a été séparé des enfants d'Israël, comme la graisse de la victime est soigneusement séparée de sa chair.

« Dans sa jeunesse, il jouait avec les lions et les ours comme avec de tendres agneaux. Il tua le géant Goliath et fit ainsi cesser l'opprobre d'Israël. Une pierre, lancée par sa fronde, suffit pour abattre l'orgueil du mécréant, parce que Dieu, dont il avait imploré le secours, affermit son bras, lui donna de prévaloir sur ce foudre de guerre et de relever l'honneur de son peuple.

« Aussi fut-il applaudi comme s'il avait couché par terre dix mille guerriers. Après avoir mêlé ses louanges aux bénédictions du Seigneur, on lui offrit le diadème qui devait ceindre son front glorieux.

« Alors il écrasa ses ennemis en toute rencontre, extermina les indomptables Philistins et détruisit à jamais leur puissance.

« Or dans toutes ses œuvres, il rendit grâce au Très-Haut, et l'exalta par des chants pleins de sa gloire. Des profondeurs de son âme sortaient des hymnes de louange et d'amour en l'honneur du Dieu qui l'avait tiré du néant pour l'élever au-dessus de tous ses ennemis [1]. »

1. Eccli. XLVII, 2-13.

LIVRE DIXIÈME

GRANDEUR ET DÉCADENCE

SALOMON

I

JUSTICE ET SAGESSE

Un jour Dieu commanda au prophète Nathan de porter au roi David ce message : « Quand les jours de ton pèlerinage seront achevés, quand tu dormiras dans le tombeau de tes pères, je mettrai sur ton trône un fils né de toi, et j'affermirai son règne. C'est lui qui élèvera en l'honneur de Jéhovah le temple dont tu as conçu l'idée, et moi je le maintiendrai sur le trône jusque dans l'éternité. Je serai son père, et il sera mon fils. S'il commet l'iniquité, je le frapperai de la verge, mais ses blessures ne seront pas mortelles. Je ne lui refuserai point miséricorde, comme je l'ai fait à Saül. Par lui ta maison sera stable, ton règne éternel, ton trône inébranlable. »

En écoutant cette vision du prophète, l'œil de David avait franchi les siècles. Dans ce fils qui devait bâtir le temple de Jéhovah, l'Esprit lui montrait le vrai fils de David, dont le premier ne devait être que la figure; celui qui devait fonder l'Église immortelle, et dont le règne en effet n'aura point de fin. Il remercia le Seigneur de cette

nouvelle preuve de son amour, et attendit avec confiance, comme Abraham, le fils de la promesse.

Il attendit sept ans. Après cette période qui fut pour lui la période de la chute et des larmes, Dieu prit en pitié le monarque pénitent. Son épouse Bethsabée lui donna un fils qui fut appelé Salomon, c'est-à-dire le Pacifique. Aussitôt après sa naissance, Dieu envoya le prophète Nathan pour avertir le roi que cet enfant serait son successeur et le fondateur prédestiné du temple. Afin de montrer à tous que Jéhovah mettait en lui ses complaisances, Nathan voulut qu'on ajoutât au nom de Salomon celui de Jédidiah, le bien-aimé de Dieu.

Naturellement le jeune prince fut l'objet de la prédilection du père et de la mère. Dès ses plus tendres années, David lui apprit l'art de régner sur les hommes, et Bethsabée l'art plus difficile de régner sur lui-même. « J'ai été son bien-aimé, disait-il plus tard, et elle ne cessait de me dire : « Mon fils, aimez la sagesse. » Quand vinrent les jours orageux de l'adolescence, elle lui signala les écueils : « Mon fils, cher objet de ma tendresse, enfant de mes désirs, n'écoute point la voix des amours étrangères, fuis le luxe et les voluptés qui renversent les trônes. Attache-toi à l'épouse fidèle. Qui rencontrera la femme forte? C'est le trésor inappréciable, qu'il faut chercher dans les contrées les plus reculées. La force et la grâce sont sa parure. Ses fils se sont levés pour la proclamer bienheureuse, son époux la bénira. La grâce est trompeuse, la beauté fugitive : la femme qui craint Dieu mérite seule nos éloges. » Ainsi parlait la sage Bethsabée, purifiée, comme David, par les larmes de la pénitence. Heureux le prince qui écrivit ses conseils, s'il les eût suivis jusqu'au dernier de ses jours!

Déjà sacré devant tout le peuple, Salomon vit à ses pieds, au jour de son avènement, toutes les tribus d'Israël, les princes, les puissants, ainsi que ses frères, les fils du roi défunt. Il n'y eut qu'une voix pour acclamer l'élu de

Dieu, celui que Jéhovah voulait grandir au-dessus de tous les chefs qui avaient commandé en Israël.

Un homme cependant rongeait son frein et méditait de renverser le nouveau monarque : c'était Adonias, qu'un premier échec n'avait fait qu'irriter. De concert avec Abiathar et Joab, ses fauteurs et complices, il avait formé le projet, pour attirer à lui le cœur du peuple, d'épouser une jeune Sunamite, Abisag, dont le dévouement à la vieillesse de David avait illustré le nom. Les tribus repousseraient-elles Adonias, l'aîné des fils du grand roi, devenu l'époux de la veuve de David?

La difficulté c'était d'obtenir du roi l'autorisation de contracter ce mariage. Pour arriver à leurs fins tout en dissimulant leurs intentions, les conjurés ne trouvèrent rien de mieux que de faire présenter la requête par l'intermédiaire de la reine-mère, Bethsabée, alors toute-puissante sur le cœur de Salomon. Adonias sollicita donc une audience, qui lui fut accordée.

— « Venez-vous ici, lui dit-elle, avec des pensées de paix?

— Je veux la paix, répondit Adonias, mais permettez-moi de vous adresser une prière?

— Quelle prière?

— Vous savez que le trône devait m'appartenir par droit de succession, et que déjà toutes les tribus d'Israël m'avaient reconnu pour leur roi. Dieu en a ordonné autrement, et le royaume a passé dans les mains de mon frère. Comme dédommagement j'ose vous présenter une demande à laquelle, je l'espère, vous ferez bon accueil.

— Je vous écoute.

— Le roi Salomon ne refuse rien à sa mère : voudriez-vous user de votre influence sur lui pour qu'il m'accorde la main d'Abisag la Sunamite?

— Volontiers, répondit Bethsabée qui ne soupçonnait aucune intrigue, volontiers j'intercéderai en votre faveur. »

Sans délai la reine-mère pénétra dans l'appartement du roi pour lui exposer la requête d'Adonias. Plein de respect pour sa mère, Salomon se leva en l'apercevant, fit quelques pas à sa rencontre, s'inclina profondément devant elle, et la conduisit sur un trône où elle prit place à côté de lui.

— « Mon fils, lui dit Bethsabée, je viens réclamer une légère faveur, persuadée que vous ne me la refuserez pas.

— Demandez, ma mère, répondit Salomon, vous savez que je ne puis rien vous refuser.

— Permettez donc que la Sunamite Abisag devienne l'épouse de votre frère Adonias. »

A ce mot, le front du roi se rembrunit. D'un coup d'œil il avait saisi le complot ourdi par les conspirateurs; d'un mot il le dévoila à la trop naïve Bethsabée.

— « O ma mère, s'écria-t-il, demander Abisag pour Adonias, c'est demander que je lui cède mon trône! Il a déjà pour lui l'avantage du droit d'aînesse, le puissant appui d'Abiathar et de Joab; il ne lui manque pour fasciner le peuple que d'épouser la veuve de David. Mais, ajouta-t-il, j'en prends à témoin le Dieu qui m'a placé sur le trône de David mon père, et dont la bonté perpétuera ma famille en Israël, les prétentions d'Adonias lui porteront malheur: aujourd'hui même le conspirateur sera puni de mort. »

Et en effet, se souvenant qu'un roi porte le glaive avant tout pour empêcher les séditieux de bouleverser les états, il donna l'ordre à Banaïas, le commandant de sa garde, d'exécuter l'ambitieux Adonias.

Il fallait aussi châtier ses complices, afin de désarmer son parti. Salomon manda devant lui le grand prêtre Abiathar.

— « Vous avez mérité la mort, lui dit-il; mais parce que vous avez porté l'arche de Dieu devant David mon père, et partagé ses peines et ses labeurs, je vous fais grâce de la vie. Retirez-vous dans votre terre d'Anatoth, et ne reparaissez plus devant moi. »

A la nouvelle que le complot était découvert, l'intrépide Joab trembla. Il s'enfuit dans le Tabernacle et tint l'autel étroitement embrassé. Salomon n'en donna pas moins l'ordre à Banaïas de le mettre à mort. Arrivé dans le lieu saint, le commandant des gardes signifia au coupable l'ordre du roi :

— « Suis-moi, lui dit-il ensuite.

— Non, répondit le vieux capitaine, je veux mourir ici. »

Banaïas n'osa passer outre sans demander de nouveaux ordres.

— « Tue-le sur place, lui fit répondre Salomon ; loin de souiller l'autel, le sang du meurtrier Joab étouffera la voix vengeresse du sang innocent qu'il a versé. Sous ses coups sont tombés, à l'insu de mon père, le vaillant Abner et le noble Amasa, tous deux plus justes et meilleurs que l'assassin, tous généralissimes de l'armée d'Israël. Que leur sang retombe sur la tête de Joab et des siens, et que le Seigneur garde en paix la maison et le trône de David ! »

Le malheureux Joab, dont l'ambition et les violences arrachèrent tant de larmes à David, paya ainsi la peine due à ses crimes. Il fut enseveli au désert de Juda, dans le tombeau de sa famille. Banaïas lui succéda comme général en chef de l'armée, et le grand prêtre Sadoc remplaça dans les devoirs du souverain Pontificat l'exilé d'Anatoth.

Dans sa juste sévérité, Salomon se souvint aussi, au commencement de son règne, de l'infâme Séméï, l'insulteur de Bahurim, qui n'avait pas craint, lors de la révolte d'Absalon, de poursuivre David de ses outrages et même de lui jeter des pierres. L'ayant fait comparaître devant lui, Salomon lui signifia l'ordre de ne plus sortir de Jérusalem :

— « En punition de ton crime, s'écria-t-il, je te confine dans les murs de la cité. Le jour où tu passeras le Cédron tu mourras. »

Le lâche Séméï fut trop heureux de vivre à ce prix. Longtemps il habita Jérusalem sans faire un pas hors de sa

prison. Mais, après bien des années, croyant sans doute que Salomon avait oublié son verdict, il s'enhardit jusqu'à faire un voyage chez Achis, roi de Geth, à la poursuite d'esclaves qui s'étaient enfuis. A peine de retour, mandé par le roi, il attendit sa sentence :

— « Je t'ai défendu de quitter Jérusalem, et cela sous peine de mort. Tu me l'as promis, et tu viens de manquer à ta parole. Tu mourras, et ainsi sera lavée dans ton sang l'injure faite à mon père David. Tu l'as maudit, mais il sera béni lui et son fils Salomon, dans les siècles. »

Banaïas exécuta l'ordre du roi, et ainsi disparurent l'un après l'autre les grands coupables que David avait été forcé d'épargner.

Héritier de la piété de son père aussi bien que de son amour pour la justice, Salomon se souvint qu'il devait la couronne, maintenant affermie sur sa tête, au grand Dieu d'Israël. Il résolut donc de lui offrir en action de grâces un sacrifice solennel devant tout le peuple. Ayant convoqué les représentants de la nation, tribuns, centurions, officiers, juges, chefs de famille, il se rendit avec l'immense multitude sur les hauteurs de Gabaon, où l'on avait transporté, depuis que l'arche reposait à Sion, le tabernacle de Moïse et l'autel d'airain construit dans le désert. Là, devant toute l'assemblée, il gravit les marches de l'autel et offrit au Seigneur mille hosties pacifiques.

Jéhovah accepta son sacrifice et l'en récompensa sans aucun délai. La nuit suivante, apparaissant au roi dans une vision sublime, il lui dit :

— « Demande-moi ce que tu voudras : je te le donnerai.

— Seigneur, répondit Salomon, vous avez fait miséricorde à votre serviteur David, parce que toujours il a marché devant vous, avec un cœur droit, dans les sentiers de la justice et de la vérité! Après l'avoir comblé de bienfaits, vous m'avez fait asseoir sur son trône, et maintenant qu'il n'est plus, vous m'avez donné son sceptre. Et me voilà, enfant sans expérience, obligé de gouverner et de juger un

grand peuple. Je vous demande, Seigneur, un cœur docile à vos inspirations, et cette sagesse intelligente qui m'aidera, dans mes jugements, à discerner le bien du mal. »

Jamais demande, surtout de la part d'un jeune prince, ne fut plus agréable à Dieu.

— « Parce que, lui dit-il, tu n'as désiré ni de longs jours sur la terre, ni la richesse, ni la gloire, ni l'humiliation de tes ennemis, mais uniquement la sagesse, mère de la justice, je te donnerai la sagesse et la science dans une mesure qui n'a jamais été et ne sera jamais dépassée ; je te comblerai, ce que tu n'as pas demandé, de richesses et de gloire, au point d'éclipser tous les rois ; et enfin, à tous ces biens j'ajouterai une longue vie si, comme David ton père, tu marches dans mes voies et observes mes commandements. »

A son réveil, Salomon comprit que Dieu l'avait gratifié d'une vision surnaturelle. Aussi, à peine rentré à Jérusalem, se présenta-t-il devant l'Arche du Seigneur pour lui offrir, en reconnaissance, des holocaustes et des victimes. De plus, pour célébrer ce grand jour, il réunit dans un festin tous les grands de son royaume.

Un différend singulier, porté à son tribunal quelques jours après, fit éclater à tous les yeux l'admirable perspicacité de son jugement. Deux femmes de mauvaise vie se disputaient un enfant dont toutes deux prétendaient être la mère :

— « Seigneur, dit l'une d'elles, nous habitions, cette femme et moi, la même maison. Je mis au monde un fils, et trois jours après, dans cette même chambre où nous étions absolument seules, cette femme donna aussi le jour à un fils, qu'elle trouva une nuit étouffé près d'elle. Se levant alors sans bruit, elle prit mon fils endormi à mes côtés et plaça près de moi son enfant mort. Le lendemain, quand je me levai pour allaiter le pauvre petit, je ne trouvai qu'un cadavre, mais en l'examinant à la lumière du jour, je reconnus que ce n'était pas mon fils.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire, répondit l'autre femme. C'est bien ton fils qui est mort, et l'enfant vivant m'appartient.

— C'est toi qui mens indignement, reprit la première, l'enfant est à moi. »

Comme il n'y avait aucun témoin du fait en litige, on pouvait disputer sans fin, quand tout à coup le roi prit la parole :

— « Vous prétendez toutes deux que l'enfant vivant vous appartient; je veux vous contenter toutes les deux : qu'on m'apporte un glaive. »

Les officiers déposèrent un glaive à ses pieds. Un grand silence régnait dans la salle, et chacun se demandait avec anxiété ce qu'allait faire le roi.

— « Gardes, reprit-il, coupez en deux parties l'enfant vivant : ainsi chacune de ces deux femmes en aura la moitié. »

A ce mot, la vraie mère, émue jusqu'au fond des entrailles, se jeta devant les officiers :

— « Non, non, s'écriait-elle, donnez-lui l'enfant, ne tuez pas mon fils.

— Partagez-le, criait l'autre, il ne sera ainsi ni à moi ni à toi.

— Assez, s'écria Salomon en montrant la femme qui se roulait aux pieds des gardes, la nature a révélé la vraie mère : donnez-lui l'enfant. »

Ce jugement excita dans tous les esprits un sentiment d'admiration, mais aussi de religieuse frayeur. On vit clairement que l'esprit de Dieu était avec le nouveau roi et que la divine sagesse présidait à ses conseils.

Au discernement il joignait une science supérieure à celle de tous ses contemporains. Ni les philosophes de l'Orient, ni les prêtres de l'Égypte, ni les sages d'Israël, Ethan, Ezrahita, Heman, Dorda, ne pouvaient rivaliser avec lui. Aussi son nom fut-il bientôt célèbre dans toutes les nations, et de tous côtés on arrivait à Jérusalem pour

entendre Salomon disserter sur toutes sortes de sujets. Aucune branche des sciences naturelles ne lui était étrangère : il traitait avec autorité des arbres et des plantes, depuis l'humble hysope jusqu'au cèdre du Liban, de tout ce qui vit et respire, des animaux, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Puis il s'élevait jusqu'aux âmes, aux vertus qui doivent les orner, à l'amour qui doit les remplir : morale sublime, science des saints, qui lui fournit la matière de trois mille paraboles et de plus de mille cantiques. Dieu, pour l'édification des âmes, a sauvé de l'oubli deux de ses œuvres inspirées : le livre des *Proverbes* et le *Cantique des Cantiques*.

Dans le premier, plein de reconnaissance pour la sagesse éternelle qui éclairait son esprit, il exhorte tous les hommes à se laisser guider par elle : « N'entendez-vous pas, s'écrie-t-il, la voix de la divine sagesse qui vous appelle? Debout sur les hauteurs, à la jonction des chemins, aux portes des cités, elle sollicite votre cœur. Enfants, dit-elle, écoutez-moi, je vous dirai de grandes choses.

« Moi, la Sagesse, je siège au conseil et je préside aux délibérations des vieillards. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs donnent aux peuples des lois justes. Au début de ses voies, Jéhovah m'avait à ses côtés. Mon trône était établi dans les jours de l'éternité, dans les profondeurs des siècles, avant que la terre ne fût. Les grands abîmes n'étaient point ouverts, et déjà j'existais; les sources des eaux n'avaient point jailli, les montagnes n'élevaient point encore leurs masses énormes, et déjà j'étais née. Quand il donnait aux abîmes leurs barrières, quand il étendait la voûte des cieux, quand il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, ordonnant ce magnifique concert du monde, me jouant sous son regard dans l'étendue de l'univers. Et maintenant mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Écoutez donc ma voix, enfants de ma tendresse. Bienheureux le mortel qui

prête l'oreille à ma parole et qui veille à ma porte tous les jours de sa vie. »

La divine Sagesse prêche alors par la bouche de Salomon toutes les vertus qui ennoblissent l'âme, la droiture, la simplicité, la douceur, la patience, et surtout la modestie et la pureté qui préservent l'homme des atteintes du vice et de la volupté. « Sur le soir, dit-il, à l'heure où l'ombre descend sur les demeures, j'ai vu passer la volupté dans les ténèbres de la nuit. Inquiète et vagabonde, sous ses parures perfides, elle s'apprête à perdre les âmes. Elle parcourt les rues et les places publiques, le sourire sur les lèvres et le mensonge dans le cœur. O mon fils, détourne ton oreille de ses discours empoisonnés. Elle a blessé bien des vaillants et tué des héros. Les routes de sa demeure sont les routes de l'enfer. »

La Sagesse aussi, dit le grand roi, attire à elle les voyageurs du monde. « Elle s'est bâti un palais, soutenu par sept colonnes de marbre. Elle immole ses victimes, mêle le vin du banquet, et puis elle ordonne à ses servantes de parcourir les remparts et les places de la cité pour inviter les convives. Qu'ils viennent à moi, dit-elle, les hommes au cœur pur et simple comme celui de l'enfant. Venez rompre le pain et boire le vin que je vous ai préparé. Laissez les vaines frivolités, et marchez virilement dans les sentiers de la prudence. Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de Dieu, et les saints sont les vrais sages. Devenez sages et vous trouverez le bonheur; méprisez mes paroles : elles retomberont sur vous en calamités. » Plus tard, l'éternelle Sagesse, descendue du ciel parmi les hommes pour leur apprendre la science des saints, le Verbe de Dieu, convoquera les âmes au banquet eucharistique en empruntant au roi d'Israël cette figure du pain et du vin dont il fera une admirable réalité.

Après avoir ainsi, par ses *Proverbes,* préparé les âmes à l'union divine, dans son immortel *Cantique,* Salomon

chante les joies mystérieuses de l'âme unie à Dieu. Sous l'allégorie de l'époux et de l'épouse, il voit le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle, descendant sur la terre pour s'unir à l'humanité, à son Église, à toute âme qui s'ouvre pour le recevoir. Et l'Église, et l'âme sainte dans l'Église, s'élance vers lui, gravit degré par degré la montagne du divin amour, jusqu'au jour où elle peut dire : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis tout à lui. »

Ainsi prêchait le roi Salomon quand la voix de la volupté n'avait point encore étouffé en lui la divine Sagesse.

II

CONSTRUCTION DU TEMPLE

A. M. 2992 — A. C. 1009.

Quatre ans après son avènement au trône, le roi Salomon entreprit de réaliser la grande pensée de David, l'érection d'un temple à Jéhovah. Ce fut l'occasion d'un message au roi de Tyr, Hiram, l'ami de son père et aussi le sien, car Hiram lui avait adressé de chaleureuses félicitations au moment de son sacre. Le message était conçu en ces termes :

« Vous n'ignorez pas que mon père n'a pu réaliser le dessein qu'il avait conçu d'élever un temple à Jéhovah, notre Dieu. Ses guerres continuelles avec les peuples voisins l'en ont empêché. Aujourd'hui que le Seigneur lui a donné de poser sur leur tête son pied victorieux, et que la paix règne sur nos frontières sans aucune menace de trouble, j'ai résolu d'accomplir, en bâtissant la maison de Dieu, la prophétie faite à David : ton successeur édifiera le temple du Seigneur.

« Or l'édifice que je veux élever à la gloire de Jéhovah doit être grandiose, car notre Dieu dépasse en grandeur tous les dieux des nations. Sans doute je n'ai pas la présomption de lui offrir un habitacle digne de lui, puisque les Cieux eux-mêmes ne peuvent le contenir, mais enfin dans ce temple on brûlera l'encens devant lui ; là seront placés les pains de proposition, là aura lieu le sacrifice du

matin et du soir, là se célébreront les sabbats, les néoménies, les grandes solennités prescrites par notre loi. J'ai donc recours à vous pour que vous m'aidiez à bâtir ce temple comme vous avez aidé mon père à bâtir son palais.

« A cet effet veuillez m'envoyer un maître habile en toutes sortes d'ouvrages, un artiste qui sache travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, le bois et le marbre, employer habilement la pourpre et l'hyacinthe, exécuter dessins et sculptures, en un mot diriger dans cette grande œuvre les ouvriers que vous m'enverrez et ceux qu'a préparés mon père David. Dans ce monument colossal entreront nécessairement en grande quantité les cèdres et les pins du Liban : donnez ordre à vos ouvriers sidoniens, plus habiles que les nôtres à couper et travailler ces bois, de diriger ce travail, et fixez vous-même leur salaire. J'enverrai chaque année, pour leur usage, vingt mille mesures de froment et d'orge et vingt mille pièces de vin et d'huile. »

Le roi de Tyr accueillit avec joie et bienveillance le message de Salomon. « Béni soit le Dieu d'Israël, répondit-il, créateur du ciel et de la terre, ce Dieu qui aime son peuple, puisqu'il a donné au roi David un successeur tel que vous, le plus sage des princes, et le plus pieux, puisque votre premier soin est d'ériger un temple au Seigneur. Pour me conformer au désir que vous m'avez exprimé, je vous envoie un homme très habile et très expérimenté. Adoniram, né d'un père tyrien, mais d'une mère qui appartenait à la tribu de Dan. Mes serviteurs couperont dans le Liban les bois qui vous sont nécessaires, les porteront à la mer, et de là mes vaisseaux les conduiront aux ports que vous indiquerez. Vous les ferez prendre au rivage pour les transporter à Jérusalem. Nous compterons chaque année sur les provisions de froment et d'orge, d'huile et de vin, mentionnés dans votre message. »

Les moyens d'action ainsi préparés, Salomon choisit parmi les enfants d'Israël trente mille ouvriers robustes et intelligents qu'il divisa en trois séries de dix mille hommes.

Chacune de ces séries travaillait alternativement dans les montagnes du Liban pendant l'espace d'un mois, puis revenait en Israël se livrer deux autres mois aux travaux ordinaires. En outre, des cent cinquante-trois mille prosélytes qui, d'après le dernier recensement, composaient la population étrangère, le roi en envoya quatre-vingt mille extraire et tailler la pierre, dans les montagnes, et les soixante-dix mille autres furent occupés à transporter les matériaux du port de Joppé à Jérusalem. Les bois étaient si bien travaillés, les pierres si parfaitement taillées et polies, que, pendant les sept années que dura la construction, on n'entendit pas un coup de marteau dans l'enceinte du temple. Trois mille six cents surveillants, répartis dans les différentes catégories d'ouvriers, ne toléraient aucune imperfection dans la préparation des matériaux.

A tout ce labeur il fallut joindre un travail de nivellement presque aussi considérable. Le mont Moriah, désigné par Dieu comme l'emplacement du temple, formait un plateau trop étroit et trop irrégulier pour y asseoir l'édifice sacré. Pour en agrandir la surface, Salomon fit élever du fond de la vallée un mur de soutènement, et combla de terres tout l'espace intérieur. Les blocs de pierres qui formaient les assises de cette gigantesque muraille mesuraient jusqu'à quinze coudées de long sur dix de large et deux d'épaisseur.

Or, quand les matériaux furent suffisamment accumulés et les terrassements terminés, l'an 480 après la sortie d'Égypte, la quatrième année du règne de Salomon, au deuxième mois de l'année, le roi posa la première pierre du grand monument qui devait consacrer pour jamais le pacte d'alliance entre Dieu et son peuple. En ce moment solennel, la parole de Jéhovah se fit entendre au roi : « Si tu gardes mes commandements, j'accomplirai la promesse que j'ai faite à David, ton père : cette maison que tu vas me bâtir, je l'habiterai au milieu de mes fils, et jamais je n'abandonnerai mon peuple d'Israël. » Sur cette parole

pleine d'espérance, on se mit à l'œuvre avec ardeur.

D'après les plans laissés par David, le monument devait être construit sur le modèle du tabernacle de Moïse, mais dans des proportions beaucoup plus vastes.

L'ensemble des constructions, immense carré d'environ six cents coudées[1] de côté, se divisait en trois enceintes concentriques qui, sous le nom de parvis, entouraient le temple. A partir du mur extérieur, la première enceinte s'appelait le parvis des Gentils ou des nations. Jéhovah conviait tous les peuples au culte du vrai Dieu : tous avaient donc une place dans son temple, mais dans l'enclos le plus éloigné. Une muraille, qu'il leur était défendu de franchir sous peine de mort, la séparait du parvis d'Israël, réservé aux seuls enfants d'Abraham. Le peuple chéri de Jéhovah avait droit à une place privilégiée dans le palais de son roi. Enfin, au delà d'une balustrade en bois de cèdre s'ouvrait le parvis des prêtres et des lévites. Consacrés spécialement au Seigneur, ils s'acquittaient en présence de Jéhovah des diverses fonctions de leur ministère.

A l'entrée de ce parvis s'élevait l'autel des holocaustes destiné à recevoir les victimes, vaste monument d'airain qui ne mesurait pas moins de vingt coudées de largeur et dix de hauteur. A côté se trouvait la mer d'airain, dont le métal, d'une palme d'épaisseur, provenait des dépouilles d'Adarézer, roi de Soba, vaincu par David. Cet immense réservoir, supporté par dix taureaux d'airain, fournissait aux prêtres l'eau nécessaire aux ablutions.

Derrière l'autel, dans la direction de l'orient à l'occident, apparaissait le temple proprement dit, long de soixante coudées, large de vingt. On y pénétrait par un vestibule ou portique, dont la magnifique façade s'encadrait entre deux colonnes hautes de dix-huit coudées. Elles avaient nom Jakin et Booz, force et stabilité, pour rappeler aux enfants d'Israël qu'en Jéhovah seul l'homme trouve sa force et son appui.

1. 300 mètres. Deux coudées égalent un mètre.

Du vestibule le prêtre passait dans le Saint par une porte en bois de cyprès recouverte de lames d'or, et roulant sur des gonds d'or massif. Ce palais, long de quarante coudées, lambrissé de bois de cèdre pareillement recouvert de lames d'or, orné de merveilleuses sculptures, contenait l'autel des parfums, le chandelier d'or à sept branches, et la Table des pains de proposition. Le Saint donnait accès au Saint des Saints, de vingt coudées de long, dont un voile mystérieux de pourpre et d'écarlate interdisait l'entrée à tous, excepté au grand prêtre. Encore n'y pénétrait-il qu'une fois l'an pour l'aspersion solennelle. Au centre de cette vraie maison de Dieu, dont le parquet, le plafond, les lambris de cèdre étaient recouverts de lames d'or, deux chérubins, de dix coudées de h ut, aux ailes déployées, tout étincelants d'or, devaient abriter l'arche d'alliance, d'où Jéhovah rendait ses oracles, et qui renfermait ses volontés écrites sur les deux tables de la Loi.

Les plans de l'édifice, tels que Dieu les avait donnés à David, furent fidèlement exécutés. Sept ans après l'ouverture des travaux, les deux cent mille ouvriers que dirigeait l'habile Adoniram avaient achevé leur œuvre, et tous les peuples admiraient comme Israël la nouvelle merveille de l'Orient, l'image du temple unique et universel, de cette Église sainte qui, fondée par un fils de David, plus grand que Salomon, devait un jour rassembler, non plus dans ses parvis, mais dans son sein, tous les peuples de l'univers.

III

DÉDICACE

A. M. 3000 — A. C. 1000.

Enfin le moment était arrivé où l'Arche de Dieu, voyageuse depuis tant de siècles sous sa tente provisoire, allait reposer dans un palais digne d'elle. Salomon décida qu'au mois d'Ethanim, le septième de l'année, alors que les enfants d'Israël célébraient la fête des Tabernacles, aurait lieu l'inauguration du nouveau Temple, et sa solennelle Dédicace, par la translation de l'Arche dans sa royale demeure. A cet effet, des émissaires convoquèrent en son nom le peuple de Dieu, anciens, princes des tribus, chefs de famille, les invitant à se rendre dans la cité de David pour cette fête nationale.

De tous les points de la Palestine les tribus répondirent à cet appel. Sur les routes, dans les vallées et sur les montagnes retentissaient des chants d'allégresse. « Mon cœur déborde de joie, disait le pieux israélite, depuis que j'ai entendu cette parole bénie : Nous irons dans la maison de Dieu. Nos pieds se reposeront dans tes parvis, Jérusalem, cité de la paix. Vers toi accourront les tribus joyeuses, les tribus de Jéhovah, pour glorifier son saint nom. Jérusalem, cité de la justice, trône glorieux de David, que la paix règne dans ton sein, l'abondance sur tes tours, la

félicité dans le cœur de tes amis. A Jéhovah, notre Dieu, à son saint temple, honneur et gloire [1] ! »

Quand l'immense multitude fut réunie sur le mont Sion en présence de Salomon et des officiers de sa cour, du grand prêtre Sadoc et du cortège sacerdotal, des prêtres prirent l'Arche sur leurs épaules, et l'on se mit en marche vers le Moriah, pendant que les chœurs de musique, associant le nom de David à celui de son fils, rappelaient au peuple ému qu'en ce grand jour se réalisaient enfin les vœux du pieux monarque.

« Seigneur, chantaient les voix, souviens-toi de David et de sa mansuétude. — Jéhovah me punisse, s'écriait-il, si j'entre dans ma maison, si je monte sur mon lit de repos, si je laisse aller mes yeux au sommeil, avant d'avoir trouvé le lieu où s'élèvera le temple du Seigneur.

« Son Arche campait à Éphrata : nous l'avons vénérée dans la solitude des forêts, nous sommes entrés dans le Tabernacle de Jéhovah, là où ses pieds se posaient un instant. Mais aujourd'hui levez-vous, Seigneur, prenez possession du lieu de votre repos, vous et votre Arche sainte. En ce jour de triomphe, que vos prêtres vous entourent de leurs respects, que vos saints poussent des cris d'allégresse.

« En considération de votre serviteur David, ne repoussez point la face de votre élu. Souvenez-vous du serment fait à David : J'établirai sur ton trône un fils issu de toi. Si tes enfants, fidèles à mon alliance, gardent les préceptes que je leur donnerai, leur postérité occupera ton trône jusqu'à la fin des siècles.

« Jéhovah a choisi Sion pour le lieu de sa demeure. — C'est là, dit-il, que je veux habiter. C'est pour toujours le lieu de mon repos. Là je répandrai mes bénédictions sur la veuve, l'abondance dans le sein du pauvre ; là je revêtirai les prêtres de ma sainteté, et je remplirai les saints de

1. Psaume CXXI : *Lætatus sum.*

joie. J'exalterai la puissance de David et je ferai resplendir la gloire de mon élu. Je couvrirai ses ennemis d'opprobre, pendant que sur son front brillera le diadème de la divine Sagesse [1]. »

Au milieu des acclamations du peuple, dont ces chants excitaient l'enthousiasme, l'Arche s'avançait vers le nouveau sanctuaire. Autour d'elle les prêtres portaient les vases d'or destinés aux cérémonies saintes. Devant le cortège marchait Salomon, escorté des officiers de sa cour et des princes des tribus. A chaque instant, on faisait une halte pour offrir des victimes à l'Éternel.

Enfin l'Arche franchit les parvis sacrés, les colonnes du vestibule, et les prêtres, chargés de leur précieux fardeau, pénétrèrent seuls dans le Saint des Saints, où ils le déposèrent sous les ailes d'or des Chérubins. Quand ils reparurent au seuil du portique, les trompettes, les cinnors, les cymbales, les psaltérions, mêlèrent ensemble leurs sons joyeux, et toutes les voix entonnèrent l'hymne sacré : « Chantons Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Touché de cette marque d'amour, Jéhovah ménageait à son peuple une nouvelle preuve de son dévouement. Soudain, à la vue de toute la multitude, une épaisse nuée remplit le temple, si bien que les prêtres ne purent pénétrer dans le Saint pour y déposer l'Autel des parfums, le chandelier d'or et la Table des pains de proposition.

— « C'est Jéhovah, s'écria Salomon ; il nous avait prédit qu'il habiterait dans la nuée ! »

Alors tombant à genoux au milieu de la foule ravie d'admiration, les bras tendus vers le Ciel, il fit à Dieu cette prière :

« Seigneur, Dieu d'Israël, qui n'avez votre semblable ni sur terre, ni dans les cieux, vous avez gardé le pacte d'alliance conclu d'abord avec votre peuple, puis avec David mon père. Ce jour en est la preuve. Vous avez ajouté que

1. Psaume CXXXI : *Memento, Domine, David.*

les descendants de David se succéderaient sans fin sur le trône d'Israël s'ils continuaient à marcher en votre présence : daignez aussi réaliser cette promesse. Et maintenant, ô Jéhovah, voici la requête que j'ose vous présenter : exaucez les prières de votre serviteur et de tout son peuple, toutes les fois qu'ils viendront vous implorer devant cet autel.

« Si jamais Israël, en punition d'une faute, tombait sous le joug de l'ennemi, et qu'il vînt, humble et repentant, demander miséricorde : Seigneur, pardonnez à votre peuple et rendez-lui la liberté.

« Si le ciel se ferme sur nos têtes, si la pluie cesse de féconder nos champs, exaucez les multitudes affligées qui imploreront dans ce temple le pardon de leurs péchés.

« Si la famine, ou la peste, ou d'autres fléaux désolent nos cités et nos campagnes, si l'étranger bat en brèche nos remparts, et que d'un cœur contrit nous élevions vers vous nos mains suppliantes, ayez pitié de nos gémissements et de nos larmes.

« Quand l'étranger viendra des contrées lointaines invoquer votre nom, ce nom glorieux qui sera bientôt connu du monde entier, Seigneur, accueillez aussi sa prière, afin que les nations sachent, comme votre peuple, qu'on ne vous invoque point en vain dans votre maison.

« Quand Israël sortira de ses murs pour aller combattre l'ennemi, des champs de bataille lointains les guerriers tourneront les yeux vers votre sanctuaire pour réclamer votre secours : Seigneur, aidez-les alors de votre bras vainqueur.

« Et maintenant, ô mon Dieu, si jamais votre peuple vous irrite par ses péchés, car nous sommes tous pécheurs, et que votre colère nous livre à nos ennemis, peut-être verrez-vous Israël captif sur la terre étrangère, tourner vers ce temple ses yeux baignés de larmes et vous demander à grands cris pardon de ses fautes : Oh ! prenez alors en pitié votre peuple, votre héritage, l'enfant que vous avez tiré de l'Égypte, et ramenez-le dans sa patrie !

« O mon Dieu, au moment d'entrer dans votre repos,

Vous et votre Arche sainte, jetez les yeux sur votre élu et souvenez-vous de vos miséricordes envers David, votre serviteur. »

L'Autel était couvert de victimes. A peine le roi eut-il prononcé le dernier mot de cette prière, que le feu descendit du ciel et dévora tous les holocaustes. Le Temple se remplit de la majesté de Jéhovah, pendant que le peuple, la face prosternée contre terre, adorait le Seigneur. Puis de tous les cœurs s'échappa de nouveau le cantique de l'amour : « Chantons Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

Alors Salomon, quittant l'Autel, vint se placer sur une estrade d'airain au milieu du parvis. D'une voix qui retentit dans toute l'enceinte, il bénit solennellement la foule.

« Gloire à Dieu, s'écria-t-il, à ce Dieu qui nous a donné la paix et le repos. Aucune des promesses faites par lui à Moïse n'est restée sans accomplissement. Qu'il soit donc avec nous comme avec nos pères pour nous protéger et nous défendre; qu'il incline nos cœurs à son amour, à la parfaite observance des lois et cérémonies saintes, et qu'il daigne, en exauçant la prière sortie de mon cœur au pied de son autel, se montrer toujours propice au peuple et à son roi. Ainsi les nations apprendront qu'il n'y a qu'un Dieu, et que ce Dieu s'appelle Jéhovah. A lui notre cœur, à lui notre obéissance, aujourd'hui et toujours! »

Cette grande journée se termina par des sacrifices nombreux. Salomon immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille béliers. Les tribus imitèrent leur roi, et comme l'autel des holocaustes ne pouvait suffire à recevoir les victimes, le parvis tout entier fut mis à la disposition des familles pendant les sept jours que durèrent les fêtes de la Dédicace, et les sept jours suivants consacrés à la fête des Tabernacles. Le quinzième jour, à l'expiration des solennités, le roi bénit encore les tribus rassemblées, et chacun reprit le chemin de sa demeure, le cœur rempli de joie et de reconnaissance à la pensée des merveilles que Dieu

venait d'accomplir pour Israël et son roi. Quant à Salomon, Jéhovah voulut le remercier en personne de son zèle pour sa gloire. La nuit suivante, il lui apparut comme autrefois à Gabaon.

« J'ai entendu, lui dit-il, tes prières et tes supplications. La maison que tu m'as élevée, je l'ai sanctifiée et adoptée pour le lieu de mon repos. Là mon nom sera glorifié; là montera vers mon trône la fumée des sacrifices; là seront mes yeux et mon cœur. Au jour des fléaux, quand le ciel fermé ne donnera ni pluie ni rosée, quand les sauterelles dévoreront jusqu'au dernier brin d'herbe, ou que la peste décimera mon peuple, mes oreilles tendues écouteront les gémissements qui partiront de ce temple. Qu'Israël alors tourne vers moi sa face et me demande pardon, j'oublierai ses iniquités. Si tu marches toi-même en ma présence dans la simplicité de ton cœur, comme David ton père, jamais je n'ébranlerai ton trône, et ta race ne cessera point de porter le sceptre. Mais si vous oubliez mon culte et ma loi pour prostituer votre cœur à des dieux étrangers, je vous chasserai de cette terre que je vous ai donnée, et cette maison sanctifiée par moi, je la répudierai, je la livrerai au mépris des nations, à la risée de tous les peuples. Un jour, en passant sur ses ruines, le voyageur stupéfait s'écriera : Pourquoi donc Jéhovah a-t-il dévasté ce temple et ruiné ce pays? — Parce que, lui répondra-t-on, pour servir des dieux étrangers, Israël ne craignit pas d'abandonner son Dieu, le Dieu de ses pères, le Dieu qui l'avait tiré de l'Égypte. Ils ont méprisé Jéhovah : Jéhovah s'est vengé. »

Salomon se demandait pourquoi Jéhovah fulminait de pareilles menaces, alors que lui et son peuple venaient de renouveler en présence des autels leurs serments de fidélité, mais le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et devant qui les siècles passent comme un jour, voyait déjà le roi d'Israël aux pieds des idoles, et l'Assyrien debout sur les ruines de Jérusalem et du Temple.

IV

LE MAGNIFIQUE

A. M. 3012 — A. C. 989.

Salomon avait à peine trente ans au moment de l'achèvement du temple, et déjà les peuples le reconnaissaient comme le plus puissant des rois. Grâce aux victoires de David son père, les Chananéens, c'est-à-dire les restes des Amorrhéens, des Hévéens, des Jébuséens et des autres peuplades primitives que les Israélites avaient épargnés, se trouvaient actuellement trop faibles pour reprendre les armes. Salomon les assujettit à une espèce de servitude qui consistait dans des corvées ou travaux pénibles auxquels il ne voulait pas soumettre les enfants d'Israël. Quant aux peuples circonvoisins, Philistins, Ammonites, Moabites, Syriens, tant de fois battus sous le règne précédent, trop heureux de conserver leur nationalité, ils payaient sans récriminer le tribut exigé d'eux.

Ainsi que l'avait prédit Moïse, l'empire de Salomon s'étendait de l'Égypte à l'Euphrate. Les grands rois d'Égypte et d'Assyrie s'honoraient de faire alliance avec lui. Le Pharaon de Memphis, dont les prédécesseurs, cinq siècles auparavant, foulaient aux pieds les enfants d'Israël, donnait sa fille en mariage au fils de David, tandis que l'Assyrien, autrefois le maître du monde, s'éclipsait devant son puissant voisin. Au nord, le roi de Tyr, Hiram, qui pendant soixante ans gouverna la Phénicie, devenait l'allié,

l'ami et pour ainsi dire le directeur des grands travaux accomplis par Salomon. Aussi sous ce règne éminemment pacifique, chaque israélite put se reposer en parfaite sécurité à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Pour se défendre au besoin contre une tentative d'agression, Salomon avait ses guerriers et ses places fortes, dont il augmentait sans cesse le nombre. Outre les forteresses qu'il releva de leurs ruines ou construisit dans la Palestine, il érigea, comme postes avancés dans la Syrie et le Liban, les villes de Baalath et de Thadmor [1], dont les ruines gigantesques attestent encore, après trente siècles, la majesté des constructions salomoniennes.

A la puissance, le grand roi d'Israël voulut joindre la magnificence. Dans cet Orient, patrie du luxe et de la splendeur, il entreprit d'effacer tous les rois, comme Jéhovah effaçait tous les dieux. David s'était fait bâtir sur le mont Sion une forteresse plutôt qu'un palais; Salomon la transforma en une splendide série d'appartements royaux, dignes du prince qui avait bâti le temple et du peuple qui viendrait y solliciter ses jugements. L'édifice principal avait cent coudées de long sur cinquante de large et trente de haut. Il était soutenu par une forêt de colonnes de bois de cèdre, ce qui lui fit donner le nom de palais des Cèdres. Devant un autre édifice quadrangulaire qui servait de façade au premier, s'ouvrait le vestibule ou portique, soutenu par plusieurs rangées de colonnes. Là se trouvait la grande salle magnifiquement décorée, où siégeait le roi pour rendre justice à ses sujets. A côté s'élevait un autre palais qu'il fit construire pour la fille de Pharaon, son épouse, car il ne convenait pas, disait-il, que la reine habitât dans la maison du roi d'Israël, qui longtemps avait abrité l'Arche de Dieu.

Dans tous ces édifices, monuments de l'art antique, n'entraient que des pierres de taille de dix coudées. Les

1. Balbeck et Palmyre.

murailles lambrissées de cèdre, ornées de merveilleuses sculptures, étaient revêtues de pierres précieuses amenées à grand prix des pays lointains. On y admirait surtout le trône royal, érigé dans une superbe galerie. A ce trône d'ivoire recouvert de lames d'or, le roi montait par six degrés soutenus de chaque côté par autant de lionceaux. A droite et à gauche, deux énormes lions semblaient garder le monarque. Dans une autre salle resplendissaient deux cents boucliers d'or, appendus aux murailles, et qui servaient aux officiers du roi dans les grandes cérémonies. Trois cents autres boucliers, aussi d'or très pur, décoraient un arsenal au milieu des jardins.

Pour relier le palais royal du mont Sion au temple de Jéhovah sur le mont Moriah, il fallait combler la profonde vallée de Mello ou jeter un pont sur cet abîme. Salomon n'hésita point à prendre ce dernier parti : deux arches monumentales, qui lui coûtèrent des sommes énormes, unirent les deux montagnes. Et comme les murailles de la cité se trouvaient trop étroites pour renfermer ses palais, ses jardins, et de nouveaux quartiers qu'il fit bâtir, il éleva un nouveau mur d'enceinte qu'il fortifia par des tours et des bastions formidables.

Outre ses palais de Jérusalem, le roi possédait, non loin de Bethléem, une magnifique résidence d'été. Au milieu de montagnes arides se trouve une oasis, véritable paradis terrestre, qui produit toutes sortes d'arbres et de fruits, orangers, citronniers, figuiers, amandiers, ainsi que les fleurs les plus variées. Salomon en fit son jardin de plaisance qu'il appela le *Jardin fermé,* à cause des collines qui l'entourent comme d'une ceinture. Près de là se trouve la *Fontaine scellée* qui alimente trois immenses réservoirs ou vasques creusés par ordre du roi, dont les eaux, au moyen de canaux et d'aqueducs, après avoir fécondé le nouvel Éden, approvisionnaient la ville et le temple.

A toute cette magnificence extérieure répondaient la multitude et l'apparat des officiers de la cour, la somptuo-

sité des festins, la majesté des cérémonies. Salomon s'était adjoint en qualité de ministres et de principaux administrateurs, Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, Elioseph et Ahia, secrétaires, Josaphat, préposé aux archives, Banaïas, général de ses armées, Sadoc, le grand prêtre, Azarias, fils de Nathan, capitaine de ses gardes, Zabud, son frère, conseiller intime, Achisar, grand-maître du palais, et Adoniram, surintendant des impôts. Douze préfets ou gouverneurs des douze tribus le représentaient au milieu des populations et pourvoyaient chaque mois à l'approvisionnement de vivres, car pour alimenter la table du roi et de ses officiers il fallait tous les jours quatre-vingt-dix mesures de farine, trente bœufs, cent moutons, sans compter les cerfs, les buffles, les oiseaux privés ou sauvages. Les coupes, la vaisselle, tout le mobilier dont on se servait au palais des Cèdres était en or massif.

Dans ses écuries vraiment royales, à Jérusalem et dans plusieurs villes fortifiées, Salomon entretenait quarante mille chevaux, achetés à grand prix en Égypte et en Syrie. En cas de guerre, il avait à sa disposition quatorze cents chars et une nombreuse cavalerie. Il fallait le voir, au milieu des cavaliers de sa garde, quand il traversait les rues de la ville ou se rendait, à l'aube naissante, à son palais d'été. Alors résonnaient sur son passage les cris d'admiration : « Voici la litière de Salomon; soixante braves, les vaillants d'Israël, l'escortent; tous portent le glaive, tous sont habiles à l'art des combats. La litière du roi Salomon est faite de bois de cèdre du Liban, des colonnes d'argent la soutiennent; les coussins de pourpre qui en forment le siège, reposent sur un trône d'or. Filles de Sion, sortez de vos demeures, et voyez le roi Salomon portant sur sa tête le diadème dont sa mère l'a revêtu [1]. »

Du reste, pour suffire à ces colossales dépenses, les ressources abondaient. Outre les impôts prélevés sur ses

1. Cant., III, 6.

sujets et les tributs considérables que lui payaient les peuples voisins, Dieu lui avait ouvert, selon sa promesse, une vraie mine d'or. Depuis longtemps les Phéniciens, experts dans l'art de la navigation, s'enrichissaient par le commerce et les objets précieux qu'ils rapportaient de leurs lointains voyages. A leur exemple, Salomon fit construire une flotte à Asiongaber, sur le littoral de la mer Rouge, en Idumée ; son ami, le roi Hiram, fournit des navigateurs et des marins exercés qui formèrent, avec les hommes d'Israël, l'équipage de ses vaisseaux. Dès leur premier voyage, ils abordèrent à Ophir [1], où ils recueillirent quatre cent vingt talents d'or, plus de trente millions de notre monnaie, des pierres précieuses, et des bois rares dont il fit des harpes et des lyres pour les musiciens du Temple. A partir de ce moment, l'or abonda en Palestine, car la flotte royale apportait tous les trois ans de Tharsis et d'Ophir des richesses fabuleuses, ce qui explique comment tous les vases du palais des Cèdres pouvaient être en or massif.

La renommée du sage et magnifique roi d'Israël, alors à son apogée, excitait tellement l'admiration que de tous côtés les savants, les princes eux-mêmes venaient à Jérusalem pour converser avec lui et déposer à ses pieds des offrandes d'or et d'argent, des étoffes précieuses, des armures de guerre, des parfums, des chevaux ou des mules de grand prix. Un jour la reine de Saba, en Éthiopie, ravie des choses merveilleuses qu'on racontait au sujet du roi d'Israël, voulut voir par elle-même si l'imagination ne jouait pas un grand rôle dans ces récits. Elle se dirigea donc vers la cité Sainte avec une caravane nombreuse. Ses dromadaires pliaient sous le poids des lingots d'or, des pierres précieuses, des aromates qu'elle destinait au grand roi.

Salomon la reçut dans tout l'éclat de sa majesté. Or la

1. Probablement dans l'océan Indien.

princesse voulait surtout éprouver sa sagesse, cette sagesse dont on parlait en tout lieu, en lui proposant des énigmes ou paraboles en apparence inexplicables. A sa grande stupéfaction, le roi résolut tous ses problèmes aussitôt qu'elle les eut énoncés, sans même se donner la peine de réfléchir un instant. Mais sa surprise devint de l'admiration quand elle parcourut le palais des Cèdres, les appartements de Salomon, de ses officiers et de ses serviteurs, et surtout quand elle put contempler l'ordre qui régnait dans les différents services, la somptuosité des tables, et le luxe éblouissant des parures. Au temple de Jéhovah, après l'immolation de victimes innombrables, elle ne put cacher son ravissement : « C'était donc vrai! s'écria-t-elle : quand on me parlait dans mon royaume de votre magnificence et de votre sagesse, j'avais peine à dissimuler mon incrédulité, mais maintenant que j'ai vu de mes yeux, je n'hésite pas à dire que la renommée ne m'avait pas fait connaître la moitié des merveilles que je viens d'admirer. Heureux mille fois vos sujets et vos serviteurs, qui entendent de votre bouche les oracles de la sagesse! Béni soit le Dieu d'Israël à qui vous avez su plaire! Il vous a fait régner sur son peuple de prédilection, afin de faire régner avec vous la justice et l'équité. »

Elle offrit alors au roi Salomon cent vingt talents d'or, des pierres précieuses, et des parfums en telle quantité que jamais on n'en vit autant à Jérusalem. Salomon lui fit aussi de splendides présents, et donna l'ordre à ses officiers de lui offrir tout ce qu'elle paraîtrait désirer, de sorte que la reine de Saba retourna dans ses États, emportant plus de richesses qu'elle n'en avait apporté. Partout elle publia le récit de ce qu'elle avait vu et entendu et comment Salomon l'emportait en sagesse et en magnificence sur tous les potentats de la terre.

V

DÉGRADATION. — VANITÉ DES VANITÉS

A. M. 3023 — A. C. 978.

Salomon avait à peine cinquante ans d'âge et trente ans de règne quand, arrivé au faite de la puissance et de la gloire, ses yeux se troublèrent subitement, et la tête lui tourna. Au lieu de fixer son regard sur Dieu qui lui avait tout donné, comme Lucifer il ne sut pas se tenir dans la vérité, mais il se contempla lui-même, et le grand roi se crut un Dieu, ne relevant que de sa volonté souveraine. « L'orgueil, dit-il lui-même dans ses Proverbes, précède la ruine de l'âme; l'impie s'élève avant la chute. »

La chute fut profonde, comme il arrive toujours à ceux qui tombent de haut : le plus sage des hommes devint littéralement le plus avili et le plus dégradé des insensés. Vers la fin de son règne, alors qu'il atteignait l'âge de soixante ans, sans crainte de déshonorer ses cheveux blancs, il devint l'esclave des passions les plus ignominieuses, de cette infâme volupté dont il s'efforçait autrefois de détourner le cœur des jeunes gens. Non content de s'entourer d'une multitude de femmes, il rechercha spécialement, malgré les défenses expresses de la loi, des filles idolâtres de Moab et d'Ammon, d'Edom et de Sidon, et même des Chananéennes. « Nulle relation entre vous et ces étrangères, avait dit Moïse aux enfants d'Israël; car une fois sous leur joug, elles vous entraîneraient au

culte de leurs dieux. » Emporté par ses convoitises, Salomon viola audacieusement ces lois toujours respectées, au mépris de Jéhovah, son Dieu, et au grand scandale de tout son peuple. Or, ce que Moïse avait prédit, arriva. Il ne sut rien refuser à des femmes qui avaient gagné son cœur. Éloignées de leurs idoles, elle lui demandèrent de leur bâtir des temples; et ce fils des patriarches, sur cette terre sainte où les Israélites n'avaient mis pied qu'à la condition de renverser les autels des faux dieux, se mit à écraser son peuple d'impôts pour élever des temples et des autels au Chamos des Moabites, au Moloch des Ammonites, à l'impure Astarté, la déesse des Sidoniens. Enfin, reculant pour ainsi dire les limites du déshonneur, on le vit, lui le fils de David, le sage par excellence, le bien-aimé de Jéhovah, devenu maintenant le jouet d'indignes créatures, se prosterner avec elles devant Astarté, devant Chamos, devant Moloch, et leur offrir de l'encens et des sacrifices!

Irrité d'une conduite aussi criminelle, le Seigneur lui apparut, non plus comme à Gabaon pour le combler de ses grâces, ou comme au temple pour le féliciter de sa piété, mais pour l'accabler du poids de sa colère. « Parce que, lui dit-il, tu as outrageusement violé le pacte de mon alliance et foulé aux pieds tous mes préceptes, je déchirerai ton royaume pour le donner à l'un de tes serviteurs. Cependant j'attendrai ta mort pour exécuter ma sentence, non par pitié pour toi, mais en souvenir de David, ton père. Alors j'enlèverai les tribus aux mains de ton fils, à l'exception de deux que je lui laisserai, en considération de David et de Jérusalem, ma cité sainte. »

Cette sinistre prédiction n'arracha point un cri de repentir au roi tombé. Le Seigneur avait promis de l'épargner jusqu'à la fin de ses jours : qu'importe au dissolu la perte d'un royaume, la ruine de ses fils, les fureurs des révolutions, et même les eaux d'un déluge, pourvu qu'il vive en paix, jusqu'à la fin de ses jours, dans les bras de la volupté!

Mais Dieu ne le laissa pas même jouir de cette paix honteuse : il tenait en réserve des ennemis qui troublèrent le repos de ses dernières années.

Après la conquête de l'Idumée, le roi David avait commandé à Joab d'exterminer tous les jeunes gens du pays, mais Adad, le fils du roi, un enfant à cette époque, parvint à s'échapper et s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs fidèles. Le Pharaon le reçut avec bonté, le logea dans un palais et pourvut à toutes ses nécessités. Plus tard, il lui donna en mariage sa fille Taphné, dont Adad eut un fils qui fut élevé dans le palais de Memphis avec les princes royaux. A la mort de David, suivie bientôt de celle de Joab, Adad crut le moment favorable pour reconquérir son royaume les armes à la main :

« Permettez-moi, dit-il au Pharaon, de retourner au pays de mes pères.

— Que te manque-t-il ici? demanda le roi d'Égypte.

— La patrie! répondit Adad, et c'est pourquoi je vous demande congé. »

Le roi ne tenait pas à se brouiller avec Salomon, à qui bientôt il donna sa fille. Les projets d'Adad furent donc ajournés jusqu'au jour où Salomon provoqua les vengeances divines. L'édomite alors quitta l'Égypte, s'allia bientôt avec Razon, ancien serviteur du roi de Soba vaincu par David, et tous deux, à la tête d'une bande d'aventuriers, s'emparèrent de Damas et du désert de Syrie. Après Razon, Adad fut proclamé roi de ce nouvel état syrien, que Salomon eut à combattre jusqu'à la fin de sa vie.

En même temps un des plus célèbres officiers, Jéroboam, fils de Nabath, levait contre lui l'étendard de la révolte. Il en voulait au roi parce que, dans les travaux exécutés au gouffre de Mello, Salomon avait disposé d'un domaine appartenant à sa mère. Profitant du mécontentement qui existait dans tout le pays, Jéroboam fomentait une guerre civile pour usurper la couronne, quand un jour, en sortant de Jérusalem, il rencontra par hasard le prophète Ahias.

Ils cheminaient tous deux dans la campagne, lorsque tout à coup le prophète prit en main le manteau dont il était enveloppé, et le déchira en douze morceaux :

— « Prends ces dix morceaux, lui dit Ahias, car voici ce que dit le Seigneur : J'arracherai le royaume des mains de Salomon; des douze tribus, dix seront données à Jéroboam, et deux resteront au fils de Salomon, en souvenir de David et de Jérusalem, la cité que j'ai choisie. Ainsi je me vengerai de l'ingrat qui m'abandonne pour se prosterner aux pieds d'Astarté, de Chamos et de Moloch. Cependant en considération de David, mon fidèle serviteur, j'épargnerai le roi Salomon, mais j'enlèverai le sceptre à son fils, et tu régneras sur Israël, à l'exception de deux tribus. Tes désirs seront ainsi comblés; de plus, si tu marches fidèlement dans la voie de mes préceptes, tes fils régneront après toi sur Israël, non pas toujours, mais aussi longtemps que ma main châtiera la race de David. »

Instruit des succès de Jéroboam, Salomon le fit poursuivre pour le mettre à mort, mais celui-ci s'enfuit en Égypte près de Sésac, qui consentit à lui donner asile. Quant à Salomon, il mourut (972 av. J.-C.) quelque temps après, et fut enseveli dans la cité de David, sur le mont Sion. Des soixante années qu'il vécut sur la terre, il en avait passé quarante sur le trône.

Assis sur la pierre de ce tombeau qui renferme les restes du grand roi, les sages de la terre, comme autrefois la reine de Saba, s'adressent à Salomon pour lui demander l'explication d'une grande énigme, l'énigme de la vie. Le monarque d'Israël ne leur apparaît point sous son manteau de pourpre, environné de courtisans, assis sur le trône d'or du palais des Cèdres, mais au fond d'un sépulcre, sous la forme de quelques grains de poussière. Aucune voix ne sort de ce tombeau, mais du ciel Dieu leur présente un livre, le livre de Salomon, dans lequel ce roi s'appelle l'*Ecclésiaste*, pour marquer qu'il enseigne la sagesse à la grande assemblée des humains. « Lisez, leur dit

le Seigneur, et vous comprendrez l'énigme de la vie. »

A la première page, leurs yeux étonnés s'arrêtent sur cette étrange déclaration :

« Paroles de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem.

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité!

« Moi, l'Ecclésiaste, j'ai régné sur Israël dans la grande cité de Jérusalem. Je me suis proposé de pénétrer par mes savantes investigations la nature de tous les êtres qui sont sous le soleil, travail ingrat que Dieu donne comme occupation aux enfants des hommes. Et j'ai dit : Me voilà plus sage et plus érudit que tous les mortels qui m'entourent, mon esprit plane dans les contemplations de la science, mon âme comprend les secrets de la sagesse et de la folie. Et pour augmenter ma science, j'ai multiplié mes labeurs, mais j'ai vu que tout cela n'était que vanité et illusion d'esprit.

« Alors j'ai dit à mon âme : Essayons maintenant de la joie et jouissons des biens de la vie. Cherchant donc tout ce qui plaît à l'homme ici-bas, j'ai fait des œuvres magnifiques, bâti des palais, planté des vignes, des jardins délicieux, des parcs remplis d'arbres rares. J'ai creusé des réservoirs pour entretenir la fraîcheur de mes bosquets; j'ai accumulé des monceaux d'or et d'argent; à mes festins somptueux, chanteurs et chanteuses unissaient leurs voix pour réjouir mes oreilles; j'ai goûté toutes les délices dont s'enivrent les enfants des hommes; je n'ai refusé à mes désirs aucune satisfaction, à mon cœur aucun plaisir, afin de jouir du fruit de mes labeurs, et j'ai vu que tout cela encore n'était que vanité, car rien n'est stable sous le soleil. Voici que la mort frappe le sage comme l'insensé, et que reste-t-il à l'homme de ces travaux qui lui ont coûté tant de peines? Sorti nu du sein de ma mère, je rentre nu au sein de la terre, et je n'emporte point dans la tombe les œuvres de mes mains.

« Vanité des vanités, et tout n'est que vanité! »

Après avoir lu cette première page de l'Ecclésiaste, les

sages concluent que la vie ne consiste pas pour l'homme à jouir des biens créés; mais comment se fait-il que presque tous s'y attachent follement, et que Salomon lui-même soit tombé, par amour du plaisir, dans l'abjection des vices les plus grossiers? — Lisez, dit le Seigneur, la seconde page du livre mystérieux :

« Un jour je me mis à considérer, à étudier, à scruter profondément le mystère de la sagesse et de la folie, de la raison et de la démence. Et j'ai trouvé plus amère que la mort la femme qui nous invite au plaisir, comme le chasseur tend ses filets : ses paroles sont des pièges; ses bras, des chaînes qui vous tiennent captif. L'homme qui s'attache à Dieu lui échappera, mais le pécheur deviendra sa proie. »

Et le sage, au spectacle des dégradations humaines, en présence de Salomon roulant au fond des abîmes, comprend que le vrai mystère de la vie consiste surtout à fuir la volupté. Pour Salomon comme pour beaucoup d'autres, « la femme fut mille fois plus amère que la mort ». Mais alors quel est donc le mot de l'énigme, et en quoi consiste la vraie vie? — Lisez, dit le Seigneur, la troisième page du livre sacré.

« Jeune homme, tu veux jouir de ton adolescence; ton cœur cherche le plaisir; tes yeux, les vanités de ce monde; mais sache bien que de toutes tes œuvres tu rendras compte à Dieu au jour du jugement. Souviens-toi donc de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant qu'arrivent les jours de désillusion; avant que le soleil s'obscurcisse pour toi, que tes yeux s'éteignent, que ta voix cesse de réveiller l'écho sonore, que ton pied tremblant heurte à chaque pierre; avant que la poussière retourne à la terre d'où elle a été tirée, et l'esprit au Dieu qui l'a créé.

« Jeune homme, veux-tu mon dernier mot? le voici, dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Crains Dieu et observe ses commandements : c'est là tout l'homme, car toutes tes œuvres, bonnes ou mauvaises, arriveront au jugement de Dieu. »

L'énigme de la vie est expliquée; mais avant de quitter ce tombeau si plein d'enseignements, les sages posent au Seigneur une question que lui seul peut résoudre : « Le fils de David, le grand roi Salomon, l'Ecclésiaste interprète de vos divines paroles, a paru lui-même à votre tribunal avec ses œuvres bonnes et mauvaises : a-t-il trouvé grâce à vos yeux? David a péché, mais il a fait pénitence, et vous lui avez pardonné. Samson a péché, mais il a tourné la meule avec résignation pour expier ses fautes : le livre de l'Ecclésiaste doit-il s'appeler le livre des désillusions ou le chant du repentir? »

Depuis trois mille ans la question, toujours posée, reste sans réponse. Un jour, Jésus, fils de Sirach, inspiré de Dieu, parla de Salomon dans le Livre sacré : « Dieu purifia David de ses fautes, dit-il, puis il lui donna un fils qui devait bâtir le temple du Seigneur. O grand roi, dans tes jeunes années la sagesse débordait de ton cœur comme un fleuve qui répand ses eaux par toute la terre. Ton nom pénétra jusqu'aux îles lointaines; tes énigmes, tes paraboles, tes proverbes, tes cantiques, faisaient l'admiration du monde et propageaient en tous lieux la gloire de Jéhovah. Et puis, tu t'es roulé dans la fange des plus honteuses voluptés, tu as déshonoré ton nom, souillé la race de David, amassé sur ta postérité des trésors de colère, et préparé par tes criminelles folies la division de ton royaume et le dur empire des fils d'Ephraïm ! »

Après avoir ainsi rappelé les crimes de Salomon mais non son repentir, le fils de Sirach termine en disant qu'il s'endormit avec ses pères. S'endormit-il en paix comme ses pères pour se réveiller avec eux dans la Jérusalem nouvelle? C'est le secret de Dieu.

LIVRE ONZIÈME

LE SCHISME D'ISRAEL

ÉLIE ET ÉLISÉE

I

LES TRIBUS IDOLATRES

A. M. 3029 — A. C. 972.

La prophétie d'Ahias sur la division du royaume ne tarda pas à s'accomplir. Aussitôt après la mort de Salomon, le vieil antagonisme des tribus septentrionales contre la tribu de Juda se réveilla dans toute sa force, grâce aux excitations de Jéroboam qui s'empressa de revenir d'Égypte pour souffler le feu de la discorde. Du reste, les sujets de mécontentement et d'agitation ne manquaient pas en Israël. Les vrais enfants de Jéhovah se demandaient si le successeur du malheureux roi si tristement déchu de son ancienne splendeur, continuerait à scandaliser les tribus; d'autres, plus sensibles aux intérêts matériels, réclamaient contre l'exagération des charges dont on accablait les familles. Aussi quand le fils de Salomon, Roboam, se présenta devant l'assemblée du peuple réuni à Sichem, avant de procéder à l'installation du monarque et de faire acte d'obédience, les chefs de tribus, Jéroboam à leur tête, prétendirent lui dicter des conditions :

— « Votre père, lui dirent-ils, nous a chargés d'impôts exorbitants : allégez un peu le lourd fardeau qui pèse sur nous, et nous vous servirons comme de fidèles sujets.

— Revenez dans trois jours, répondit Roboam, et je vous rendrai réponse. »

Il profita de ce délai pour prendre conseil des anciens qui avaient assisté son père dans l'administration du royaume :

« Vous connaissez les exigences des tribus, leur dit-il : que dois-je leur répondre?

— Tenez compte de leurs doléances, répondirent ces sages vieillards, parlez-leur avec une grande bonté, et les cœurs s'attacheront à vous pour toujours. »

Mais ces conseils ne plurent point à l'impérieux Roboam. Afin d'en trouver d'autres plus conformes à son caractère, il rassembla autour de lui les jeunes officiers du palais, au milieu desquels il avait été élevé, et demanda leur avis sur la réponse qu'il devait faire au peuple.

— « Avec des mécontents assez hardis pour réclamer contre l'impôt, lui dirent-ils, montrez-vous impitoyable. Dites-leur : Mon petit doigt pèsera sur vous plus que le corps entier de mon père. Son joug, que vous trouvez trop lourd, je le rendrai plus lourd encore; la verge, dont il vous flagellait, je la garnirai de pointes de fer. »

Le troisième jour arrivé, Jéroboam, suivi de tout le peuple, vint chercher la réponse du roi. Sans tenir aucun compte du prudent conseil des anciens, et comme si Dieu le frappait de vertige, Roboam répéta stupidement les cyniques propos des jeunes gens : « J'aggraverai le joug que mon père a fait peser sur vous; la verge, dont il vous flagellait, je l'armerai de pointes de fer. » A cette provocation insensée, des vociférations, des cris de révolte éclatèrent de toutes parts : « Quel besoin avons-nous de la maison de David, et qu'y a-t-il de commun entre nous et le fils d'Isaï? Enfants d'Israël, retournons dans nos demeures, et que les fils de David s'arrangent entre eux. »

Roboam essaya de conjurer la révolution en envoyant Aduram, le surintendant des finances, parlementer avec les rebelles, mais il était trop tard : les émeutiers le massacrèrent à coups de pierres. Pour sauver sa vie, Roboam lui-même n'eut que le temps de s'élancer sur son char et de s'enfuir à Jérusalem.

Le schisme était consommé. Les dix tribus proclamèrent Jéroboam roi d'Israël, pendant que les deux tribus de Juda et de Benjamin, groupées autour de la cité sainte, s'attachaient au fils de Salomon. Dans le premier moment de fureur, Roboam rassembla une armée de cent quatre-vingt mille hommes pour ressaisir par la force les dix fleurons enlevés à sa couronne, mais Dieu l'arrêta court. « Va trouver Roboam, dit-il au prophète Séméias, et donne-lui de ma part, ainsi qu'aux guerriers de Juda et de Benjamin, l'ordre formel de ne point lever le glaive contre leurs frères d'Israël. La séparation qui vient de s'opérer, c'est moi qui l'ai voulue ; que chacun de vous retourne dans sa maison. » Sûr d'être défait s'il luttait contre Dieu, Roboam licencia son armée.

Ainsi s'exécuta le décret signifié par Dieu à Salomon lui-même : « En punition de tes crimes, ton royaume sera scindé. » Comme les lambeaux du manteau d'Ahias, les tribus resteront séparées jusqu'au jour où des hordes d'étrangers les arracheront aux rives du Jourdain pour les transporter sur la terre d'exil. Il a suffi de l'infidélité d'un roi pour jeter tout un peuple dans le désordre, et par le désordre dans un abîme de maux, dont Israël ne sera délivré qu'après de longs siècles de gémissements et de larmes.

La scission opérée, les deux souverains d'Israël et de Juda, en dépit de la volonté de Dieu, se considérèrent comme deux ennemis et prirent leurs précautions l'un contre l'autre. Pendant que Roboam entourait ses états d'une ceinture de forteresses, Jéroboam s'établit à Sichem sur la montagne d'Ephraïm. De cette position centrale, la clef de communi-

cation entre le nord et le midi de la Palestine, il semblait défier Jérusalem.

Toutefois il ne se dissimulait pas que ces barrières matérielles n'empêcheraient en rien ses sujets de se remettre sous l'autorité des descendants de David, si les tribus se rendaient au temple pour y offrir des sacrifices. Évidemment, se disait-il, sous l'impression des solennités saintes, les enfants d'Israël regretteront leur roi légitime, ils me regarderont comme un usurpateur et me tueront pour redevenir les sujets du fils de Salomon. Cette crainte aveugla tellement son esprit que, pour couper toute relation avec Jérusalem, il jeta son peuple dans l'idolâtrie. Apostat sacrilège, il fit sculpter deux veaux d'or qu'il plaça sur des autels, l'un à Béthel, l'autre à Dan, c'est-à-dire aux deux extrémités de son royaume; et, les montrant aux Israélites, il s'écria : « Désormais vous n'irez plus au temple de Jérusalem, Israël! voilà tes dieux, les dieux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Hélas! le culte idolâtrique exerçait sur les fils de Jacob une attraction si puissante, et l'exemple de Salomon avait produit sur leurs âmes un effet si désastreux, qu'ils coururent adorer les deux simulacres. Pour qu'ils n'eussent point à regretter les pompeuses cérémonies des solennité saintes, Jéroboam fit construire un temple sur les hauteurs de Béthel, et remplaça les enfants de Lévi, dont aucun ne voulut y remplir le ministère sacerdotal, par des prêtres de sa création qu'il choisit dans les derniers rangs du peuple. En outre, il décréta que, le quinzième jour du huitième mois, les tribus se rassembleraient au nouveau temple pour y célébrer l'inauguration du nouveau culte.

Au jour fixé, en présence d'une immense multitude, Jéroboam montait les degrés de l'autel pour offrir l'encens au veau d'or, quand un homme de Dieu, de la tribu de Juda, d'une voix qui retentit à travers la foule comme un coup de tonnerre, prononça cette lugubre prophétie : « Autel! Autel! écoute le décret de Jéhovah : un fils de David, nommé Josias, égorgera sur cette pierre les prêtres sa-

crilèges qui font aujourd'hui fumer l'encens, et ton foyer consumera leurs ossements. C'est Dieu qui vous l'affirme, et pour vous en donner la preuve, cet autel va se briser, et la cendre du foyer se répandra sur le sol. »

Jéroboam tremblait de colère : « Arrêtez-le donc! » criait-il de toutes ses forces en étendant le bras vers l'inconnu. Mais son bras, subitement paralysé, resta étendu; en même temps l'autel se fendit, et le centre du foyer roula par terre. « Homme de Dieu, s'écria Jéroboam d'un ton suppliant, priez le Seigneur, je vous en conjure, de me rendre l'usage de mon bras. » A la prière du prophète, Dieu fit ce nouveau miracle.

— « Venez dans mon palais, dit alors Jéroboam, venez vous asseoir à ma table, et je vous comblerai de présents.

— Jamais! répondit l'homme de Dieu; vous me donneriez la moitié de votre palais que je ne consentirais point à y manger une bouchée de pain ni à y boire une goutte d'eau : Dieu me l'a formellement défendu. »

Et l'inconnu s'éloigna, laissant tous les témoins de cette scène dans la stupéfaction, sans cependant les convertir. Excepté les prêtres, les lévites, et un certain nombre d'Israélites fidèles qui s'expatrièrent pour aller prier aux autels du vrai Dieu, la masse du peuple resta plongée dans l'idolâtrie. Aussi Dieu ne tarda-t-il pas à châtier le tyran, cause d'un si grand crime.

Un jour Jéroboam se trouvait avec son épouse près du lit de son fils malade. L'enfant dépérissait chaque jour, ce qui mettait le père dans une anxiété qu'il ne pouvait plus cacher. « Laissez vos vêtements de reine, dit-il à son épouse, et rendez-vous secrètement à Silo où vous trouverez le prophète Ahias, celui-là même qui me prédit autrefois mes futures destinées. Sans vous faire connaître, vous lui offrirez dix pains cuits sous la cendre et un vase de miel, et il vous révélera ce qui doit advenir de l'enfant. »

La reine se rendit en effet à Silo; mais à peine avait-elle pénétré dans l'appartement du prophète, que le saint

vieillard, bien qu'aveugle, s'écria d'une voix forte : « Entrez, femme de Jéroboam : je sais qui vous êtes, et j'ai à vous annoncer de sinistres événements. Allez, et rapportez à Jéroboam ces paroles de Jéhovah : Je t'ai tiré du milieu du peuple pour te faire roi d'Israël. J'ai déchiré le royaume de David pour t'en donner une partie; mais, au lieu d'imiter l'obéissance et la fidélité de David, plus audacieux dans le crime que tes prédécesseurs, tu n'as pas craint de me repousser comme un objet de dégoût et de courber mon peuple aux pieds des idoles. Jéroboam, tes enfants périront jusqu'au dernier; je balaierai tes restes, comme on jette hors de l'étable l'ordure et le fumier. Ceux de tes fils qui mourront dans la cité seront dévorés par les chiens; ceux qui tomberont dans les campagnes deviendront la proie des vautours. Retourne dans ton palais, femme de Jéroboam; quand tu en franchiras le seuil, ton fils rendra le dernier soupir. »

Dévoilant alors les secrets de l'avenir, l'homme de Dieu ajouta : « Israël pleurera cet enfant au jour de ses funérailles, mais seul il reposera dans un sépulcre. Déjà le Seigneur a désigné le chef qui exterminera la maison de Jéroboam; déjà je vois les armées qui secoueront Israël comme on secoue un roseau, et transporteront les tribus sur les rives d'un fleuve lointain. Israël, tu seras dévasté pour avoir suivi l'impie Jéroboam, qui non content d'apostasier, t'a fait apostasier avec lui. »

Éperdue, hors d'elle-même, la reine reprit la route de Thersa, nouvelle résidence du roi; mais, à la porte du palais, elle apprit que son fils venait d'expirer.

Un autre événement, plus grave, fit au cœur de Jéroboam une blessure mortelle. Les guerriers de Juda n'attendaient qu'une occasion pour se venger de l'idolâtre usurpateur. Roboam n'avait pu les guider au combat, car, en punition des hommages qu'il rendait lui-même aux impures idoles des Sidoniens, il s'était vu envahir par le roi d'Égypte Sésac, qui pilla le temple, emporta les boucliers

d'or de Salomon, et imposa au royaume un lourd tribut. Mais Roboam se repentit, et son fils Abias, aimé de Dieu et du peuple, profita de son avènement au trône pour déclarer la guerre à Jéroboam. Après des préparatifs formidables, Abias, suivi de quatre cent mille hommes, vint présenter la bataille au roi d'Israël, qui l'attendait de pied ferme avec huit cent mille. Avant d'engager la lutte, le roi de Juda, du haut de la colline de Sémeron, adressa aux bataillons ennemis cette émouvante proclamation :

« Enfants d'Israël, vous n'ignorez pas que Jéhovah a mis le sceptre royal dans la main de David et de ses enfants jusqu'à la fin des siècles. Un infâme usurpateur, Jéroboam, fils de Nabath, entouré de fils de Bélial, a profité de l'inexpérience de mon père Roboam pour s'emparer du pouvoir. Mais vous croyez-vous assez forts avec vos armées et vos veaux d'or, vos faux prêtres et vos faux dieux, pour lutter contre le royaume de Jéhovah, notre maître et le seul vrai Dieu? Nous, fils de David, nous ne l'avons point abandonné comme vous; nos prêtres et nos lévites président aux cérémonies saintes; ils offrent l'holocauste du matin et du soir, brûlent des parfums à l'autel, et déposent sur la table sacrée les pains de proposition. Les sept lampes du chandelier d'or répandent leur lumière devant l'Éternel; aucun des préceptes, que vous avez violés, n'est enfreint par nous. C'est donc Jéhovah, sachez-le bien, qui commande notre armée; ce sont ses prêtres qui vont sonner de la trompette pour donner le signal du combat : enfants d'Israël, ne commettez pas le crime de lever le glaive contre le Dieu de vos pères! »

Pendant qu'Abias parlait ainsi à l'avant-garde d'Israël, Jéroboam, resté en arrière de l'armée, exécutait un mouvement de troupes dont le but était de cerner les bataillons de Juda. A cette vue, les clairons retentissent, les soldats poussent d'effroyables clameurs, et se jettent sur les Israélites qui, frappés d'épouvante par Dieu lui-même, s'enfuient à la débandade sous les coups des vainqueurs.

Cinquante mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et plusieurs villes, entre autres Béthel, tombèrent au pouvoir de Juda.

Quatre ans après ce désastre, s'accomplit à la lettre la prédiction d'Ahias. Jéroboam mourut à Thersa dans la vingt-deuxième année de son règne. Deux ans plus tard, son fils Nadab, aussi impie que lui, tomba sous les coups d'un meurtrier qui, pour ceindre la couronne, extermina, sans en excepter un seul, tous les descendants de Jéroboam.

Cet assassin, nommé Baasa (av. J.-C. 950), n'imita que trop bien la tyrannie et l'impiété de ses deux prédécesseurs. Héritier de leur haine contre Juda, il voulut, après avoir pris douze ans pour consolider sa puissance, venger Israël de son dernier échec, et déclara la guerre au fils d'Abias, le pieux Asa.

L'heure était mal choisie, car Asa, plein de zèle pour la gloire du Seigneur, avait banni les prêtres des faux dieux et purgé son pays de tous les monuments idolâtriques, idoles, temples, autels, bois sacrés. Aussi, protégé par Jéhovah, venait-il de mettre en fuite toute une armée d'envahisseurs éthiopiens. N'ayant à leur opposer qu'une poignée de soldats rassemblés à la hâte, il s'écria au moment de livrer bataille : « Secourez-nous, ô Dieu de nos pères! Un homme l'emportera-t-il sur Jéhovah! » Pleins de confiance, ses guerriers fondirent sur les Éthiopiens avec une telle ardeur que ceux-ci s'enfuirent en désordre, laissant derrière eux un immense butin. En action de grâces de cette victoire, Asa renouvela solennellement l'alliance de son peuple avec Jéhovah. Une assemblée nationale, convoquée par lui, se réunit à Jérusalem, et l'on remarquait dans ses rangs un assez grand nombre d'Israélites des tribus voisines, particulièrement d'Ephraïm, de Siméon et de Manassé. Après un sacrifice dans lequel on immola sept cents bœufs et sept mille brebis, dépouilles des Éthiopiens vaincus, Asa prononça le pacte d'alliance qu'il termina par ces mots : « Mort à celui qui n'aime pas Jéhovah!

Enfant ou vieillard, qu'il meure! » Ce serment de fidélité fut répété par toute l'assemblée.

Cette démonstration, à laquelle bon nombre de ses sujets avaient pris part, irrita tellement Baasa, que fort de l'appui de Benadad, roi de Syrie, il fit irruption sur le territoire de Juda, et se rendit maître de Rama, citadelle qui lui parut propre à fermer entièrement l'accès de la ville sainte. Mais Asa sut gagner à prix d'argent le roi de Syrie, qui envahit aussitôt les tribus septentrionales d'Israël. Cette puissante diversion contraignit Baasa, en dépit de sa fureur, à quitter la forteresse de Rama, laquelle retomba sans coup férir au pouvoir de ses anciens maîtres.

Après vingt-trois ans de règne, Baasa finit comme Jéroboam. Un jour, le prophète Jéhu, fils d'Hanani, lui porta ce message : « Dieu t'a tiré de la poussière pour te donner le sceptre d'Israël. Comme Jéroboam, abusant de ton pouvoir, tu as précipité mon peuple dans tous les crimes; tu seras traité comme il a été traité : tes enfants seront dévorés ou mis en pièces par les vautours. » Dans sa colère, le roi fit étrangler le prophète, ce qui n'empêcha pas la prédiction de se vérifier. Baasa mourut peu de temps après. Au bout d'un an de règne, son fils Ela fut assassiné au milieu d'une orgie par un officier de son palais, nommé Zambri. Celui-ci, qui aspirait au trône, s'empressa d'égorger tous les descendants de Baasa; puis, assiégé lui-même par un compétiteur dans le palais de Thersa, il y mit le feu et périt dans l'incendie.

Ainsi disparurent, sous les coups de Jéhovah, les deux premières dynasties idolâtres d'Israël. La troisième eut pour chef Amri (av. J.-C. 927), le général d'armée qui venait de forcer à se suicider l'assassin des fils de Baasa. Sa gloire, pendant ses douze ans de règne, fut de bâtir Samarie, la vraie capitale du royaume d'Israël; et sa honte, d'avoir formé par ses détestables exemples l'impie Achab, le tyran dont les forfaits amenèrent l'intervention du grand prophète Élie.

II

JÉHOVAH ET BAAL

A. M. 3096 — A. C. 905.

Un demi-siècle s'était écoulé depuis le schisme des dix tribus quand Achab monta sur le trône, et déjà le royaume d'Israël, fondé dans le sang et dans la boue, s'élevait au milieu des états voisins comme le porte-étendard des faux dieux contre Jéhovah, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Plus méchant que Jéroboam et que Baasa, le fils d'Amri, Achab, prit à tâche de détruire les restes de l'antique religion. De sa nouvelle capitale, Samarie, bâtie comme un nid d'aigle sur le sommet d'une colline d'où l'on découvrait tout le pays, il fit une citadelle d'impiété d'où il crut pouvoir défier le Dieu de Jérusalem.

Pour affermir sa puissance, il commença par négocier des alliances avec ses puissants voisins. Le tyrien Ethbaal occupait alors le trône de Phénicie : il lui demanda en mariage sa fille Jézabel, une des femmes les plus criminelles qui aient jamais existé. Sous l'impulsion de cette princesse, Achab fit un pas de plus dans l'idolâtrie. Non content du veau d'or qui personnifiait dans la pensée de ses sujets la puissance divine, il éleva dans sa capitale un temple à Baal, le dieu-soleil adoré par les Tyriens et les Sidoniens. Et comme Baal n'allait jamais sans Astarté, l'impie déesse de la nuit, il entoura le temple de Baal d'un bois sacré où l'on

inaugura les abominables mystères dont les démons seuls ont pu faire des rites religieux.

Des prêtres, des prophètes, des initiateurs arrivèrent en grand nombre pour offrir des sacrifices au nouveau dieu et enseigner au peuple les pratiques infâmes du bois sacré. Les prophètes d'Israël que Dieu avait suscités dans toutes les tribus pour soutenir les vrais israélites, ne manquèrent pas de protester contre ces docteurs d'impiété et de corruption, ce qui amena une persécution sanglante. Dans sa fureur contre ces hommes de Dieu, la reine Jézabel les fit traquer dans toutes les cavernes des montagnes où ils parvenaient à se cacher, et tous ceux qui tombèrent dans les mains de ses émissaires, furent égorgés sans pitié.

Aussi rusé que méchant, Achab réussit malgré ses crimes à gagner les bonnes grâces du roi de Juda, le sage et pieux Josaphat. Comme son père Asa qu'il venait de remplacer sur le trône, Josaphat marcha toujours dans les voies du Seigneur, mais comme il possédait un million de guerriers, de vaillants généraux, des forteresses inexpugnables, le roi d'Israël crut prudent de s'allier avec ce puissant voisin du Sud, comme il l'avait fait avec les Phéniciens sur ses frontières septentrionales. Ainsi appuyé, il pourrait tourner toutes ses forces contre le roi de Syrie, dont il avait à craindre l'esprit envahisseur. A force d'adresse, le persécuteur Achab finit par marier sa fille Athalie au fils aîné du pieux Josaphat. Le roi de Juda espérait sans doute par cette alliance ramener son voisin à des idées plus saines, mais celui-ci comptait à plus juste titre sur la vipère qu'il introduisait en Juda pour y semer la désolation et la mort.

Achab et Jézabel n'avaient donc qu'à se féliciter de leur guerre contre Dieu, quand tout à coup leur ciel se troubla. Un jour Achab vit entrer dans son palais un vieillard vénérable dont l'aspect le saisit. Ses traits austères, sa barbe longue, son vêtement de peau, annonçaient un prophète. C'était en effet le prophète Élie, natif de Thesbé, qui jusqu'à ce jour n'avait habité que le pays de Galaad, au delà du

Jourdain, mais dont la renommée publiait dans toutes les tribus d'Israël la puissance et la sainteté. Dieu lui avait recommandé en ce jour de traverser le fleuve et de porter un message au roi Achab. Comptant pour rien le danger, Élie se présenta donc devant le roi et lui dit sans préambule : « Vive Jéhovah, le grand Dieu d'Israël! Aussi vrai que je me trouve maintenant en sa présence, je t'annonce, ô roi! que tu ne verras plus tomber ni pluie ni rosée sur la terre pendant les années qui vont suivre, jusqu'au jour où une parole sortie de ma bouche ouvrira les trésors du ciel. » Et sans ajouter un mot, le prophète s'éloigna.

Achab le prit sans doute pour un fou, car il dédaigna de le poursuivre. Jéhovah avait souvent menacé son peuple, s'il suivait des dieux étrangers, de fermer le ciel, de le rendre d'airain, d'envoyer au lieu de nuages de pluie des tourbillons de poussière, mais Jéhovah ne régnait plus en Israël. Baal, le dieu-soleil, et Astarté, l'astre des nuits, sauraient bien régler les mouvements des cieux de manière à féconder la terre.

Cependant la pluie cessa de tomber sur les champs arides; la rosée du matin ne vint plus rafraîchir les plantes étiolées et mourantes; les eaux des torrents commencèrent à baisser. Dieu s'occupa de pourvoir aux nécessités de son prophète. « Dirige-toi, lui dit-il, vers l'Orient, et tiens-toi caché près du Jourdain, sur les bords du Carith. Tu boiras de l'eau du torrent, et les corbeaux de la montagne t'apporteront chaque jour ta nourriture. » Obéissant à cet ordre du Seigneur, Élie vint s'asseoir sur les rives du Carith, torrent étroit, impétueux, qui roulait ses eaux avec fracas au milieu des hautes montagnes du désert. Matin et soir, les corbeaux messagers du Seigneur, lui apportaient des aliments, et l'eau qui coulait à ses pieds lui servait de boisson. Après six mois, quand le torrent fut desséché, Dieu envoya le prophète à Sarepta, entre Tyr et Sidon, l'assurant qu'une femme veuve de ce pays lui procurerait des vivres. Toujours docile, Élie traversa la Palestine et se

rendit à Sarepta, sur les bords de la mer. Aux portes de la cité, il aperçut une femme qui ramassait du bois.

— « Femme, lui dit-il en l'abordant, pourriez-vous me donner un peu d'eau! »

Et comme l'étrangère se dirigeait vers sa maison pour lui chercher ce qu'il demandait, il lui cria :

— « Apportez-moi aussi une bouchée de pain.

— Du pain, répondit-elle, votre Dieu m'est témoin que je n'en ai plus. Il me reste une poignée de farine et quelques gouttes d'huile, et je ramassais quelques morceaux de bois pour me préparer un dernier aliment, à moi et à mon fils; après cela, il ne nous restera plus qu'à mourir.

— Ne craignez pas, lui dit le prophète. De ce reste de farine et d'huile faites-moi un pain cuit sous la cendre, et apportez-le-moi. Vous en ferez d'autres ensuite pour vous et votre fils, car voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : Ni la farine ni l'huile ne diminueront dans le vase qui les renferme jusqu'au jour où la pluie du ciel fertilisera la terre. »

La pauvre veuve crut à la parole du prophète. Elle lui donna du pain; elle en fit pour elle-même, pour son fils, pour toute sa maison, et depuis ce jour le vase de farine et la cruche d'huile fournirent sans s'épuiser, de quoi sustenter la famille. Mais, à cette bonne fortune succéda pour la charitable femme une épreuve bien dure : son fils tomba si gravement malade qu'après quelques jours il rendit le dernier soupir. Folle de désespoir, elle prit l'enfant dans ses bras et le présenta au prophète :

— « Homme de Dieu, lui dit-elle en sanglotant, que vous ai-je donc fait pour m'attirer un pareil malheur? N'êtes-vous entré chez moi que pour rappeler au Seigneur mes iniquités passées, et ainsi me faire perdre mon fils?

— Donnez-moi cet enfant, » répondit Élie.

Il le prit dans les bras, le porta dans sa chambre et le coucha sur son lit. « Seigneur, s'écria-t-il, est-il possible que vous arrachiez cet enfant à la pauvre veuve qui nourrit votre serviteur? » S'étendant alors par trois fois sur le

corps inanimé, il dit : « Que l'âme de cet enfant rentre dans ce cadavre! » A l'instant, l'âme reprit possession du corps, et le prophète, saisissant dans ses bras le petit ressuscité, descendit à l'étage inférieur où pleurait la mère inconsolable :

— « Voilà votre fils! lui dit-il, en lui remettant l'enfant dans les bras; vous voyez qu'il est plein de vie.

— Je vois aussi maintenant, répondit-elle, que vous êtes vraiment un homme de Dieu, que le Seigneur parle par votre bouche et ne trompe pas. »

Or il y avait trois années qu'Élie habitait chez la veuve de Sarepta. Le ciel restait fermé, le soleil brûlait les campagnes, les torrents se desséchaient, la famine exerçait partout de terribles ravages, quand un jour la voix du Seigneur se fit de nouveau entendre au prophète : « Va signifier mes ordres au roi Achab, lui dit Jéhovah, et bientôt je ferai tomber la pluie sur la terre. » Élie reprit immédiatement le chemin de Samarie.

En ce moment Achab quittait son palais par suite de la famine. Hommes et animaux périssaient faute de vivres. Accompagné d'Abdias, son intendant, il voulait explorer le pays, suivre les cours d'eau, parcourir les vallées, afin de découvrir un endroit quelconque où les chevaux, mulets, et autres bêtes de somme, pourraient trouver un reste de nourriture. Au sortir de la cité, ils se partagèrent le territoire : Achab s'éloigna d'un côté pendant qu'Abdias prenait une autre direction.

Ce dernier était resté fidèle à Jéhovah. Quand Jézabel persécutait les prophètes, il avait même réussi à en sauver un grand nombre en les cachant dans les souterrains ou les cavernes des montagnes. Il marchait donc préoccupé du triste état dans lequel il voyait son pays, quand tout à coup il se trouva en face d'Élie. Reconnaissant l'homme de Dieu, il se prosterna devant lui :

— « Est-ce bien vous, mon seigneur? s'écria-t-il en manifestant un profond étonnement.

— C'est bien moi, répondit le prophète. J'ai besoin de parler au roi Achab : va lui dire que je suis ici.

— Quel mal vous ai-je fait, reprit Abdias, pour que vous me chargiez d'une mission si périlleuse? Vous ne savez donc pas que, par ordre d'Achab, ses officiers ont fouillé toutes les peuplades, tous les pays du monde pour mettre la main sur vous. Et comme on ne vous trouvait nulle part, le roi conjura les princes, ses voisins, de redoubler d'efforts pour découvrir le lieu de votre retraite. Si donc, pour vous obéir, je vais lui annoncer votre présence en ce lieu, à peine vous aurai-je quitté, que l'Esprit de Dieu vous emportera dans je ne sais quel inaccessible refuge, et le roi, ne vous trouvant pas, se vengera sur moi. Souvenez-vous, seigneur, que j'ai servi Jéhovah depuis mon enfance, et qu'au jour des persécutions ordonnées par la reine Jézabel contre les prophètes, j'en ai sauvé plus de cent auxquels j'ai fourni un refuge et des vivres. Veuillez donc ne pas m'exposer aux fureurs d'Achab.

— Sois tranquille, répondit Élie, j'en fais le serment par Jéhovah, le Dieu des armées, aujourd'hui même je me présenterai devant le roi. »

Rassuré par cette promesse, l'intendant se mit à la recherche de son maître et lui annonça l'arrivée d'Élie. Dans d'autres circonstances, Achab aurait fait saisir l'homme de Dieu, mais il fallait avant tout se débarrasser de la famine. Il se contenta d'aborder le prophète d'un air sévère.

— « Te voilà donc enfin, perturbateur d'Israël! lui dit-il.

— Ce n'est pas moi, lui répondit Élie, qui mets le trouble en Israël, c'est toi, toi qui n'as pas craint d'abandonner le Seigneur, ton Dieu, pour adorer de vaines idoles. Mais assez sur ce point : je viens t'ordonner de rassembler sur la montagne du Carmel les tribus du royaume, et surtout d'enjoindre aux quatre cent cinquante prophètes de Baal de se trouver au lieu du rendez-vous. »

Cela dit, le prophète s'éloigna du côté de la montagne, laissant Achab à ses réflexions. Celui-ci eût bien désiré châtier cet audacieux qui venait lui dicter des ordres; il se demandait en outre quelle était l'intention du prophète en convoquant cette assemblée nationale; mais encore une fois il fallait à tout prix écarter le fléau. Achab ordonna donc aux enfants d'Israël et aux prophètes de Baal de se rassembler sur le Carmel.

Sur les premières pentes de la montagne, non loin du Cison, s'étend un vaste plateau où se réunirent les tribus. Les grands, les princes, les anciens du peuple, entouraient le roi. Tous les yeux se portaient sur les prophètes de Baal qui, eux aussi, malgré leur répugnance, avaient dû se rendre aux exigences du roi. Soudain Élie parut sur une éminence d'où il dominait toute la multitude.

— « Peuple, s'écria l'homme de Dieu, jusques à quand inclinerez-vous tantôt à droite, tantôt à gauche? Il faut choisir : si Jéhovah est Dieu, adorez Jéhovah; si Baal est Dieu, servez Baal. »

A cette mise en demeure, l'assemblée répondit par un silence absolu. Élie reprit avec plus de force :

— « Me voici seul survivant de tous les prophètes de Jéhovah, tandis que vous avez devant vous quatre cent cinquante prophètes de Baal. Eh bien! qu'on amène ici deux bœufs pour offrir un sacrifice au Seigneur. Les prophètes de Baal choisiront leur victime, qu'ils immoleront selon leurs rites, et dont ils exposeront les membres sanglants sur le bûcher de leur autel. J'immolerai l'autre victime et la placerai sur un autel dressé en l'honneur de Jéhovah. Ni eux, ni moi ne mettrons le feu à l'holocauste, mais ils invoqueront leur Dieu, et moi j'invoquerai le mien. Celui qui enverra le feu du Ciel pour dévorer la victime, sera le vrai Dieu que tous nous adorerons.

— Excellente proposition, » répondit la multitude.

En effet l'épreuve était trop évidemment surnaturelle pour ne pas paraître décisive à tout le monde. Les prêtres

de Baal durent donc accepter le défi pour ne pas ruiner l'autorité de leur dieu; les deux victimes furent aussitôt amenées sur la scène.

— « A vous de choisir, leur dit Élie, vous êtes les plus nombreux. Préparez votre holocauste, et demandez à votre dieu d'y mettre le feu. »

Les prêtres idolâtres placèrent sur leur autel les membres de la victime qu'ils avaient choisie, puis invoquèrent à grands cris le nom de leur dieu : « Baal, exaucez-nous! » criaient-ils avec force. Depuis le matin jusqu'à midi, ils renouvelèrent ces clameurs en les accompagnant de danses extravagantes autour de l'autel, mais aucune voix ne répondit à leurs supplications.

— « Criez plus fort, disait en raillant l'impitoyable prophète, votre dieu est sans doute absorbé par une conversation intéressante; peut-être est-il en route ou dans une auberge; peut-être même dort-il pour le moment : criez plus fort, afin de le réveiller. »

Et les malheureux ainsi aiguillonnés, se mirent à pousser de véritables hurlements, se tailladant le corps avec leurs couteaux sacrés au point de s'inonder de leur propre sang. Peine inutile : Baal resta sourd, et le feu du Ciel n'embrasa point le bûcher.

Vers trois heures, l'heure de l'holocauste du soir à Jérusalem, Élie annonça au peuple qu'il allait offrir le sacrifice à Jéhovah. Aussitôt tous les regards s'arrêtèrent sur lui. D'abord, sur l'emplacement d'un ancien autel du vrai Dieu que les idolâtres avaient renversé, il plaça douze pierres représentant les douze tribus d'Israël, et fit creuser autour de ce monument un fossé circulaire; puis ayant disposé sur ces pierres le bois de l'holocauste, et sur ce bois les membres de la victime, il s'écria :

— « Allez remplir quatre grandes urnes de l'eau du torrent, et vous les répandrez sur l'autel. »

Et par trois fois il fit remplir les urnes pour arroser la victime, de sorte que l'eau ruisselant de toutes parts finit

par combler la rigole qui entourait l'autel. Alors le prophète, élevant la voix, fit à Jéhovah cette prière : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez-nous aujourd'hui que vous êtes vraiment le Dieu d'Israël, et que moi, votre serviteur, je n'ai fait en tout ceci qu'exécuter vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, afin que ce peuple reconnaisse que vous êtes son Dieu, le Dieu qui s'efforce de regagner le cœur de ses enfants. » Il avait à peine fini de parler que le feu du ciel consuma la victime, le bûcher, les pierres de l'autel, la poussière elle-même, et finit par absorber jusqu'à la dernière goutte les eaux du fossé. A la vue de ce prodige, le peuple épouvanté tomba la face contre terre, puis du sein de la multitude le même cri, sorti de tous les cœurs, fit retentir les échos de la montagne : « Jéhovah est Dieu, Jéhovah seul est le vrai Dieu ! »

Les prophètes de Baal, déconcertés et tremblants, ne savaient comment cacher la honte de leur défaite, quand le peuple indigné d'avoir été si longtemps trompé par eux, se mit à pousser des cris de mort. C'était du reste le châtiment que la loi de Moïse infligeait aux faux prophètes. « Qu'on s'empare de ces impies, s'écria l'homme de Dieu, et que pas un n'échappe ! » Quelques instants après, sur les bords du Cison, ils payèrent de leur sang la peine due à leurs crimes.

Saisi comme tout le monde par le grand miracle dont il venait d'être témoin, Achab n'osa point intervenir en faveur des prophètes de Baal. Il attendait maintenant qu'Élie fît cesser la sécheresse. « O roi, lui dit le prophète, gravissez la montagne, mangez et buvez sans crainte, j'entends déjà le bruit des grandes eaux. » Achab regagna en effet sa tente pour y prendre son repas, tandis qu'Élie, suivi de son serviteur, se dirigea vers le sommet du Carmel. Parvenu à la plus haute cime, il s'assit sur un rocher, et, la tête dans les mains, absorbé dans un saint recueillement, il se mit à prier. Quelques instants après, il dit à son serviteur :

— « Regarde du côté de la mer. »

Le serviteur interrogea du regard la vaste étendue des eaux.

— « Je ne vois rien, dit-il.

— Regarde de nouveau, reprit le prophète après quelques minutes.

— Je ne vois rien encore. »

Six fois le serviteur examina tous les points du ciel sans remarquer aucun changement. Enfin, à la septième, il aperçut à l'horizon un petit nuage, grand, dit-il, comme un pied d'homme.

— « Cours bien vite à la tente d'Achab, lui dit Élie, et dis-lui de ma part, d'atteler les chevaux à son char et de descendre au plus vite, s'il ne veut être surpris par la pluie. »

En effet le ciel s'obscurcit tout à coup, de gros nuages se formèrent, le vent se mit à souffler, et la pluie tomba bientôt par torrents. Achab regagnait en toute hâte son palais de Jezraël, au pied de la montagne, quand le prophète, les reins ceints d'une corde, devança son char. Comme porté par l'Esprit de Dieu, il franchit avant le roi les portes de la cité.

Ainsi se termina ce duel plus que gigantesque entre Jéhovah, le grand Dieu d'Israël, représenté par un vieillard, et tout un peuple conduit par ses dieux, ses prêtres et son roi.

III

ÉLIE AU DÉSERT. — MEURTRE DE NABOTH

A. M. 3097 — A. C. 904.

Les événements du Carmel devaient entraîner, dans la pensée d'Élie, la conversion d'Israël, mais il comptait sans la mobilité du peuple, l'ingratitude d'Achab et la méchanceté de Jézabel. Au récit que lui fit un messager d'Achab des miracles du Carmel et du massacre de ses faux prophètes, la reine s'emporta contre Élie en violentes imprécations : « Va dire à ce misérable, s'écria-t-elle, que je me livre à la vengeance de mes dieux, si demain à pareille heure il n'a point payé de son sang le meurtre de mes prophètes. »

Élie ne pouvait espérer que le roi Achab le sauverait des fureurs de cette femme vindicative ; d'un autre côté Jéhovah gardait le silence et semblait l'abandonner à lui-même : il résolut donc, pour éviter une mort certaine, de quitter le pays. Accompagné d'un fidèle serviteur, il partit sans trop savoir où il porterait ses pas, évitant les chemins battus pour ne pas tomber dans quelque embuscade, et il arriva enfin à Bersabée, sur les frontières du désert arabique. Là, il renvoya son compagnon et s'aventura seul, au milieu des rochers, dans ces vastes solitudes.

Après un jour de marche, épuisé de fatigue, dépourvu de toute espèce de vivres, il s'assit au pied d'un arbrisseau, désirant la mort comme une délivrance : « Seigneur, dit-il,

je n'irai pas plus loin; prenez mon âme. Après tout, je ne mérite pas de vivre plus que mes pères. » Ayant poussé ce cri de détresse vers le Seigneur, il se coucha au pied de l'arbre et s'endormit. Mais tout à coup il sentit qu'on le tirait par son manteau : il ouvrit les yeux et aperçut, debout devant lui, un messager céleste qui lui montrait du doigt un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau : « Lève-toi et mange, » lui dit en même temps l'envoyé de Dieu. Élie mangea de ce pain et but de cette eau; puis, vaincu par la fatigue, il s'endormit de nouveau. « Lève-toi et achève de manger, lui dit l'ange en le réveillant une seconde fois : il te reste une longue route à faire. »

Fortifié par cette nourriture céleste, Elie reprit sa marche à travers le désert. Pendant quarante jours et quarante nuits il erra, sans boire ni manger, dans ces solitudes que ses pères, au sortir de l'Égypte, avaient sillonnées pendant quarante années, et enfin il arriva au pied de l'Horeb, la sainte montagne du haut de laquelle Jéhovah avait donné la loi à son peuple. Élie s'y cacha dans une caverne, attendant que le Seigneur daignât le visiter. De cette terre des miracles, de ces sommets majestueux que l'Éternel avait illuminés de sa gloire, il repassait dans son esprit l'histoire de son peuple, sa servitude en Égypte, le passage miraculeux de la mer Rouge, les stations au désert, marquées par des prodiges sans nombre, sa victoire sur tous les peuples idolâtres, et son établissement dans la terre promise. Et ce peuple, au lieu de reconnaître par son amour et sa fidélité ces ineffables bienfaits de son Dieu, se prosternait stupidement devant Astaroth et Baal! Jusques à quand Jéhovah souffrira-t-il ce débordement d'iniquités?

Un jour qu'il s'indignait en roulant de nouveau ces pensées dans son esprit, il entendit une voix qui l'interrogeait :

— « Élie, que fais-tu là?

— Seigneur, répondit le prophète, mon âme s'abreuve d'amertume en voyant comment on vous traite, ô Dieu des armées ! Israël a brisé le pacte d'alliance, renversé vos autels, et massacré vos prophètes. Seul j'ai survécu pour leur rappeler votre loi, et voilà qu'ils me cherchent pour me faire périr. »

Élie n'ajouta point que Dieu lui semblait trop patient, mais le Seigneur comprit ce qui se passait dans son cœur.

— « Sors de ta grotte, reprit la voix, tiens-toi debout sur la montagne, et le Seigneur va passer sous tes yeux. »

En ce moment un ouragan terrible ébranla l'Horeb, brisant les pierres avec fracas : Jéhovah n'était point dans la tempête. Alors il se fit un tremblement de terre, mais le Seigneur n'était point dans cette commotion. Un éclair jaillit de la nuée sombre : Dieu n'était pas dans ce feu sinistre. Enfin le prophète entendit résonner à son oreille comme l'imperceptible murmure d'une brise légère : c'était Jéhovah qui passait devant lui. Élie se couvrit de son manteau et se tint à l'entrée de la grotte.

— « Élie, que fais-tu là? demanda de nouveau le Seigneur.

— Mon âme s'abreuve d'amertume en voyant comment on vous traite, ô Dieu des armées! Israël a brisé le pacte d'alliance, renversé vos autels, et massacré vos prophètes. Seul j'ai survécu pour leur rappeler votre loi et voilà qu'ils me cherchent pour me faire périr. »

Dieu lui fit comprendre alors que, s'il ressemble à la brise légère par sa patience envers les coupables, il est quelquefois le vent violent qui renverse les trônes.

— « Va, lui dit-il, reprends la route du désert jusqu'à Damas. Dans cette ville tu répandras l'onction royale sur le front du jeune Hazaël. Tu sacreras de même Jéhu, fils de Namsi, qui sera plus tard roi d'Israël. Enfin tu verseras l'huile sainte sur le front d'Élisée, fils de Saphat, qui sera mon prophète après toi. Écoute maintenant le décret

du Seigneur : Quiconque évitera le glaive d'Hazaël, tombera sous les coups de Jéhu; et quiconque échappera au glaive de Jéhu, tombera sous les foudres d'Élisée. Sache aussi que tu n'es pas seul, mais que je me suis conservé en Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, ni porté la main aux lèvres en signe de sacrilège adoration. »

Le prophète connaissait maintenant les desseins de Dieu, conçus dans le calme de la justice, exécutés avec autant de force que de suavité au temps marqué, non par l'impatience des hommes, mais par les lois de son infinie sagesse. Il quitta l'Horeb et sacra, comme Dieu le lui avait commandé, Hazaël et Jéhu; puis, descendant le cours du Jourdain, il rencontra dans la plaine d'Abel-Meula, Élisée, fils de Saphat, qui labourait les champs de son père. De douze charrues attelées chacune de deux bœufs, Élisée conduisait la dernière. Sans lui dire un mot, Élie s'approcha du laboureur, lui jeta sur les épaules son manteau de prophète pour lui indiquer sa vocation divine, et s'éloigna. Mais aussitôt Élisée quitta ses bœufs et courut après lui :

— « Permettez-moi, lui dit-il, d'aller embrasser mon père et ma mère, et je vous rejoins.

— Va et reviens bien vite, lui dit Élie, car j'ai fait pour toi ce que Dieu m'a ordonné. »

Élisée retourna dans sa maison, immola les deux bœufs dont il se servait et en fit cuire les chairs avec le bois de sa charrue. Puis, après un festin donné à tous ceux de sa maison, il s'attacha au prophète comme le plus dévoué des serviteurs, et ne le quitta plus. Tous deux se retirèrent dans la solitude, attendant le moment où Dieu les enverrait annoncer à Achab les châtiments mérités par ses crimes. Car la miséricorde du Seigneur n'était pas encore épuisée à l'égard du roi d'Israël.

Achab vivait en paix depuis son avènement au trône lorsqu'un point noir parut à l'horizon, du côté de la Syrie.

Après avoir fait de grands préparatifs de guerre, le roi Benadad, traînant à sa suite trente-deux chefs de tribus et une immense armée, envahit tout à coup le territoire d'Israël et vint assiéger Samarie. Il demandait pour évacuer le terrain toutes les richesses d'Achab. Celui-ci, dans l'impuissance où il se trouvait de résister, accepta ces conditions; mais alors Benadad exigea qu'on lui livrât aussi tous les biens des particuliers, ce que le peuple, consulté par Achab, refusa nettement.

« Alors, s'écria le syrien furieux, je brûlerai Samarie, et de ses cendres mes soldats ne rempliront pas même le creux de leur main.

— Attendez pour chanter victoire, répondit Achab, que le combat soit fini. »

Benadad donna l'ordre à ses soldats de cerner la ville, mais Dieu eut pitié d'Achab. Comme s'il voulait le contraindre à se tourner vers lui, il lui envoya un de ses prophètes pour lui dire : « Cette innombrable armée des Syriens, je vais la livrer dans tes mains afin de te prouver une fois de plus que je suis le Seigneur. » Sur l'ordre du prophète, Achab rassembla sept mille guerriers, mit à l'avant-garde deux cent trente-deux serviteurs des princes qui se trouvaient chez lui, et commanda une sortie contre les assiégeants. Il était midi : Benadad festoyait avec ses chefs, et l'ivresse commençait à les gagner tous, quand on annonça que des guerriers sortaient de Samarie : « Surtout, prenez-les vivants, » s'écria Benadad. A la faveur de cette parole, les Israélites purent s'avancer au milieu du camp ennemi, se jeter avec fureur sur les bataillons éperdus, et mettre en déroute l'armée entière.

Le prophète avertit Achab de se tenir sur ses gardes parce que Benadad chercherait l'année suivante à prendre sa revanche. En effet les Syriens firent comprendre à leur roi que les dieux d'Israël étaient des dieux de montagnes et que, pour les vaincre, il fallait les attaquer dans la plaine. Il inonda donc de ses troupes et de ses chariots de guerre

toute la plaine d'Esdrelon. En présence de ces innombrables bataillons, les deux petits corps d'armée du roi d'Israël ressemblaient fort à deux pauvres troupeaux de chèvres. « Ne crains pas, dit le prophète au roi Achab : ils ont dit que Jéhovah, le Dieu des montagnes, n'a aucun pouvoir dans les plaines : il va te livrer toutes ces multitudes, et tu sauras qu'il est le Dieu de toute la terre. » Dans le combat qui se livra près d'Aphec, les Syriens perdirent cent mille hommes. Les remparts de la ville s'écroulèrent sur les fuyards, qui restèrent sous les décombres au nombre de vingt-cinq mille. Benadad et ses officiers ne sauvèrent leur vie qu'en implorant, la corde au cou, la clémence du vainqueur.

Mais le cœur d'Achab était vendu à l'iniquité. Au lieu de remercier le Seigneur d'un bienfait auquel il n'avait aucun droit, il fit alliance, contre la volonté de Dieu, avec ce même Benadad, l'ennemi acharné du peuple d'Israël, et menaça même de ses vengeances les prophètes qui osaient lui reprocher cette alliance. Ne pensant plus qu'à jouir du fruit de ses triomphes, il voulut égaler en magnificence les grands rois de Juda, David et Salomon, embellit les temples de ses dieux, et se fit construire à Samarie un superbe palais d'ivoire. A Jezraël il agrandit le beau palais qui faisait les délices de la reine Jézabel, entreprise qui poussa ces deux criminels à commettre un nouveau forfait plus révoltant que tous les autres. Comme les jardins et dépendances du palais étaient limités par un vignoble appartenant à un homme de Jezraël, nommé Naboth, le roi convoita cette propriété :

— « Cède-moi ta vigne, dit-il un jour à Naboth, j'en ferai mon jardin potager. Je t'en donnerai une meilleure, ou si tu l'aimes mieux, je t'en paierai le prix en argent. »

En bon et fidèle israélite, Naboth ne pouvait consentir à enfreindre la loi de Moïse qui défendait aux familles d'aliéner leurs biens.

— « A Dieu ne plaise, répondit-il au roi, que je vende jamais l'héritage de mes pères! »

Achab rentra dans son palais, hors de lui, blême de colère. La parole de Naboth : « Je ne vendrai jamais l'héritage de mes pères, » retentissait à son oreille comme un sanglant affront. Il se mit à table, mais bientôt il tourna le visage du côté de la muraille, et refusa de manger. Sur ces entrefaites, la reine Jézabel entra dans la salle et voulut savoir la cause de son chagrin. Il finit par le lui avouer :

— « J'ai demandé à Naboth de me céder sa vigne, moyennant un échange, et il me l'a refusée!

— Que vous êtes un grand roi, lui dit en raillant l'infâme phénicienne, et que vous excellez dans l'art de gouverner un peuple! Rassurez-vous et prenez tranquillement votre repas : moi, je vous donnerai la vigne de Naboth. »

Elle écrivit des lettres, scellées du sceau royal, aux magistrats de la cité de Jezraël, dignes en tout de leur reine. « Promulguez un jeûne solennel, leur disait-elle, comme s'il s'agissait d'un crime à expier. Au jour fixé, vous ferez comparaître Naboth devant l'assemblée du peuple. Là, deux faux témoins, subornés par vous, l'accuseront d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi. Vous le ferez ainsi condamner, traîner hors la ville, et lapider par le peuple. » La perfide connaissait bien la loi de Moïse : « Tout homme qui aura blasphémé contre Dieu, sera lapidé par le peuple. Deux témoins suffiront pour établir le fait. » Elle savait aussi à quel prix se vendaient les juges, depuis qu'on adorait en Israël Astaroth et Baal.

Les magistrats se conformèrent aux ordres de la reine. Ils publièrent un jeûne d'expiation, traduisirent Naboth au tribunal du peuple, où deux témoins payés par eux, deux fils de Satan, l'accusèrent d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi. Le pauvre vieillard eut beau protester, il n'en fut pas moins condamné et assommé à coups de pierres. Ses fils subirent le même sort, comme ayant

participé au crime de leur père. Aussitôt après l'exécution, les chefs de la cité en informèrent la reine Jézabel : « La lapidation vient d'avoir lieu, disaient-ils, Naboth n'est plus. » Et la reine, souriante et joyeuse, alla trouver Achab : « Rien ne vous empêche, lui dit-elle, d'ajouter à vos jardins la vigne de Naboth, car Naboth est mort. » Achab descendit donc, joyeux aussi, dans la vigne si longtemps convoitée, pour en prendre possession.

Or, au moment où il allait mettre le pied dans l'héritage de Naboth, le roi recula comme devant une apparition vengeresse : le prophète Élie, silencieux et sévère, l'attendait près de l'enclos.

— « As-tu à te plaindre de moi? lui dit Achab en tremblant.

— O roi vendu à l'iniquité, j'ai à te reprocher les crimes que tu ne cesses de commettre contre le Seigneur. Écoute donc la sentence de Jéhovah : Tu as immolé le juste pour le dépouiller ensuite : les chiens de Jezraël lécheront ton sang là où ils ont léché le sang de Naboth. Un déluge de calamités va fondre sur toi ; ta famille périra jusqu'au dernier de tes rejetons, comme celle de Jéroboam, comme celle de Baasa, parce que tu n'as cessé de provoquer ma colère en poussant mon peuple au péché ; Jézabel, ta femme, qui t'a fait commettre tant d'abominations, sera dévorée par les chiens sur les remparts de Jezraël. Ainsi sera puni Achab, l'odieux contempteur de Jéhovah, l'exécrable tyran qui n'a pas craint de relever de la poussière où le Seigneur les avait ensevelis, les dieux et les idoles des Amorrhéens. »

Les paroles du prophète résonnaient dans l'âme d'Achab comme autant de coups de tonnerre. Il eût voulu répondre à cet exposé de ses crimes par une parole de repentir, mais déjà Élie avait disparu. Le malheureux roi déchira ses vêtements en signe de pénitence, se couvrit d'un cilice, se mit à jeûner, à coucher sur la dure, à marcher tête baissée dans l'attitude d'un suppliant, afin de désarmer la colère

de Dieu. Et sa douleur était sincère, car le Seigneur en fut touché. « Tu vois, dit-il un jour à Élie, comme Achab s'est humilié devant moi. A cause de son repentir, je différerai l'exécution de mes décrets jusqu'après sa mort. »

Hélas ! la conversion des grands coupables dure souvent autant que le danger dont ils sont menacés. Comme les malheurs prédits se faisaient attendre, Achab oublia le Seigneur et s'abandonna au péché comme par le passé.

IV

CHAR DE SANG ET CHAR DE FEU

A. M. 3107 — A. C. 894.

Trois années s'étaient écoulées depuis la dernière guerre contre les Syriens, lorsque le roi de Juda, le trop généreux Josaphat, vint à Samarie rendre visite à son allié le roi d'Israël. Celui-ci profita de la présence du roi de Juda pour organiser des fêtes, immoler de nombreuses victimes, et surtout combiner une expédition contre les Syriens, dans le but de leur reprendre la ville de Ramoth-Galaad, au delà du Jourdain, qu'ils détenaient toujours comme une menace. Un jour qu'il s'entretenait de ce projet avec ses officiers en présence du roi de Juda, Achab lui posa cette question :

— Ne nous aiderez-vous pas à combattre nos ennemis, qui sont aussi les vôtres ?

— Le roi de Juda, sa cavalerie, ses hommes de pied, sont à votre service, répondit Josaphat : ne formons-nous pas un seul et même peuple? Seulement, avant de nous engager, il serait bon de consulter le Seigneur.

Achab s'empressa d'accepter cette idée, qui devait, selon lui, entraîner le peuple. Il rassembla bien vite de Samarie et des environs quatre cents prophètes de Baal dont il était parfaitement sûr, et pour donner plus de solennité à la consultation, fit dresser deux trônes pour les deux souverains devant la porte de la cité ! Le jour fixé, au milieu

d'une foule immense, les deux rois prirent place sur les trônes dans tout l'éclat de leur majesté, et les quatre cents prophètes parurent devant eux.

— « Dois-je attaquer Ramoth-Galaad ou rester en paix? demanda Achab.

— Attaquez hardiment, répondirent tout d'une voix les prophètes : Dieu livrera la cité dans vos mains. »

Pour impressionner plus vivement l'assemblée, leur chef, Sédécias, se présenta devant les rois, le front orné de deux cornes de fer qu'il agitait comme un taureau furieux : « Ainsi, hurlait-il, vous secouerez les Syriens et les détruirez. » Mais ces clameurs et ces démonstrations ne rassuraient pas le pieux Josaphat :

— « N'y a-t-il pas, dit-il, dans cette assemblée, un prophète de Jéhovah que nous puissions interroger?

— Il y a bien à Samarie, répondit Achab, un nommé Michée, fils de Semla, mais que j'ai horreur de consulter, car il ne me prédit jamais que des calamités.

— Roi d'Israël, il ne faut point parler de la sorte, » répliqua Josaphat d'un air sérieux.

Par respect pour son hôte, Achab envoya chercher Michée. Chemin faisant, l'envoyé eut soin de faire connaître au prophète les réponses de Baal, en le suppliant de ne pas les démentir. Mais Michée lui signifia qu'il serait l'écho fidèle des paroles de Jéhovah. Il se présenta donc devant Achab, qui lui demanda comme à ses prophètes :

— « Dois-je attaquer Ramoth-Galaad ou rester en paix?

— Allez, ô roi! s'écria Michée sur le ton emphatique des fils de Baal, le succès est assuré, le Seigneur livrera la ville entre vos mains.

— Je t'adjure au nom de Jéhovah, lui dit le roi piqué au vif, de laisser ce ton railleur et de me dire la vérité.

— J'ai vu, reprit Michée gravement et solennellement, j'ai vu les enfants d'Israël dispersés dans la montagne comme des brebis sans pasteur et Dieu disait : Ils n'ont plus de chef; que chacun retourne dans sa maison.

— Ne vous avais-je point averti, fit observer Achab en s'adressant à Josaphat, que vous alliez entendre un prophète de malheurs? »

Mais Michée continua sans s'apercevoir de l'interruption :

— « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône au milieu de sa cour. Il demandait à ses anges qui se chargerait d'entretenir le roi d'Israël dans son illusion de reprendre Ramoth-Galaad. Plusieurs exposaient leurs idées sur ce point, mais un de ces esprits soutint que le meilleur moyen de le tromper, c'était de laisser parler les prophètes de Baal ses conseillers intimes, et le Seigneur lui donna raison. Voilà comment, ô roi, vos prophètes, inspirés par l'esprit de mensonge, vous parlent de victoire pendant que Jéhovah prépare votre ruine. »

A ces mots, Sédécias, outré de colère, s'élança sur le prophète et le frappa à la joue :

— « A t'entendre, vociféra-t-il, l'Esprit nous a tous abandonnés, toi seul es son interprète !

— Tu le sauras bientôt, répondit Michée, quand tu passeras d'une cachette dans une autre pour te soustraire aux vengeances du peuple. »

Achab, non moins furieux que ses prophètes, profita du tumulte pour mettre fin à cette scène.

— « Qu'on emmène ce maniaque, dit-il à ses officiers, qu'on le garde en prison, et qu'on lui mesure rigoureusement le pain et l'eau jusqu'à mon retour dans cette capitale.

— Si tu remets les pieds dans cette capitale, lui cria Michée, je consens à passer pour un faux prophète. Peuple, vous êtes tous témoins de ma prédiction. »

Les deux rois n'en franchirent pas moins le Jourdain pour assiéger Ramoth-Galaad. Cependant, inquiet et troublé, Achab n'osa point paraître à la tête de ses troupes sous son costume royal, de peur d'attirer sur lui l'attention de l'ennemi. Josaphat seul parut en roi sur son char de

guerre, ce qui faillit lui coûter cher, car les officiers syriens ayant reçu l'ordre de diriger tous leurs coups sur Achab, prirent Josaphat pour le roi d'Israël, et le serrèrent de si près qu'il se crut perdu. Dans sa détresse, il appela Jéhovah à son secours. A ce mot, reconnaissant leur méprise, les Syriens se dirigèrent d'un autre côté. Un des leurs banda son arc et, sans viser qui que ce soit, lança sa flèche au hasard au milieu des bataillons ennemis. La flèche alla frapper Achab entre le poumon et l'estomac. « Tourne bride, dit-il à son écuyer, et tire-moi de la mêlée : Je me sens grièvement blessé. » On était au plus fort du combat. L'écuyer tenta vainement de regagner la tente royale, de sorte que le sang qui coula de la blessure inonda les montants du char, et le malheureux roi expira vers le soir, laissant les Syriens maîtres du champ de bataille. Au coucher du soleil, un héraut d'armes sonna de la trompette et cria aux enfants d'Israël : « Que chacun retourne dans sa demeure, au sein de sa tribu. »

Ainsi mourut l'impie Achab. Bientôt on vit arriver à Samarie le char de sang, traînant le cadavre du roi. Quand on l'eut enseveli dans le tombeau de son père Amri, ses serviteurs lavèrent le char, ainsi que les rênes ensanglantées, à la piscine établie en dehors de la cité, et les chiens vinrent y lécher le sang d'Achab en ce même lieu où ils avaient léché le sang de Naboth.

Mais ce n'était là que le commencement des représailles divines. Ochosias, le digne fils d'Achab et de Jézabel, renouvela leurs impiétés devant le Seigneur. Dieu anéantit ses flottes dans une tempête, souleva contre lui les tribus de Moab, jusque-là tributaires d'Israël, et le cloua, par suite d'une chute, sur un lit de douleur. Au lieu de crier grâce, Ochosias envoya des messagers au temple d'Accaron, en pays philistin, pour consulter Béelzébud au sujet de sa maladie. C'en était trop : un ange de Dieu mit sur leur chemin le prophète Élie, qui les arrêta par cette apostrophe indignée : « N'y a-t-il plus de Dieu en Israël qu'il

vous faille consulter le Dieu d'Accaron? Allez dire à votre maître le décret de Jéhovah : Tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es couché : la mort est à ta porte. » Saisis d'épouvante, les envoyés d'Ochosias reprirent le chemin du palais.

— « Pourquoi revenez-vous? leur dit le roi.

— Un inconnu nous l'a commandé au nom de Dieu. N'y a-t-il plus de Dieu en Israël, a-t-il dit, que vous alliez consulter le dieu d'Accaron? Annoncez au roi qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est couché.

— Pouvez-vous me dépeindre la figure et l'accoutrement de cet homme?

— C'est un vieillard à barbe longue, couvert d'une peau de chèvre.

— Élie de Thesbé! » s'écria le roi pâle de colère.

Aussitôt il dépêcha un de ses capitaines, accompagné de cinquante hommes, à la poursuite du prophète. L'officier aperçut Élie assis au sommet d'un rocher.

— « Homme de Dieu, dit-il en ricanant, de par l'ordre du roi descends au plus vite.

— Si je suis un homme de Dieu, lui répondit Élie, que le feu du ciel descende sur tes hommes et sur toi. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un tourbillon de flammes dévora le capitaine et ses compagnons.

Une seconde escouade, aussi insolente que la première, eut le même sort. Ochosias en expédia une troisième; mais l'officier qui la commandait, averti par cette double expérience, se prosterna devant le prophète et lui parla en suppliant :

— « Homme de Dieu, dit-il, ayez pitié de nous. Le feu du ciel a dévoré ceux qui nous ont précédés : je vous en conjure, épargnez-nous. »

Alors, sur l'avis d'un ange, Élie consentit à descendre de son rocher, et à suivre l'officier au palais. Là, il signifia au roi la sentence du Seigneur : « Parce que tu as envoyé consulter Béelzébud, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y

avait plus de Dieu en Israël, tu ne descendras plus du lit sur lequel tu es étendu. » Quelques jours après, Ochosias expirait.

Les autres prophéties touchant la maison d'Achab allaient s'accomplir, mais Élie ne devait pas en voir l'entière exécution. Depuis quelque temps déjà les prophètes, ses disciples, prévoyaient son ascension glorieuse. Sortant un jour de Galgala, Élie dit à Élisée, son fidèle serviteur : « Demeure ici, le Seigneur m'appelle à Béthel. » Mais Élisée protesta qu'il ne le laisserait point aller seul. A Béthel, les prophètes entretinrent Élisée de la prochaine disparition de leur maître : il les pria de garder le silence sur ce sujet. Après avoir pris congé de ses disciples de Béthel, Élie dit à Élisée « Demeure ici, Dieu m'appelle à Jéricho. » Mais Élisée protesta de nouveau qu'il l'accompagnerait partout où il irait. Le prophète visita ses disciples de Jéricho, puis il dit à Élisée : « Reste ici, Dieu m'appelle au Jourdain. » Pour la troisième fois, Élisée protesta qu'il s'attacherait aux pas de son maître.

Ils marchaient donc silencieusement vers le Jourdain, suivis de loin par une troupe de leurs disciples. Arrivé sur le bord du fleuve, Élie prit son manteau, le roula, en frappa les eaux qui se divisèrent à l'instant, et tous deux passèrent à pied sec par ce chemin miraculeux.

Sur l'autre rive, Élie dit à son fidèle serviteur :

— « Demande-moi, avant notre séparation, la grâce que tu désires de moi.

— Maître, dit Élisée, laissez-moi votre double esprit de prophétie et de miracle.

— Tu demandes là une grande faveur, reprit Élie. Cependant si tu peux me suivre du regard quand je serai enlevé loin de toi, tu sauras que cette faveur t'est accordée; si tu me perds de vue aussitôt, c'est que Dieu te refuse cette grâce. »

Tout en continuant ces doux entretiens, ils avançaient vers le mont Abarim, d'où Moïse quitta la terre, quand

tout à coup un char lumineux, traîné par des coursiers de feu, vint se placer entre les deux voyageurs. Élisée vit distinctement son maître s'élever sur ce char triomphal; son regard le suivit longtemps dans son ascension vers le ciel. « Mon père, mon père! criait-il en soupirant, adieu! O vous, le char d'Israël, vous le conducteur du peuple, adieu! » Et le tourbillon de flamme disparut à ses yeux. Alors, resté seul sur la terre, il déchirait ses vêtements, en proie à la plus vive douleur, quand il aperçut le manteau que le prophète avait laissé tomber à ses pieds comme un céleste héritage. Il s'en couvrit les épaules et reprit la route du Jourdain. A l'exemple de son maître il frappa les flots en invoquant le Dieu d'Élie, et les flots se divisèrent pour le laisser passer. Témoins du miracle, les disciples qui attendaient son retour, s'écrièrent : « L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. »

V

LE THAUMATURGE

A. M. 3108 — A. C. 893.

Le second fils d'Achab, Joram, avait remplacé sur le trône d'Israël, son frère Ochosias, mort après deux ans de règne. Moins mauvais que son père, moins esclave de l'infâme Jézabel, il proscrivit le culte de Baal, tout en conservant, pour empêcher toute relation avec Jérusalem, les deux veaux d'or de Jéroboam. Dieu allait frapper les derniers coups contre cette race obstinée dans le mal, mais après un suprême effort de sa miséricorde pour la ramener à lui. Élisée allait briller comme un flambeau divin aux yeux d'Israël et de son roi.

Dans une expédition contre Moab les trois rois alliés d'Israël, de Juda et d'Édom avaient voyagé sept jours dans le désert quand l'eau vint à manquer. Soldats et bêtes de somme allaient périr. Le pieux Josaphat ayant demandé s'il ne se trouvait point dans le camp un prophète de Jéhovah, des officiers répondirent qu'Élisée, le serviteur qui versait l'eau sur les mains d'Élie, suivait l'armée. Le prophète parut devant les princes; mais, en voyant le roi d'Israël, il lui demanda brusquement pourquoi dans cette extrémité il ne s'adressait point aux prophètes de son père et de sa mère. « Sans le respect que je porte à Josaphat, ajouta-t-il, je ne t'honorerais pas même d'un regard. Qu'on me chante sur le cinnor les louanges de Jéhovah. » Au son

des divines mélodies, l'Esprit de Dieu s'empara de lui : « Vous n'aurez, s'écria-t-il, ni orage, ni pluie, mais creusez une tranchée dans le lit desséché du torrent, et vous aurez de l'eau pour désaltérer soldats, chevaux et bêtes de somme. En outre, je vous annonce la victoire sur Moab. » L'armée, ainsi miraculeusement réconfortée, reprit sa marche en avant, puis écrasa les Moabites.

Dès ce jour on ne parla que des prodiges opérés par Élisée. Un jour qu'il gravissait péniblement les sentiers escarpés qui mènent à Béthel, les petits idolâtres de cette cité le poursuivirent avec acharnement : « Monte, tête chauve, criaient-ils, monte donc plus vite! » Se retournant vers ces tristes enfants, il les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt deux ours, sortis d'une forêt voisine, les mirent en pièces. Les éléments obéissaient au prophète comme à Dieu lui-même. A Jéricho, les habitants vinrent se plaindre à lui de l'insalubrité des eaux. Il jeta dans la source qui alimentait la ville et la campagne un boisseau de sel : « Le Seigneur a purifié ces eaux, dit-il, et désormais elles ne causeront ni la stérilité ni la mort. » L'événement vérifia cette prédiction.

Un de ses disciples, par un temps de famine, trouva dans les champs une sorte de vigne sauvage dont les fruits lui parurent propres à servir de nourriture, mais à peine ses compagnons en eurent-ils goûté qu'ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, c'est la mort qu'on vient de nous servir. » Élisée fit saupoudrer d'un peu de farine ce mets auquel personne ne pouvait toucher, et chacun le trouva excellent.

Plusieurs fois il lui arriva de multiplier les provisions à l'occasion de cette disette. Un fidèle israélite lui apporta un jour vingt petits pains d'orge et les prémices du blé nouveau. « Distribuez ces pains aux disciples, » dit Élisée à son serviteur. Et comme celui-ci observait qu'on ne pouvait avec si peu nourrir cent personnes : « Donnez ces pains, reprit-il, ils en mangeront tous, et il en restera » ; ce qui s'accomplit à la lettre.

Dans une autre circonstance, une pauvre veuve, obsédée par un créancier qui voulait lui prendre ses deux fils, vint se jeter à ses pieds. Le thaumaturge lui demanda : « Que vous reste-t-il pour subsister? — Rien qu'un peu d'huile, répondit-elle, à peine de quoi suffire à l'onction de mes funérailles. » Élisée lui commanda d'emprunter tous les vases de ses voisins : « Vous les remplirez, ajouta-t-il, avec les gouttes d'huile restées au fond de votre petite fiole. » En effet, assistée de ses fils, elle remplit tous les vases à cette source inépuisable, en vendit une partie pour payer ses créanciers, et vécut avec le reste.

Dans ses voyages fréquents au mont Carmel, il recevait l'hospitalité chez une personne très riche de Sunam. « Réservons à ce saint homme une chambre qui lui convienne, avait dit cette femme à son mari : un lit, une table, un siège, un flambeau. » A la prière d'Élisée, Dieu récompensa les charitables époux en leur donnant un enfant qu'ils n'espéraient plus. L'enfant grandit et mourut subitement par suite d'une insolation. La pauvre mère porta le cadavre sur le lit du prophète, courut au Carmel où il habitait alors, et s'écria en tombant à ses pieds : « Vous avais-je demandé cet enfant? » Elle n'en put dire davantage, mais Élisée comprit. Il se rendit à Sunam, s'étendit, comme autrefois Elie, sur le cadavre glacé, et l'enfant revint à la vie.

Cette suite de faits prodigieux porta sa réputation bien au delà des frontières d'Israël. Il arriva qu'un jour un officier syrien, nommé Naaman, très aimé du roi Benadad, fut atteint de la lèpre. « Si mon seigneur se trouvait à Samarie, lui dit par hasard une de ses jeunes esclaves israélites, le prophète le guérirait ! » Ayant eu connaissance de ce propos, Benadad envoya Naaman au roi Joram avec une lettre ainsi conçue : « Je vous envoie Naaman mon serviteur, pour que vous le guérissiez de sa lèpre. » — « Est-ce qu'il me prend pour un dieu? s'écria Joram, ou plutôt n'est-ce pas une nouvelle querelle qu'il me cherche? Il méditait sur cette étrange aventure, quand on vint lui

dire de la part d'Élisée : « Expédiez-moi le lépreux à Galgala, et l'on saura qu'il y a un prophète du vrai Dieu en Israël. » Naaman se rendit donc à la porte du prophète qui lui commanda d'aller se plonger sept fois dans les eaux du Jourdain, ce qui mécontenta gravement l'officier. « Est-ce que les eaux du fleuve de Damas ne valent pas celles du fleuve d'Israël? » Il voulait même reprendre le chemin de la Syrie ; mais, sur les instances de ses serviteurs, il se baigna sept fois dans le Jourdain, et la lèpre disparut complètement. Dans l'excès de sa joie, il revint avec son escorte se jeter aux pieds d'Élisée : « Maintenant, dit-il, je sais qu'il n'y a d'autre Dieu sur la terre que le Dieu d'Israël : A lui seul j'immolerai des victimes! » Puis il offrit au prophète des présents magnifiques que celui-ci refusa obstinément, au grand désespoir de son serviteur Giézi. Aussi quand Naaman, ayant pris congé d'Élisée, se trouvait déjà loin sur la route avec sa caravane, Giézi courut après lui et lui demanda, au nom de son maître, un talent d'argent pour l'entretien de disciples nouvellement arrivés. Naaman lui en donna deux, que le serviteur infidèle cacha soigneusement ; mais l'homme de Dieu avait vu toutes ses démarches : « Avec l'argent que tu viens de mendier, lui dit-il, tu peux acheter des oliviers et des vignes, des brebis et des bœufs, mais la lèpre de Naaman va te couvrir, toi et ta race, à jamais. » Et, de fait, à l'instant même, le corps de Giézi se recouvrit d'une lèpre blanche comme la neige.

Cependant la guérison de Naaman ne réconcilia pas l'intraitable Benadad avec le roi d'Israël. L'ayant attaqué de nouveau, il convint avec ses officiers de le surprendre dans une embuscade, mais Élisée, éclairé d'en haut, dévoila la ruse à Joram qui, prévenant l'ennemi, s'empara du poste désigné. Trois fois de suite il fit ainsi échouer les projets de Benadad.

— « Où donc est le traître qui livre tous mes secrets au roi d'Israël? dit le roi à ses officiers.

— Il n'y en a point d'autre qu'Élisée, répondirent-ils.

— Qu'on s'informe de sa demeure, et qu'on le fasse prisonnier. »

On apprit bientôt à Benadad qu'Élisée était à Dothaïn. Sans délai, une troupe de soldats d'élite investit la ville, de sorte que, le matin, le serviteur du prophète se prit à trembler. « Ne crains rien, lui dit Élisée, nos défenseurs sont plus nombreux que nos ennemis. » Et en effet le serviteur aperçut tout autour de son maître comme une immense armée de chars et de coursiers de feu. En même temps, à la prière d'Élisée, Dieu frappait de cécité la troupe syrienne. « Étrangers, leur dit Elisée allant vers eux, vous vous trompez de route, venez avec moi, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Et il les conduisit à Samarie, où leurs yeux s'ouvrirent. Joram voulait les mettre à mort, l'homme de Dieu leur fit donner des vivres et les renvoya chez eux.

Dans son exaspération, Benadad rassembla une grande armée et vint assiéger Samarie. Bientôt la famine fut extrême, au point que des mères mangèrent leurs enfants. L'ingrat Joram s'en prit à Elisée : « Dieu me foudroie, dit-il, si la tête de cet homme est encore demain sur ses épaules! » Et il s'élança vers la demeure d'Élisée avec une troupe de soldats. « Fermez la porte, dit le prophète, le fils de l'homicide Achab vient de donner l'ordre de me tuer. » De l'étage supérieur, il entendit les plaintes de Joram :

— « Jéhovah nous réduit à l'extrémité, disait-il, que pouvons-nous attendre de ce Dieu ?

— Écoute, lui dit le prophète, la parole de ce Dieu que tu outrages : Demain, à pareille heure, la mesure de farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie.

— Quand il pleuvrait des vivres, c'est absolument impossible, s'écria l'officier qui accompagnait Joram.

— Tu le verras cependant de tes yeux, reprit Élisée, mais tu n'en profiteras pas.

Or, cette nuit-là même, Dieu fit entendre aux oreilles

des Syriens comme un bruit tumultueux de chariots, de cavaliers, de gens de pied, qui s'étendaient dans la plaine. Dans leur stupéfaction, s'imaginant que ces troupes accouraient des nations voisines, peut-être même de l'Égypte, au secours du roi d'Israël, ils abandonnèrent leurs tentes, leurs chevaux, leurs mulets, et s'enfuirent au plus vite, uniquement préoccupés d'échapper à ces terribles ennemis. Le matin, des lépreux qui s'étaient introduits dans le camp syrien pour y trouver des vivres ou la mort, racontèrent qu'on n'y rencontrerait plus âme qui vive. Joram y envoya deux officiers qui, après avoir visité le camp, traversèrent la plaine jusqu'au Jourdain. Les routes étaient jonchées des dépouilles de l'ennemi, mais tous les Syriens avaient repassé le fleuve. A cette nouvelle, le peuple, ivre de joie, se mit à piller le camp abandonné, et l'on y trouva des provisions de toute espèce en telle abondance qu'en ce même jour la mesure de farine se vendait un sicle. Pour prévenir l'encombrement à la porte de la ville, Joram y plaça l'officier incrédule qui l'accompagnait la veille, mais la multitude affamée l'écrasa sous ses pieds. Ainsi se vérifia jusque dans ses moindres détails la prédiction d'Élisée.

VI

LE GLAIVE DE JÉHU

A. M. 3121 — A. C. 880.

Malgré ces interventions éclatantes de Jéhovah en faveur de son peuple, l'idolâtrie régnait toujours en Israël et venait même de s'implanter en Juda. Après vingt-cinq ans d'un règne prospère, le pieux Josaphat était descendu au tombeau, laissant derrière lui son fils Joram, l'époux et l'esclave de l'odieuse Athalie. Celui-ci livra le pays au culte de Baal et mourut bientôt au milieu d'atroces douleurs. Son fils Ochosias, idolâtre comme lui, le remplaça sur le trône alors que Dieu s'apprêtait à frapper la maison d'Achab.

Peu après la levée du siège de Samarie par les armées syriennes, le roi d'Israël, Joram, de concert avec le nouveau roi de Juda, Ochosias, recommença l'expédition contre Ramoth-Galaad, si fatale à son père. Gravement blessé dans un combat sous les murs de cette ville, il se fit transporter dans son palais de Jezraël, et comme le siège traînait en longueur, Ochosias laissa lui-même le commandement aux généraux pour aller visiter le royal malade.

La main de Dieu, qui dirige tous les événements, avait conduit elle-même ces deux princes dans ce palais de Jezraël, témoin de tant d'infamies.

En ce moment-là, sur l'ordre du même Dieu, le prophète Élisée disait à l'un de ses disciples : « Prends une fiole

d'huile, et rends-toi au camp de Ramoth-Galaad. Tu trouveras au milieu des chefs Jéhu, fils de Namsi; tu le feras sortir de la salle du conseil, et tu répandras l'huile sainte sur son front, en disant : « Jéhovah te sacre roi d'Israël. » Le disciple se mit en route et se présenta devant les officiers rassemblés en conseil.

— « Prince, dit-il, j'ai à te parler.

— A qui t'adresses-tu? lui demanda Jéhu.

— A toi. »

Jéhu sortit de l'appartement et vit non sans surprise, l'inconnu lui verser l'huile sur le front, puis lui signifier les volontés de Jéhovah : « Je te sacre roi d'Israël. Tu frapperas la maison d'Achab, afin de venger le sang de mes prophètes et de mes serviteurs. Cette maison, je l'exterminerai jusque dans ses derniers rejetons, comme celle de Jéroboam et de Baasa. Jézabel sera mangée par les chiens, et ses restes déshonorés seront privés de sépulture. » Sa mission remplie, le disciple disparut, et Jéhu rentra dans la salle du conseil, où les officiers lui demandèrent quel était le mystérieux personnage qui venait de l'entretenir. Jéhu raconta que cet envoyé de Jéhovah l'avait sacré roi d'Israël, et tous, à l'instant, jetant leurs manteaux sous ses pieds comme pour lui en faire un trône, sonnèrent de la trompette et se mirent à crier : Vive le roi Jéhu! Sans perdre de temps, suivi d'une nombreuse escorte, Jéhu prit le chemin de Jezraël, où se trouvaient les deux rois, Joram et Ochosias.

On vint dire à Joram que la sentinelle placée au haut de la tour signalait dans la plaine une troupe de cavaliers. Le roi envoya bien vite un de ses officiers demander des nouvelles du siège, mais Jéhu retint l'officier. Un second envoyé eut le même sort. Dans leur impatience, Joram et Ochosias s'élancèrent chacun sur leur char et rencontrèrent Jéhu près de la vigne de Naboth.

— « M'apportes-tu la paix ? lui dit le roi d'Israël.

— Il s'agit bien de paix, répondit Jéhu d'un ton terrible,

les abominations de ta mère Jézabel crient vengeance. »

Joram se vit perdu. « Ochosias, fuyons ! » cria-t-il en faisant retourner ses chevaux ; mais déjà Jéhu avait bandé son arc ; déjà la flèche, pénétrant entre les deux épaules, avait traversé le cœur du monarque, qui s'affaissa sur son char et expira. « Prends ce cadavre, dit Jéhu au capitaine de ses gardes, et jette-le dans le champ de Naboth. Il me souvient d'avoir entendu Elie dire au roi Achab, le père de celui-ci : ce champ a vu couler le sang de Naboth, il verra couler le sang de tes fils. Que la parole de Jéhovah s'accomplisse ! »

Ochosias fuyait à travers les jardins du palais, Jéhu donna l'ordre de le poursuivre et de le tuer aussi sur son char. Déjà il allait gravir la colline de Caver, dans la tribu de Manassé, lorsqu'une flèche l'atteignit et le blessa mortellement. On le traîna dans la ville de Mageddo, où il rendit le dernier soupir.

Pendant ce temps, Jéhu poursuivait sa marche triomphale vers Jezraël. La reine Jézabel pompeusement parée, les paupières fardées, les cheveux chargés de bijoux, prit place à une fenêtre devant laquelle devait passer le cortège. A peine Jéhu avait-il franchi la porte de la ville qu'elle s'écria :

« Plus de paix pour le nouveau Zambri, pour le meurtrier de son maître. » Jéhu leva les yeux, reconnut Jézabel, et fit signe aux officiers qui entouraient la reine de la jeter par la fenêtre. Sans pitié pour celle qu'ils encensaient tout à l'heure, les officiers la précipitèrent sur le sol. Son sang jaillit sur les murs, les chevaux piétinèrent son cadavre, et la foule maudit une dernière fois la cruelle Jézabel. Toutefois, après le festin qui termina cette journée, Jéhu, se souvenant que Jézabel était fille de roi, commanda de lui donner la sépulture, mais ses envoyés ne trouvèrent plus que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains : les chiens avaient dévoré Jézabel, et ses restes gisaient sur la terre comme du fumier. « Ainsi l'avait prédit Élie, s'écria Jéhu, ainsi Dieu s'est vengé de l'infâme Jézabel ! »

Maître de Jezraël, Jéhu ne l'était point encore de la capitale. Avant de s'y rendre, il écrivit aux magistrats de cette cité que s'ils choisissaient pour roi un descendant d'Achab, ils n'avaient qu'à se préparer au combat. L'assemblée des anciens lui répondit qu'ils acceptaient Jéhu pour maître. « En ce cas, dit-il, je vous commande de m'apporter ici les têtes de tous les descendants d'Achab. Soixante-dix princes de la famille royale furent égorgés. On porta leurs têtes à Jéhu, qui les fit placer en deux monceaux aux deux côtés de la porte de Jezraël. Alors seulement il prit la route de Samarie.

A quelque distance de la cité, il vit arriver au-devant de lui un vénérable vieillard, Jonadab, fils de Réchab, bien connu de tous les habitants pour son amour de Jéhovah et sa haine des idoles. Afin de réagir contre la dissolution des mœurs et la passion des biens terrestres, lui, ses fils et ses disciples ne buvaient point de vin, ne s'attachaient point au sol, mais vivaient sous la tente comme des voyageurs. On les appelait Réchabites, du nom du père de Jonadab. En apercevant l'anachorète, Jéhu fit arrêter son char.

— « Ton cœur est-il avec moi? lui dit-il.

— Mon cœur est avec toi, répondit Jonadab.

— Alors donne-moi la main. »

Jéhu prit la main du vieillard, et le fit placer à ses côtés sur son char.

— « Viens avec moi, dit-il, tu seras témoin de mon zèle pour la gloire de Jéhovah. »

En effet, quelques jours après son installation dans sa capitale, le nouveau roi convoqua tout le peuple à une grande solennité religieuse, dans laquelle il voulait montrer, disait-il, comment on doit honorer Baal. Il invitait donc tous les prophètes, prêtres et ministres de Baal à cette cérémonie qu'il rendait obligatoire pour tous, sous peine de mort. Des hérauts publièrent cette proclamation dans tout le royaume. Prêtres et prophètes accoururent donc au jour fixé, revêtirent les insignes de leurs fonctions,

et prirent place dans le temple, qui se trouva complètement rempli. Jéhu parut alors à la porte du vestibule; « Assurez-vous, dit-il aux sacrificateurs, qu'il n'y a dans l'enceinte sacrée que les ministres de Baal. Si vous rencontrez un prêtre de Jéhovah, mettez-le dehors. ».

Quatre-vingts soldats gardèrent alors l'entrée du temple avec ordre de ne laisser sortir aucun de ceux qui s'y trouvaient renfermés. « Vous me répondrez sur votre tête, leur dit Jéhu, de l'évasion d'un seul. » Or, quand les sacrifices furent terminés, il donna l'ordre à ses soldats d'entrer dans le temple et d'égorger tous ces adorateurs de Baal. « Que pas un n'échappe! » s'écria-t-il d'un ton sévère et menaçant. Les soldats se précipitèrent sur les prêtres et prophètes de Baal, les massacrèrent aux pieds de leur dieu, et traînèrent leurs cadavres hors des murs. De là ils allèrent sur un monticule voisin renverser et détruire l'idole qu'on y avait érigée. Enfin ils mirent le feu au temple, et ainsi disparut, avec son dieu et avec ses prêtres, ce monument d'impiété qui souillait depuis si longtemps la terre sainte de Jéhovah.

De toute la famille d'Achab il ne restait plus que sa fille Athalie, l'odieuse usurpatrice du trône de Juda. Dans sa rage impie, elle donna l'ordre d'égorger tous les enfants d'Ochosias, afin d'anéantir la race de David en même temps que Jéhovah exterminait la race d'Achab. Mais il n'est donné ni aux rois ni aux reines de prévaloir contre les décrets de Dieu. Pendant qu'on immolait les enfants d'Ochosias, sa sœur, Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada, réussit à emporter le plus jeune des princes, nommé Joas, et à le cacher avec sa nourrice dans les dépendances du temple, où pendant six années elle prit soin de son éducation. Comme personne ne soupçonnait l'existence du royal enfant, Athalie posa la couronne sur sa tête, et, nouvelle Jézabel, déclara la guerre, au nom de son dieu Baal, à tous les adorateurs de Jéhovah.

Or, quand l'enfant eut atteint l'âge de sept ans, le grand

prêtre Joïada crut que le moment était venu de révéler son secret. Le peuple détestait Athalie, il acclamerait sûrement le rejeton de David, mais comment arracher à la reine sa couronne usurpée ? Joïada confia ses projets sous la foi du serment à cinq officiers de l'armée royale. Ceux-ci parcoururent les villes du royaume, invitant les prêtres, les lévites, les chefs des principales familles à se réunir au temple. Là, le grand prêtre, après leur avoir fait prêter serment de fidélité, les introduisit près de l'enfant mystérieux : « Voilà votre roi, leur dit-il, celui qui doit, d'après la volonté formelle de Jéhovah, monter sur le trône de David ! » Des larmes coulaient de tous les yeux.

Pour assurer le succès de la conjuration, le pontife divisa les initiés en trois sections. La première composée des prêtres et des lévites en fonction, devait garder le temple, et spécialement la personne du roi; la seconde, surveiller le palais d'Athalie; la troisième, défendre la grande porte de l'Orient. Les rôles assignés à ses défenseurs, Joïada leur distribua les lances, les boucliers, les glaives, déposés par David dans l'intérieur du temple.

Le jour fixé pour le couronnement était un jour de sabbat. Dès le matin, les conjurés vinrent se ranger, glaive en main, depuis le côté droit du temple jusqu'à la gauche de l'autel des holocaustes. Un peuple immense encombrait les parvis. Joas prit place sur un trône; puis le grand prêtre posa sur sa tête le diadème de David et versa sur son front l'huile de l'onction royale. Alors de toutes les parties du temple s'éleva une puissante et formidable clameur : « Vive le roi! vive le roi! » Ces cris, mille fois répétés, joints aux cris du peuple qui accourait de tous les points de la cité, mirent en émoi le palais royal. Ne sachant ce qui se passait, Athalie entra précipitamment dans le parvis du temple. A la vue du jeune roi debout sur son trône, entouré des princes, des officiers, des lévites en armes, de toute cette foule qui mêlait ses acclamations au son des trompettes guerrières, elle déchira ses vêtements, et s'é-

cria : « Trahison! » Mais, sur l'ordre du grand prêtre, les centurions se saisirent de l'usurpatrice : « Qu'on la traîne hors de l'enceinte sacrée, s'écria le pontife, afin que son sang ne souille pas la maison de Dieu, et que le glaive lui fasse enfin expier ses crimes. Si quelqu'un ose la suivre, qu'il périsse avec elle ! »

Les soldats la traînèrent hors du temple, et l'immolèrent sur le seuil même de son palais, à la porte dite des Cavaliers. Le même jour, après avoir promis fidélité à Dieu et au roi, le peuple renversa les autels de Baal, rasa son temple, et mit à mort le prêtre idolâtre Mathan, dont la reine avait fait son conseiller.

La famille d'Achab avait cessé d'exister : les prophéties étaient accomplies.

VII

MORT D'ÉLISÉE

A. M. 3165 — A. C. 836.

Les dernières années d'Élisée furent attristées par de nouvelles impiétés, suivies de nouveaux désastres pour sa patrie. Après avoir été l'instrument des vengeances de Dieu contre la famille d'Achab, le roi Jéhu recula devant l'abolition du schisme et la destruction des veaux d'or qu'avait élevés Jéroboam. Son fils Joachaz imita sa conduite. A Jérusalem, le nouveau roi de Juda, Joas, se montra reconnaissant envers le Seigneur aussi longtemps que vécut le saint pontife Joïada. Zélé pour la gloire de Jéhovah, il s'occupa de restaurer son temple abandonné et profané sous les règnes précédents. Mais à peine le saint vieillard fut-il descendu au tombeau que, sollicité par les grands d'Israël, Joas releva les autels de Baal et d'Astarté. Zacharie, le fils de Joïada, ayant protesté en sa qualité de grand prêtre contre ce crime monstrueux, fut lapidé par le peuple en présence du roi. Avant de mourir, il jeta aux meurtriers cette parole terrible : « Jéhovah, témoin de ma mort, saura bien la venger! »

Le vengeur, c'était Hazaël, roi de Syrie, dont Élisée avait, quelques années auparavant, prophétisé les futures grandeurs. N'étant encore que simple officier du roi Benadad, Hazaël vint un jour supplier l'homme de Dieu de guérir son maître. Élisée arrêta longtemps son regard sur

cet étranger qu'il ne connaissait pas, puis il se mit à fondre en larmes.

— « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il? demanda le syrien.

— Parce que je sais, répondit le prophète, les malheurs dont tu vas accabler ma patrie. Tu incendieras nos cités, tu massacreras nos guerriers, tu égorgeras nos petits enfants.

— Et qui suis-je, moi ver de terre, reprit Hazaël, pour opérer de si grandes choses?

— Toi, s'écria Élisée, tu seras roi de Syrie. »

En effet, quelque temps après, Hazaël s'emparait de la couronne et s'élançait, suivi de ses armées, contre les prévaricateurs d'Israël et de Juda. Les tribus de Gad, de Ruben et de Manassé le virent passer comme un véritable fléau de Dieu. Il taillait en pièces les guerriers, écrasait les femmes et les enfants sous les roues de ses chariots de guerre, et semait partout la désolation et les ruines. Après avoir passé le fleuve, il vainquit le roi d'Israël en plusieurs rencontres, broyant ses bataillons comme la meule broie un grain de sable. La plupart des princes de Juda tombèrent aussi sous ses coups, et l'infortuné Joas ne fut épargné qu'à la condition de livrer à l'envahisseur toutes les richesses du temple et du palais royal.

Élisée vécut assez longtemps pour contempler de ses yeux la réalisation de ses prophéties. Mais Dieu eut pitié de sa douleur, et lui ménagea une consolation avant de l'appeler à lui. Le petit-fils de Jéhu, nommé aussi Joas, parut comprendre la leçon des événements. Il s'attacha au vieux prophète, qui bientôt vit en lui un libérateur. Un jour, le jeune roi apprit que l'homme de Dieu, couché sur un lit de douleur, s'apprêtait à quitter la terre. Aussitôt il accourut, les yeux baignés de larmes.

— « O mon père, s'écria-t-il, vous le guide et le char d'Israël, est-il donc vrai que vous allez nous quitter? »

Le prophète, attendri, considère quelque temps le jeune

roi sans répondre à sa question, puis il lui dit brusquement.

— « Apporte-moi un arc et des flèches. »

Joas déposa sur le lit du vieillard un arc et un carquois.

— « Étends la main sur cet arc, reprit Élisée. »

Le roi étendit les mains, et le prophète posa ses mains tremblantes sur celles du roi.

— « Maintenant, dit-il, ouvre la fenêtre du côté de l'orient, ajuste une flèche sur la corde de l'arc, et lance-la devant toi. »

Le roi lança la flèche.

— « C'est la flèche de Jéhovah, s'écria le prophète, c'est la flèche du salut contre la Syrie. Prends une poignée de flèches, et dirige tes coups sur le sol en face de toi. »

Joas lança trois flèches et s'arrêta.

— « Tu remporteras contre les Syriens une triple victoire, » lui dit Élisée.

Quelque temps après cette prophétie, le saint vieillard expira, et l'on ensevelit son corps dans un sépulcre de Samarie. Or Dieu voulut montrer combien il aimait son serviteur. Cette année-là même, une famille samaritaine rendait les honneurs funèbres à l'un de ses membres quand, près du sépulcre d'Élisée, le cortège fut attaqué par des brigands moabites. Les porteurs jetèrent le cadavre sur la tombe d'Élisée, et s'enfuirent, mais à peine le mort eut-il touché aux ossements du prophète qu'il retrouva la vie. Quant au roi Joas, il vainquit Hazaël en trois batailles rangées, et lui reprit l'une après l'autre toutes les cités enlevées à son père et à son aïeul.

Ainsi passèrent sur la terre les deux grands messagers de Jéhovah aux prévaricateurs d'Israël : Élie, l'homme de feu, à la parole flamboyante, et Élisée, son disciple. « D'un mot Élie fermait le ciel, amenait la famine sur la terre, ou déchaînait la foudre sur la tête des coupables. Quel homme égalera jamais ta gloire, prophète sublime! Toi qui ressuscitais les morts, brisais le sceptre des rois, et

recevais sur l'Horeb les décrets de Jéhovah! Tu as quitté la terre, emporté par des coursiers de feu sur un char de lumière, mais tu reviendras à la fin des temps pour fléchir la colère du Seigneur et rétablir dans leur héritage les tribus d'Israël! Et le disciple hérita de l'Esprit du maître : nul prince ne fit trembler Élisée, nulle puissance humaine ne triompha de son courage, nulle menace ne le détourna de sa route. Sa vie fut semée de prodiges, sa mort féconde en miracles [1]. » Béni soit à jamais Jéhovah, le Dieu puissant qui donna au monde Élie et Élisée!

1. Eccli., XLVIII, 1-15.

LIVRE DOUZIÈME

ISRAEL CAPTIF A NINIVE

JONAS ET TOBIE

I

UN PROPHÈTE A LA MER
NINIVE PÉNITENTE

A. M. 3197 — A. C. 803.

Cent cinquante années s'étaient écoulées depuis qu'Israël avait renié la religion de ses pères pour adorer les veaux d'or de Jéroboam. En vain les prophètes Élie et Élisée avaient-ils multiplié les miracles et les menaces pour ramener les transfuges aux autels du vrai Dieu; en vain Jéhovah lui-même avait-il frappé de sa foudre les trois dynasties idolâtres de Jéroboam, de Baasa et d'Achab : rois et peuple s'opiniâtraient dans leur révolte insensée. Le chef de la quatrième dynastie, Jéhu, se fit l'exécuteur des vengeances divines contre la maison d'Achab et Jézabel, mais il refusa d'abattre les idoles de Dan et de Béthel. Son fils, Joachaz, en punition de la même impiété, vit son royaume envahi par Hazaël, le roi de Syrie, et ravagé si cruellement et si complètement qu'il en mourut de chagrin en versant des larmes de repentir. Touché de compassion pour ce malheureux peuple qui n'avait plus un seul appui sur terre, Dieu livra Hazaël aux mains du

fils de Joachaz, le jeune et vaillant Joas, qui remporta sur son ennemi trois grandes victoires et délivra Israël de son joug odieux. Joas triompha même d'Amazias, l'orgueilleux roi de Juda, qui l'avait insolemment provoqué à une rencontre. Il le battit, le ramena captif à Jérusalem, dans laquelle il fit entrer son armée victorieuse, par une brèche de quatre cents coudées, et lui imposa un dur tribut. Et cependant il s'obstina dans le schisme comme ses prédécesseurs, au mépris du grand Dieu qui l'avait comblé de bienfaits. Son fils, Jéroboam II, un des plus grands princes qui aient régné sur Israël, acheva son œuvre d'émancipation. Il poussa ses conquêtes jusqu'à Damas qu'il rendit tributaire à son tour, et fit respecter ses frontières depuis Emath, au nord de la Palestine, jusqu'aux rivages de la mer Morte. Mais, bien que ses succès inespérés lui eussent été prédits par Jonas, le prophète de Jéhovah, il n'en témoigna aucune reconnaissance à son bienfaiteur. Au contraire, semblable au premier Jéroboam qu'il semblait avoir pris pour modèle, il se jeta, comme lui, dans tous les crimes et les excès qu'engendre l'impiété unie à la corruption. Cette fois Jéhovah leva les yeux sur la verge qui devait châtier les rebelles : cette verge, c'était Assur.

L'empire d'Assur, vieux déjà de mille ans, comme celui de Babylone, éclipsait alors par sa puissance tous les royaumes de la terre. Ninive, sa capitale, agrandie et embellie de siècle en siècle, avait sept lieues de long, trois de large, et dix-huit de circonférence. Il fallait trois jours de marche pour en faire le tour. Sur ses murs, hauts de cent pieds, trois chariots pouvaient marcher de front. Bâtie sur le fleuve du Tigre, défendue par les quinze cents tours qui dominaient ses murailles, la grande cité, fière de son million d'habitants, paraissait imprenable. Aussi ses rois, vicaires des dieux et surtout d'Assur, réputé le plus puissant des dieux, se croyaient les maîtres du monde. Après avoir réduit sous leur domination les états compris entre le Tigre et l'Euphrate, ainsi que les peuples des

hauts plateaux de l'Asie, ces intrépides conquérants tournaient maintenant les yeux vers l'occident, c'est-à-dire vers Damas, Tyr, Samarie, Jérusalem, Memphis.

C'était cet empire colossal que Dieu avait choisi pour infliger à son peuple le châtiment qu'il méritait. Mais avant d'employer les fils d'Assur à son œuvre de correction et de régénération, il voulut se faire connaître à eux, et les préparer pour ainsi dire à leur mission. Comme tous les peuples païens, les Assyriens outrageaient la nature par toutes sortes de dissolutions et de débauches : il leur envoya un prophète pour leur prêcher la pénitence.

Un jour la voix de Dieu se fit entendre à Jonas, fils d'Amathi, de la tribu de Zabulon, le même qu'il avait précédemment chargé d'annoncer à Jéroboam ses éclatantes victoires. « Lève-toi, lui dit-il, et transporte-toi à Ninive, la grande ville, et annonce-lui les châtiments qui l'attendent, car la voix de ses crimes est montée jusqu'à moi. »

Jonas se prit à trembler : comment lui, le prophète d'Israël, dédaigné de ses compatriotes, pourrait-il se faire écouter des Assyriens, trop fiers de leur Dieu Assur pour se rendre aux menaces de Jéhovah? Et s'il parvenait à les faire rentrer en eux-mêmes, le Dieu d'Israël toujours miséricordieux au repentir, ne pardonnerait-il pas aux coupables, sans s'inquiéter du démenti infligé à son prophète? D'ailleurs pourquoi cette mission chez un peuple païen : est-ce que Jéhovah allait abandonner son peuple pour se tourner vers les gentils? Sous l'impression de ces pensées, Jonas se leva, mais pour fuir dans un pays lointain, déclinant ainsi la mission qui lui était confiée. Au lieu de se diriger vers l'orient, il courut à Joppé s'embarquer sur un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis. Déjà il avait payé le passage; monté sur le navire, il se félicitait de le voir quitter le rivage, lorsqu'un vent violent se mit à souffler, et les vagues émues par la tempête, se déchaînèrent avec une telle fureur contre le vaisseau, qu'il menaçait à chaque instant de se briser. Les matelots terrifiés se lamentaient, in-

voquaient leurs dieux, allégeaient l'embarcation en jetant les marchandises à la mer, mais le danger ne faisait que croître. Quant à Jonas, retiré au fond du navire, il dormait d'un profond sommeil. Le pilote éperdu vint le trouver.

— « Il s'agit bien de dormir, lui dit-il en le réveillant, lève-toi et prie ton Dieu. Peut-être aura-t-il pitié de nous et nous sauvera-t-il du naufrage! »

Jonas se mit à prier, mais les flots battaient le navire avec plus de rage qu'auparavant. Alors les matelots, persuadés qu'il y avait dans l'équipage ou parmi les passagers un grand criminel dont les forfaits attiraient sur eux la colère divine, se dirent entre eux :

— « Tirons au sort, et nous découvrirons le coupable. »

On jeta le sort, et il tomba sur Jonas. Aussitôt les matelots l'entourèrent et l'interrogèrent :

— « Qui es-tu? lui demandaient-ils, quelle est ta patrie? Où vas-tu? Qu'as-tu donc fait pour provoquer le courroux du Ciel?

— Je suis Hébreu, répondit-il, et je sers le Dieu qui a créé le ciel et la terre; j'ai mérité sa colère. »

Et il leur raconta son histoire, comment il fuyait devant la face du Seigneur, n'ayant pas le courage d'exécuter ses ordres. En ce moment la mer devint plus houleuse encore et les vagues s'élancèrent par-dessus le navire.

— « Pourquoi as-tu agi de la sorte, criaient les matelots au désespoir, et que faire maintenant pour calmer cette effroyable tempête?

— Prenez-moi, leur dit Jonas, jetez-moi à la mer, et le calme renaîtra aussitôt. C'est à cause de moi, je le sais, que cet ouragan vous poursuit de ses fureurs. »

Cependant les matelots ne pouvaient se résoudre à sacrifier cet étranger qu'ils avaient recueilli à leur bord. Courbés sur leurs rames, ils tentèrent un dernier effort pour regagner le rivage, mais inutilement. La mer grossissait toujours, et les flots soulevés par la tempête, s'élançaient jusqu'au ciel. Abattus, découragés, ils firent à

Dieu cette prière : « Jéhovah, ne nous fais point périr à cause de cet homme; s'il est innocent, ne nous rends point responsables de sa mort : c'est toi qui l'as voulue. » Puis ils prirent Jonas et le lancèrent dans les flots. A l'instant même le vent tomba, la mer reprit son calme, et le vaisseau sa marche tranquille. Stupéfaits, les matelots immolèrent des victimes à Jéhovah, et firent des vœux qu'ils se proposaient d'accomplir le jour où ils toucheraient la terre.

Quant à Jonas, un énorme poisson que le Seigneur avait amené en cet endroit, l'engloutit dans son sein. Trois jours et trois nuits il demeura dans cette prison, implorant la miséricorde du Dieu qu'il avait offensé. « Du fond de l'abîme, disait-il, j'ai invoqué le Seigneur, et il a entendu ma voix; j'ai crié, et il m'a exaucé. Vous m'avez jeté au fond de la mer, vous m'avez enseveli sous les flots, toutes les vagues de l'insondable gouffre ont passé sur moi. Je disais : Dieu m'a rejeté de devant sa face; mais non, mes yeux contempleront encore son saint temple. Et les eaux m'entouraient de toutes parts, et l'abîme m'enveloppait, et je descendais jusqu'aux racines des montagnes, jusqu'aux cavernes de la terre, enchaîné pour toujours dans ces sombres prisons; mais, ô Seigneur mon Dieu, vous me sauverez de la mort, et je prierai encore dans vos sacrés parvis. Là je vous offrirai un sacrifice de louanges, là j'accomplirai les vœux que j'ai faits pour ma délivrance. »

A peine avait-il achevé cette prière, que le Seigneur commanda au poisson de déposer le prophète sur le rivage. Jonas avait passé trois jours dans le sein du monstre, pour préfigurer Celui qui devait rester trois jours dans le sein de la terre, avant de porter aux peuples la lumière du salut.

Jonas avait appris, à ses dépens, qu'on n'échappe ni à l'œil ni au bras de Dieu. Aussi quand, arrivé sur le rivage, il entendit de nouveau la voix de Jéhovah qui lui disait : « Lève-toi, et va prêcher à Ninive, comme je te l'ai commandé, » se leva-t-il, sans mot dire, pour prendre le chemin de la grande ville. Après plusieurs jours de marche, il

passa l'Euphrate, traversa la Mésopotamie, et se dirigea vers le Tigre. Bientôt il distingua dans le lointain les murailles de Ninive et les quinze cents tours menaçantes qui se dressaient à l'horizon comme une armée de géants. Les terreurs qui l'avaient assailli d'abord, l'impressionnaient toujours vivement, mais il savait maintenant par expérience qu'il faut craindre Dieu plus que les hommes. Il franchit donc les portes de Ninive, et la traversa de part en part en criant tout le jour dans les rues et sur les places publiques : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » A sa grande stupéfaction, cette simple parole, que la grâce de Dieu faisait pénétrer jusqu'au fond des cœurs, opéra un immense bouleversement dans toute la cité. En voyant passer cet étranger qui se donnait comme le messager du Dieu d'Israël, les Ninivites crurent voir Jéhovah lui-même. Non seulement ils ajoutèrent foi à ses menaces, mais le repentir entra dans leur âme. Pour désarmer la colère de Dieu, ils ordonnèrent un grand jeûne d'expiation, et depuis le plus grand jusqu'au plus petit se couvrirent de sacs en signe de deuil. Le roi lui-même ayant eu connaissance des prédications du prophète, en fut profondément ému. Loin de s'irriter contre l'audacieux qui osait prédire la ruine de sa capitale en face des temples de son grand dieu Assur, il descendit humblement de son trône, se dépouilla de ses vêtements royaux, se revêtit du cilice de la pénitence comme le dernier de ses sujets, et s'assit sur la cendre. De plus, en son nom et au nom des princes de sa cour, il lança cette proclamation solennelle : « Que les hommes et les animaux se privent en ce jour de toute nourriture et de toute boisson. Couvrons-nous du sac de l'expiation, implorons de toutes nos forces la clémence du Seigneur, et que chacun de nous, reconnaissant ses égarements, se convertisse et rentre dans la bonne voie. Qui sait si Jéhovah, touché de notre repentir, ne déposera point sa foudre et ne changera point le décret de condamnation en une sentence de pardon ? »

Le roi ne se trompait pas. Le Seigneur considéra toute cette multitude couverte des livrées de la pénitence, il vit les larmes qui coulaient de leurs yeux, la conversion sincère de leurs âmes, et son cœur n'y put tenir. Il révoqua en faveur de Ninive pénitente le décret de mort qu'il avait porté contre Ninive vicieuse et dissolue.

C'était bien ce que craignait Jonas : Dieu se laisserait émouvoir par ces idolâtres, et son messager passerait pour un faux prophète; il pardonnerait aux Ninivites, et son peuple à lui, son peuple d'Israël périrait dans l'infidélité! A cette pensée, une profonde tristesse s'empara de son âme, et il ne put s'empêcher de manifester au Seigneur son cruel désappointement. Les quarante jours fatidiques étaient écoulés, et l'orgueilleuse Ninive restait debout.

— « Seigneur, s'écria-t-il avec amertume, je n'avais que trop bien prévu ce qui arrive, quand des rivages de ma patrie je voulais fuir à Tharsis. Je connaissais votre bonté, votre miséricorde, votre excessive patience, et comment vous êtes toujours prêt à pardonner. En vérité, après une pareille déception, il ne me reste plus qu'à vous prier de me retirer de ce monde : la vie dans de pareilles conditions me serait plus insupportable que la mort. »

Jéhovah connaissait son prophète : il se contenta de lui répondre que ses plaintes n'avaient pas l'ombre de fondement; mais comme le cœur de l'irritable Jonas était trop ulcéré en ce moment pour reconnaître son injustice, Dieu attendit le moment favorable pour la lui faire toucher du doigt. Depuis les jours de sa prédication à Ninive, Jonas s'était établi, à l'orient de la ville, sous une tente de feuillage qui l'abritait contre les ardeurs du soleil. Dans sa paternelle bonté, le Seigneur fit même croître un lierre très touffu qui lui prêtait très opportunément son ombrage. Jonas en ressentit une grande joie, car il souffrait horriblement de la chaleur; mais voilà que le lendemain, dès l'aurore, un ver, envoyé par Dieu en cet endroit, piqua l'arbuste à sa racine et fit tomber toutes ses

feuilles. Et bientôt le soleil darda ses rayons sur la tête du prophète, un vent brûlant embrasa l'atmosphère, de sorte que le pauvre Jonas, suffoqué, désespéré, se prit de nouveau à invoquer la mort.

— « Seigneur, s'écria-t-il, vous le voyez, il m'est bien plus avantageux de mourir que de vivre d'une pareille vie.

— As-tu bien raison, lui répondit le Seigneur, de t'exaspérer ainsi parce qu'un lierre a disparu?

— Oui, répliqua Jonas, j'éprouve un chagrin mortel.

— Et pourquoi ce mortel chagrin? reprit à son tour le Seigneur. Pour la perte d'un lierre que tes mains n'ont point planté, qui ne t'a coûté ni souci ni travail, qu'un jour a vu naître et qu'un jour a vu mourir? Et moi, je ne pardonnerais point à Ninive, je resterais insensible à la perte de cette grande cité, où l'on compte plus de cent vingt mille enfants trop jeunes encore pour distinguer leur droite de leur gauche, sans compter des multitudes d'animaux qui me doivent aussi la vie? »

L'apologue était trop saisissant pour ne point toucher le cœur de Jonas. Il tomba aux pieds du Dieu dont il admira l'ineffable bonté, et comprit enfin combien ses récriminations étaient injustes. Puis il reprit la route d'Israël, afin de raconter à ses compatriotes la conversion des Ninivites et les miséricordes du Seigneur. Mais, hélas! Israël avait la tête plus dure que la païenne Ninive.

II

ENDURCISSEMENT D'ISRAEL

A. M. 3198 — A. C. 802.

Jéroboam II jouissait en paix du fruit de ses victoires. Il était de ceux que la patiente bonté de Dieu invite au repentir, mais que leur obstination conduit à l'impénitence finale. En vain lui rappelait-on la prophétie d'Ahias au premier Jéroboam : « Le Seigneur secouera les tribus d'Israël comme on secoue un roseau, et de cette terre fertile qu'il a donnée aux fils de Jacob, il les transportera sur les bords d'un fleuve lointain, en punition de leur sacrilège apostasie. » Le roi s'inquiétait peu d'une prédiction vieille d'un siècle et demi, surtout au moment où Dieu favorisait toutes ses entreprises. Ce même Dieu avait bien annoncé à son ancêtre Jéhu que sa race serait exclue du trône à la quatrième génération; mais c'étaient là, pensait-il, de vaines menaces que Dieu n'exécuterait pas. Son fils Zacharie régnerait après lui, et, bien que le quatrième descendant de Jéhu, il laisserait à sa postérité un royaume plus vaste et plus fort que jamais.

Celui qui sonde les cœurs et les reins démêlait parfaitement les raisons sur lesquelles l'aveugle et présomptueux Jéroboam fondait ses espérances d'avenir. La verge était prête : il pouvait châtier le rebelle; mais avant d'appesantir son bras sur lui, il voulut encore lui donner un

solennel avertissement. Un jour il dit à Osée, fils de Béeri, qu'il avait investi du don de prophétie :

— « Prends une femme idolâtre, et fais-en ton épouse légitime. »

Osée comprit que Dieu voulait donner aux enfants d'Israël une grande leçon, et que cette femme, épousée par lui contrairement à la loi de Moïse, devait signifier les idoles auxquelles Jéroboam et ses sujets prostituaient leur cœur et leur encens.

Un fils naquit de cette femme idolâtre, et Dieu commanda au prophète de l'appeler Jezraël, « car l'heure approche, dit-il, où je demanderai compte à la maison de Jéhu de tout le sang versé à Jezraël ». Sans doute Jéhu avait bien fait d'exterminer Achab et Jézabel, ces monstres d'impiété; mais à quoi bon verser leur sang pour continuer ensuite leurs prévarications? « Encore un peu de temps, ajouta le Seigneur, et le royaume d'Israël aura disparu ».

Osée eut ensuite une fille, et Dieu lui commanda de l'appeler *Loruchama,* c'est-à-dire *Plus de miséricorde,* « parce que, dit-il, le temps de la miséricorde est passé pour Israël, et je veux que son nom sorte de ma mémoire ».

A un second fils du prophète, Dieu imposa le nom de *Lohammi,* c'est-à-dire *Peuple répudié,* « car Israël n'est plus mon peuple, s'écria-t-il, et Jéhovah n'est plus son Dieu ».

Jéroboam et son peuple virent ainsi cette famille prophétique s'élever au milieu des tribus comme une menace vivante. Et chaque année l'enfant, né de l'idolâtre, leur reprochait par son nom symbolique leur criminel abandon du Seigneur et leur signifiait la sentence de réprobation. A cette prédication en action, Osée joignait ces paroles inspirées :

— « Fils d'Israël, disait-il, écoutez ce que dit Jéhovah. Le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de

la terre, de cette terre qui ne connaît ni vérité, ni pitié, ni crainte de Dieu; de cette terre où débordent, comme les eaux d'une inondation, l'injustice, le mensonge, la violence, le vol, l'adultère et l'homicide vengeance. Israël sera dévasté; ses fils pleureront leur impuissance. Tu tomberas, peuple infidèle, tes prophètes tomberont avec toi. Parce que tu as répudié ma doctrine, je te répudierai à mon tour, et tu cesseras d'être la nation sacerdotale. Tu as oublié la loi de ton Dieu : j'oublierai, moi, le nom de tes fils. »

Le roi, les grands, les prêtres étaient plus coupables que le peuple. Osée ne craignit pas de les apostropher en face :

— « Princes d'Israël, s'écria-t-il un jour, et vous prêtres infidèles, et vous fils des rois, écoutez. Sur vous va passer le jugement de Jéhovah, parce que vous êtes devenus pour le peuple le filet tendu par l'oiseleur. Vous avez détourné vers les autels des faux dieux les hosties d'expiation, et maintenent mon peuple ne se retournera plus vers moi, parce que l'esprit immonde des cultes impurs l'a envahi. Israël s'est fait un front qui ne sait plus rougir. Mais j'ai vu vos crimes, et le jour de la vengeance est venu. Les princes de Juda vous ont imités, et ont agi comme ces insensés qui arrachent eux-mêmes la borne de leur héritage : je répandrai sur eux ma colère comme l'eau du torrent. Comme la lionne du désert dévore sa proie, ainsi je dévorerai Israël; comme le lionceau se joue de sa victime, ainsi je torturerai Juda. J'irai, je saisirai ma proie; je l'emporterai toute sanglante, et nul ne me l'arrachera. J'attendrai que, dans votre agonie, vous tourniez les yeux vers moi. »

Cependant, comme tous les prophètes du Seigneur, Osée s'élançait dans l'avenir lointain et voyait la miséricorde succéder au châtiment. « Périsse Samarie! s'écriait-il, puisque Samarie a mérité le courroux de Jéhovah »; mais aussitôt il voyait apparaître un Sauveur. « Les fils

d'Israël, disait-il, vivront longtemps sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans autels; mais après cela, ils chercheront le Seigneur leur Dieu et se tourneront vers David, leur roi. » Et alors, après l'expiation de l'exil, quand ils s'agenouilleront devant leur roi David, c'est-à-dire le Sauveur issu de David, « alors, dit le Seigneur, je prendrai en pitié celui que j'avais appelé *Sans miséricorde*, j'appellerai mon peuple celui que j'avais nommé *Peuple répudié*, et de nouveau il me nommera son Dieu ».

Mais ni les menaces ni les promesses n'émurent Jéroboam. Alors Dieu suscita un autre prophète, nommé Amos, pour lui annoncer que la vengeance était proche. Amos, simple berger de Thécué, quitta son troupeau, et ne craignit pas de se rendre à Béthel pour lancer, en face du veau d'or, les anathèmes de Jéhovah.

— « Enfants d'Israël, s'écria-t-il, écoutez le messager du Seigneur. Le jour où je vous ferai rendre compte de vos prévarications, je foudroierai les idoles de Béthel, j'abattrai leurs autels, je renverserai dans la poussière et le Palais d'Été et le Palais d'Hiver, et vos maisons d'ivoire s'écrouleront au souffle de la tempête. Princes de Samarie, qui vous engraissez en broyant les pauvres, le jour approche où l'ennemi vous enlèvera avec des crocs de fer, déchirera vos membres sanglants, et les plongera dans des chaudières ardentes.

« Allez donc à Béthel, allez à Galgala immoler vos victimes en l'honneur de vos infâmes divinités. La sentence de mort est portée contre Israël. Je vous ai envoyé la famine, et vous n'êtes point revenus à moi; j'ai fermé les cieux, desséché vos champs, déchaîné sur vos moissons des nuées d'insectes, et vous n'êtes point revenus à moi; j'ai moissonné vos enfants par le glaive, décimé vos bataillons, ruiné vos cités comme j'ai ruiné Sodome et Gomorrhe, et vous n'êtes point revenus à moi. C'en est fait, la maison d'Israël va tomber pour ne plus se relever jamais.

« Vos fêtes, je les hais; vos sacrifices, je les ai en abomination. Loin de moi le chant de vos cinnors, loin de moi le bruit tumultueux de vos concerts! Je vous ferai transporter au delà de Damas, sur la terre d'exil. Malheur à vous, princes orgueilleux de Samarie, le roi barbare approche! »

Un jour le prophète, pour montrer que le royaume menaçait ruine, se servit d'une comparaison bien significative : « J'ai vu le Seigneur, dit-il, debout sur une muraille : il tenait en main une truelle de maçon :

— « Amos, me demanda-t-il, que vois-tu?

— « Seigneur, répondis-je, une truelle de maçon.

— « Je la jette au milieu de mon peuple, et je laisserai le mur tomber en ruines. Les temples de l'idole seront détruits, les sanctuaires d'Israël dévastés, et je me lèverai, l'épée en main, contre la maison de Jéroboam. »

Cette dernière parole du prophète parut séditieuse. Amasias, prêtre du veau d'or de Béthel, le dénonça au roi comme un fauteur de révolutions, dont on ne pouvait plus longtemps supporter l'insolence. « Il a osé dire, concluait Amasias, que la race de Jéroboam périrait par le glaive, et qu'Israël captif gémirait en exil loin de la patrie. »

Jéroboam chargea le prêtre complaisant de fermer la bouche au prophète. Celui-ci vint en conséquence trouver Amos.

— « Voyant, lui dit-il, va-t'en au pays de Juda. Là tu gagneras ton pain en racontant tes visions, mais n'essaie plus de prophétiser dans Béthel, le sanctuaire du roi, la capitale de son royaume.

— Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, lui répondit Amos; je ne suis qu'un pasteur de Thécué, vivant des fruits sauvages du sycomore. Le Seigneur m'a enlevé à mes troupeaux en m'ordonnant de porter sa parole au peuple d'Israël; et toi, Amasias, tu oses me dire de ne point prophétiser contre le peuple et son infâme idole. Eh bien! écoute maintenant ce que dit Jéhovah : L'épouse d'Ama-

sias sera le jouet de l'odieux vainqueur; tes fils et tes filles tomberont sous son glaive; tes champs deviendront le partage de l'étranger, et tu mourras toi-même sur la terre d'exil lorsque Israël sera traîné captif loin de la patrie. »

Tel était l'aveuglement de Jéroboam qu'il s'obstina dans son idolâtrie par indifférence pour le vrai Dieu et surtout par la crainte de voir les Israélites, s'ils reprenaient le chemin du Temple, abandonner leur roi pour se courber sous le sceptre du fils de David. Et cependant Dieu lui montra en ce même temps par un exemple mémorable comment le saint Temple de Jérusalem était bien la maison qu'il s'était choisie. Depuis vingt-cinq ans, le roi Ozias régnait en Juda, fidèle à son Dieu, chéri de ses sujets, respecté de ses voisins, lorsque, tout à coup, dans un accès de fol orgueil, il voulut usurper les fonctions du sacerdoce, pénétrer dans le sanctuaire et offrir lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Le pontife Azarias, entouré de quatre-vingts prêtres fidèles et courageux, l'arrêta sur le seuil de l'enceinte sacrée : « Roi, lui dit-il, il ne vous appartient pas de brûler l'encens sur l'autel : c'est un office réservé aux prêtres, fils d'Aaron, consacrés pour cette fonction sainte ». Mais le roi, l'encensoir à la main, jeta un regard de colère sur l'audacieux pontife, et s'avança vers l'autel. A l'instant même, par une juste punition de Dieu, son visage se couvrit d'une lèpre hideuse, ce qui le força de s'enfuir au plus vite pour aller cacher sa honte au fond de son palais.

Jéroboam put voir comment Dieu châtie les rois, même ses amis, lorsqu'ils manquent de respect à son saint Temple. Et lui, n'avait pas craint d'élever autel contre autel, et de détourner le peuple des parvis sacrés ! Mais son cœur, insensible comme la pierre, n'éprouvait plus même l'émotion de la crainte. Un tremblement de terre qui, à cette époque, jeta l'épouvante dans tout le pays, ne l'ébranla nullement. C'était cependant l'annonce de la catastrophe

prédite par Amos. Après l'avoir maintenu sur le trône pendant quarante ans, le Seigneur se leva contre lui et contre sa maison. La mort frappa Jéroboam au moment où il s'y attendait le moins, et son fils Zacharie, idolâtre comme son père, monta sur son trône. Il n'y était point assis de six mois que Sellum, fils de Jabès, le poignardait au milieu de sa cour.

Ainsi s'accomplissait la parole de Dieu à Jéhu : « Tes fils ne posséderont le trône de Samarie que jusqu'à la quatrième génération. » Avec la maison de Jéroboam disparut, sous les coups de la vengeance de Dieu, la quatrième dynastie des rois d'Israël.

III

L'INVASION D'ASSUR

A. M. 3233 — A. C. 768.

La forte race de Jéroboam descendue au tombeau, Dieu livra les dix tribus à de misérables aventuriers qui les conduisirent rapidement à l'abîme. Un commandant de l'armée royale, Manahem, ayant appris la mort de Zacharie, lança ses troupes sur Samarie, mit à mort le meurtrier Sellum qui déjà s'était emparé du trône, et se fit couronner à sa place.

Ce roi improvisé se conduisit comme un sauvage à l'égard de ceux qui hésitaient à se soumettre. La ville de Thapsa refusa d'ouvrir ses portes au nouveau souverain. Manahem s'en rendit maître, et la rasa jusqu'aux fondements, après en avoir égorgé toute la population. Haï de ses sujets, toujours exposé aux séditions et aux révoltes, le monstre ne put régner dix ans qu'en multipliant les actes de barbarie. Enfin, ne voyant plus moyen de se soutenir, même par la terreur, il commit le crime d'appeler à son secours Phul, le roi de Ninive, c'est-à-dire la verge qui devait flageller Israël. L'Assyrien ne se fit pas attendre : à la tête d'une armée d'invasion, il occupa le territoire d'Israël, afin de prêter main-forte au tyran de Samarie. Pour se débarrasser de ce terrible protecteur, Manahem dut lui verser une somme de mille talents d'argent, somme qu'il préleva sur tous les princes et sur toutes les

familles opulentes du royaume. A ces conditions, Phul consentit à évacuer le territoire d'Israël, non sans jeter un œil de convoitise sur les richesses qu'il laissait derrière lui.

Manahem mourut bientôt après, emportant au tombeau l'exécration de ses sujets. Son fils Phacéïa, non moins cruel ni moins impie que lui, hérita de la haine que lui avait vouée le peuple. Deux ans après son avènement au pouvoir, un officier de sa cour, à la tête de cinquante conjurés, l'assiégea dans son palais de Samarie, le mit à mort et ceignit la couronne.

Le nouveau roi s'appelait Phacée. Idolâtre fanatique, il allait exciter la colère du Seigneur et précipiter la ruine de son pays. Aussi Jéhovah, dans sa miséricorde, fit-il retentir aux oreilles de son peuple la voix d'un de ses plus grands prophètes, Isaïe, fils d'Amos, de la race royale de David. En la dernière année d'Ozias, le roi lépreux de Jérusalem, alors qu'Israël et Juda semblaient avoir oublié le Seigneur, Isaïe leur rappela sa grandeur.

— « Je vis Jéhovah, dit-il, assis sur un trône sublime. La magnificence de ses vêtements remplissait le temple; des Séraphins se tenaient autour de lui; ils avaient chacun six ailes, deux qui leur voilaient le visage, deux qui leur couvraient les pieds, et deux avec lesquelles ils prenaient leur vol. Tout à coup ils crièrent l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, la terre est toute remplie de sa gloire. » Et alors les colonnes qui soutenaient les portes du temple furent ébranlées par l'éclat de leur voix, et le temple se remplit de fumée comme après un sacrifice.

« Alors je m'écriai : « Je suis perdu, car j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées, et je suis impur moi-même. » Mais un des Séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon enflammé qu'il avait pris sur l'autel. Il m'en toucha la bouche et me dit : « Ce charbon a purifié tes lèvres, ton iniquité est effacée, tes pé-

chés te sont remis. » J'entendis alors le Seigneur tout-puissant qui disait :

— « Qui enverrai-je porter mes paroles à mon peuple?

— « Moi, lui dis-je, me voici, envoyez-moi.

— « Va donc, reprit-il, et dis à ce peuple : Vous entendrez et ne comprendrez pas, vous verrez et ne discernerez pas, parce que votre cœur s'est endurci, vos oreilles se sont fermées, et vos yeux se sont obscurcis. Vous n'avez voulu ni voir, ni écouter, ni comprendre, dans la crainte de vous convertir et de guérir.

— « Seigneur, répliquai-je, jusques à quand votre courroux durera-t-il?

— « Jusqu'à ce que, me répondit-il, leurs villes soient désolées, leurs maisons abandonnées, leur terre déserte. »

Cette prophétie caractérisait d'une manière saisissante l'aveuglement du peuple d'Israël. Au lieu de s'humilier devant ce grand Dieu dont Isaïe venait de dépeindre la gloire, Phacée entreprit d'élever Samarie au-dessus de Jérusalem, et le veau d'or au-dessus de Jéhovah. Dans ce but, il fit alliance avec Razin, roi de Damas, et leurs deux armées réunies vinrent attaquer le roi de Juda.

Le moment n'était pas bien choisi. Joatham, le fils d'Ozias le lépreux, nouvellement assis sur le trône de David, était un prince pieux et courageux, que Dieu comblait de ses bénédictions. Il avait fortifié les remparts de Jérusalem, et battu les Ammonites révoltés. Ses troupes s'élancèrent contre les deux rois coalisés et leur infligèrent une sanglante défaite.

Phacée attendit une occasion favorable pour prendre sa revanche. Joatham étant mort, le trône de David fut occupé par son fils Achaz, un des plus mauvais princes qui aient déshonoré la cité sainte de Jérusalem. On le vit bientôt, dans la vallée de la Géhenne, offrir ses fils au dieu Moloch, et les faire passer, à l'imitation des Gentils, par les flammes du sacrifice. Il immolait des victimes aux faux dieux, leur offrait de l'encens sur les sommets des mon-

tagnes, sur toutes les collines, et prenait à tâche d'entraîner tous ses sujets dans la plus criminelle idolâtrie. Phacée se disait que cet ennemi de Jéhovah ne pourrait pas compter, comme son père Joatham, sur la protection du Dieu de David. Il revint donc, avec son allié de Damas, mettre le siège devant Jérusalem.

A cette nouvelle, la terreur s'empara des habitants, et l'impie Achaz se prit à trembler. Dans ce péril extrême, Jéhovah, toujours miséricordieux, fit un dernier effort pour regagner le cœur de son peuple. Il envoya Isaïe au roi, pour ranimer sa confiance. Un jour donc, rencontrant le roi sur le chemin du Foulon, le prophète l'aborda et lui dit :

— « Voici la parole de Jéhovah : Ne t'agite pas et garde-toi de trembler à l'approche de ces deux tisons presque consumés, Phacée d'Israël et Razin de Syrie. Sans doute ils envahissent le territoire de Juda pour exterminer la race de David et donner son trône à un prince syrien; mais leur complot n'aboutira pas. Que Razin se contente de régner à Damas et Phacée à Samarie. Quant à ce royaume de Samarie, dans soixante-cinq ans il aura cessé d'exister. O roi, si tu n'ajoutes point foi à cette parole de Dieu, toi-même tu périras. »

C'était le moment décisif. L'idolâtre répondit aux avances du prophète par un geste d'incrédulité. Isaïe insista :

— « Demande donc au Seigneur ton Dieu un signe de sa puissance.

— Non, répondit l'hypocrite, je ne demande point de miracle : il ne faut pas tenter Dieu.

— Écoutez donc, race de David, reprit le prophète, vous pouvez lasser la patience des hommes : vous ne lasserez point la patience de Dieu. Vous ne voulez point de miracle, mais Jéhovah en fera un malgré vous. Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui portera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Mais avant son apparition sur cette terre, ces deux royaumes dont tu redoutes

tant la puissance seront anéantis, et sur toi, ô roi Achaz, sur ta maison, sur ton peuple s'appesantira le bras du roi d'Assyrie. Alors, juste châtiment de Dieu! se lèveront des jours mauvais tels qu'on n'en a point vu depuis le schisme d'Éphraïm d'avec Juda. »

Telle est l'infinie miséricorde de Dieu : Achaz refuse un sauveur; il fait tout ce qu'il peut pour détruire l'effet des promesses divines. Achaz sera châtié, mais Dieu reste fidèle : le Rédempteur promis à sa race viendra au temps marqué; la Vierge donnera au monde l'Emmanuel!

Dieu abandonna l'orgueilleux qui avait dédaigné son secours. Le roi de Damas battit Achaz, ravagea son territoire, et retourna chez lui chargé de dépouilles. A son tour, le roi d'Israël tomba sur son ennemi, lui tua cent vingt mille hommes, et traîna en captivité deux cent mille prisonniers, hommes, femmes, vieillards, enfants. Ces malheureux, exténués, presque nus, excitèrent une telle pitié en arrivant à Samarie, qu'un prophète de Jéhovah, nommé Oded, accourut au-devant de l'armée triomphante, l'accusant d'abuser de la victoire. « Si Dieu vous a livré ces multitudes, s'écria-t-il, il ne l'a fait que pour punir les infidélités de Juda. Déjà le sang que vous avez inutilement versé, crie vengeance contre vous, et voilà que vous condamnez vos frères à l'esclavage. Renvoyez vos captifs, ou la colère de Jéhovah éclatera contre vous. » Les princes d'Éphraïm appuyèrent cette généreuse proposition, et les soldats, après avoir distribué aux prisonniers des vêtements et des vivres, les reconduisirent jusqu'à Jéricho, où ils furent remis aux mains de leurs compatriotes.

L'humiliante défaite d'Achaz aurait dû le courber aux pieds du vrai Dieu qui, seul, pouvait le tirer des mains de ses ennemis. Dans sa colère et sa soif de vengeance, il aima mieux se jeter dans les bras de l'assyrien Téglatphalasar, roi de Ninive. Il lui envoya ce message désespéré : « Venez au secours de votre serviteur et de votre fils. Délivrez-moi du roi d'Israël et du roi de Syrie, qui ont

dévasté mon royaume. » Comme première rémunération du service qu'il réclamait, Achaz envoyait au monarque assyrien une somme considérable d'or et d'argent, puisée dans les trésors du Temple et du palais. Il n'en fallait pas tant pour décider le conquérant Téglatphalasar à se mettre en campagne. A la tête d'une armée formidable, il fondit sur Damas, la saccagea de fond en comble, et transporta les vaincus dans la campagne de Cyrène, en Médie. Razin tomba sous les coups de l'inexorable fils d'Assur. De Damas le vainqueur s'élança sur Israël, écrasant sur son passage les tribus de Nephtali, de Manassé, de Gad et d'Issachar, sur les frontières septentrionales du royaume. Après avoir ruiné les cités d'Aion, de Maacha, de Janoë, de Cédès et d'Azor, il en transporta les habitants en Assyrie. La verge de Ninive commençait à flageller Israël, et ces premières tribus captives comprenaient enfin ce qu'il en coûte d'abandonner le Seigneur, son Dieu.

Achaz se réjouissait de voir ses ennemis dans la poussière. En courtisan obséquieux, il se rendit à Damas pour rendre hommage au souverain dont il devenait l'humble vassal. Plein de respect pour les dieux du vainqueur, il commanda au pontife Urias de faire construire à Jérusalem, un autel semblable à celui sur lequel sacrifiait le grand potentat de Ninive. De retour dans sa capitale, il offrit des victimes sur cet autel idolâtrique, et poussa l'audace jusqu'à remplacer l'autel d'airain de Salomon par ce monument d'impiété, sur lequel le grand prêtre dut offrir le sacrifice du matin et du soir. Pour mieux montrer encore qu'il n'avait plus rien de commun avec Jéhovah, le roi fit raser la galerie extérieure qui unissait le Temple au palais. « Les dieux syriens protègent leurs adorateurs, disait-il; en leur offrant des victimes, j'obtiendrai leur appui contre Israël. » En conséquence, il ordonna de briser les vases sacrés du Temple, puis d'en fermer les portes. A Jérusalem comme dans toutes les cités de Juda, des autels élevés aux angles des rues en

l'honneur des faux dieux remplacèrent l'autel de Jéhovah.

Le Seigneur ne tarda pas à tirer vengeance de ces infamies. Au midi, les Iduméens envahirent le territoire de Juda et le dévastèrent. Ils s'en allaient chargés de butin quand les Philistins, à l'occident, profitant de la faiblesse d'Achaz, firent main basse sur les cités de Bethsamès, d'Aïalon, de Gaderoth, de Thamna et de Socho. Le pauvre roi ne savait plus où donner de la tête, quand on lui apprit que Téglatphalasar, suivi de ses bataillons assyriens, saccageait tout le pays pour se payer des services qu'il avait rendus. Force lui fut de dépouiller une seconde fois le Temple de Jérusalem, de vider ses coffres et ceux de ses sujets, pour satisfaire le redoutable monarque.

Ainsi Ninive triomphait des rois d'Israël et de Juda, devenus ses vassaux et ses tributaires. Encore un peu de temps, et les tribus épouvantées assisteront à la catastrophe prédite par les prophètes.

IV

CHUTE DE SAMARIE

A. M. 3283 — A. C. 718.

Après vingt ans d'un règne aussi malheureux que criminel, le roi d'Israël, Phacée, subit la peine du talion. Élevé au trône par une conspiration militaire, il tomba sous les coups d'Osée, fils d'Éla, qui se fit proclamer roi de Samarie. Comme ses prédécesseurs, ce dernier roi du schisme pratiqua l'idolâtrie sous les yeux de Jéhovah, toutefois avec moins de fanatisme que la plupart d'entre eux. Mais la mesure était pleine, et Dieu allait frapper le grand coup. Isaïe l'annonça de la manière la plus claire et la plus puissante. Comme les Israélites se glorifiaient de leurs victoires sur Juda, et faisaient disparaître les traces de l'invasion ninivite, le prophète s'écria :

« Habitants de Samarie, dans l'insolence de votre orgueil, vous ne tenez compte d'aucun châtiment. Les briques sont tombées, dites-vous, nous rebâtirons nos palais avec des pierres de taille. L'ennemi a coupé nos sycomores, nous les remplacerons par des cèdres. Et pendant que vous vous repaissez de ces rêves, Jéhovah arme contre vous les ennemis qui ont foudroyé Razin, le roi de Damas. Les Syriens à l'orient, les Philistins à l'occident, vont se jeter sur vous comme une meute affamée. Jéhovah anéantira Israël comme un serpent qu'on écrase sous ses pieds. Il n'aura pitié ni de la jeunesse, ni de la

veuve, ni de l'orphelin, parce que dans tous les cœurs règne l'hypocrisie, et sur toutes les lèvres l'odieuse impiété. Votre idolâtrie sacrilège va se changer en un feu ardent qui vous dévorera. Il consumera Samarie, comme la flamme qui consume un buisson d'épines, et l'orgueilleuse capitale, semblable à la forêt que l'incendie dévaste, n'apparaîtra plus qu'à travers des tourbillons de feu et de fumée. »

Vers le même temps, l'Esprit du Seigneur se reposa sur un autre prophète, Michée de Morasthi. Celui-ci entonna le chant funèbre des dix tribus.

« Le péché d'Israël, s'écriait-il, c'est Samarie. Cette ville, dit le Seigneur, je la rendrai semblable aux monceaux de pierres qu'on trouve dans les champs, je mettrai à nu ses fondements. Ses statues seront brisées, ses magasins brûlés, ses idoles anéanties.

« Et moi, prophète de Jéhovah, je pleure sur la cité, je fais retentir l'air de mes gémissements. Dépouillé comme un captif, vêtu du sac de la pénitence, comme l'oiseau des ruines je pousse un cri lugubre; comme l'animal errant au désert, je jette un cri d'alarme.

« N'annoncez point la terrible nouvelle aux habitants de Geth : pleurez en silence et couvrez-vous de cendres dans votre maison, pour ne point réjouir l'ennemi. O Samarie! cité belle entre toutes, te voilà donc couverte d'ignominie! Pleure, fille d'Israël, dépouille-toi de ta belle chevelure, dénude ton front comme celui de l'aigle, car tes enfants vont être arrachés de ton sein, pour prendre le chemin de la captivité. »

L'événement suivit de près la prédiction. Le roi Salmanazar, guerrier plein de valeur et d'ambition, avait remplacé sur le trône de Ninive le vainqueur de Razin et de Phacée. Dans une première campagne en Occident, il traversa les pays conquis, semant partout l'effroi, afin de tenir en respect ses nombreux vassaux, toujours prêts à s'unir contre l'ennemi commun. Il attaqua la ville de Tyr, et de

là se jeta sur Israël comme sur une proie. Mais le roi Osée le désarma par ses protestations de fidélité, lui paya le tribut annuel, et parvint ainsi à sauver sa couronne.

Or, cette apparente soumission n'était qu'une feinte. Comme les rois ses voisins, Osée souffrait impatiemment le joug du fier assyrien. A peine Salmanazar eut-il regagné l'Euphrate, qu'un complot s'ourdit contre lui. Sur le trône d'Égypte régnait alors un éthiopien, nommé Seveh, dont le sceptre s'étendait sur tous les princes de la vallée du Nil, depuis les sables du désert jusqu'à la Grande Mer. Menacé lui-même dans ses états par la toute-puissante Ninive, il devint l'âme de la résistance. Osée réclama son appui; les Philistins, les Phéniciens en firent autant, et la ligue commença ses préparatifs pour une campagne d'affranchissement.

Malheureusement pour les conjurés, Salmanazar devina leurs projets. Prompt comme l'éclair, il fondit sur Israël avant que l'Égypte ne fût à même de lui barrer le passage, dévasta les dix tribus, et s'empara d'Osée qu'il envoya sous bonne garde en Assyrie. Sur la terre étrangère, au fond d'une prison, le roi captif put comprendre les prophéties tant de fois méprisées, et combien les veaux d'or sont de peu de ressource quand éclate la colère du Dieu vivant.

Cependant Salmanazar assiégeait Samarie, dont les habitants, sachant le sort réservé aux vaincus, se défendirent avec l'énergie du désespoir. Le siège dura trois ans, et Salmanazar n'en vit pas la fin. Un de ses lieutenants, Sargon, prit le commandement après lui, et finit par emporter la ville d'assaut. Plus tard, devenu roi de Ninive, Sargon, fier de sa conquête, écrivait dans ses fastes lapidaires : « J'ai assiégé la ville de Samarie. M'en étant emparé, j'ai réduit en captivité vingt-sept mille deux cent quatre-vingts personnes qui l'habitaient. » Non seulement il fit déporter en Assyrie les habitants de Samarie, mais aussi ceux des dix tribus.

Arraché violemment aux pays de ses pères, trans-

planté sur les bords du Tigre, dans les contrées de Hala et de Habor, sur le fleuve Gozan, et jusque dans les villes de Médie, le peuple d'Israël pleura ses fautes et se rappela le Dieu qu'il avait outragé. Certes, on ne pouvait accuser Dieu d'avoir été trop prompt à punir. Dans un espace de deux siècles, dix-neuf rois avaient, l'un après l'autre, renié Jéhovah, courbé le front devant d'impures idoles, et le peuple les avait imités. Les fils d'Israël avaient adoré des dieux étrangers. Les monuments de leur impiété, les idoles, les veaux d'or, les bois sacrés, les autels sacrilèges, souillaient tous les sommets et profanaient tous les ombrages de la terre sainte que Jéhovah avait donnée à leurs pères. Dans sa miséricorde Dieu n'avait cessé, par ses voyants et ses prophètes, de les rappeler à l'observation de ses préceptes et à la pratique des cérémonies saintes; mais ils avaient méprisé ces avertissements du ciel. Dieu finit par chasser ces incorrigibles, et par transporter ces profanes sur les terres païennes de l'Assyrie.

Pour repeupler la Samarie, le roi Sargon y envoya des colons de Babylone, d'Arah, d'Emath, de Sépharvaïm, et surtout de Cutha, d'où ces nouveaux habitants du royaume d'Israël prirent le nom de Cuthéens. Ignorantes du vrai Dieu, ces peuplades se crurent en droit d'ériger des autels à leurs divinités. Les Cuthéens adoraient Nergal, le dieu-lion. Ils érigèrent partout des lions colossaux pour rappeler sa puissance. Mais Jéhovah leur apprit bientôt que les dieux d'Assyrie ne sont que néant devant lui. Les terribles lions du désert, exécuteurs de ses vengeances, se précipitèrent à sa voix sur le territoire des Samaritains, et firent un grand nombre de victimes. On vint donc dire au roi d'Assyrie : « Les peuples transplantés par votre ordre en Samarie, ignorent les lois du Dieu de ce pays, et ce Dieu a déchaîné contre eux les lions du désert. » A ce message, Sargon répondit : « Choisissez parmi les captifs un prêtre d'Israël, que vous renverrez en ce pays pour apprendre aux habitants le culte de Jéhovah. » Un prêtre vint en effet à

Béthel pour y remplir cette mission, et depuis lors, au culte de leurs divinités les colons ajoutèrent celui de Jéhovah.

Ainsi le vrai Dieu se faisait connaître peu à peu des nations idolâtres établies sur le sol d'Israël, pendant que les tribus captives, mais repentantes, portaient son nom béni sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, et jusque dans les villes de la Médie.

V

TOBIE EN EXIL

Dieu n'avait livré ses enfants d'Israël aux Assyriens que pour les amener, par l'expiation de leurs crimes, au véritable repentir. Aussi ne les abandonna-t-il pas sur la terre étrangère où il les avait jetés. Là, comme dans leur patrie, de vrais Israélites se firent auprès de leurs frères les messagers de la divine parole et les agents de sa douce et paternelle Providence. Parmi ces derniers, se trouvait un homme de la tribu de Nephtali, dans la Haute-Galilée, que Salmanazar avait enlevé et conduit à Ninive. Tobie (c'était son nom) était de ceux qui n'avaient jamais fléchi le genou devant Baal, ni adoré les veaux d'or de Jéroboam. Privé de son père dès l'âge le plus tendre, il obéit fidèlement aux recommandations de sa pieuse mère Débora. Pendant que les hommes de sa tribu et de sa parenté sacrifiaient aux idoles, seul de sa famille, il se rendait aux solennités saintes de Jérusalem pour y adorer le Seigneur et offrir dans son Temple les prémices des fruits de la terre et la toison de ses troupeaux. Parvenu à l'âge viril, il choisit pour épouse une fille de sa tribu, nommée Anna, dont il eut un fils qu'il nomma aussi Tobie, et qu'il éleva, comme il l'avait été lui-même, dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. La ruine d'Israël l'attrista sans l'étonner, car il connaissait les oracles des prophètes; il savait de plus que la grande affliction de la captivité pouvait seule ramener ses compatriotes égarés aux pieds de Jéhovah. Dès lors il prit la

résolution de se dévouer pour ses compagnons d'exil, et de les aider de tout son pouvoir en partageant avec eux les biens considérables que Dieu lui avait départis. Rigide observateur des lois de Moïse, il donnait à tous l'exemple d'une obéissance poussée jusqu'au scrupule. Jamais, même dans ce pays étranger, où beaucoup se croyaient autorisés à partager les mets des Gentils, il ne consentit à se souiller en mangeant des viandes interdites par la loi.

Or, parce qu'il aimait Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce auprès du roi Salmanazar. Celui-ci l'employa dans les approvisionnements du palais, lui donna l'entière liberté de ses actes, et lui permit d'aller où il voudrait. Tobie profita des faveurs du monarque et de celles de Sargon, son successeur [1], pour visiter ses frères exilés et leur distribuer des secours, en même temps qu'il leur fournissait tous les renseignements nécessaires dans leur difficile situation. Sa charité le conduisit jusqu'à Ragès, en Médie, où il rencontra parmi les nombreux exilés un certain Gabélus, comme lui de la tribu de Nephtali. Cet homme se trouvant dans une grande nécessité, il lui confia contre un reçu dix talents d'argent. Cette somme, qu'il devait à la libéralité du monarque, il espérait la recouvrer dans une prochaine visite; mais le nouveau roi, Sennachérib, se vit troublé dans la possession des provinces éloignées de sa capitale, et il devint impossible pour Tobie de retourner à Ragès.

Un autre malheur, plus grave, résulta de l'avènement de Sennachérib. Ce monarque ne partageait pas les sentiments de son père pour les captifs d'Israël. Il avait même, depuis une expédition malheureuse en Judée, conçu la haine la plus vive contre les adorateurs de Jéhovah, dont un grand nombre furent mis à mort par ses ordres comme

1. On a cru longtemps que Salmanasar et Sargon ne faisaient qu'un seul personnage sous deux noms différents. On admet généralement aujourd'hui que Sargon fut le successeur de Salmanasar, et le père de Sennachérib. Cf. Vigouroux : *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 128.

d'indignes malfaiteurs. Tobie ne se laissa point effrayer par cette cruelle persécution. Il continuait à visiter les exilés, les consolait de son mieux, donnait du pain à ceux qui avaient faim, et des habits à ceux qui étaient nus. Il ne craignit pas même de dérober les cadavres des suppliciés, pour leur donner la sépulture pendant la nuit. Le lendemain, quand les gardes du roi arrivaient au gibet, ils n'y trouvaient plus leurs victimes, ce qui mit Sennachérib dans une violente colère. Après bien des perquisitions pour découvrir le coupable, Tobie fut dénoncé au monarque et condamné à mort. Il n'eut que le temps de s'enfuir, abandonnant tous ses biens qui furent confisqués. Grâce à ses nombreux amis, il se tint caché pendant quarante-cinq jours, après lesquels le roi périt dans une sédition. Son successeur n'avait pas les mêmes préjugés; il prit en affection un neveu de Tobie, et le chargea même de l'intendance du palais. Celui-ci ne manqua pas d'intercéder pour son vertueux parent, qui obtint la permission de rentrer à Ninive, où on le remit en possession de sa maison et de ses biens.

Mais le serviteur de Jéhovah ne sortit de cette épreuve que pour tomber dans une autre. Le jour de la Pentecôte, ayant fait préparer un grand festin, selon les prescriptions de la loi, à la vue des mets abondants qui couvraient la table, il se rappela ses frères indigents. « Va, dit-il à son fils, et amène-moi le premier israélite que tu trouveras fidèle à célébrer les fêtes de Jéhovah : il partagera notre repas. » Le fils sortit et rentra bientôt, annonçant à son père qu'il avait trouvé un enfant d'Israël assassiné, dont le cadavre gisait dans la rue. Aussitôt, et sans toucher aux mets préparés, Tobie se leva de son siège, courut à la recherche du cadavre, qu'il déposa dans une maison voisine, afin de lui donner la sépulture après le coucher du soleil; puis, s'étant purifié, il mangea son pain, l'amertume dans le cœur, à la pensée des paroles d'Amos : « Vos jours de fête se convertiront en jours

de deuil, et vos joies se changeront en lamentations. » Quand vint l'heure des ténèbres, il alla chercher le cadavre et l'ensevelit, en s'entourant de toutes les précautions possibles pour n'être pas reconnu. Mais des voisins, qui épiaient ses démarches, ne purent s'empêcher de lui communiquer leurs craintes : « Déjà ces mêmes actes, lui dirent-ils, vous ont valu une sentence de mort. Vous n'avez échappé que par une fuite précipitée, et voilà que vous ensevelissez de nouveau les cadavres! » Ils oubliaient que Tobie craignait Jéhovah plus que le roi d'Assyrie.

Or, cette nuit-là même, après avoir accompli son funèbre devoir, Tobie revint à sa demeure. Ne voulant pas communiquer avec les siens avant d'avoir purifié son corps par les ablutions légales, il s'étendit sous le portique extérieur pour y attendre le jour, et s'y endormit, le visage découvert. Pendant son sommeil, des ordures lui tombèrent d'un nid d'hirondelles sur les yeux. A la suite de cet accident, une taie blanche ne tarda pas à se développer, si bien que, malgré tout l'art des médecins, Tobie perdit complètement la vue.

Dieu permit cette infortune, comme il avait permis les épreuves du saint homme Job, afin de donner aux âges futurs un grand exemple de patience ; car dans cette nouvelle affliction, Tobie ne s'emporta point contre le Seigneur. Au contraire, inébranlable dans sa foi pleine de respect, il lui rendit grâces comme aux jours de sa prospérité. Aveugle, appauvri par ses aumônes excessives, il entendait souvent ses proches le railler, comme autrefois les amis de Job : « Vous voilà bien récompensé, lui disaient-ils, de vos prodigalités et du zèle que vous mettiez à enterrer les morts! » Mais il leur reprochait ce langage indigne d'un israélite : « Nous sommes les enfants des saints, disait-il, et nous attendons cette vie meilleure que Dieu doit donner à ceux qui l'auront servi avec une inébranlable fidélité. »

Anna, sa femme, se rendait tous les jours à un atelier,

pour tisser de la laine et se procurer par son travail les choses nécessaires à la vie. Il arriva qu'un jour, outre son salaire, on lui donna un chevreau qu'elle apporta à la maison. En entendant les bêlements de l'animal, Tobie demanda d'où venait ce chevreau : « Peut-être l'a-t-on volé, dit-il. Il faut le rendre à son maître, car nous ne devons ni manger, ni même toucher ce qui a été dérobé. » Anna répondit, non sans impatience, que ce chevreau lui avait été donné; mais Tobie insista pour qu'on le rendît à son propriétaire. Alors, cédant à l'irritation, la pauvre femme se répandit aussi en reproches amers : « Vraiment, dit-elle, vous avez tant gagné par vos aumônes et vos bonnes œuvres qu'il vous sied bien de vous montrer si scrupuleux! »

Ce mot brisa le cœur du saint vieillard. Les yeux pleins de larmes, il s'adressa au Seigneur : « Seigneur, disait-il, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables. Vos voies sont miséricorde, justice et vérité. Souvenez-vous de votre serviteur, ne tirez point vengeance de mes péchés, ne m'imputez pas les crimes de mes pères. Nous n'avons point obéi à vos préceptes, et voilà pourquoi vous nous avez livrés au pillage, aux tristesses de la captivité, aux angoisses de la mort. Dispersés au milieu des nations étrangères, nous sommes devenus la fable et le jouet de nos vainqueurs. Oui, c'est avec justice que nous subissons ces châtiments, nous, les violateurs de votre loi sainte. Faites donc de moi ce qu'il vous plaira, et que mon âme s'envole bien vite au séjour de la paix, car il vaut mieux pour moi mourir que de continuer ici-bas ma triste vie. »

Ainsi se plaignait au Seigneur Tobie, le vieil aveugle, autrefois le consolateur et le soutien de ses frères d'Israël.

VI

UN COMPAGNON DU CIEL. — VOYAGE EN MÉDIE

A. M. 3299.— A. C. 702.

Après avoir demandé à Dieu de l'enlever de ce monde, Tobie ne pensa plus qu'à mettre ordre à ses affaires, afin de se trouver prêt au moment suprême. Il appela donc son fils pour lui faire ses dernières recommandations.

« Mon fils, lui dit-il, écoute mes paroles et grave-les dans ton cœur. Quand Dieu aura reçu mon âme, tu prendras soin de ma sépulture. Sois pour ta mère un fils respectueux; car souviens-toi des dangers qu'elle a courus pour te donner la vie. Quand arrivera son dernier jour, tu l'enseveliras à côté de moi, dans le même tombeau.

« Que le souvenir de Jéhovah, notre Dieu, ne s'efface jamais de ton cœur. Surtout garde-toi de commettre un péché en foulant aux pieds sa loi sainte. Dans tes biens réserve toujours la part de l'aumône, et ne détourne point ta face de l'indigent, si tu veux que Dieu laisse tomber sur toi son regard. Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne ce peu de bon cœur. Ainsi tu amasseras de grands trésors pour le jour de la détresse, car l'aumône délivre du péché et sauve l'âme des éternelles ténèbres. Devant le Dieu Très-Haut, grande sera la confiance de tous ceux qui auront aimé le pauvre.

« Garde-toi, mon fils, du vice impur. Quand tu devras

te choisir une épouse, ne la cherche point dans les nations étrangères, mais dans la tribu de ton père, comme il convient à un descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Souviens-toi qu'ils ont pris leurs épouses parmi leurs frères; aussi Dieu les a-t-il bénis dans leur descendance, et leur postérité un jour possédera la terre.

« Ne laisse point l'orgueil, ce principe de toute perdition, pénétrer dans ton âme ou percer dans tes paroles. Ne fais point à autrui ce qui te déplairait à toi-même. Donne à l'ouvrier son salaire, aux affamés la nourriture, à ceux qui sont nus le vêtement. Recherche le conseil des hommes sages, et bénis Dieu en tout temps, le priant de diriger tes pas et de favoriser tes entreprises.

A ce propos je dois t'informer, mon fils, que dans ton enfance j'ai confié dix talents d'argent à Gabélus de Ragès, en Médie. L'obligation, souscrite par lui, est entre mes mains. Tu devras donc chercher les moyens d'aller à Ragès pour rentrer en possession de cette somme. Du reste, sois sans crainte : bien que menant une vie pauvre, nous serons assez riches si nous conservons la crainte de Dieu, l'horreur du péché et le zèle des bonnes œuvres. »

Le jeune homme promit à son père d'exécuter toutes ses volontés. « Mais, ajouta-t-il, comment recouvrer cette somme d'argent dont vous me parlez? Gabélus ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même : comment lui prouverai-je que je suis votre fils? D'ailleurs, j'ignore absolument le chemin qui mène en Médie. — Quant à Gabélus, lui répondit le vieillard, il te suffira de lui présenter son obligation pour qu'il te rembourse aussitôt; et, quant au voyage, cherche un homme fidèle qui consente à t'accompagner, moyennant salaire, car je voudrais, avant de mourir, te voir en possession de cet argent. »

Sans perdre de temps, le jeune Tobie sortit de la maison paternelle à la recherche d'un guide, quand tout à coup s'offrit à ses regards un beau jeune homme, debout, la robe

relevée dans la ceinture, tout prêt à entreprendre un voyage. C'était Raphaël, l'ange de Dieu, revêtu d'une forme humaine, Tobie ne pouvait reconnaître un esprit. Il salua donc cet inconnu vers lequel il se sentait comme instinctivement attiré :

— « D'où es-tu, bon jeune homme? lui dit-il.

— Je suis un enfant d'Israël, répondit l'étranger.

— Connais-tu le chemin qui mène au pays des Mèdes?

— Parfaitement. J'en connais tous les détours, car j'ai demeuré longtemps chez Gabélus, un de nos frères domiciliés à Ragès, dans les montagnes d'Ecbatane.

— Attends-moi un instant, lui dit Tobie après cette ouverture, il faut que je rende compte à mon père de notre entretien. »

Émerveillé de cette heureuse rencontre, le vieux Tobie demanda qu'on lui amenât l'étranger. Celui-ci s'inclina respectueusement devant le saint vieillard, en disant :

— « Que la joie soit toujours votre compagne!

— La joie! s'écria le vieil aveugle, et comment pourrais-je me réjouir au sein de mes ténèbres, moi, pauvre malheureux privé de la lumière du jour!

— Courage! répondit l'inconnu, il est au pouvoir de Dieu de vous guérir.

— Pouvez-vous, reprit Tobie, conduire mon fils chez Gabélus à Ragès, en Médie? Outre les dépenses du voyage, je vous donnerai au retour une drachme pour chaque jour d'absence; et, si vous faites cette route sans accident fâcheux, j'ajouterai même au prix convenu.

— Soyez sans inquiétude, répondit aussitôt l'inconnu, je conduirai votre fils et vous le ramènerai sain et sauf. »

Tobie se sentait rassuré; cependant, pour plus de certitude, il voulut savoir le nom, la tribu et la famille de l'homme auquel il confiait son fils.

— « Peu vous importe mon nom et ma famille, répondit celui-ci : ce qu'il vous faut, c'est un mercenaire pour accompagner votre fils. Toutefois, afin de dissiper vos craintes,

je veux bien vous dire que je suis Azarias, fils du grand Ananias. »

L'ange avait en effet pris la ressemblance du personnage dont il venait de citer le nom.

— « Mon fils, reprit Tobie, tu appartiens à une noble famille. Je t'en prie, ne te fâche pas si j'ai désiré la connaître.

— Ne craignez donc plus : encore une fois je conduirai votre fils et vous le ramènerai en parfaite santé.

— Allez donc, s'écria le vieillard, ému jusqu'aux larmes, que le Seigneur bénisse votre voyage, qu'il dirige tous vos pas, et que son ange vous accompagne! »

Les préparatifs terminés, le jeune Tobie dit adieu à son père et à sa mère, puis les deux voyageurs se mirent en route. Mais à peine avaient-ils passé le seuil de la maison qu'Anna se mit à sangloter :

— « Tu nous enlèves, disait-elle à son mari, le bâton de notre vieillesse, tu l'éloignes de nous! Maudit argent! plût à Dieu qu'il n'eût jamais existé! Notre fils serait encore avec nous. Notre pauvreté nous suffisait : notre trésor, c'était ce fils, que nos yeux ne se lassaient pas de contempler.

— Sèche tes larmes, répondait le vieux Tobie: il nous reviendra bientôt, il nous arrivera sain et sauf. Je suis sûr que l'ange de Dieu l'accompagne : il l'entourera de ses soins, et quelle joie ce sera pour nous de le revoir! »

Ces paroles d'espérance consolèrent la pauvre mère, qui cessa de pleurer et de se plaindre. Elle ne pensa plus qu'au jour béni du retour, au bonheur de serrer dans ses bras son enfant bien-aimé.

Les deux voyageurs se mirent en marche, suivis d'un chien fidèle qui s'attacha aux pas de Tobie, son jeune maître. Après la première journée, ils arrivèrent aux bords du Tigre et se choisirent un abri pour y passer la nuit; puis Tobie descendit dans l'eau du fleuve pour s'y laver les pieds. A peine s'y trouvait-t-il de quelques instants, qu'un énorme

poisson s'élança vers lui comme pour le dévorer. Saisi d'effroi, le jeune homme poussa un grand cri : « Viens à mon secours, disait-il à son compagnon, un monstre va se jeter sur moi ! » Mais le guide, sans s'émouvoir, se contenta de lui répondre : « Prenez-le par les ouïes, et tirez-le à vous. » Tobie obéit et bientôt le monstre, sorti de l'eau, se débattit à ses pieds sur le rivage.

A la grande surprise de Tobie, l'ange lui dit alors de vider ce poisson, et d'en conserver, comme médicament d'une souveraine efficacité, le cœur, le fiel et le foie. Quant à la chair ils en firent rôtir une partie pour leur repas du soir, et salèrent le reste comme provision de vivres jusqu'à Ragès. Tout en cheminant, Tobie réfléchissait sur les vertus curatives de ce poisson. « Azarias, mon frère, dit-il, voudrais-tu m'indiquer quels remèdes on peut tirer du cœur et du fiel que j'emporte avec moi sur ta recommandation ? — Si vous faites rôtir une partie du cœur sur des charbons ardents, répondit l'ange, la fumée qui s'en exhale a la vertu de chasser tout esprit mauvais qui se serait emparé d'un homme ou d'une femme. Le fiel fait disparaître les taies qui obscurcissent les yeux, et rend ainsi la vue aux aveugles. »

En arrivant près d'Ecbatane, Tobie interrogea de nouveau son compagnon pour savoir à qui demander l'hospitalité dans ces régions inconnues. « Il y a ici, répondit l'ange, un israélite de votre tribu, nommé Raguel, dont la fille unique s'appelle Sara. C'est votre parent : il faut la demander pour épouse, et vous hériterez ainsi de sa grande fortune. Si vous la demandez à son père, il vous l'accordera volontiers. »

Cette brusque proposition surprit d'autant plus le jeune Tobie que des faits étranges, arrivés dans cette famille, avaient mis en émoi tout le pays. « J'ai entendu dire, s'écria-t-il, que la jeune fille dont vous me parlez a déjà eu sept fiancés, lesquels sont morts la première nuit des noces. On m'a dit aussi qu'un démon les avait tués. Pareil malheur pourrait m'arriver, et comme je suis fils unique, mes parents

en ressentiraient un tel chagrin, qu'ils descendraient avant le temps au tombeau. »

Mais l'ange avait réponse à tout. « Écoute-moi, lui dit-il mystérieusement, et je t'apprendrai sur qui le démon peut prévaloir. C'est sur celui-là seul qui s'engage dans le mariage en excluant Dieu de son cœur, sans autre souci que de satisfaire de viles passions. Mais si, prenant Sara pour épouse, vous passez en prières les trois premiers jours de vos noces, et si vous brûlez le foie de ce poisson comme je vous l'ai dit, le démon fuira loin de vous, et vous recevrez les bénédictions promises aux enfants d'Abraham. »

A ce moment, ils entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec une très grande joie. Ayant arrêté son regard sur le jeune Tobie, il ne put s'empêcher de dire à sa femme : « Comme ce jeune homme ressemble à notre cousin!

— D'où venez-vous donc, jeunes gens? dit-il aux deux voyageurs.

— Nous sommes de la tribu de Nephtali, dirent-ils, et nous faisons partie des exilés de Ninive.

— Connaissez-vous Tobie, mon parent?

— Nous le connaissons parfaitement. »

Et comme Raguel se répandait en éloges sur le compte de son cousin, l'ange ajouta :

— « Ce Tobie dont vous parlez est le père de ce jeune homme. »

A ce mot, Raguel se précipita dans les bras du jeune Tobie, le serra sur son cœur, et lui dit en pleurant :

— « Sois béni, car tu es le fils du meilleur et du plus vertueux des hommes. »

Anna sa femme, et Sara, sa fille, mêlaient leurs larmes à celles de Raguel. Après ces premiers épanchements, celui-ci ordonna de tuer un chevreau et de préparer le festin, puis il invita ses hôtes à prendre place pour le repas du soir.

— « Je ne mangerai ni ne boirai à votre table, dit alors Tobie, avant que, accédant à ma demande, vous ne m'ayez promis de me donner en mariage votre fille Sara. »

Raguel resta silencieux, comme frappé de stupeur. Se rappelant les sept fiancés de Sara, il hésitait à répondre. Pouvait-il exposer son jeune parent à une mort presque certaine? Heureusement l'ange coupa court à ses perplexités :

— « Ne craignez pas, lui dit-il, de donner votre fille à ce jeune homme, car il est l'ami de Dieu : elle doit lui appartenir, et voilà pourquoi les autres ont péri.

— Mes larmes et mes prières sont donc montées vers le trône de Dieu, s'écria Raguel. Oui, je le crois, Dieu vous a conduits ici pour que ma fille trouvât, selon la loi de Moïse, un époux de sa parenté. O mon fils, je te l'accorde donc bien volontiers. »

Et prenant la main de sa fille, le père, ministre de Dieu, la plaça dans celle de Tobie, en disant : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse et vous comble de ses bénédictions! » On dressa ensuite l'acte et les conventions du mariage, puis ils célébrèrent le festin des noces en louant Dieu de tout leur cœur.

Cependant Anna et Raguel tremblaient à la pensée de ce qui allait arriver; mais Tobie n'avait point oublié les recommandations de son guide. Resté seul avec son épouse dans la chambre nuptiale, il plaça le foie du poisson sur des charbons ardents, et aussitôt l'ange Raphaël, saisissant le démon, le mit en fuite. Tobie dit alors à Sara : « Prions ensemble notre Dieu, et consacrons-lui nos trois premières journées. Fils des saints, nous ne pouvons point ressembler aux peuples idolâtres qui ne connaissent point Dieu. » Et ils se mirent à prier, invoquant les miséricordes divines. « Dieu de nos pères, disait Tobie, que la terre et les cieux, les fleuves et les fontaines, que toutes les créatures vous bénissent! Vous qui avez formé Adam du limon de la terre et lui avez donné Ève pour compagne, vous savez que, si je prends Sara pour épouse, c'est dans l'espoir d'une postérité qui vous glorifiera dans les siècles

des siècles. » — « Ayez pitié de nous, ajoutait Sara, et faites que nous passions ensemble des jours longs et heureux. »

Pendant ce temps, Raguel restait obsédé par l'idée fixe qu'un nouveau malheur était imminent. Au premier chant du coq, il manda ses serviteurs et sortit avec eux pour creuser une fosse, « car, disait-il, le pauvre Tobie aura le sort des autres fiancés ». Après ce lugubre travail, il dit à sa femme d'envoyer une servante à la chambre des nouveaux époux, afin qu'en cas de mort, on pût ensevelir le cadavre de Tobie avant le lever du soleil. A la nouvelle qu'il était en parfaite santé, ce fut une explosion de joie et de reconnaissance : « Seigneur, s'écrièrent Anna et Raguel, vous avez éloigné de nous l'ennemi qui nous persécutait, nous vous bénissons, ô Dieu d'Israël! Vous avez eu pitié de ces deux enfants, l'unique espoir de leur père et de leur mère! Multipliez sur eux vos bénédictions; ils multiplieront les louanges et les sacrifices, et toutes les nations sauront que Jéhovah est le vrai Dieu. »

Aussitôt Raguel donna l'ordre à ses serviteurs de combler la fosse qu'ils avaient creusée. Ensuite il fit préparer un grand festin auquel tous ses parents et amis furent conviés. Son bonheur était si grand, qu'il donna à Tobie la moitié de ses biens, lui assurant l'autre moitié après sa mort et celle de son épouse. Il ne demandait qu'une chose, c'est que son gendre voulût bien rester avec lui quinze jours encore.

Tobie ne désirait pas mieux que de prolonger son séjour dans une famille qui l'avait accueilli avec tant de bonté, mais pouvait-il laisser dans l'inquiétude ses vieux parents qui l'attendaient à Ninive? Dans son anxiété il eut recours à son compagnon : « Mon frère Azarias, lui dit-il, je me donnerais à toi comme esclave, que je ne reconnaîtrais point suffisamment les services que tu m'as rendus; et cependant je vais t'en demander un nouveau. Tu sais que mon père compte les jours de mon absence,

et que le moindre retard le plongera dans le chagrin. D'un autre côté, Raguel m'adjure de rester encore deux semaines près de lui, et je ne puis guère résister à ses instances. Je te prie donc de prendre ici des serviteurs et des bêtes de somme et d'aller à ma place chez Gabélus, à Ragès, en Médie, pour lui remettre son obligation, recevoir en retour l'argent qu'il doit à mon père, et l'inviter à mes noces. »

L'ange s'inclina, prit avec lui quatre serviteurs et deux chameaux, et se rendit à Ragès où il trouva celui qu'il cherchait. Après avoir reçu l'argent, il apprit à Gabélus les heureux événements arrivés au jeune Tobie, et le détermina sans peine à venir célébrer les noces avec lui. En entrant chez Raguel, Gabélus trouva Tobie à la table du festin. Celui-ci se leva pour aller à sa rencontre, et tous deux s'embrassèrent avec effusion. Alors Gabélus, touché jusqu'aux larmes, joignit ses bénédictions à toutes celles qu'avait déjà reçues le jeune Tobie : « Que le Dieu d'Israël te bénisse, s'écria-t-il, car tu es le fils d'un homme juste et craignant Dieu, dont la bonté et la charité sont connues de tous : Que le Seigneur répande sa bénédiction sur ton épouse et tes parents! Puisse-tu voir tes fils et tes petits-fils jusqu'à la quatrième génération, et que ta postérité soit bénie du Dieu d'Israël, qui vit et règne dans les siècles des siècles!

— *Amen!* » répondirent tous les convives. Et, pleins de joie, ils achevèrent le festin des noces.

VII

RETOUR A NINIVE. — L'ANGE DE DIEU

Pendant que Tobie, tout entier aux fêtes du mariage, retardait ainsi son départ, son père, inquiet et troublé, commençait à manifester ses alarmes. « Pourquoi tous ces délais ? disait-il à sa femme, et quel motif peut le retenir dans le pays lointain? Peut-être Gabélus est-il mort, et ne se trouve-t-il personne pour acquitter sa dette. » Sa tristesse augmentait chaque jour ainsi que la désolation d'Anna; les deux vieillards, le cœur brisé, pleuraient silencieusement sur ce fils dont ils ne s'expliquaient plus l'absence. De temps en temps, la mère, desespérée, éclatait en sanglots : « Hélas, hélas! s'écriait-elle, pourquoi t'avons-nous envoyé dans ces lointains pays, ô mon fils, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, notre unique consolation, notre seul espoir! Tu étais tout pour nous, et nous t'avons laissé partir! » Alors Tobie s'efforçait de la calmer : « Ne te laisse point abattre, disait-il, j'ai la confiance que notre fils est en bonne santé. Son compagnon de voyage est un homme fidèle. » Mais rien ne pouvait apaiser la douleur de la pauvre mère. Tous les jours elle sortait de sa maison, parcourait tout le pays environnant, suivait les chemins par lesquels son fils pouvait revenir, afin qu'à travers ses larmes ses yeux puissent l'apercevoir de loin ; et toujours son espoir était déçu ; son fils, hélas ! n'apparaissait pas.

Cependant, au milieu de sa nouvelle famille, il n'oubliait pas ceux qui le pleuraient à Ninive. Quand les quinze jours accordés à Raguel furent écoulés, celui-ci insista de nouveau pour retenir son gendre, s'offrant même à envoyer un messager porter de ses nouvelles à son père. Mais Tobie ne voulut rien entendre. « Mon père et ma mère, dit-il, comptent les jours de mon absence, je ne dois pas prolonger le tourment qu'ils endurent. » Voyant ses instances inutiles, Raguel consentit au départ. Il remit Sara entre les mains de Tobie, lui céda la moitié de ses serviteurs et servantes, de ses troupeaux et autres biens, puis au moment de la séparation, bénit de nouveau les deux époux : « Que l'ange de Dieu vous accompagne dans votre voyage, leur dit-il, qu'il écarte de vous tout danger! Puissiez-vous retrouver vos parents en bonne santé, et puissé-je moi-même, avant de mourir, voir de mes yeux les enfants qui naîtront de vous! » Le père et la mère donnèrent alors à leur fille le baiser d'adieu et la laissèrent aller, non sans l'avertir encore d'honorer ses beaux-parents, d'aimer son mari, de bien administrer sa maison et de rester irréprochable aux yeux de tous.

La caravane se mit en route. Obligés de cheminer lentement à cause des nombreux troupeaux qu'ils emmenaient avec eux, les voyageurs n'arrivèrent à Charan, c'est-à-dire à moitié chemin de Ninive, qu'après onze jours de marche. « Mon frère Tobie, dit alors l'ange, vous savez dans quel état d'angoisse et d'infirmité vous avez laissé votre père. Si vous m'en croyez, vous laisserez vos serviteurs voyager à petites journées avec votre femme et vos troupeaux, et nous prendrons les devants. » Cet avis plut à Tobie. « Prenez avec vous le fiel du poisson, ajouta l'ange, il vous sera bientôt nécessaire. » Et les deux jeunes gens se mirent en route. Chemin faisant, l'ange expliqua au jeune Tobie comment, en entrant dans la maison paternelle, après avoir adoré le Seigneur et embrassé son père, il devait employer le précieux médicament : « Avec le fiel du poisson, dit-il,

vous oindrez les yeux du vieillard aveugle, et à l'instant ses yeux s'ouvriront. Il verra la lumière du jour et pourra contempler les traits de son fils. »

Or Anna, la pauvre mère inconsolable, allait souvent s'asseoir au sommet d'une colline qui dominait la route, et de là, ses yeux obscurcis par les larmes interrogeaient l'horizon. Un jour qu'elle se trouvait comme d'habitude à son poste d'observation, elle distingua dans le lointain un voyageur qu'elle reconnut bientôt pour son fils. Vite elle courut annoncer cette bonne nouvelle à son mari : « Voilà notre fils qui revient! » s'écria-t-elle. Elle n'en put dire davantage, car elle était comme suffoquée par la joie, et tous deux sortirent pour aller à la rencontre des voyageurs. Déjà ils approchaient de la maison, déjà le chien fidèle accourait joyeusement au-devant de ses maîtres, comme un messager de bonheur. De son côté, le vieil aveugle, appuyé sur un serviteur, trébuchant à chaque pas, se précipitait au-devant de son fils. Et bientôt Anna et Tobie pressaient sur leur cœur cet enfant bien-aimé, mêlant leurs larmes à leurs embrassements.

Quand ils eurent adoré et remercié le Seigneur, ils s'assirent au foyer redevenu joyeux. Suivant les conseils de l'ange, le jeune homme prit alors le fiel du poisson et l'étendit sur les yeux de son père. Après une demi-heure d'attente, on vit une taie blanche, semblable à la pellicule d'un œuf, se détacher des paupières. Tobie la saisit de ses mains, l'arracha sans effort, et le vieillard recouvra immédiatement la vue. Pendant que tous glorifiaient Dieu, Tobie s'écriait dans son ravissement : « Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, vous m'avez châtié, mais vous m'avez guéri : voici que de mes yeux je contemple les traits de mon cher enfant! »

Sept jours après, Sara, l'épouse du jeune Tobie, les serviteurs et les servantes, les troupeaux et les chameaux, arrivaient heureusement au terme du voyage. La caravane apportait aussi les dix talents d'argent et les sommes con-

sidérables remises par Raguel à sa fille. Alors le jeune Tobie ayant raconté à ses parents tous les incidents du voyage, et comment Dieu s'était servi de son compagnon pour le combler de bienfaits, tous admirèrent les miséricordes de Dieu. Le bruit de ces merveilles se répandit dans la contrée. Achior et Nabath, neveux de Tobie, accoururent pour le féliciter et remercier avec lui le Seigneur; et, dans cette maison des pleurs, aujourd'hui la maison d'allégresse, on célébra pendant sept jours, par de joyeux festins, le retour à Ninive des deux voyageurs.

Cependant il fallut prendre congé du mystérieux Azarias. « Que pourrions-nous donner à cet homme de Dieu? disait Tobie à son fils. — Aucun salaire, répondit celui-ci, ne récompensera dignement ses services. Peut-être pourrions-nous lui demander s'il daignerait accepter la moitié des biens que nous avons rapportés de notre voyage. » D'accord sur ce point, le père et le fils prièrent Azarias de recevoir ce présent en témoignage de leur gratitude, mais il se contenta de leur répondre : « Bénissez le Seigneur de ses miséricordes à votre égard, et manifestez-les à tous, car s'il convient de laisser dans l'ombre les secrets des rois, il est bon de révéler les œuvres de Dieu. La prière, le jeûne et l'aumône, vous le savez, valent mieux que tous les trésors. L'aumône délivre de la mort, efface les péchés, procure la vie éternelle, tandis que l'iniquité ruine l'âme. Voici donc la vérité tout entière. Quand vous priiez avec larmes, quand, laissant votre repas, vous cachiez les cadavres pour les ensevelir pendant la nuit, c'est moi qui présentais vos supplications au Seigneur. Votre âme était agréable à ses yeux, et c'est pourquoi il vous a envoyé l'épreuve de la tribulation; c'est pourquoi aussi Dieu m'a envoyé vers vous pour vous guérir, et délivrer Sara, l'épouse de votre fils, du démon qui l'obsédait. O saint vieillard, je suis l'ange Raphaël, un des sept Esprits assistants au trône de l'Éternel. »

A cette révélation, stupéfaits et tremblants, le père et le

fils tombèrent la face contre terre, mais l'ange les rassura doucement. « La paix soit avec vous, dit-il. Je suis venu à vous par la volonté de Dieu : c'est lui seul qu'il faut bénir et glorifier. Vous m'avez vu manger et boire à votre table, mais l'ineffable aliment dont je me nourris est invisible pour des yeux mortels. Il est temps que je retourne à celui qui m'a envoyé. Pour vous, glorifiez Dieu en racontant les merveilles dont vous avez été témoins. »

Après avoir dit ces mots, l'ange disparut, et ils le cherchèrent vainement du regard. Ils restèrent encore prosternés pendant trois heures, et quand Tobie se releva, ce fut pour chanter un hymne de louanges au Dieu qui l'avait sauvé.

« Seigneur, disait-il, vous êtes le grand Dieu, le Dieu qui règne dans tous les siècles. Votre main flagelle et guérit, tue et ressuscite : qui peut lui échapper?

« Enfants d'Israël, louez le Seigneur en face des nations. Il vous a dispersés parmi les gentils qui l'ignorent, afin que par le récit de ses merveilles vous leur appreniez qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. S'il nous a châtiés dans sa justice, il nous sauvera dans sa miséricorde. Voyez comme il a traité Tobie et sa famille, et glorifiez-le par vos œuvres.

« Pour moi, je bénis Dieu sur la terre d'exil, parce qu'il a manifesté sa puissance contre une nation pécheresse. Convertissez-vous donc, dirai-je aux pécheurs, et il vous fera miséricorde, et la joie deviendra votre partage. »

A ce moment, les yeux de son âme s'ouvrirent : Tobie devint un prophète illuminé des clartés célestes; dans un saint ravissement il se mit à chanter les destinées de Jérusalem, la cité de Dieu :

« Jérusalem! s'écria-t-il, sainte cité, Dieu va te châtier à cause de tes fautes, mais il rebâtira ton Temple, il rappellera tes captifs, il te remplira d'une joie qui ne finira point. Tu brilleras d'une éclatante lumière, et les peuples de l'univers se courberont devant toi. Pèlerins des pays

lointains, les étrangers t'apporteront leurs présents, ils adoreront ton Dieu, et ton sol béni deviendra la terre Sainte, sur laquelle on invoquera le Nom par excellence. Alors seront maudits ceux qui te mépriseront, bénis ceux qui te béniront; alors tu te réjouiras dans tes fils, réunis tous près de Jéhovah.

« O Seigneur, je vous bénis parce que vous avez délivré Jérusalem de ses tribulations. Heureux serai-je s'il reste quelques-uns de mes descendants pour admirer les splendeurs de la nouvelle Jérusalem! Ses portes seront faites de saphirs et d'émeraudes, ses murailles de diamants, ses places publiques pavées d'un marbre éclatant de blancheur. Dans ses rues résonnera l'éternel *Alleluia*. Béni soit le Seigneur qui lui réserve une telle gloire; qu'il règne sur elle dans les siècles des siècles! »

Tobie vécut encore quarante-deux ans après avoir recouvré la vue. Il put tenir sur ses genoux les enfants de ses petits-enfants. A l'âge de cent deux ans, voyant arriver la mort, il appela près de lui son fils et ses petits-fils pour leur donner ses dernières instructions : « La ruine de Ninive est proche, leur dit-il, car la parole du Seigneur s'accomplira. Nos frères exilés retourneront en Israël, le pays désert sera repeuplé, la maison de Dieu rebâtie après avoir été incendiée. Les enfants de Dieu rentreront dans la patrie, les nations abandonneront leurs idoles pour habiter la sainte cité, les rois de la terre adoreront le grand roi d'Israël. Mes enfants, servez donc le Seigneur, enseignez à vos fils la justice et l'aumône, et que tous, pleins de la pensée de Dieu, le bénissent en tous temps dans la sincérité de leur âme. »

Avant de les quitter, il leur recommanda de nouveau de sortir de Ninive. « Quand vous aurez enseveli votre mère près de moi, dit-il, sortez d'ici, car cette ville va périr à cause de ses iniquités. » Le saint vieillard mourut alors dans la joie et dans la paix, comme il avait vécu depuis la visite de l'ange.

Après la mort de sa mère, Tobie le Jeune quitta Ninive avec tous les siens et retourna chez ses beaux-parents, qu'il trouva en bonne santé malgré leur vieillesse. Après leur avoir aussi fermé les yeux, il recueillit leur héritage, et vécut au milieu de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. A l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il mourut dans la crainte du Seigneur. Ses enfants l'ensevelirent avec honneur, et toute sa famille, marchant comme lui dans les voies de la justice et de la sainteté, fut aimée de tous les hommes.

LIVRE TREIZIÈME

JÉHOVAH CONTRE NINIVE

ÉZÉCHIAS ET JUDITH

I

LE PIEUX ÉZÉCHIAS
L'IMPIE SENNACHÉRIB

A. M. 3277 — A. C. 724.

Après la chute de Samarie et la déportation des dix tribus sur les rives du Tigre, Jérusalem devint une proie facile pour le tout-puissant roi de Ninive : maître de tout l'Orient, de Babylone, de Damas, de Tyr, rien ne l'empêchait de se jeter sur les fils de David, et de traiter le royaume de Juda comme il avait traité le royaume d'Israël. L'impie Achaz avait réussi à écarter le vainqueur en lui payant, à titre de vassal, un énorme tribut; mais combien de temps s'en contenterait-il? Jérusalem se trouvait sur le chemin de l'Égypte, de cette Égypte convoitée par les monarques assyriens; il était bien à craindre que ceux-ci, avant d'arriver au Nil, n'enlevassent au roi de Juda son sceptre et sa couronne. Heureusement, dans ces tristes conjonctures, six ans avant la captivité des dix tribus, venait de monter sur le trône de David un émule de ce grand roi, un véritable ami de Dieu, le pieux Ézéchias.

Ézéchias avait vingt-cinq ans à la mort d'Achaz, son père. Témoin attristé de ses impiétés, de la profanation du Temple de Jéhovah, de l'adoration publique des idoles dans les deux royaumes, il entreprit de fléchir la colère de Dieu par une restauration solennelle du culte national. Dès le premier mois qui suivit son avènement, il fit rouvrir les portes du Temple de Salomon. Ayant convoqué les prêtres et les lévites, il leur ordonna de purifier le Temple et le sanctuaire : « Nos pères ont péché, leur dit-il ; ils ont abandonné leur Dieu et tourné le dos à son Tabernacle. Les lampes ont cessé de brûler, l'encens, de monter vers Jéhovah, les victimes, d'affluer sur son autel. Voilà pourquoi la colère de Jéhovah a éclaté sur nous, pourquoi nos fils et nos filles ont été traînés en captivité. J'ai donc résolu de renouveler l'alliance d'Israël avec Jéhovah, notre Dieu, et d'apaiser ainsi son courroux. A vous, mes fils bien-aimés, ministres du culte sacré, de m'aider avec un saint zèle. »

Les chefs de la tribu sacerdotale s'empressèrent d'obéir au pieux monarque. Après avoir rassemblé leurs frères et accompli sur eux-mêmes les rites de la purification légale, ils pénétrèrent dans le Temple profané. Tous les objets qui avaient servi au culte idolâtrique furent enlevés de l'édifice sacré et jetés dans le torrent du Cédron. Huit jours se passèrent à cette expurgation, et huit autres jours, à rendre au parvis, au sanctuaire, à l'autel, aux vases sacrés, la splendeur des jours anciens. Quand tout fut disposé selon l'ordre prescrit, le roi, entouré des princes, se rendit au Temple, afin d'y offrir des victimes de propitiation pour le royaume et pour le peuple des douze tribus ; car il ne distinguait pas les rebelles des vrais enfants de Jacob. Par son ordre, les prêtres immolèrent successivement sept taureaux, sept béliers et sept agneaux, dont ils répandirent le sang sur l'autel ; puis on plaça au milieu de l'assemblée les boucs réservés pour le sacrifice expiatoire. Alors, pendant que le roi et le peuple tenaient leurs

mains étendues sur les victimes, celles-ci tombèrent sous le couteau des sacrificateurs, et leur sang fut versé devant l'autel pour l'expiation des péchés d'Israël. Et pendant toute la cérémonie, en avant du Temple, les trompettes sacrées retentissaient; les cymbales, les psaltérions, les cinnors, envoyaient aux échos leurs saintes mélodies ; les chœurs de lévites entonnaient des hymnes de David et d'Asaph le Voyant. L'holocauste accompli, la multitude présenta les victimes. Soixante-dix taureaux, cent béliers, deux cents agneaux, six cents bœufs, trois mille brebis, furent immolés en ce jour sur l'autel du Seigneur. Ainsi, au milieu de l'allégresse universelle, par une manifestation aussi éclatante que spontanée, Ézéchias et ses fidèles sujets rétablirent dans la cité sainte le culte de Jéhovah.

La conversion de Jérusalem ne suffisait pas à la piété du zélé monarque. Pour associer tout le pays à cette restauration nationale et prévenir ainsi la ruine de l'infidèle Samarie, il invita toutes les tribus à célébrer solennellement la Pâque, comme signe de leur retour à Jéhovah. Des messagers parcoururent la Palestine, de Dan jusqu'à Bersabée, portant aux peuples des villes et des campagnes les ordres du roi. « Enfants d'Israël, disaient-ils, revenez au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et lui prendra pitié des restes d'Israël échappés jusqu'ici à la main de fer des Assyriens. Au lieu de suivre les traces de vos pères, déserteurs du culte de l'Éternel, et désertés par lui à cause de leurs prévarications, renouvelez le pacte d'alliance avec Jéhovah, le Dieu de miséricorde, et il fera grâce au repentir. Il vous rendra vos fils et vos filles, aujourd'hui les captifs de l'Assyrien. » Ainsi parlaient les messagers d'Ezéchias en traversant les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Zabulon ; mais, hélas! à part certains Israélites fidèles qui prirent avec joie le chemin de Jérusalem, les populations perverties répondirent aux avances d'Ézéchias par des paroles d'ironie et d'insulte. C'était leur dernier crime : peu de temps après, conduits en exil par

les officiers du roi Sargon, ils pleuraient leurs péchés sur les rives des fleuves étrangers.

Juda, au contraire, accueillit avec enthousiasme les courriers d'Ézéchias. Des multitudes ne formant qu'un cœur et qu'une âme, se rendirent à Jérusalem pour la fête des Azymes. Les autels idolâtriques qui souillaient encore les rues et la place de la ville furent détruits. On jeta dans le Cédron tous les objets profanés par un culte sacrilège. Le roi fit même mettre en pièces le Serpent d'airain dressé par Moïse au désert, et transformé en idole dans ces derniers temps. Le quatorzième jour du mois, la solennité pascale commença dans la ville ainsi purifiée. Les prêtres et les lévites offrirent les holocaustes dans le Temple du Seigneur. Sept jours durant, les louanges de Jéhovah ne cessèrent de retentir, ni les chants sacrés de se faire entendre, comme aux jours de David. Sur le désir du roi, désir partagé par tout le peuple, les lévites prolongèrent d'une semaine la cérémonie sacrée. Ézéchias mit à la disposition des foules mille taureaux et sept mille brebis; les princes de Juda, mille taureaux et dix mille brebis; de sorte que les sacrifices et les festins recommencèrent pendant sept autres jours au milieu des transports d'allégresse des prêtres, des lévites, du peuple de Juda, et d'une immense multitude de prosélytes étrangers. Jamais, depuis les jours de David et de Salomon, Jérusalem n'avait vu pareille solennité. Aussi, quand au moment du départ, les prêtres et les lévites se levèrent pour bénir le peuple, Dieu du haut du ciel bénit avec eux ses fils pieux et repentants.

A partir de ce jour, l'idolâtrie disparut en Judée. Au retour de la cité sainte, les pèlerins détruisirent sur leur passage les hauts lieux et les bois sacrés, ainsi que les autels des faux dieux, dans toute l'étendue du pays. Les familles sacerdotales et lévitiques reprirent leurs fonctions respectives dans le Temple; l'offrande des fruits et des victimes attesta de nouveau la piété des fidèles, et le sa-

crifice du matin et du soir appela chaque jour les bénédictions de Dieu sur son peuple.

Mais, à cette restauration du culte devait s'ajouter l'œuvre plus difficile de la restauration des mœurs. Après avoir abattu les idoles, il fallait extirper des cœurs les vices infâmes que l'idolâtrie traîne après elle. Ce fut l'entreprise du grand prophète Isaïe, l'ami et le conseiller d'Ézéchias. Sous les rois précédents, pendant une période de trente années, il n'avait cessé de rappeler aux prévaricateurs les saintes lois de Jéhovah; il continua, surtout après la dispersion des dix tribus, à lancer l'anathème contre les pécheurs obstinés. « Malheur à vous, s'écriait-il, qui multipliez vos palais et prolongez vos propriétés jusqu'aux limites du royaume! Vos maisons, si grandes qu'elles soient, n'auront plus un seul habitant, et trente mesures de semence vous donneront à peine quelques boisseaux de froment. Malheur à vous, qui vous levez dès l'aurore pour passer vos jours dans les festins et l'ivresse! La lyre et le cinnor, les coupes pleines de vin, vous font oublier les lois du Seigneur et les œuvres de ses mains. Voilà pourquoi mon peuple a été traîné en captivité, pourquoi les nobles sont morts de faim, pourquoi l'abîme a englouti les vaillants d'Israël. Malheur à vous, qui donnez au mal le nom de bien, et aux ténèbres le nom de lumières! Malheur à vous, qui vous appelez sages et prudents, et dont la sagesse consiste à condamner l'innocent pour justifier le coupable à prix d'argent! Vous avez rejeté la loi du Seigneur, vous avez blasphémé le Saint d'Israël : voici que sa colère éclate contre son peuple, voici que son bras se lève pour vous frapper! »

A ces menaces les enfants de Jacob opposaient trop souvent l'exemple des nations idolâtres qui jouissaient de tous les biens terrestres, malgré leurs crimes et leurs dissolutions. Alors sur les ailes de l'inspiration, le prophète s'élevait jusqu'au trône de Celui qui vit dans tous temps et à travers tous les espaces. De là, promenant son

regard d'aigle sur tous les peuples de la terre, il annonçait sans crainte leurs destinées. De sa voix lugubre, il entonnait des chants de mort. « Malheur à Moab! s'écriait-il, malheur à vous, Philistins; malheur à vous, fils d'Edom! Votre gloire va se flétrir; encore un an, encore trois ans, et le Seigneur vous visitera. » Mais ce n'étaient là que des vermisseaux en présence des potentats de Ninive et de Memphis : ceux-là devaient-ils craindre aussi les vengeances de Dieu? — « Malheur à l'Éthiopie, reprenait Isaïe, malheur à l'Égypte, malheur à Ninive, malheur à Babylone! » Et il décrivait à l'avance les destinées de ces peuples, leur gloire éphémère et les catastrophes qui devaient amener leur ruine. Tyr, la brillante Tyr elle-même, l'orgueil de la mer, devait disparaître. « Pleurez, glorieux navires, qui volez aux extrémités du monde; pleurez, disait le prophète, elle n'est plus, la cité qui vous a lancés sur l'onde?

Témoins épouvantés de la ruine des dix tribus, ruine prédite par Isaïe, les enfants de Juda ne pouvaient s'empêcher de trembler en écoutant ces sinistres prédictions. Il fallait donc revenir à Jéhovah ou tomber sous ses coups; le servir comme des enfants ou devenir les esclaves de l'étranger. Pour les encourager dans ces beaux sentiments, Isaïe leur rappelait alors les magnifiques promesses de Jéhovah au peuple d'Abraham et de David. Bientôt paraîtrait le Libérateur d'Israël, Celui qui devait élever son peuple au-dessus de toutes les nations. Il le voyait déjà, il en faisait ce ravissant portrait : « Un petit enfant nous est né, un fils est accordé à nos vœux. Il portera sur l'épaule le sceptre de sa puissance; on l'appellera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire sera sans bornes, son règne n'aura pas de fin. Il s'assoira sur le trône de David, il possédera son royaume, il l'affermira dans la justice et l'équité jusque dans les siècles éternels. Le Dieu qui nous aime, le Dieu des armées, accomplira ces merveilles. »

La crainte d'un côté, l'espérance de l'autre, ranimèrent les fils de David et les poussèrent dans les sentiers de la vertu. Au comble de la joie, le roi Ézéchias crut pouvoir s'appuyer sur Jéhovah et sur ces peuples sincèrement convertis, pour secouer le joug odieux du monarque assyrien.

Depuis son avènement au trône, Ézéchias, comme les princes ses voisins, payait au roi d'Assyrie le lourd tribut imposé à son père Achaz. Il se révolta enfin contre cette servitude et déclara que le successeur de David ne pouvait consentir à rester éternellement le vassal d'un souverain étranger. Jéhovah, le Dieu tout-puissant dont il avait relevé les autels, et qui récemment l'avait soutenu dans une guerre contre les Philistins, saurait bien le défendre contre les Assyriens, si ceux-ci venaient l'attaquer. Et en effet, il ne fallait rien moins que son absolue confiance en Dieu pour tenter ce coup d'audace, alors que la catastrophe de Samarie tenait encore le pays dans l'épouvante, et que le roi de Ninive s'appelait Sennachérib.

Ce dernier, le plus fameux des conquérants assyriens, avait remplacé sur le trône son père Sargon. La nouvelle de la rébellion d'Ézéchias le transporta de colère. Il comprit que cet exemple entraînerait bien vite ses vassaux d'Occident, d'autant plus que, pour échapper à sa domination, ils pouvaient compter sur l'assistance de l'Égypte, la rivale acharnée de l'Assyrie. En véritable homme de guerre, il n'hésita point à décider une nouvelle campagne sur la Grande Mer, afin de consolider les conquêtes de ses prédécesseurs; mais, avant de l'entreprendre, il voulut, par mesure de prudence, abattre des voisins devenus trop remuants. Le roi de Babylone, Mérodach Baladan, tranchait du maître : il lui livra bataille, enleva son camp, lui prit sa capitale, ses trésors et les places fortes de son royaume, pour installer sur son trône un jeune enfant élevé au palais de Ninive. L'année suivante il porta les armes en Orient, et bientôt l'Orient trembla devant lui. Enfin, la troisième année de son règne, maître absolu du pays, il

partit pour l'Occident, à la tête de ses troupes innombrables et toujours victorieuses.

Évidemment Dieu lui-même allait entrer en lice contre le terrible conquérant, ou c'en était fait du royaume de Juda : Jérusalem aurait le sort de Samarie. Isaïe ne craignit point d'annoncer la victoire, mais la victoire de Jéhovah. « Malheur à toi, orgueilleux Assur! s'écriait-il. Tu es le fléau de Dieu, l'instrument de sa colère contre des peuples coupables, mais tu ne comprends pas ton rôle. Non content d'enlever les dépouilles des nations, tu veux les exterminer. Comme j'ai traité Charcamis, Chalané, Emath, Damas, Samarie, ainsi, dis-tu, je traiterai Jérusalem. Écoute la réponse de Jéhovah : Quand j'aurai accompli mon œuvre sur Sion, alors je visiterai le roi d'Assur. C'est par la force de mon bras, dit-il, que j'ai détruit les peuples, pillé leurs princes, abattu les trônes des rois. Pauvre néant! la cognée se glorifie-t-elle contre le bûcheron, la scie contre la main qui l'emploie, le bâton contre celui qui frappe? Habitants de Sion, ne craignez point Assur. Il vous frappera de sa verge en partant pour l'Égypte ; mais attendez que je lui demande compte de ses crimes. Le Seigneur va lever le bras contre lui comme autrefois sur Madian, à la pierre d'Oreb ; comme sur l'Égypte, au passage de la mer Rouge. Le voici près d'Aïath, à Magron, à Machmas; Rama s'épouvante, Gabaa s'enfuit ; encore un jour, il atteindra Nobé ; déjà il étend la main vers Jérusalem, déjà il touche à la colline de Sion ! Mais en ce moment le Dieu des armées, le Roi des rois le brise comme un vase d'argile [1] ! »

Les vrais Israélites, confiants dans ces paroles du prophète, attendaient de pied ferme le féroce envahisseur ; mais les hommes de peu de foi, toujours les plus nombreux, tremblaient à la pensée des maux dont ils étaient menacés. Les uns s'enfuyaient en Égypte pour y cacher

1. Isaïe, ch. x et xi.

leurs trésors, d'autres pour y mendier le secours du roi Pharaon. Des grands, des princes allèrent jusqu'à Tanis solliciter une prompte intervention des armées égyptiennes. Isaïe fulminait contre eux ses plus terribles anathèmes. « Malheur à vous, lâches déserteurs, qui prenez conseil de vos craintes, et non de mon Esprit! Vous descendez en Égypte sans me consulter, vous espérez dans la force de Pharaon, vous vous confiez dans un fantôme. Restez en paix, vous dit le Seigneur, et vous serez sauvés. Votre force, c'est votre espérance en Dieu. Malheur à vous qui comptez sur le nombre des chars et des cavaliers, et non sur le Seigneur! L'Égyptien n'est qu'un homme et non pas un dieu. Les chevaux sont de chair, Dieu est esprit. Le Seigneur étendra son bras, et le protecteur périra comme le protégé. Quand le lion tient sa proie, tremble-t-il devant le nombre et les clameurs des bergers? Ainsi Jéhovah devant l'Assyrien. Assur ne tombera pas sous le glaive d'un homme, mais sa force disparaîtra en un jour d'épouvante. Ainsi dit le Seigneur, dont les foudres s'allument pour défendre Jérusalem. »

Cependant Sennachérib arrivait en Palestine, répandant la terreur sur son passage. Après s'être rendu maître de Sidon, d'Acco, de Joppé, il descendit vers Ascalon en longeant la Méditerranée, pendant que ses troupes inondaient la plaine de Jezraël et s'emparaient de toutes les places fortes de Juda. Alors s'accomplit l'oracle d'Isaïe : « Le pays pleure et languit, Saron est désert, le Carmel a perdu son feuillage. Les routes sont isolées, les villes abandonnées. » Mais le prophète, sûr de son Dieu, s'écrie aussitôt : « Malheur à toi, pillard! malheur à toi, dévastateur! Quand tu auras fini de piller, tu seras pillé toi-même; quand tu auras fini de dévaster, toi-même tu seras dévasté! » Le plan de Sennachérib était d'enfermer Jérusalem dans un cercle de fer, pendant qu'il descendrait avec le gros de son armée jusqu'à la frontière méridionale de la Palestine pour surveiller les démarches du roi d'Égypte.

A cet effet, il s'empara de la forteresse de Lachis, à l'entrée du désert, où il établit son quartier général. De là, il menaçait également Jérusalem et Memphis.

Le secours de Dieu se faisait attendre. Cédant aux sollicitations des craintifs, en même temps que mû de compassion pour un peuple livré à toutes les horreurs de l'invasion, Ézéchias crut devoir faire à l'ennemi des propositions de paix. Il envoya des ambassadeurs à Lachis, chargés de dire au roi Sennachérib que le roi de Jérusalem avait eu tort d'affronter la colère du grand roi de Ninive. Il paierait donc le tribut qui lui serait imposé, si le roi de Ninive consentait à éloigner ses troupes du territoire de Juda. Fortement préoccupé d'une rencontre avec l'armée égyptienne, Sennachérib se hâta d'accepter, se réservant en secret d'occuper Jérusalem après une victoire sur le Pharaon. Il exigea pour prix de sa prétendue concession trente talents d'or et trois cents talents d'argent, environ sept cents millions de notre monnaie. Pour réaliser cette somme, Ézéchias fut obligé de prendre tout l'argent déposé dans le trésor du Temple et du palais, et même les lames d'or dont il avait recouvert les portes du sanctuaire. Assis sur un trône richement orné, ses guerriers autour de lui, Sennachérib, fier d'avoir humilié le roi de Jérusalem, reçut de nouveau les ambassadeurs venant déposer à ses pieds les trésors de leur maître. Son visage sévère, implacable, dénotait assez ce qu'il fallait attendre du farouche conquérant.

Ézéchias avait gagné du temps. Certain du secours de Dieu, mais incertain de l'heure à laquelle il lui plairait d'intervenir en faveur de ses enfants, le roi résolut de fortifier Jérusalem contre une nouvelle agression de Sennachérib. Dans un conseil composé des princes de sa cour et de ses meilleurs guerriers, il fut unanimement résolu qu'on obstruerait toutes les sources extérieures qui arrosaient la contrée. De nombreux ouvriers détournèrent ainsi l'eau du Cédron, de la fontaine de Siloë, de manière à n'en pas

laisser une goutte pour abreuver les troupes assyriennes, si leur roi entreprenait le siège de Jérusalem. De plus, Ézéchias fit réparer le mur d'enceinte, y ajouta de nouvelles tours et l'entoura d'un second rempart. La vallée de Mello fut garnie d'ouvrages défensifs, et les arsenaux se remplirent de boucliers. La résistance ainsi organisée, le roi réunit devant la porte de la cité les chefs vaillants et expérimentés qu'il avait placés à la tête de ses troupes : « Braves guerriers, s'écria-t-il, courage et confiance ! Ne craignez ni le roi de Ninive, ni ses nombreux bataillons. Nos soldats sont plus nombreux que les siens. D'ailleurs, pour nous attaquer il n'a qu'un bras de chair, et nous avons Dieu pour nous défendre. Jéhovah est avec nous, Jéhovah combattra pour nous. »

Hélas ! à peine avait-il réconforté les âmes par ces paroles de feu, qu'une épreuve, plus grave que toutes les autres, vint ruiner ses espérances et jeter la consternation dans tout le royaume.

II

GUÉRISON MIRACULEUSE. — L'ANGE EXTERMINATEUR

A. M. 3291 — A. C. 710.

Tant de travaux et de sollicitudes avaient épuisé les forces d'Ézéchias. Il tomba gravement malade, et bientôt un ulcère d'une nature alarmante mit ses jours en danger. Dieu permit cette épreuve au moment le plus critique pour son peuple, afin de lui montrer qu'il fallait compter non sur le bras de l'homme, mais sur la force du Tout-Puissant. Le prophète Isaïe vint trouver le roi de la part de Jéhovah pour lui annoncer sa mort prochaine : « O mon roi, lui dit-il, arrêtez les dispositions que vous devez prendre par rapport à votre maison, car la dernière heure va sonner pour vous. »

Ézéchias pensait à sa maison, mais bien plus à son royaume. Lui mort, qu'allaient devenir ses fidèles sujets, et comment résisteraient-ils aux bataillons de Sennachérib? Accablé sous le poids de sa douleur, mais espérant contre toute espérance, le malheureux roi se tourna du côté de la muraille pour se recueillir une dernière fois devant l'Éternel, et de son cœur s'exhala cette courte mais ardente prière : « O mon Dieu, je vous en conjure, souvenez-vous en ce moment que j'ai toujours marché en votre présence dans la droiture et la simplicité de mon âme; souvenez-vous que j'ai toujours pris votre volonté sainte pour règle

de mes actions. » Il n'en put dire davantage, mais de ses yeux s'échappa un torrent de larmes.

Jéhovah ne put rester insensible aux gémissements de son serviteur. Ayant pris congé du roi, Isaïe franchissait le vestibule du palais, quand il entendit de nouveau la voix du Seigneur. « Retourne près d'Ézéchias, le chef de mon peuple, disait Jéhovah, et répète-lui ces paroles du Dieu de David, son aïeul : J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes; aussi suis-je décidé à éloigner la maladie qui devait te conduire au tombeau. Dans trois jours, tu monteras au Temple pour me rendre grâces. Je te donnerai encore quinze ans de vie; je délivrerai ton royaume et ta capitale du joug des Assyriens; pour l'honneur de mon nom et en mémoire de mon serviteur David, je couvrirai de mon égide Jérusalem et ses habitants. »

Isaïe revint sur ses pas pour porter au royal malade le message de Jéhovah. Ézéchias croyait rêver à cette annonce subite d'une guérison que naturellement on ne pouvait espérer. Comment, en quelques heures, Dieu avait-il changé de dispositions à son égard? Sans doute il avait prié; mais les supplications d'un faible mortel sont-elles donc si puissantes sur le cœur d'un Dieu? « Prophète de Jéhovah, dit-il, vous m'annoncez que Dieu a révoqué sa sentence, mais à quel signe reconnaîtrai-je la vérité de votre prédiction, et que réellement dans trois jours je pourrai monter au Temple du Seigneur?

— O roi, répondit Isaïe, vous voyez ce cadran solaire établi dans ce palais par votre père Achaz. En preuve du miracle que Jéhovah veut opérer en votre faveur, l'ombre qui marque les heures, va monter ou rétrograder de dix degrés, selon le désir que vous allez exprimer.

— L'ombre monte naturellement, s'écria le monarque; je préfère donc qu'elle descende à l'instant de dix degrés. »

Et l'ombre, à sa grande stupéfaction, rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz.

Isaïe dit alors aux serviteurs : « Apportez-moi une corbeille de figues. » Il appliqua quelques-uns de ces fruits sur l'ulcère qui rongeait le corps du roi, et la plaie se ferma aussitôt. Trois jours après, Ezéchias montait au Temple pour remercier le Seigneur. De son cœur reconnaissant sortait ce cantique d'action de grâces, que tous les protégés de Dieu répéteront jusqu'à la fin des siècles :

« J'avais dit : à peine au milieu de mes jours, voilà que s'ouvrent pour moi les portes du tombeau. C'est en vain que je cherche à renouer le fil de mes années, je ne verrai plus ce Tabernacle du Seigneur sur cette terre des vivants, je ne verrai plus les habitants de Sion, je ne verrai plus d'homme ici-bas.

« Comme la tente que le pasteur replie aux approches de l'aurore, ainsi finit mon existence; comme la trame sous les doigts du tisserand, ainsi se brise, à peine formé, le fil de ma vie.

« Pendant les longues heures de la nuit, j'attendais le retour de l'aube, en proie à la maladie dévorante. Comme l'animal sous l'ongle du lion, je poussais des cris plaintifs ; avec le petit de l'hirondelle, avec la colombe solitaire, j'exhalais mes gémissements. Mes yeux, fixés vers le ciel, se lassaient d'attendre le secours d'en haut.

« Seigneur, disais-je, voyez la violence de mes maux, ayez pitié de moi. Mais que puis-je espérer? N'est-ce pas sa main qui me cloue sur ce lit de douleur. Il ne me reste qu'à repasser dans l'amertume de mon âme toutes mes années écoulées, et si tel est notre sort ici-bas, ô mon Dieu, châtiez-moi, et puis vivifiez-moi.

« Et voilà que la plus amère des tristesses s'est changée en joie. Vous avez délivré mon âme des terreurs de la mort; vous avez jeté derrière vous toutes mes iniquités passées ; vous m'avez rendu la vie.

« C'est que le tombeau ne vous glorifie point, ô mon Dieu ; la mort ne chante point vos louanges; l'abîme ne proclame point vos grandeurs. Le vivant, le vivant seul

redit vos miséricordes, comme je le fais aujourd'hui ; père reconnaissant, il enseigne à ses fils votre infinie bonté.

« Soutenez donc mon existence, et tous les jours, prosternés devant votre autel, nous chanterons en votre honneur l'hymne de louange et d'amour. »

Les habitants de Jérusalem apprirent avec des transports de joie la guérison du monarque. Il était temps ; car déjà l'on entendait dans le lointain les hennissements des chevaux qui ramenaient vers Jérusalem les soldats de Sennachérib.

Le grand roi de Ninive avait battu les Égyptiens, les seuls adversaires assez puissants pour lui disputer l'empire. Il revenait donc triomphant, foulant aux pieds les alliés des Pharaons, et d'autant plus furieux contre Ézéchias que celui-ci n'avait pas craint de fortifier sa capitale, avec l'intention de lui en fermer l'entrée. De Lachis, son quartier général, il députa au roi de Jérusalem trois de ses principaux officiers : le Tartan ou généralissime des troupes, le Rabsaris, maître du palais, et le Radsacès, grand échanson, pour le sommer de se rendre. Ceux-ci, entourés d'une puissante escorte, se présentèrent devant la porte de Joppé, près de l'aqueduc de l'étang supérieur, dans le chemin qui conduit au champ du Foulon. Du haut des murailles, la foule examinait ces étrangers qui demandaient à parler au roi. Ézéchias chargea trois de ses officiers, Eliacim, l'intendant du palais, Sobna, le secrétaire royal, et le chancelier Joahé, de le représenter près de la députation assyrienne. Aussitôt qu'il les aperçut, le Rabsacès leur adressa ce discours insensé :

« Dites à Ézéchias que tel est le message du roi d'Assyrie : J'admire la folle confiance avec laquelle tu te prépares à combattre contre moi. En qui donc mets-tu ton espoir ? Dans l'Égyptien peut-être, ce roseau brisé qui perce la main assez imprudente pour s'appuyer sur lui. Le Pharaon ne peut plus rien pour toi. Si Juda compte sur Jéhovah, son Dieu, pour échapper à la famine et à la mort, ne

se rappelle-t-il pas qu'Ézéchias a détruit sur tous les sommets les autels de Jéhovah, avec défense de l'adorer ailleurs qu'à Jérusalem? Passez donc au service du roi, mon maître. Et comment lui résisteriez-vous? Si je vous donnais deux mille chevaux, vous ne trouveriez pas assez de cavaliers pour les monter. Vous ne pourriez pas même tenir tête au plus faible de nos satrapes. Vous comptiez sur les chevaux et les chars de l'Égypte, mais le Seigneur a dit à Sennachérib : Va et dévaste cette terre! et l'Égypte n'est plus. »

Comme ce discours violent, prononcé en langue hébraïque, pouvait exaspérer le peuple assemblé sur les murailles, les représentants d'Ézéchias prièrent le Rabsacès d'employer le dialecte syrien, qui leur était familier :

« Croyez-vous, répondit l'orgueilleux orateur, que mon maître nous a envoyés ici pour nous entretenir mystérieusement avec vous? Non, c'est au peuple accouru sur ces remparts, à ce peuple que vous allez faire mourir de faim et de soif, que je veux m'adresser. Habitants de Jérusalem, cria-t-il en langue vulgaire, écoutez les paroles du grand roi d'Assyrie : Ne vous laissez pas séduire par cet Ézéchias, qui ne saurait vous tirer de mes mains. Il a beau vous répéter que Jéhovah vous délivrera, que votre cité ne tombera pas sous mon joug : ce sont là de vaines promesses. Suivez le seul parti raisonnable, qui est de vous soumettre à mon empire. Chacun de vous récoltera comme par le passé les fruits de sa vigne et de son figuier, jusqu'au jour où je vous transférerai dans une terre aussi fertile que la vôtre, où vous trouverez en abondance le vin et le froment, l'olive, l'huile et le miel. Ne craignez pas pour votre vie : elle n'est nullement en danger. Encore une fois, ne comptez pas sur l'intervention de Jéhovah pour vous délivrer, comme vous le promet Ézéchias. Où sont les dieux d'Emath et d'Arphad, de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava? Où sont les dieux de Samarie? Et si aucun de ces dieux n'a pu arracher son pays à mes puissantes mains,

vous pensez que votre Jéhovah l'emportera sur Sennachérib? »

Le peuple frémissait d'indignation en entendant ces odieux blasphèmes; cependant, pour obéir aux recommandations d'Ézéchias, qui voulait éviter toute provocation, l'assemblée garda le silence. Averti de ce qui s'était passé, le roi déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac en signe de pénitence, et monta au Temple pour prier le Seigneur. En même temps, il envoya Eliacim et Sobna au prophète Isaïe pour lui demander le parti qu'il convenait de prendre. « Les jours d'angoisse sont venus, lui disait-il. C'est le moment d'agir, mais nous sommes sans force. Notre Dieu a-t-il entendu les outrages vomis contre lui par l'infâme messager du roi de Ninive? Priez pour nous Jéhovah, et qu'il daigne sauver les restes de son peuple. »

Isaïe consola les messagers, et les chargea de rapporter à Ézéchias ces paroles de Dieu : « Méprise, ô roi, les menaces du roi d'Assyrie; ne fais aucun cas des blasphèmes proférés contre moi. Je vais lui envoyer un Esprit : il apprendra une grande nouvelle, puis il retournera bien vite dans son pays, où je l'abattrai sous le glaive des meurtriers. »

Fort de ces assurances, Ézéchias repoussa les propositions du Rabsacès, qui s'en retourna au camp des Assyriens pour rendre compte à son maître de son échec. De Lachis, Sennachérib avait gagné Lobna, qu'il assiégeait avant de prendre le chemin de Jérusalem. La réponse des ambassadeurs le contraria d'autant plus que le roi d'Éthiopie s'avançait contre lui à la tête d'une puissante armée, ce qui le mettait dans la nécessité d'en finir promptement avec le roi de Juda. Il renvoya donc le Rabsacès à Jérusalem avec un message plus menaçant que le premier. « Cesse, disait-il à Ézéchias, de te confier en Jéhovah. Quand mes pères ont dévasté Gosan, Réseph, Haran, Thélassar, est-ce que les dieux de ces peuples ont pu les défendre? Où sont les rois d'Arphad, d'Emath, de Séphar-

vaïm, d'Ana et d'Ava? » Puis venaient d'horribles blasphèmes contre Jéhovah et son ministre Ézéchias.

Après avoir pris connaissance de ce message, le roi monta au Temple pour se plaindre à Dieu. « O Jéhovah, lui dit-il, vous êtes porté sur les ailes des séraphins; vous êtes le roi d'Israël, le Roi des rois, le Créateur du ciel et de la terre : prêtez donc l'oreille aux blasphèmes de Sennachérib, relevez le défi qu'il ose porter au Dieu vivant. Sans doute les rois d'Assyrie ont dispersé les peuples vaincus par eux, dévasté leurs terres, brûlé leurs dieux; mais étaient-ce des dieux, ces statues de bois ou de pierre fabriquées par la main de l'homme! Vous, Jéhovah, notre Dieu, sauvez-nous des mains de Sennachérib, et montrez à tous les rois de la terre que vous seul êtes le vrai Dieu. »

Quelques heures après, Isaïe lui faisait connaître la réponse du Seigneur aux insolences du roi de Ninive. « La fille de Sion se rit de tes menaces; elle hausse les épaules en écoutant tes orgueilleuses bravades. Sais-tu à qui s'adressent tes provocations et tes blasphèmes? Au Saint d'Israël. Tu te vantes d'avoir franchi les sommets du Liban, coupé ses cèdres altiers, abattu les forêts du Carmel, desséché les fontaines sous les pieds de tes chevaux : as-tu donc oublié ce que moi, Jéhovah, j'ai fait pour Israël; comment, dès les jours anciens, je l'ai formé et dirigé. Sans doute, en punition de ses infidélités, j'ai permis la ruine de ses forteresses et la défaite de ses guerriers; mais toi aussi, je connais ta demeure, j'ai suivi tes progrès depuis ta naissance et prévu tes destinées. J'ai entendu les propos insensés que tu tiens contre moi; aussi vais-je mettre un cercle à tes narines, un mors à tes lèvres, et te reconduire, comme un animal rétif, au lieu qui t'a vu naître. Ézéchias, ne crains pas ce roi des Assyriens. Non seulement il n'entrera point dans Jérusalem, mais il ne lancera pas une flèche dans son enceinte, il n'élèvera point son bouclier contre elle, ni de retran-

chements autour de ses remparts. Il reprendra le chemin de son pays sans avoir mis le pied dans la cité. Moi, Jéhovah, je la garderai pour l'honneur de mon nom et en mémoire de David, mon serviteur. »

Ainsi parla le Seigneur. Le roi et le prophète continuèrent à solliciter, au pied de l'autel, le châtiment du blasphémateur. Or, voici que pendant la nuit, l'ange de Jéhovah pénétra dans le camp des Assyriens et leur tua cent quatre-vingt mille hommes. Guerriers robustes, cavaliers intrépides, officiers et généralissime, l'armée entière tomba sous ses coups. Au point du jour, en sortant de sa tente, Sennachérib vit l'immense plaine couverte de cadavres. Fou de terreur, il s'enfuit ignominieusement dans son pays et se cacha dans sa ville de Ninive où, pour se venger, il persécuta les Israélites captifs. Plus tard, il fit graver sur la pierre l'histoire de son expédition contre l'Occident. Après avoir énuméré longuement les villes tombées en son pouvoir, il affirma qu'il « avait enlevé au roi Ézéchias quarante-six places fortes, puis l'avait enfermé lui-même dans Jérusalem comme un oiseau dans sa cage ». Il n'allá pas plus loin : le souvenir de l'ange exterminateur ne lui permit pas d'écrire qu'il avait enlevé cette forteresse, défendue par Jéhovah lui-même.

Il mourut comme Dieu l'avait prédit. Un jour qu'il adorait dans son temple le dieu Nesroch, ses deux fils, Adramélech et Sarasar, se précipitèrent sur lui et le percèrent de leurs poignards. Ainsi périt l'audacieux contempteur du Très-Haut. Ni le dieu Assur, ni le dieu Nesroch, ne purent le soustraire à la vengeance de Jéhovah.

III

MANASSÉ CAPTIF A BABYLONE

A. M. 3328. — A. C 673.

Ezéchias vécut en paix pendant les quinze années que Dieu avait accordées à sa prière. En récompense de sa piété, Jéhovah le combla de richesses et d'honneurs. L'or, l'argent, les pierres précieuses, abondaient dans ses trésors; des armures de tout genre, des vases artistement ciselés ornaient son palais; ses magasins regorgeaient de blé, de vin et d'huile; ses domaines, de bœufs et de brebis. Pour loger ses pasteurs, il bâtissait de nouvelles villes. Mais cette prospérité, due toute entière à Dieu, le trouva moins fort que l'adversité. Son cœur se complut dans ces magnificences terrestres, et l'ostentation dont il fit preuve lui attira dans une circonstance les reproches du Seigneur.

Quelque temps après la destruction de l'armée ninivite, le roi de Babylone, Mérodach Baladan, envoya une ambassade à Jérusalem pour féliciter le roi de sa guérison miraculeuse et des autres prodiges opérés en sa faveur. Outre la missive de leur maître, les députés apportaient à Ézéchias de riches présents. Flatté de cette attention, celui-ci, par esprit de vanité, s'empressa d'étaler aux yeux des ambassadeurs orientaux toutes les richesses de son palais, la maison des parfums, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les merveilles artistiques qui compo-

saient son trésor. Les Babyloniens avaient à peine quitté Jérusalem, qu'Isaïe, par ordre de Jéhovah, se présenta devant le monarque :

« D'où viennent, lui dit-il, ces étrangers qui vous ont rendu visite?

— Ils sont venus de bien loin, répondit Ézéchias, de Babylone, la grande cité.

— Et qu'ont-ils vu dans votre palais?

— Toutes les magnificences qu'il renferme. Je les ai offertes à leur admiration, sans rien oublier.

— O roi, reprit sévèrement le prophète, écoutez maintenant la sentence du Seigneur : Le jour approche où toutes les richesses amassées dans ce palais par vos aïeux et par vous, seront emportées à Babylone, sans en excepter une parcelle. Vos descendants eux-mêmes, traînés en captivité, deviendront les esclaves du roi de Babylone.

— Je m'incline devant le Dieu qui punit mon orgueil, dit le roi. Qu'il daigne seulement maintenir la paix à Jérusalem jusqu'à la fin de ma vie. »

Dieu fit droit à sa requête. Ses jours ne furent pas troublés; béni de ses sujets, glorifié par l'étranger, il s'endormit doucement du sommeil de ses pères (a. m. 3306, av. J.-C. 695). Après de magnifiques funérailles, auxquelles prirent part Jérusalem et tout le royaume, son cadavre fut déposé dans le sépulcre de David, son aïeul. Il laissait un fils, nommé Manassé, trop jeune, hélas! pour comprendre et continuer l'œuvre du pieux Ézéchias.

Manassé n'avait que douze ans. N'étant plus comprimé par une volonté puissante, l'instinct idolâtrique entraîna bientôt les grands, le peuple, et le prince lui-même, au culte des faux dieux. Sur tous les sommets on vit reparaître, par ordre du roi, les idoles que son père avait abattues. Digne émule d'Achab, il renouvela dans les bois sacrés le culte impur de Baal et d'Astarté. Il poussa le cynisme jusqu'à dresser des autels aux astres du firmament dans les parvis du Temple, de ce Temple que Jého-

vah avait choisi pour sa demeure. Devenu père, il consacra ses fils au dieu Moloch, en les faisant passer par les flammes du sacrifice dans la vallée d'Hinnom. Esclave de toutes les superstitions, il observait les augures et les songes, et favorisait de tout son pouvoir les pythonisses, les devins, les enchanteurs et les magiciens. Enfin, mettant le comble à ses sacrilèges, il érigea une idole de bronze au milieu du saint Temple de Jérusalem, comme pour insulter à la majesté de Jéhovah et provoquer une apostasie nationale. De fait, entraîné par son exemple, le peuple de Juda se souilla bientôt par toutes les abominations qui consommèrent autrefois la ruine des tribus chananéennes.

Cependant il ne manquait pas d'Israélites fidèles pour reprocher au roi les monstruosités dont il se rendait coupable. Manassé inaugura contre eux une persécution violente et répandit à flots le sang innocent. Les prophètes de Dieu parlèrent à leur tour : « Parce que Manassé a dépassé les abominations des Amorrhéens et plongé les fils de Juda dans un cloaque d'immondices, voici venir sur Juda et sur Jérusalem des désastres tels que les oreilles tinteront à qui en entendra le récit. Je traiterai Jérusalem comme j'ai traité Samarie; je la détruirai de fond en comble, sans qu'il en reste aucun vestige; je la livrerai à la dévastation et au pillage. Ainsi je punirai les crimes de ces obstinés qui s'acharnent à m'outrager depuis que leurs pères sont sortis d'Égypte. » Ces prédictions n'eurent d'autre effet que de provoquer les railleries du peuple et de nouvelles fureurs de la part du roi.

Au milieu des prophètes, il y en avait un cependant qui dominait tous les autres par la grandeur et l'éclat de ses prédictions, toujours réalisées. C'était le fils d'Amos, l'homme de Dieu, qui terrifiait l'impie Achaz et fortifiait le pieux Ézéchias. Dans ces derniers temps, Isaïe n'avait cessé de lever les voiles qui cachaient l'avenir et les destinées de son peuple. Dieu allait châtier les coupables,

mais l'instrument dont Jéhovah allait se servir, l'insolente Ninive, tomberait à son tour sous les vengeances du Très-Haut. Puis, Babylone deviendrait la verge de Dieu contre l'infidèle Juda, qui serait asservi par elle ; mais à son tour la verge serait brisée. Isaïe entendait déjà les nations battre des mains sur le tombeau du dernier roi de Babylone : « Te voilà donc dans la poussière, disaient-elles, toi qui blessais les peuples à mort. Tu voulais élever ton front jusqu'aux astres, t'assimiler au Très-Haut, et voilà que le passant s'incline pour contempler ton cadavre. » Le prophète voyait accourir les Mèdes et les Perses sous la conduite de Cyrus, dont il désignait le nom deux cents ans avant sa naissance : grâce à lui, Juda sortait de la captivité, Jérusalem et le Temple de leurs ruines. Et puis, dans les siècles lointains, le fils d'Amos apercevait le vrai Libérateur, le fils de la Vierge, Celui qu'il appelait l'Emmanuel, ou Dieu avec nous. Il admirait sa grandeur, et bientôt cette grandeur faisait place à la faiblesse. C'était l'homme méprisé et conspué, l'homme de douleurs, le ver qu'on écrase sous les pieds. Il apparaissait comme un lépreux, humilié, frappé de Dieu, broyé sous les coups, mais à cause de nos crimes. Il allait au sacrifice comme un agneau, sans ouvrir la bouche pour se plaindre. Mais sur son tombeau glorieux le monde accourait par masses pressées, saluant son Rédempteur, le fils de David, le grand roi d'Israël.

Ézéchias avait entendu le prophète, véritable historien des temps futurs, raconter aux jeunes générations les destinées immortelles de Juda, et son cœur s'en était réjoui ; mais son indigne fils n'éprouva point le même sentiment. Fatigué des prédications et des remontrances d'Isaïe, de ses menaces et de ses plaintes sur les malheurs de Sion, il le fit saisir par ses soldats et scier en deux dans la vallée du Cédron. Le crime commis, les bourreaux enterrèrent le cadavre du prophète au pied d'un chêne, près de la fontaine Rogel, et chacun se demanda

jusqu'à quels excès se porterait Manassé, si Dieu ne mettait un terme à ses fureurs.

Mais le sang d'Isaïe criait vengeance. Une armée de Ninivites parcourait de nouveau l'Occident. Conduits par la main de Jéhovah, quelques bataillons se jetèrent sur Jérusalem et s'emparèrent de Manassé. Après l'avoir chargé de chaînes, ils le transportèrent à Babylone, dont le roi de Ninive venait de s'emparer. Là, enfermé dans une étroite prison, il se rappela le Dieu de ses pères, et dans les plus humbles sentiments de pénitence, implora son pardon. « O Jéhovah, disait-il, vous le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, créateur du ciel et de la terre, qui d'un mot enchaînez les vagues des mers, nul homme ne saurait supporter les rigueurs de vos vengeances; mais, si votre justice s'exerce contre les pécheurs, vous êtes bon, patient, miséricordieux, pour celui qui se repent. Ayez donc pitié d'un criminel. Mes iniquités se sont multipliées comme le sable des mers, et je ne suis plus digne de lever les yeux vers le ciel. Courbé sous mon joug de fer, je ne puis lever la tête, ni presque respirer; mais c'est la juste punition de mes forfaits. J'ai péché, Seigneur, je reconnais mes fautes; à deux genoux j'implore votre pardon. N'êtes-vous pas le Dieu des pénitents? Faites donc éclater sur moi votre miséricorde, et je vous bénirai tous les jours de ma vie. »

Le Dieu qui lui avait inspiré cette prière, se réservait de le tirer de son cachot après les jours d'expiation. Quant à Jérusalem, privée de son roi, obligée de payer tribut à l'Assyrien vainqueur, elle demanda aussi pardon au Dieu qu'elle avait offensé. Et Jéhovah signa la paix avec son peuple, juste à temps pour le sauver d'un ennemi plus terrible que Sennachérib.

IV

INVASION D'HOLOPHERNE

A. M. 3348 — A. C. 653.

Après Sennachérib et son fils Assarhaddon, Nabuchodonosor monta sur le trône de Ninive. Ce grand roi de l'Assyrie, et même de la Babylonie alors réunie à son empire, n'en voyait pas moins grandir à ses côtés un adversaire dont la puissance commençait à l'inquiéter. C'était le roi des Mèdes, Arphaxad, qui déjà s'était assujetti des peuples nombreux. Fier de ses quadriges et de ses bataillons toujours vainqueurs, il venait de fortifier sa capitale, Ecbatane, en l'entourant d'une muraille en pierres taillées, de soixante-dix coudées de largeur sur trente de hauteur. Ce rempart monumental était lui-même flanqué de tours mesurant cent coudées d'élévation. Jaloux de ce rival, Nabuchodonosor entreprit de le détrôner, et pour mener cette entreprise à bonne fin, il voulut se ménager le concours de ses vassaux de l'Occident. Des députés, porteurs de ses messages, parcoururent tout le pays, intimant aux peuples les volontés du grand roi. Ils allèrent dans la Cilicie, sur les montagnes du Liban et du Carmel, chez les Galiléens et les Samaritains, à Jérusalem et à Cadès, et jusque chez les Égyptiens de Tanis et de Memphis, sans rencontrer une tribu qui voulût répondre à l'appel du monarque. Renvoyés avec dédain, les ambassadeurs revinrent à Ninive, n'apportant pas même à leur maître le plus

petit présent. Nabuchodonosor jura de se venger, mais auparavant il fallait vaincre le roi des Mèdes. Il l'attaqua dans la plaine de Ragau, détruisit sa cavalerie et ses chariots de guerre, s'empara de toutes ses places fortes, et même d'Ecbatane, qu'il livra au pillage; puis, ayant atteint Arphaxad dans les montagnes où il se cachait, il le tua de sa propre main, et revint à Ninive célébrer son triomphe par des réjouissances qui durèrent cent vingt jours.

Toutefois l'enivrement des fêtes ne lui fit pas oublier les révoltés de l'Occident. L'an treizième de son règne, le vingt-deuxième jour du premier mois, dans un conseil secret des généraux et des grands de son empire, il dévoila son plan, qui était d'assujettir toute la terre à sa puissance, plan grandiose auquel naturellement tous les conseillers applaudirent. L'exécution en fut confiée au généralissime des troupes, le persan Holopherne. « Sus à tous les princes d'Occident, lui dit le roi, surtout à ceux qui ont méprisé ma suzeraineté. Force les citadelles et prends les royaumes. »

Holopherne fit aussitôt les préparatifs nécessaires à cette grande expédition. Il rassembla cent vingt mille hommes d'infanterie, douze mille archers à cheval, des multitudes de chameaux pour porter les bagages, et d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons pour l'approvisionnement des troupes. Puis, ayant organisé des convois de blés sur tout le parcours de l'armée, muni du trésor royal, il se mit en campagne avec ses soldats, véritable nuée de sauterelles semant partout la dévastation et la mort.

Après avoir franchi les frontières d'Assyrie, Holopherne vint camper près des montagnes d'Angé, à l'entrée de la Cilicie. Il prit d'assaut les forteresses ainsi que la célèbre ville de Mélothe, pilla Tharsis, et dévasta, sur la route du désert, les tribus d'Ismaël. Toutes les villes fortes, du torrent de Mambré jusqu'à la mer, durent lui ouvrir leurs portes. La contrée maritime, de la Cilicie aux confins de

Japhet, se soumit également. Il emmena comme esclaves les enfants de Madian, après avoir pillé leurs richesses et égorgé leurs soldats. A Damas, il incendia les récoltes et détruisit les arbres fruitiers et les vignobles. Après quelques mois, la terreur régna dans tout l'Occident, au point que princes et gouverneurs de Syrie, de Mésopotamie, de Cilicie, de Libye, envoyèrent des députations à Holopherne pour conjurer sa colère en faisant leur soumission. « Mieux vaut, disaient-ils, servir Nabuchodonosor, que d'affronter la mort ou l'esclavage. Voici donc nos cités et nos champs, nos plaines et nos montagnes, nos troupeaux et nos familles, tous nos biens en un mot, à votre disposition. Nous serons vos sujets, nous paierons le tribut que vous imposerez, mais venez à nous en maître pacifique. »

A la réception de ces messages, Holopherne descendit des montagnes avec ses cavaliers pour prendre possession des cités, et incorporer dans son armée tous les hommes valides, en qualité d'auxiliaires. Affolés par l'épouvante, les princes et les grands du pays, entourés de leurs peuples, accouraient au-devant du généralissime, portant des couronnes et des flambeaux, et dansant au son des flûtes et des tambours, comme aux beaux jours de fête. Et néanmoins ces actes de servilité n'adoucirent point la férocité du sauvage conquérant. Il brûlait les villes, coupait les bois sacrés, renversait les temples, exterminait les dieux, afin que le monde apprît, selon la volonté du grand roi d'Assyrie, que Nabuchodonosor était l'unique dieu des peuples. Enfin, après avoir ainsi ravagé la Syrie, l'Apamée, la Mésopotamie, l'Idumée, il arriva dans la plaine d'Esdrelon où il campa pendant trente jours avec toute son armée. Il lui restait à franchir les montagnes pour occuper Jérusalem.

Les habitants de Juda suivaient avec de mortelles inquiétudes la marche triomphale d'Holopherne. A l'approche du fléau, tous les cœurs se glacèrent d'effroi, par la pen-

sée des profanations qui attendaient la ville et le Temple. Pour arrêter l'envahisseur, le grand prêtre Éliacim ordonna d'occuper, de Samarie à Jéricho, les sommets des montagnes, de fortifier les bourgades et d'emmagasiner les grains, en prévision des luttes qu'il faudrait soutenir. Il écrivit aux gouverneurs des frontières, en deçà d'Esdrelon et de Dothaïn, de s'emparer de tous les passages ou défilés donnant accès sur Jérusalem. Ces mesures prises, le peuple se tourna vers Jéhovah pour implorer son tout-puissant secours. Hommes et femmes s'efforçaient de le désarmer par le jeûne et la prière : les enfants se prosternaient devant l'autel, les prêtres se couvraient de cilices, l'autel lui-même était en deuil. Tous suppliaient le Seigneur de ne pas livrer les enfants en butin, les femmes à l'outrage, les hommes à la servitude, le Saint des Saints à la profanation. Le grand prêtre allait de ville en ville, relevant les courages. « Le Seigneur vous exaucera, disait-il, si vous persévérez dans la prière et le jeûne. Le puissant Amalec se confiait dans ses bataillons, ses boucliers, ses chevaux, ses chariots : souvenez-vous que Moïse le vainquit, non pas avec le fer, mais avec l'arme de la prière. Ne cessez point de prier, et vous triompherez aussi des ennemis d'Israël. » Encouragée par ces exhortations, la foule ne quittait plus les sacrés parvis ni les insignes de la pénitence. Les prêtres eux-mêmes présentaient l'holocauste, couverts d'un cilice et la cendre sur la tête. Du fond du cœur, chacun conjurait Jéhovah de sauver son peuple.

De son côté, Holopherne se préparait à marcher de l'avant. Quand on lui annonça la résistance des enfants d'Israël, et comment ils gardaient tous les passages, il entra dans un accès de fureur. Connaissant peu les peuples occidentaux, il manda près de lui les princes de Moab et d'Ammon, devenus ses alliés, pour se renseigner sur Israël. « Quel est donc, leur dit-il, ce peuple de montagnards assez audacieux pour nous résister? Pouvez-vous

me dire le nombre de ses forteresses, de ses soldats, et quel est le chef qui les commande? Comment se fait-il que cette nation ose me braver, pendant que toutes les autres sont à genoux devant moi? »

Le chef des Ammonites, Achior, prit la parole : « S'il vous plaît de m'écouter, Seigneur, je vous dirai la vérité sur ce peuple. D'origine chaldéenne, ses ancêtres quittèrent leur patrie et ses innombrables dieux pour adorer un Dieu unique. Ils habitèrent d'abord la Mésopotamie; puis, à l'époque d'une grande famine, ils se réfugièrent en Égypte où, pendant quatre cents ans, ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse. Asservis par le roi d'Égypte, qui les obligeait à travailler la brique et à construire ses édifices, ils prièrent leur Dieu de les délivrer. Celui-ci frappa les Égyptiens de plaies mortelles, jusqu'au jour où le Pharaon rendit à Israël la liberté. Ils avaient à peine quitté l'Égypte que le Pharaon les poursuivit afin de les asservir de nouveau; mais la mer s'ouvrit pour les laisser fuir, puis engloutit derrière eux l'armée égyptienne. Au sortir de la mer Rouge, ils vécurent pendant quarante ans dans le désert stérile et inhabitable du Sinaï. Les eaux amères s'adoucissaient pour les désaltérer, les vivres leur tombaient du ciel; sans arcs ni flèches, ils triomphaient des ennemis, parce que leur Dieu combattait pour eux. C'est ainsi qu'ils ont vaincu les tribus de Chanaan, dont ils se sont approprié les terres et les cités. Personne n'a eu raison de ce peuple, quand il est resté fidèle à son Dieu. Au contraire, s'il adore des dieux étrangers, à l'instant même il fléchit devant l'ennemi. S'il se repent, Dieu de nouveau le rend invincible. Donc, Seigneur, prenez des informations : s'ils ont péché contre leur Dieu, en avant! Dieu nous les livrera; sinon, vous ne pourrez les vaincre. Le Dieu qui les défend vous couvrira d'opprobre devant le monde entier. »

Ainsi parla l'ammonite Achior, à la grande stupéfaction des généraux indignés, qui voulaient se jeter sur lui.

« Comment! hurlaient-ils, il ose nous dire que ces montagnards mal armés, mal exercés, pourront résister aux soldats du grand Nabuchodonosor! Pour lui montrer qui nous sommes, escaladons les montagnes, saisissons les chefs de ce peuple, et qu'il périsse avec eux! Les nations apprendront ainsi que Nabuchodonosor est le dieu de la terre, et qu'il n'y a pas d'autre dieu que lui. »

Holopherne n'était pas moins irrité que ses généraux. « Tu viens de prophétiser, dit-il à Achior, qu'Israël sera défendu par son Dieu. Afin de te convaincre que Nabuchodonosor est le seul dieu, nous allons massacrer ces rebelles jusqu'au dernier, puis nous t'immolerons sur leurs cadavres. Quand tu sentiras dans tes flancs le glaive de mes soldats, quand tu rendras le dernier soupir avec le dernier des enfants d'Israël, alors tu confesseras que notre maître est le maître du monde. Tu pâlis : pourquoi changes-tu de visage si tu crois à ta prophétie; et pourquoi trembles-tu si tu ne crois pas à la mienne? Va, sors de mon armée, et prends place dans les rangs ennemis. Bientôt j'irai te rejoindre et mon glaive vengeur mêlera ton sang au sang de tes montagnards. »

Sur un signe du général, des gardes saisirent Achior, et le conduisirent à Béthulie, première forteresse de Juda, pour le remettre entre les mains des fils d'Israël. Mais, en approchant de la montagne, ils aperçurent des hommes, armés de frondes, qui se dirigeaient vers eux. Pour éviter leur rencontre, ils s'abritèrent derrière un pli de terrain, lièrent leur prisonnier à un arbre, et s'en retournèrent au camp assyrien. Bientôt après, les frondeurs israélites, l'ayant débarrassé de ses liens, le conduisirent à Béthulie, où l'assemblée du peuple, sous la conduite des chefs Ozias et Charmi, lui fit subir un interrogatoire sur la manière dont il avait été garrotté et abandonné.

Achior raconta simplement son aventure, ses déclarations sur le Dieu d'Israël, la colère des chefs assyriens, la rage d'Holopherne qui l'avait fait conduire en Juda,

pour l'égorger en compagnie des Israélites vaincus par lui.

A ce récit, le peuple tomba la face contre terre pour adorer Jéhovah. Au milieu des larmes et des gémissements, cette prière s'échappa de tous les cœurs : « Dieu du ciel et de la terre, vous voyez leur orgueil et notre ignominie. Soyez miséricordieux pour vos serviteurs, montrez que vous n'abandonnez pas ceux qui se confient en vous, et que vous savez humilier ceux qui, pleins de confiance en eux-mêmes, se glorifient dans leurs propres forces. » Les larmes cessèrent alors de couler, mais les prières montèrent au ciel jusqu'à la fin du jour.

Tous s'efforçaient de consoler le brave Achior. « Tu as annoncé aux Assyriens la puissance de Jéhovah, disaient-ils, Jéhovah te donnera de contempler leur ruine. Quand il nous aura délivrés, tu le prendras pour ton Dieu et, si tu le veux, tu pourras te fixer parmi nous avec tous les tiens. » Ozias le reçut dans sa maison et lui offrit un grand festin auquel il convia tous les anciens. Après cela, le peuple, convoqué de nouveau, passa toute la nuit devant le Seigneur pour implorer son secours, car l'heure du péril allait sonner pour Jérusalem.

V

LA LIBÉRATRICE D'ISRAEL

Le lendemain, Holopherne donna ordre à ses troupes de marcher sur Béthulie. Cent vingt mille hommes de pied, vingt-deux mille cavaliers, sans compter les captifs et les auxiliaires des provinces envahies, gravirent la montagne, en face de Dothaïn et d'Esdrelon. A la vue de cette multitude, les enfants d'Israël, prosternés contre terre, la tête couverte de cendres, supplièrent Jéhovah d'avoir pitié de son peuple; puis, saisissant leurs armes, ils coururent occuper tous les défilés qui pouvaient livrer passage à l'ennemi. Nuit et jour ils firent bonne garde; mais Holopherne crut pouvoir éviter l'assaut. En faisant le tour de Béthulie, il remarqua un aqueduc qui conduisait à la ville les eaux d'une source voisine; il coupa cet aqueduc, et de plus, plaça cent gardes autour des fontaines plus rapprochées de la ville, afin d'empêcher les habitants d'y venir puiser un peu d'eau pour se rafraîchir. De cette manière, pensait-il, en se félicitant lui-même, ces misérables rebelles n'auront d'autre alternative que de mourir ou de se rendre.

En effet, vingt jours après, les citernes et les réservoirs étant épuisés, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, se mirent à pousser des cris déchirants. En proie au désespoir, ils reprochaient à Ozias de n'avoir pas voulu traiter avec les Assyriens. Évidemment Jéhovah les abandonnait, disaient-ils, car d'aucun côté on ne voyait poindre une lueur d'espérance. Ils le conjuraient donc, après avoir ras-

semblé tous les habitants, de livrer spontanément la ville au général assyrien. « Plutôt la captivité que de voir périr sous nos yeux nos femmes et nos enfants; mieux vaut tomber sous le glaive d'Holopherne que de mourir ici lentement de soif et de faim. » Après ces cris de détresse entrecoupés de sanglots et de gémissements, des supplications qui durèrent plusieurs heures, montèrent de tous les points de l'assemblée vers le trône de Dieu. « Ayez pitié de nous, Seigneur; comme nos pères, nous avons péché, et nous méritons vos vengeances; mais ne consultez que votre clémence, ou si vous nous châtiez, du moins ne livrez pas votre peuple à ces idolâtres qui ne vous connaissent pas, et qui nous diront en ricanant : Où donc est leur Dieu? »

Harassée de prier et de pleurer, la multitude fit silence. Baigné lui-même de larmes, Ozias se leva : « Frères, dit-il, prenez courage. Attendons cinq jours encore le secours de Dieu. Ces cinq jours écoulés, s'il ne vient point à notre aide, nous livrerons la ville, comme vous le désirez? »

Ces paroles d'Ozias furent rapportées à Judith, une sainte veuve que tout Israël révérait. Depuis trois ans et demi que Dieu lui avait enlevé son époux Manassès, elle vivait seule avec ses servantes. Elle portait le cilice et jeûnait toute la semaine, excepté les jours de fête. Son mari lui avait laissé une grande fortune : des troupeaux, de vastes propriétés et de nombreux domestiques. Tout le monde admirait sa grande beauté, mais plus encore la crainte de Dieu qui éclatait dans toute sa conduite. Ayant mandé près d'elle plusieurs des anciens d'Israël, elle leur demanda de quel droit Ozias avait promis au peuple de livrer la ville dans cinq jours, si, dans cet intervalle, Dieu ne l'avait délivrée. « Qui êtes-vous, ajouta-t-elle, pour tenter ainsi le Seigneur, et fixer arbitrairement le jour où doit s'exercer sa miséricorde? Vous avez pris le moyen, non de l'apaiser, mais de l'irriter contre vous. Heureusement que grande est sa patience, et que sa colère ne s'en-

flamme point aussi rapidement que celle de l'homme. Faisons pénitence de cette faute, réclamons son indulgence, et remettons-nous-en, pour l'heure de la délivrance, à son bon plaisir. Nous ne lui avons pas préféré, comme nos pères, des dieux étrangers, nous ne connaissons d'autre Dieu que lui; attendons donc patiemment, et il humiliera les nations qui trament notre ruine. Anciens du peuple, le salut de vos frères est entre vos mains. Allez, relevez les courages abattus, rappelez à tous comment Dieu a éprouvé la fidélité de nos pères, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, et comment ils l'ont servi au milieu des tribulations. Il a eu pitié d'eux, tandis qu'il a exterminé les impatients et les murmurateurs. Ne nous plaignons pas de nos souffrances, mais croyons que ces fléaux nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous perdre.

— Tout cela est vrai, répondirent les anciens, nous devons l'avouer. Priez donc pour nous, vous qui vivez dans la sainteté et la crainte de Dieu.

— Priez vous-mêmes pour moi, reprit Judith, et demandez à Dieu qu'il bénisse un dessein que j'ai formé. Tenez-vous, cette nuit, aux portes de la ville, car je sortirai de Béthulie avec une de mes servantes. Ne cherchez point à pénétrer ma résolution avant mon retour, mais priez pour moi et pour qu'avant cinq jours Dieu daigne sauver son peuple.

— Allez en paix, s'écria Ozias, et que Dieu soit avec vous, pour la confusion de nos ennemis. »

Restée seule, Judith entra dans son oratoire. Couverte d'un cilice, elle se prosterna devant le Seigneur. « O Jéhovah, dit-elle, quand les Égyptiens en armes, fiers de leurs soldats et de leurs chariots de guerre, poursuivaient vos serviteurs, un seul de vos regards suffit pour les engloutir au fond des abîmes. Qu'un éclair de vos yeux confonde également ces Assyriens, fiers aussi de leurs chars, de leurs boucliers, de leurs lances et de leurs flèches. Ils ne connaissent pas notre Dieu, le vrai Seigneur, le guerrier

des guerriers. Levez donc votre bras, et jetez par terre l'orgueilleux Assyrien, qui se flatte de violer votre sanctuaire et de renverser votre autel. Qu'il tombe sous son propre glaive et par la main d'une femme, pour montrer à tous que la force de Jéhovah ne consiste pas dans le nombre des chevaux et des soldats, mais qu'il se plaît à briser les superbes et à relever les humbles qui le prient. Dieu du ciel, exaucez une femme faible et misérable, mais pleine de confiance en votre bonté. En souvenir de votre alliance avec Israël, mettez sur mes lèvres des paroles de persuasion, dans mon cœur une inviolable résolution, afin que votre Temple reste inviolé, et que votre gloire resplendisse aux yeux du monde entier. »

Après s'être ainsi recommandée à Dieu, Judith quitta l'oratoire et rentra dans son appartement avec sa servante. Au lieu du cilice et des vêtements de deuil, elle se para de ses plus beaux ornements, s'oignit de parfums précieux, sépara gracieusement les tresses de ses cheveux, et mit sur sa tête un diadème de pierreries. Connaissant l'héroïque intention qui la faisait agir, le Seigneur ajouta lui-même une nouvelle splendeur à l'éclat d'une beauté qui éblouissait tous les regards. Puis, en compagnie de sa servante chargée de provisions, elle se dirigea vers la porte de la ville, où déjà les anciens l'attendaient : « Que le Seigneur vous bénisse, lui dirent-ils, et vous affermisse dans votre dessein, pour la gloire de Jérusalem et votre propre gloire. — Amen ! » répondirent les assistants. Judith franchit les portes de la cité, non sans se recommander de nouveau au Seigneur.

Au lever de l'aurore, comme elle descendait la montagne, les sentinelles assyriennes l'arrêtèrent et lui demandèrent où elle allait. « Je suis une fille des Hébreux, dit-elle ; je me suis enfuie de Béthulie, la malheureuse cité qui bientôt vous sera livrée en proie, parce qu'elle n'a pas voulu se rendre volontairement, et profiter ainsi de la grâce que vous lui offriez. Je vais trouver Holopherne pour

lui indiquer le moyen de réduire cette forteresse en son pouvoir sans qu'il lui en coûte un seul soldat. »

Les gardes l'écoutaient, mais la regardaient plus encore : « Vous avez pris le vrai moyen de sauver votre vie, lui dirent-ils. Notre maître, soyez-en sûre, vous recevra favorablement et vous honorera de ses bonnes grâces. » Et ils la conduisirent à Holopherne, qui la reçut assis sous un pavillon, tissu de pourpre et d'or, enrichi d'émeraudes et de pierres précieuses. Séduit aussitôt par la beauté de cette femme prosternée devant lui, il commanda doucement à ses serviteurs de la relever, puis il lui dit : « Soyez sans crainte, je ne fais point de mal à qui veut servir le roi Nabuchodonosor. Je ne ferais point la guerre à votre peuple, s'il ne me refusait obéissance. Mais dites-moi donc pourquoi vous avez quitté Béthulie et cherché un refuge dans notre camp ?

— Vous allez le savoir, seigneur, répondit Judith; si vous suivez mes conseils, Dieu par vous accomplira ses desseins. La vertu du grand roi Nabuchodonosor habite en vous. Vous châtiez les rébelles, vous assujettissez au pouvoir de votre maître les peuples, les animaux, les propriétés. Le monde entier connaît votre activité, votre bonté, votre puissance, en même temps que la sagesse de votre administration. Nous avons appris comment Achior vous a parlé, et avec quelle modération vous l'avez traité. Or, il est certain que Jéhovah, irrité de nos prévarications, va vous livrer son peuple. Il nous l'a fait savoir par ses prophètes; et de là, la terreur qui règne en Israël. Déjà la famine sévit à Béthulie, la soif dévore ses habitants. Ils ont résolu de tuer leurs bestiaux, afin d'en boire le sang. Ils ne craignent pas de se nourrir des offrandes consacrées au Seigneur; aussi leur ruine est-elle certaine. Voilà pourquoi j'ai fui loin d'eux. Jéhovah m'a envoyée pour vous donner ces informations. Le grand Dieu que j'adore, je ne cesserai point de l'invoquer ici. Quand l'heure du châtiment aura sonné pour Israël, il me le fera savoir, et je vous l'annon-

cerai. Vous entrerez aussitôt dans Jérusalem, où vous trouverez des brebis sans pasteur, sans même un chien pour aboyer et se défendre. »

Holopherne et ses gens n'avaient jamais vu tant de sagesse unie à tant de charme. « Béni soit votre Dieu, s'écria Holopherne dans son ravissement, béni soit-il de vous avoir envoyée ici pour nous livrer Israël. S'il tient sa promesse, il sera aussi mon Dieu. Quant à vous, des honneurs incomparables vous attendent dans le palais de Nabuchodonosor, et votre nom sera célèbre dans le monde entier. » Le général assigna comme demeure à Judith la tente des trésors, où chaque jour certains mets de la table du maître lui seraient servis; mais Judith refusa ces mets prohibés par la loi. « Je me contenterai, dit-elle, des provisions que j'ai apportées. — Et quand ces provisions seront épuisées? demanda Holopherne. — Avant ce temps, je vous le jure, répondit Judith, j'aurai, avec l'aide de Dieu, accompli mon dessein. »

Comme on l'introduisait dans son appartement, elle demanda de pouvoir sortir du camp, les trois nuits suivantes, pour prier le Seigneur; ce qui lui fut accordé. Et pendant ces trois nuits, Judith se rendit dans la vallée de Béthulie pour y pratiquer les ablutions légales. Puis, elle regagnait sa tente, en priant Jéhovah de la diriger dans l'exécution du projet qu'elle avait conçu pour la délivrance de son peuple.

Depuis l'arrivée de Judith au camp assyrien, Holopherne cherchait le moyen d'assouvir ses brutales passions. Le quatrième jour, il donna l'ordre au chambellan Bagoas d'inviter la Juive à un grand festin qu'il donnait à ses officiers. « Je suis aux ordres de mon seigneur, répondit Judith, et je n'ai rien à lui refuser. » Quand elle se présenta dans la salle du festin, parée de ses plus riches atours, Holopherne ne put dissimuler sa joie :

« Venez prendre part à notre fête, lui dit-il, vous avez trouvé grâce à mes yeux.

— J'en suis heureuse, répondit-elle, et certainement ce jour sera le plus glorieux de ma vie. »

Pendant le repas elle ne but et mangea que les mets et boissons préparés par sa servante. Holopherne, lui, dans l'excès de sa joie, se gorgea de vin plus qu'il ne l'avait fait dans aucun festin. Ivres comme lui, ses convives se retirèrent quand le soir fut venu. Judith resta seule avec Holopherne, que le lourd sommeil de l'ivresse tenait étendu sur un lit de repos. Debout devant lui, Judith priait avec larmes. « Dieu d'Israël, disait-elle, affermissez mon bras. Sauvez mon peuple selon votre promesse, et donnez-moi la force d'exécuter le dessein que, sans ma confiance en vous, je n'eusse osé concevoir. Alors, s'approchant d'une colonne placée au chevet du lit, elle en détacha le glaive d'Holopherne et le tira du fourreau; puis, de la main gauche elle saisit les cheveux du général, et de sa main droite levant son arme : « Mon Dieu, dit-elle, fortifiez mon bras. » Deux fois elle frappa le cou de sa victime et la tête tomba, séparée du tronc. Après avoir roulé le cadavre à ses pieds sur une tenture détachée de la colonne, elle mit la tête dans un sac que portait sa servante, et toutes deux sortirent du camp, comme les autres jours, à l'heure de la prière. Elles traversèrent ainsi la vallée qui les séparait de Béthulie.

Les habitants se demandaient en tremblant ce qu'était devenue Judith. Aussi les gardes des portes se laissèrent-ils aller à la joie quand, au milieu de la nuit, ils entendirent sa voix bien connue : « Ouvrez, disait-elle : Jéhovah notre protecteur vient de manifester sa puissance. » A l'instant, les gardes appelèrent les anciens, et tout le peuple, torches allumées en main, accourut avec ses chefs au-devant de celle qu'on n'espérait plus revoir. Quand on eut fait cercle autour d'elle, Judith monta sur un tertre et fit signe qu'elle voulait parler. Alors au milieu du silence général : « Frères, dit-elle, louez Jéhovah, car il n'a pas trompé votre espoir. Par ma main, devenue l'instrument de sa misé-

ricorde, il a tué cette nuit l'ennemi de son peuple. » Alors, tirant du sac la tête du général assyrien : « Voici, s'écria-t-elle, la tête d'Holopherne, prince de la milice d'Assur, voici la tenture sur laquelle il dormait du sommeil de l'ivresse, quand Jéhovah l'a frappé par la main d'une femme. L'Ange de Dieu m'a gardée pure pendant ces quatre jours, et c'est lui qui me ramène au milieu de vous, pour rendre grâces à Dieu de ses victoires, de mon salut et de votre délivrance. Frères, chantons en chœur : Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle! »

A ces mots, l'assemblée se prosterna pour adorer Jéhovah; puis un concert de félicitations monta vers Judith. « Dieu vous a communiqué sa puissance, criait-on de toutes parts, par vous il a exterminé nos ennemis. » — « Ma fille, lui dit Ozias au nom du peuple, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui venez d'abattre, avec l'aide de Dieu, le chef des guerriers armés contre nous. Par le choix qu'il a fait de vous, l'Éternel a tellement glorifié votre nom qu'il restera éternellement dans la mémoire des hommes. On n'oubliera pas qu'au jour des angoisses et des tribulations vous n'avez pas craint d'exposer votre vie pour conjurer la ruine de tout un peuple. » D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles d'Ozias.

En ce moment arriva l'ammonite Achior qu'on avait fait appeler. « Le Dieu d'Israël, auquel tu as rendu témoignage, s'est vengé de tes ennemis, lui dit Judith. Cette nuit, par ma main, il a décapité le chef des mécréants. Reconnais-tu, ajouta-t-elle en lui montrant la tête d'Holopherne, reconnais-tu l'insolent qui, méprisant notre Dieu, avait juré de te transpercer de son glaive après sa victoire sur Israël? » A la vue de cette tête ensanglantée, Achior, muet de surprise et d'émotion, tomba la face contre terre. Puis, prosterné devant l'héroïne, il ne put que dire comme Ozias : « O femme, vous serez bénie sous la tente de Jacob, et par vous Jéhovah sera glorifié dans tous les siècles. » Il crut si bien au Dieu de Judith, qu'il voulut

s'incorporer avec toute sa famille au peuple d'Israël.

Holopherne abattu, il fallait maintenant se débarrasser de son armée. « Guerriers, s'écria l'héroïne, suspendez la tête de l'Assyrien au sommet des remparts; puis, au lever du soleil, faites semblant de vous précipiter en armes sur les sentinelles ennemies. Celles-ci courront à la tente du général pour lui signaler une sortie des assiégés. Et quand on trouvera son cadavre décapité, nageant dans une mare de sang, une épouvantable panique s'emparera des troupes, et la débandade commencera. Alors lancez-vous sur eux, le glaive à la main : le Seigneur les abattra sous vos pieds. » Cette tactique eut un plein succès. Quand les avant-postes assyriens virent les Hébreux s'ébranler en poussant des cris de guerre, on courut à la tente d'Holopherne pour l'éveiller. N'obtenant pas de réponse, les gardes appelèrent les officiers qui vainement firent grand bruit autour de la tente. Alors, sur l'ordre des chefs, Bagoas entra dans le pavillon, frappa dans ses mains pour exciter l'attention du maître; mais tout resta silencieux. Il se décida enfin à lever le rideau, et quelle ne fut pas sa stupeur en voyant le cadavre d'Holopherne étendu par terre et baigné dans le sang! Un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine : « Une Juive a troublé tout l'empire, s'écria-t-il en sanglotant. Holopherne vient d'être assassiné; voici son cadavre décapité! » A cette horrible nouvelle, les chefs assyriens, abattus, consternés, déchirèrent leurs vêtements. Des cris lamentables s'élevèrent de tous les points du camp. La terreur fit perdre tout sang-froid, et chacun, sans prendre garde à ses compagnons, chercha son salut dans la fuite. Au moment de la déroute, les Hébreux se précipitèrent au son des trompettes guerrières sur les bandes des fuyards, tuant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. De toutes les villes, de toutes les provinces, les soldats, avertis par Ozias, poursuivirent les vaincus jusqu'à l'extrême frontière. Pendant ce temps, les habitants de Béthulie s'emparaient des troupeaux, bes-

tiaux, bagages, abandonnés dans le camp des Assyriens. L'immense butin, grossi des dépouilles ramassées un mois durant, suffit à enrichir tout le pays. Quand aux objets appartenant en propre à Holopherne, l'or, l'argent, les pierreries, les riches étoffes, le peuple voulut les offrir à Judith.

On ne s'en tint pas à cet acte de gratitude. Le grand prêtre de Jérusalem, accompagné des anciens, se rendit à Béthulie pour féliciter l'héroïne. Comme elle se portait à sa rencontre, il s'écria en l'apercevant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. Parce que vous vous êtes conservée pure, Dieu vous a communiqué sa force. Vous serez bénie dans les siècles des siècles. — Amen! » répondit le peuple. Inspirée par sa foi et sa reconnaissance, Judith alors, au son des harpes et des cithares, chanta ce cantique au Seigneur :

« Jéhovah a pris place au milieu de nos guerriers, il a détruit nos ennemis, il a mis fin à la guerre.

« Assur est descendu de ses montagnes avec ses innombrables bataillons. Il allait, disait-il, brûler nos moissons, exterminer nos jeunes gens, emporter dans son repaire les enfants et les femmes.

« Notre Dieu a livré ce puissant aux mains d'une femme. Pour l'abattre, ni le guerrier robuste, ni l'invincible géant n'ont été nécessaires. Judith, la fille de Mérari, a suffi pour lui couper la tête.

« Alors les Assyriens ont poussé d'affreux hurlements. Ils ont fui devant des hommes mourant de soif, ils ont fui devant le souffle de Dieu.

« Donc, gloire à Jéhovah, le fort, le puissant, l'invincible Seigneur! Que toutes les créatures obéissent au Dieu qui créa le ciel et la terre. Devant lui les montagnes s'ébranlent, la pierre fond comme de la cire.

« Malheur au peuple qui s'insurge contre le Très-Haut! Quand viendra le jour du jugement, il tombera sous son bras vengeur, et ses chairs, dévorées par la flamme

et les vers, subiront ses châtiments pendant l'éternité. »

Quelques jours après, les enfants d'Israël se rendaient à Jérusalem pour présenter leurs vœux et leurs holocaustes à l'autel du Seigneur. Judith offrit pour sa part l'armure d'Holopherne que le peuple lui avait donnée. Puis, après plusieurs jours de réjouissances, chacun s'en retourna dans sa demeure; mais on n'oublia point la grande libératrice. Elle fut honorée à Béthulie comme la plus illustre des filles d'Israël. Quand vint sa mort, elle avait alors cent cinq ans, on l'ensevelit à côté de son époux, et tout le peuple la pleura pendant sept jours. L'anniversaire de sa victoire fut toujours compté au nombre des fêtes, pour symboliser le jour où paraîtrait enfin la vraie Judith, la Vierge bénie entre toutes les femmes, la guerrière terrible comme une armée rangée en bataille, la Femme qui terrassera le serpent infernal et à qui, non plus Israël, mais tous les peuples diront jusqu'à la fin des siècles : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. »

VI

CHUTE DE NINIVE

A. C. 607 (?)

Les deux défaites de Sennachérib et d'Holopherne avaient porté un coup terrible à l'empire de Ninive. Aussi Nabuchodonosor s'empressa-t-il, en se relâchant de sa sévérité, de regagner les bonnes grâces de ses tributaires d'Occident, afin de les tenir dans la sujétion. Le roi Manassès gémissait depuis longtemps dans les cachots de Babylone : Nabuchodonosor le renvoya dans ses états. Manassès prit à tâche de faire oublier ses déréglements passés en détruisant les autels idolâtriques, les bois sacrés, et les statues qu'il avait élevées en l'honneur des faux dieux. Cependant, bien que sa pénitence eût expié ses crimes, le peuple ne jugea pas que le meurtrier d'Isaïe, le prince apostat qui avait inondé de sang innocent les rues de Jérusalem, méritât l'honneur de reposer à côté de David. A sa mort, on lui donna la sépulture, non dans le tombeau des rois, mais dans une partie du parc royal.

Quant à l'orgueilleuse Ninive, il lui restait un dernier compte à régler avec le grand Dieu d'Israël. Dans son infinie miséricorde, Jéhovah lui avait envoyé autrefois le prophète Jonas pour lui reprocher ses turpitudes et ses exécrables cruautés, et Ninive avait fait pénitence. Mais bientôt ses rois oublièrent les menaces du prophète. Fiers de leurs victoires, ils ne comprirent pas qu'ils les devaient aux pé-

chés d'Israël, et non à la puissance de leurs dieux. Ils en prirent occasion pour blasphémer contre le Tout-Puissant. Ils avaient exterminé Samarie, disaient-ils; pourquoi ne détruiraient-ils pas Jérusalem? Dieu leur avait répondu en exterminant l'armée de Sennachérib, en se servant d'une faible femme pour abattre Holopherne et disperser ses bataillons. Mais la superbe Ninive ne comprit pas ces leçons, les dernières que Dieu voulait lui donner.

Les prophéties allaient s'accomplir. Cinquante ans auparavant, quand les rois de Ninive parcouraient triomphalement tous les royaumes situés entre le Tigre et le Nil, au moment où ils venaient de s'emparer de la fameuse ville de Thèbes, un prophète, Nahum, ne craignit pas d'annoncer la ruine prochaine de la grande dominatrice des nations.

« Jéhovah, le Dieu vengeur, le Dieu jaloux de sa gloire, va faire éclater sa colère contre ses ennemis. Le destructeur marche contre toi, ô Ninive! il vient assiéger tes forteresses. Mets des sentinelles sur le chemin, rassemble tes armées : tu n'échapperas pas, car Jéhovah va punir l'insolence avec laquelle tu as traité les fils d'Israël.

« Ils arrivent, tes cruels ennemis; je vois leurs boucliers étinceler au soleil, leurs manteaux de pourpre, leurs chariots de feu. C'est l'éclair qui brille, c'est la foudre qui passe.

« Les voici qui escaladent tes murailles, tes portes sont ouvertes, ton peuple abattu. Tes soldats sont captifs, tes habitants prennent la fuite. — Arrêtez!... leur crie-t-on : pas un ne tourne la tête.

« Soldats, pillez la grande cité! pillez l'or, pillez l'argent : ses trésors sont infinis; pillez ses vases précieux : sa magnificence l'emporte sur toutes les splendeurs.

« C'est fait : Ninive est pillée, dépouillée, saccagée, les genoux tremblent, les cœurs sèchent d'effroi, la pâleur de la mort couvre tous les visages.

« Où est maintenant cette caverne de lions? Assez long-

temps tu as rempli ton antre de dépouilles sanglantes, ta couche, de vols et de rapines! Je viens à toi, dit le Dieu des armées, j'étalerai ta honte aux yeux des nations, et le passant, en contemplant tes ruines, s'écriera sans te plaindre : Elle est donc enfin dévastée, l'orgueilleuse Ninive!

« Vaux-tu mieux que la grande cité d'Égypte, assise sur son beau fleuve? Ni ses richesses, ni ses canaux, ni la mer, ni ses murailles, ni les forces de ses alliés, n'ont pu la défendre. Elle a vu ses guerriers traînés en exil, ses petits enfants, broyés contre les murs, ses princes, chargés de fers. Ainsi tu boiras, ô Ninive, à la coupe des vengeances, ainsi tu seras humiliée, ainsi l'ennemi t'écrasera sans que personne vienne à ton secours. »

Quelque temps après, un autre prophète, Sophonie, annonçait que Ninive, non seulement serait détruite, mais qu'on chercherait en vain ses ruines. « Jéhovah, disait-il, étendra son bras vers l'Aquilon et renversera la superbe fille d'Assur. Ninive, la splendide Ninive, ne sera plus qu'un désert, une solitude inabordable. Les troupeaux brouteront l'herbe sur ses ruines, les oiseaux feront leurs nids sur ses portiques, le corbeau poussera son cri lugubre sur ses palais dévastés. Rien ne subsiste de cette cité qui disait dans son cœur : Je suis sans rivale au milieu du monde. Elle est devenue le repaire des bêtes sauvages, et le voyageur, en traversant le désert où fut Ninive, lève les bras au ciel, frappé de stupeur. »

Ces prédictions ne tardèrent pas à se réaliser. Le saint vieillard Tobie, captif dans cette ville avec toute sa famille, réunit à son lit de mort ses enfants et petits-enfants pour leur donner ses dernières instructions : « La ruine de Ninive est proche, leur dit-il, car la parole du Seigneur s'accomplira. Quand vous aurez enseveli votre mère près de moi, sortez d'ici, car cette ville va périr à cause de ses iniquités. »

Dieu avait éclairé le patriarche de l'exil, en récompense de ses vertus. Quand ses enfants eurent quitté Ninive, il se

fit tout à coup un grand ébranlement dans tout l'Orient. Les Mèdes, vaincus avec Arphaxad, brûlaient de prendre leur revanche. Le nouveau roi, Cyaxare, se mit à la tête de ses armées, et marcha contre Ninive. Le roi de cette dernière cité, effrayé, envoya le généralissime de ses armées Nabopolassar occuper Babylone, avec l'ordre d'arrêter les Mèdes au passage. Mais l'ambitieux Nabopolassar avait d'autres vues. Maître de Babylone, à la tête de guerriers valeureux et dévoués à leur chef, il s'unit à Cyaxare au lieu de le combattre, et, de concert avec lui, tourna ses armes contre Ninive. Quelques jours après, Mèdes et Babyloniens entouraient les remparts de la grande cité et dressaient leurs machines de siège. Les Ninivites résistèrent autant qu'ils le purent, mais enfin vint le jour marqué par le Seigneur, où toute défense fut déclarée impossible. Alors, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, le roi mit le feu à son palais et se précipita dans les flammes. Les assiégeants pénétrèrent dans la cité, incendièrent les palais et les temples, et la superbe Ninive des Sardanapale, des Sennachérib et des Nabuchodonosor s'écroula, comme l'avaient dit les prophètes, sous le coup de foudre du Dieu vengeur. Ninive avait opprimé les peuples pendant deux mille ans. Tous battirent des mains sur ses ruines; puis, ses ruines elles-mêmes disparurent, et les conquérants traversèrent la silencieuse et sombre solitude où s'étalait autrefois son orgueil, sans même prononcer son nom. De nos jours seulement, après deux mille cinq cents ans d'oubli, les ruines de Ninive, retrouvées sous le sol où elles gisaient ensevelies, racontent ce que deviennent les peuples et les rois quand ils s'attaquent à la majesté de Dieu.

LIVRE QUATORZIÈME

LES DERNIERS JOURS DE JÉRUSALEM

JÉRÉMIE

I

LE ROI JOSIAS. — MISSION DE JÉRÉMIE

A. M. 3363 — A. C. 638.

Plus de trois siècles s'étaient écoulés depuis que Jéroboam, à la mort de Salomon, avait élevé un mur de séparation entre Israël et Juda. Durant cette époque, Israël sombra dans l'idolâtrie. Juda fut moins coupable; cependant des quinze rois qui occupèrent successivement le trône de David, si l'on excepte Josaphat et Ézéchias, aucun ne fut irréprochable devant le Seigneur. Eux aussi aimèrent les idoles, les bois sacrés, les fêtes impures de Baal et d'Astarté. Ni les avertissements des prophètes, ni les châtiments de Dieu, ni la destruction de Samarie, n'eurent la vertu de les convertir. Après l'extermination des armées de Sennachérib et d'Holopherne, on aurait pu croire qu'ils n'abandonneraient plus jamais Celui qui les avait sauvés d'une ruine certaine; mais à peine Manassès, le roi pénitent, était-il descendu au tombeau qu'Ammon, son succes-

seur, se prosterna devant les idoles, et surpassa par ses sacrilèges abominations les impiétés qui avaient attiré sur son père la colère de Dieu. Il périt, après deux ans de règne, dans une conjuration ourdie par ses serviteurs. Le peuple, idolâtre comme lui, massacra ses meurtriers et se donna pour roi son fils Josias, alors âgé de huit ans, dans l'espérance que cet enfant, élevé par les amis de son père, favoriserait la débauche et l'impiété. Ils oubliaient qu'un prophète, trois cent cinquante ans auparavant, avait prédit à Jéroboam qu'un roi, du nom de Josias, abattrait un jour les autels de ses dieux et brûlerait les ossements de ses prêtres apostats.

Dieu voulait en effet se servir de Josias pour tenter encore une fois de convertir son peuple avant de le livrer à ses ennemis. Dès son enfance, guidé par sa pieuse mère, le jeune roi marcha, sans jamais dévier, dans les voies de David, son aïeul. A seize ans, malgré les mauvais exemples des grands et des princes, il s'enquit des volontés du Seigneur, décidé à les faire respecter dès qu'il aurait atteint sa majorité. A vingt ans, ayant pris les rênes de l'empire, il proscrivit sur tout le territoire de Juda les hauts lieux, les bois sacrés, les statues des faux dieux. Dans un voyage qu'il fit à travers ses états, il abattit les autels et en jeta les débris sur les tombeaux de ceux qui les avaient érigés.

Comme le Temple tombait en ruines, il en entreprit la restauration dans la dix-huitième année de son règne. Avec l'argent recueilli dans les tribus, les intendants des travaux tirèrent des carrières et des forêts, le marbre et le bois nécessaires pour réparer les brèches, et bientôt, grâce au zèle et à l'habileté des lévites qui présidaient au transport et à la pose des matériaux, le Temple retrouva sa splendeur d'autrefois. Le grand prêtre Helcias découvrit alors un monument aussi précieux que le Temple lui-même, et qu'on croyait à jamais perdu : c'était le Livre de la Loi, écrit de la main de Moïse. Dans l'excès de sa joie, Helcias confia le volume au scribe Saphan avec l'ordre de le présenter au

roi. Josias se fit lire à l'instant le texte sacré, ce qui lui fit comprendre mieux encore les préceptes de Jéhovah et les infidélités de son peuple. La lecture achevée, il déchira ses vêtements, et se mit à pleurer; puis, s'adressant au grand prêtre Helcias et à ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Allez consulter pour mon peuple et pour moi l'oracle du Seigneur. Chacune des paroles de ce Livre qu'on vient de retrouver, crie vengeance contre nous, car nos pères en ont violé toutes les prescriptions. »

Le grand prêtre se rendit chez la prophétesse Olda qui, informée de ces détails, répondit de la part de Jéhovah : « Allez dire à celui qui vous a envoyé : Je frapperai Jérusalem et ses habitants de toutes les malédictions consignées dans le livre de Moïse. Ils m'ont abandonné pour sacrifier à des dieux étrangers : c'est pourquoi le feu de ma colère va s'allumer pour ne plus s'éteindre. Quant au roi de Juda, voici sur lui la réponse de Jéhovah : Parce que tu n'as pu lire le Livre de la Loi sans t'humilier en ma présence, sans déchirer tes vêtements et verser des larmes de douleur, je t'ai regardé d'un œil favorable. Tu reposeras en paix dans la sépulture de tes pères, et tes yeux ne verront pas les calamités qui désoleront Jérusalem. »

Afin de désarmer le bras de Dieu prêt à s'appesantir sur les coupables, Josias convoqua les anciens de Juda pour renouveler avec eux le serment de fidélité à Jéhovah. Prêtres, prophètes, princes du peuple, se réunirent dans le Temple du Seigneur. Une foule immense, composée des habitants de Jérusalem et des cités voisines, encombrait les saints parvis. Devant cette grande assemblée, le roi prit en main le livre de Moïse récemment découvert, lut à haute voix, et de manière à être entendu de tous, les paroles du texte sacré; puis, debout sur son tribunal, il jura solennellement en son nom, et au nom de son peuple, d'observer les préceptes et cérémonies imposés par le Seigneur. Entraînée par son roi, l'assemblée d'une voix unanime répéta le serment de fidélité.

Alors, en exécution des lois divines, Josias donna l'ordre au pontife Helcias, aux prêtres et aux lévites d'enlever du Temple les objets qui avaient servi au culte de Baal et d'Astaroth, et de les brûler dans la vallée du Cédron avec les tentes consacrées aux initiations infâmes. L'idole d'Astarté, érigée dans le Temple même, fut également brûlée; on en jeta les cendres sur les sépulcres de ses adorateurs. Dans la vallée de la Géhenne s'élevait le monument idolâtrique du dieu Moloch, à qui les apostats consacraient leurs fils et leurs filles; il disparut dans cette purification générale, ainsi que les écuries, les chevaux et le char du soleil, ainsi que les autels sacrilèges élevés par Achaz dans l'intérieur du palais des rois, par Manassé dans les parvis du Temple, et par Salomon sur le mont du Scandale. Les statues furent brisées, les bois sacrés livrés aux flammes, et toute trace d'idolâtrie disparut non seulement de la capitale, mais de toutes les villes du royaume.

L'apostasie nationale avait son centre à Béthel où se trouvaient le temple et l'autel de Jéroboam, le premier roi d'Israël. Josias se transporta dans cette ville, fit raser sous ses yeux le temple et l'autel, puis livrer aux flammes le bois sacré qui les entourait. Sur les flancs d'une colline voisine s'élevaient les tombeaux des idolâtres. Les ossements qu'ils contenaient furent brûlés sur l'emplacement de l'autel. Un de ces monuments funéraires attira l'attention du roi.

— « Quel est ce tombeau? demanda-t-il aux hommes de Béthel qui l'entouraient.

— C'est, lui répondit-on, le tombeau de l'homme de Dieu qui annonça au roi Jéroboam, il y a plus de trois cents ans, la destruction de l'autel que vous venez de renverser.

— Alors, dit le roi, n'y touchez pas. Que l'homme de Dieu repose en paix dans son tombeau! »

De Béthel le roi se rendit dans les autres villes de la Samarie, pour en faire disparaître tout vestige d'idolâtrie. Partout il donna l'ordre de renverser les temples, d'abattre les autels, d'égorger les prêtres sacrilèges qui si long-

temps avaient trompé le peuple, et de brûler leurs cadavres sur le lieu même où ils offraient aux idoles leur abominable encens.

Rentré à Jérusalem, il voulut célébrer par une Pâque solennelle la restauration du culte national. Les prêtres et les lévites ayant repris leurs fonctions dans le Temple, l'Arche sainte fut replacée dans le sanctuaire. Alors, sur l'invitation du roi, les foules accoururent à Jérusalem pour la grande solennité. Josias fit distribuer trente mille agneaux et trois mille bœufs. Ses officiers se distinguèrent à l'envi par leurs libéralités. Du matin jusqu'au soir, les prêtres offrirent, selon le rite prescrit, les victimes et les holocaustes, pendant que les descendants d'Asaph, d'Heman et d'Idithun faisaient monter vers Dieu leurs célestes concerts. La fête se prolongea durant les sept jours des Azymes.

A n'envisager que les démonstrations extérieures, cette Pâque de la dix-huitième année de Josias (A. C. 620) rappelait les beaux temps de Samuel et de David; mais la vieille foi d'Israël manquait à ces générations dégradées par trois siècles d'impiété et de corruption. Si l'on obéissait au roi, les cœurs étaient loin de Jéhovah, le vrai roi d'Israël.

Pour amener son peuple au repentir et combattre avec autorité ses passions idolâtriques, Dieu suscita un prophète plein de zèle et d'audace, aussi ardent qu'Élie, aussi compatissant qu'Élisée : c'était Jérémie, le prophète des lamentations, dont le nom planera toujours sur les ruines de Jérusalem.

Jérémie naquit à Anathoth, ville de la tribu de Benjamin, d'une famille sacerdotale. Dieu le sanctifia dès le sein de sa mère, et lui assigna le rôle périlleux de porter ses messages aux enfants d'Israël. Dans la treizième année du règne de Josias, il lui fit connaître sa vocation.

— « Jérémie, lui dit-il, je t'ai choisi pour prophétiser en mon nom au milieu des nations.

— Mais, Seigneur, je sais à peine bégayer comme l'en-

fant, et vous voulez que je m'adresse aux peuples en votre nom ?

— Ne parle pas ainsi, reprit le Seigneur; tu iras où je t'enverrai, et tu diras les paroles que je mettrai sur tes lèvres. Ne crains pas de paraître devant les hommes; moi, Jéhovah, je suis avec toi et saurai te défendre. »

Et le Seigneur, étendant les mains, toucha la bouche du prophète, comme pour l'instituer son messager et son interprète. « Va, dit-il, je t'établis sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, pour édifier et planter. »

Après un silence, il entendit une voix qui l'interpellait de nouveau :

— « Jérémie, que vois-tu ?

— Je vois une branche d'amandier couverte de fleurs avant le temps.

— Ainsi je me hâterai d'accomplir mes décrets sur Israël. Jérémie, que vois-tu encore?

— Je vois une chaudière bouillante qui vient à moi du côté de l'Aquilon.

— C'est en effet de l'Aquilon que fondront sur Juda d'épouvantables calamités. A mon appel, les rois de l'Aquilon viendront dresser leurs trônes aux portes de Jérusalem, sur les remparts qui l'entourent, et dans toutes les villes du royaume. Ils exécuteront mes jugements contre les ingrats qui m'ont abandonné pour adorer des idoles, œuvres de leurs mains. Lève-toi donc, et porte ce message aux enfants d'Israël. Marche hardiment vers eux, car désormais rien ne pourra t'émouvoir. Tu seras comme une forteresse inexpugnable, une colonne de fer, un mur d'airain, toutes les fois que tu paraîtras devant les rois de Juda, devant les princes, les prêtres et le peuple. On te fera la guerre, mais on ne te vaincra pas, parce que je serai là pour te défendre. »

Ainsi fortifié par Dieu lui-même, Jérémie n'hésita point à se présenter devant ses compatriotes comme l'envoyé de

Jéhovah, ni à leur reprocher leurs infidélités et leurs crimes. « Écoutez, disait-il à ces fils d'idolâtres, trop souvent idolâtres eux-mêmes, écoutez ce que vous dit le Seigneur : Quel mal ai-je fait à vos pères pour qu'ils s'éloignent de moi ? Après les avoir tirés de l'Égypte et conduits à travers d'inhabitables déserts, je vous ai mis en possession de cette féconde terre du Carmel où vous avez trouvé des biens en abondance. Or cette terre, votre héritage, vous l'avez souillée par toutes sortes d'abominations. Vos prêtres ont violé ma loi, vos prophètes ont courbé le front devant Baal, vos rois sont devenus des prévaricateurs. Défendez-vous donc contre moi si vous l'osez. Est-ce que les nations étrangères rejettent leurs dieux, vaines idoles cependant, impuissantes à les secourir ? Et vous, au vrai Dieu, votre gloire et votre honneur, vous préférez ces simulacres de bois ou de pierre ! Vous m'avez abandonné, moi la source d'eau vive, pour vous creuser des citernes sans eaux ; vous avez brisé mon joug, rompu les liens qui vous attachaient à moi, crié honteusement : Je ne veux plus servir Jéhovah ! Peuple de Juda, tu sauras bientôt ce qu'il en coûte d'abandonner son Dieu. Tu connais l'histoire de Samarie, de cette prostituée qui s'en allait sur tous les sommets, sous tous les ombrages, adorer les dieux de l'étranger. Reviens donc à moi, lui disais-je, et elle n'est point revenue. Tu sais comme je l'ai traitée, comme je l'ai ignominieusement répudiée ; et voilà que tu l'imites, que tu l'emportes même sur elle par tes honteux désordres ! »

Après avoir rappelé aux habitants de Juda les griefs de Jéhovah contre eux, il les exhortait à la pénitence : « O Israël, si tu reviens à moi, si tu me glorifies devant les nations, rien ne pourra t'ébranler. Si, au contraire, tu continues à m'offenser, le feu de ma colère va s'allumer, et rien ne pourra l'éteindre. Voici venir de l'Aquilon la terreur et la mort. Le lion s'élance de son repaire, le ravisseur accourt pour brûler tes cités, disperser tes habitants, et faire de ce royaume un vaste désert. »

Le prophète ne pouvait envisager cette destruction de Jérusalem, que le Seigneur lui mettait sous les yeux, sans verser des larmes. « Hélas! hélas! s'écriait-il en s'adressant à Dieu lui-même, vous nous avez donc trompés, vous, notre protecteur! Vous nous parliez de paix, et voilà qu'un glaive nous perce le cœur! » Et il priait pour son pays, pour ses frères, pour cette Jérusalem qu'il aimait de toute son âme. Mais Jéhovah lui répondait : « Ce n'est plus le temps d'agiter l'air pour nettoyer le froment, mais de déchaîner l'ouragan dévastateur. Ils arrivent les exécuteurs de mes vengeances : leurs chariots courent comme la tempête, leurs chariots volent avec la rapidité de l'aigle. »

Comme si la scène se passait sous ses yeux, saisi d'effroi, le prophète s'écriait : « Jérusalem, écoute : voici le messager qui nous annonce l'arrivée de l'ennemi au pied des montagnes d'Éphraïm; il arrive, il t'environne comme un champ gardé par les pasteurs. J'entends le son de la trompette, les cris des combattants. Juda est dévasté, ses pavillons sont renversés, ses tentes anéanties. Je n'aperçois plus que des fuyards errants sur tous les chemins, et la fatale trompette résonne toujours à mon oreille. Juda n'est plus qu'un désert ; ses habitants ont disparu, l'oiseau lui-même abandonne ses plages désolées. O fille de Sion, que vas-tu devenir? Tes vêtements de pourpre, tes joyaux d'or, ton visage fardé, n'a pu retenir les flatteurs qui maintenant t'abandonnent et te trahissent. Mon Dieu! J'entends des cris perçants : c'est la fille de Sion qui se débat dans les angoisses de l'agonie, et qui expire sur les cadavres de ses fils! »

Jérémie renouvelait à chaque instant ses exhortations et ses menaces; il annonçait que Jérusalem serait détruite de fond en comble, que les ossements des rois, des prêtres, des prophètes, des habitants de la grande cité, jetés hors de leurs sépulcres, couvriraient la terre pour lui servir d'engrais. Il tonnait contre les faux prophètes qui trompaient le peuple et l'endormaient dans une fausse sécurité pour

empêcher sa conversion. Dans l'excès de sa désolation, il demandait à Dieu de changer ses yeux en deux sources de larmes pour pleurer les péchés de son peuple, ou de le transporter dans une solitude lointaine où il ne serait plus en contact avec ces provocateurs des célestes vengeances.

Comme la paix n'avait pas été troublée depuis la déroute de l'armée d'Holopherne, les fils de Juda traitaient les prédictions de Jérémie de vaines menaces. Le prophète n'était pour eux qu'un rêveur fanatique, un ennemi de sa patrie. Ses compatriotes d'Anathoth en vinrent à un tel point d'irritation, qu'ils formèrent le projet de s'en débarrasser par un crime. Jérémie ne se doutait de rien, mais le Seigneur lui révéla l'odieux complot. « Comme le tendre agneau qui se laisse mener à la boucherie, dit-il, j'allais tranquillement au-devant de la mort. — Mêlons au pain qu'il mange le poison qui tue, s'écriaient mes ennemis, qu'il disparaisse de la terre des vivants, qu'on ne prononce plus devant nous son nom abhorré. — Mais le Dieu juste, le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, prit lui-même en main la défense de son serviteur. Et parce que les gens d'Anathoth ont juré ma perte, parce qu'ils ont osé dire : Ne prophétise plus au nom de Jéhovah, ou tu mourras de nos mains, Jéhovah les visitera bientôt. En ce jour leurs filles mourront de faim, et leurs fils tomberont sous le glaive de l'ennemi. Il ne restera aucun vestige de cette race homicide. »

Ainsi parlait le prophète durant les années de Josias. Hélas! les jours d'angoisses, si souvent prédits par lui, allaient commencer pour Jérusalem, et montrer aux fils de Juda qu'on ne méprise pas impunément les envoyés du Seigneur.

II

MORT DE JOSIAS. — PERSÉCUTION DES PROPHÈTES

A. M. 3394 — A. C. 607.

Depuis la chute de Ninive, le roi de Babylone, Nabopolassar, régnait en maître sur l'Assyrie et la Chaldée. Toutefois l'organisation de ses nouveaux états, les rivalités des peuples soumis à son sceptre, et surtout la puissance des Mèdes, ces redoutables voisins avec lesquels il avait renversé le vieil empire assyrien, ne lui permirent pas de tourner ses regards vers les peuples de l'Occident. Ceux-ci naturellement avaient battu des mains à l'écroulement de Ninive, la fière cité qui les tenait sous ses pieds depuis plus d'un siècle. L'Égypte crut même le moment venu de tomber sur Babylone, la nouvelle capitale de l'Orient, afin de rétablir sa souveraineté sur la Syrie et les pays circonvoisins. Le vaillant Néchao occupait alors le trône de Memphis. A la tête de nombreuses légions, il entreprit de porter la guerre sur l'Euphrate, et se dirigea dans ce but vers la Palestine.

Cette levée de boucliers de son puissant voisin jeta le roi de Juda dans de grandes perplexités. S'il laissait passer le roi d'Égypte, celui-ci s'emparait de la Syrie après avoir battu Nabopolassar, et, dans ce cas, la Palestine redevenait vassale et tributaire des pharaons; ou bien Néchao, battu lui-même par les armées babyloniennes, reprenait honteusement le chemin de Memphis, poursuivi par les orientaux, qui ne manqueraient pas de mettre Juda

au pillage. Ne voyant des deux côtés que la ruine, Josias s'opposa au passage de Néchao.

Le roi d'Égypte désirait vivement tourner cet obstacle. Il envoya des ambassadeurs au roi de Juda pour conclure un arrangement pacifique. « Pourquoi, lui disait-il, guerroyer l'un contre l'autre? Ce n'est pas contre vous que j'ai pris les armes, mais contre une autre puissance. Dieu lui-même m'a chargé de marcher contre elle, et cela sans délai. Ne vous mettez pas en opposition avec ce Dieu, dont je suis le représentant, autrement il vous frappera de mort. »

Josias n'était pas obligé d'ajouter foi aux affirmations du roi d'Égypte. Il continua ses préparatifs de guerre et vint camper à Mageddo, où le combat ne tarda pas à s'engager. Au plus fort de la lutte, une flèche l'atteignit en pleine poitrine. « Emportez-moi hors de la mêlée, dit-il à ses serviteurs, je suis gravement blessé. » On le descendit de son char pour le porter sur un autre qui le suivait dans la bataille, selon la coutume des rois de Juda, et on le reconduisit à Jérusalem, où bientôt il rendit le dernier soupir. Jéhovah tenait la promesse qu'il lui avait faite par la prophétesse Olda : il l'appelait à lui avant d'envoyer les calamités au milieu desquelles allait s'effondrer le royaume de Juda.

Aveuglé par ses penchants idolâtres, le peuple n'avait pas toujours rendu justice au pieux monarque; mais quand il vit disparaître, et par une catastrophe inattendue, ce digne héritier des Ézéchias et des David, il pleura comme si Jéhovah l'abandonnait de nouveau. L'armée, privée de son chef, tomba dans une telle désolation que, longtemps après, pour exprimer une grande affliction, un prophète s'écriait : « Jamais on ne vit couler autant de larmes depuis le deuil de Mageddo. »

Josias fut enseveli dans le tombeau des rois de Juda. Dans ce tombeau, Jérémie voyait aussi s'abîmer toutes ses espérances. Il aimait ce roi, dernier héritier des traditions

nationales. Il se fit l'écho de la douleur universelle en composant, à l'occasion de sa mort, des Lamentations ou Élégies sur l'immense perte que Jérusalem venait de faire.

Plus tard, l'Esprit de Dieu lui-même fit en ces termes l'éloge de Josias : « Son souvenir nous embaume comme le parfum le plus suave; c'est un rayon de miel pour le cœur, un concert harmonieux au milieu d'un festin. Dieu l'envoya pour exciter les coupables au repentir et détruire tous les monuments de l'impiété. Le cœur toujours élevé vers Dieu, il sut, dans un siècle prévaricateur, ranimer la piété envers Jéhovah. Comme David, comme Ézéchias, il resta fidèle aux lois du Très-Haut, tandis que les autres rois de Juda, audacieux contempteurs du vrai Dieu, livrèrent aux nations le royaume de Jéhovah, et son nom glorieux au mépris de l'étranger. »

Le tragique événement de Mageddo termina la guerre avec l'Égypte. Poursuivant son expédition contre Babylone, Néchao se dirigea vers l'Euphrate. Il se réservait d'imposer, à son retour, ses volontés aux vaincus. Pendant ce temps, les habitants de Juda, au mépris des droits d'hérédité, mirent sur le trône le dernier des fils de Josias, Joachaz, alors âgé de vingt-trois ans. Il avait sans doute mérité, par ses instincts pervers, le triste honneur d'être préféré à ses frères, car, à peine arrivé au pouvoir, il affecta de se livrer à toutes les impiétés qui avaient déshonoré tant de ses prédécesseurs.

Le châtiment ne se fit pas attendre. Trois mois après l'avènement de Joachaz, Néchao revint triomphant de son expédition contre Babylone. Il avait vaincu les armées de Nabopolassar, pris d'assaut la ville de Carchémis, et imposé sa domination jusqu'à l'Euphrate. En passant à Jérusalem, il s'arrêta pour dicter ses lois aux habitants de Juda. Pour montrer à tous qu'il était le maître, il déposa Joachaz, le fit charger de fers et conduire en Égypte, où il mourut après une longue captivité. Le fier vainqueur lui substitua son frère Joachim, âgé de vingt-cinq ans, en lui imposant

un tribut annuel d'un talent d'or et de cent talents d'argent. Après avoir reçu cette contribution, que Joachim exigea de ses sujets, Néchao reprit le chemin de ses états.

Le peuple de Dieu redevenait le vassal des pharaons, en attendant un plus dur esclavage. Le roi Joachim se contenta du rôle amoindri que l'Égypte lui avait assigné. Humble vassal de Néchao, il n'aspirait qu'à vivre tranquille sous sa protection. Si jamais le roi de Babylone prétendait, comme les anciens rois de Ninive, étendre son empire sur les occidentaux, les guerriers de l'Euphrate auraient à combattre ceux du Nil, et Memphis accourrait au secours de Jérusalem. Ainsi débarrassé de tout souci, il oublia Jéhovah, le Dieu de ses pères, et se plongea dans toutes sortes d'impiétés et de désordres. Quatre ans durant, il entraîna le peuple dans le gouffre entr'ouvert sous ses pieds.

Durant ces quatre années, Jérémie resta fidèle à sa mission, qui était d'annoncer au roi et au peuple la destruction de Jérusalem, si cette cité privilégiée de Dieu continuait à méconnaître son bienfaiteur et son souverain. Quelques jours après l'avènement au trône du nouveau monarque, le prophète, sur l'ordre de Jéhovah, s'arrêta devant le parvis du Temple, et s'adressant à tous les habitants de Juda rassemblés pour le sacrifice, il s'écria : « Si vous revenez sincèrement à moi, dit le Seigneur, je détournerai les fléaux qui vous menacent ; si vous persévérez dans votre obstination, foulant aux pieds ma loi et méprisant mes prophètes, je traiterai ce temple comme j'ai traité Silo, et je livrerai cette ville aux malédictions de l'univers. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un grand tumulte éclata dans l'assemblée. Les prêtres et les faux prophètes ameutaient le peuple contre Jérémie. Bientôt ils se jetèrent sur lui, en hurlant : « Mort au blasphémateur ! Il se vante de parler au nom de Jéhovah, et il ose prophétiser la ruine du Temple consacré au Seigneur, et de la Cité sainte entre

toutes. » Tout en vociférant de la sorte, ils l'entraînèrent hors de l'enceinte sacrée.

Heureusement, du palais on avait entendu les cris féroces de la multitude. Les princes de Juda, chargés de rendre la justice, accoururent près de la Porte Neuve où l'on avait conduit Jérémie. Interpellé par les juges, le prophète répondit simplement : « C'est Jéhovah qui m'a envoyé; c'est lui qui m'a dicté les paroles que j'ai prononcées contre la ville et le Temple. Si vous voulez qu'il révoque sa sentence, purifiez vos cœurs et marchez dans le droit chemin. Du reste, je suis entre vos mains, faites de moi ce qu'il vous plaira. Vous pouvez me condamner à mort; mais, ne l'oubliez pas, le sang innocent que vous allez verser retombera sur vous, sur Jérusalem et sur ses habitants. »

Le calme du prophète attestait la sincérité de ses paroles; aussi les juges refusèrent-ils de prononcer le verdict de mort sollicité par ses accusateurs. « Nous ne pouvons pas condamner cet homme, dirent-ils, car évidemment il parle au nom de Jéhovah. » Pour apaiser les passions irritées, ils rappelèrent que de tout temps on avait respecté la liberté des prophètes. Michée avait annoncé que la charrue passerait un jour dans Sion, que Jérusalem disparaîtrait sous un monceau de décombres, et qu'une forêt silencieuse s'élèverait sur la colline du Temple : personne n'avait demandé sa mort. « Le peuple fit pénitence, ajoutèrent-ils, ce qui permit au Seigneur de révoquer son décret. Nous, au contraire, par notre conduite, nous allons attirer sur nos têtes des calamités sans nombre. »

Sans cette intervention des juges, et surtout d'Ahican, fils de Saphan, l'un des conseillers du roi Josias, Jérémie eût été massacré par ces furieux. Le danger ne ralentit point son zèle. Les péchés montaient à leur comble : il multiplia les menaces. A l'occasion d'une grande sécheresse qui désolait tout le pays, il s'écria devant tout le peuple : « La Judée est en pleurs, des cris désespérés par-

tent de Jérusalem, les grands envoient leurs serviteurs puiser de l'eau aux fontaines, mais les vases restent vides. Les laboureurs se couvrent la tête, l'onagre s'élance sur les rochers pour respirer un peu d'air. Et les prophètes menteurs, usurpant l'autorité de Jéhovah, ne cessent de vous dire : « Vous ne périrez point par le glaive ou par la famine. » Et moi je vous dis qu'ils périront eux-mêmes dans les angoisses de la faim, et que le peuple, trompé par eux, mourra sur tous les chemins de l'exil. » Souvent il priait pour ce peuple ingrat, il s'offrait en victime pour le sauver, mais Dieu lui répondait : « Moïse et Samuel intercéderaient pour ce peuple que mon cœur se détournerait de lui. Laisse-les courir au-devant du glaive, de la famine, de la captivité, de la mort. Qu'ils tombent sur terre comme un vil fumier, et que leurs cadavres servent de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Un des grands crimes de Juda, c'était la violation du jour consacré au Seigneur, de ce Sabbat si strictement commandé par la loi de Moïse. Jéhovah donna un jour l'ordre à Jérémie de se placer à la porte du Peuple, sur le passage du roi et de ses sujets, et de rappeler à tous les habitants de la cité qui passeraient par cette porte, la défense formelle de porter des fardeaux en ce jour ou de sortir de la ville pour le trafic quotidien. Toujours docile à la voix de Dieu, le prophète rappela aux passants la loi du Sabbat, mais ils se moquèrent de ses avertissements ou détournèrent la tête pour ne pas l'entendre : « Écoutez, dit-il alors, les paroles du Seigneur : Vous ne voulez pas sanctifier mon jour ; moi, je mettrai le feu aux portes de la cité, et l'incendie que j'allumerai, dévorera Jérusalem et ses habitants. »

Quelques jours après, eut lieu une scène plus solennelle et plus terrible. Le Seigneur dit à Jérémie de prendre en main un vase de terre et de rassembler les anciens du peuple avec les prêtres dans la vallée de la Géhenne, près de la porte Orientale, et de répéter les paroles qu'il

lui inspirerait. Jérémie, un vase de potier à la main, se dirigea vers la vallée, suivi de la foule curieuse. Arrivé dans ce lieu célèbre par toutes sortes d'abominations idolâtriques, le prophète s'écria : « Princes de Juda, et vous tous, habitants de Jérusalem, écoutez la sentence du Seigneur : Vous m'avez abandonné, vous avez profané ma maison en y introduisant d'exécrables idoles, vous avez inondé Jérusalem de sang innocent et souillé vos fils en les consacrant au dieu Moloch. En punition de vos crimes, voici venir des jours où cette vallée ne s'appellera plus la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée des morts. Ici, l'infidèle Juda tombera sous le glaive de l'ennemi ; ici, vos cadavres sanglants deviendront la pâture des vautours. Pendant les horreurs d'un long siège, vous dévorerez les chairs de vos amis, de vos fils et de vos filles. Jérusalem deviendra la risée du monde entier. » En disant ces mots, Jérémie lança contre un rocher le vase qu'il tenait à la main ; puis, montrant à ses pieds les fragments du vase brisé, il reprit d'une voix forte : « Ainsi le Seigneur broiera cette orgueilleuse cité ; ainsi vos cadavres amoncelés pourriront dans cette vallée, parce que dans votre endurcissement vous refusez d'écouter les prophètes du Seigneur. »

Un concert de malédictions accueillit cette lugubre prophétie. Le prêtre Phassur, un des gardiens du Temple, pris d'un accès de fureur, se jeta sur l'homme de Dieu et s'emporta jusqu'à le souffleter. Se croyant tout permis après ce discours, qu'il qualifiait de blasphématoire, il commanda aux soldats de s'emparer de l'audacieux qui l'avait prononcé, de le charger de chaînes et de l'enfermer dans la prison du Temple. Mais le lendemain, honteux de sa conduite, il se fit amener le prophète et lui rendit la liberté. Avant de le quitter, Jérémie lui laissa pour souvenir ce foudroyant horoscope : « Désormais, lui dit-il, tu ne t'appelleras plus Phassur, le Salut, mais Maghor, l'Épouvante ; car voici sur ton avenir la parole de Jéhovah : Je répandrai dans ton cœur l'épouvante, l'effroi dans le

cœur de tes amis. Tu les verras périr les uns après les autres. Les fils de Juda tomberont aux mains du roi de Babylone, qui les déportera dans sa capitale, après avoir confisqué tous leurs biens. Toi, Phassur, tu seras traîné en captivité avec ta famille, avec ces multitudes dont tu entretiens les fatales illusions, et tu mourras avec tes victimes sur cette terre d'exil. »

La lutte entre Jérémie et les chefs de Juda s'accentuait de jour en jour, mais Dieu n'oublia pas son prophète. Il suscita toute une série d'hommes inspirés qui n'hésitèrent point à braver les persécuteurs pour éclairer le peuple et le ramener à Jéhovah. Urie, de Cariathiarim, ne craignit point d'annoncer que la destruction de Jérusalem et la ruine de Juda, si souvent prédites par Jérémie, arriveraient à bref délai. Cette audace exaspéra tellement le roi Joachim qu'il ordonna d'arrêter Urie et de le mettre à mort. Celui-ci se réfugia en Égypte, où les émissaires du roi le poursuivirent. Comme Néchao n'avait rien à refuser à son triste vassal, le prophète fugitif fut livré aux gardes juifs, ramené à Jérusalem et lâchement assassiné. Pour déshonorer son cadavre, les exécuteurs l'enfouirent dans la vallée du Cédron, au milieu des sépultures réservées aux criminels.

Mais on n'étouffe pas la voix de Dieu dans le sang. Sur le tombeau d'Urie un nouveau messager d'en-haut, le sombre Joël, annonça que le jour du Seigneur était proche. « Jour de ténèbres, disait-il, jour d'horreurs, jour d'effroyable tempête. Une multitude armée s'élance de l'Aquilon, elle pénètre dans nos vallées et les change en désert. Entendez-vous le bruit des chars, le pétillement de l'incendie, le pas cadencé des guerriers. La terre tremble, les cieux sont ébranlés, la poussière des chemins cache l'astre du jour. Convertissez-vous, fils de Juda, déchirez vos cœurs, au lieu de déchirer vos vêtements, publiez un jeûne solennel, appelez la nation à la pénitence ; et vous, prêtres du Seigneur, prosternés entre le vesti-

bule et l'autel, criez à Jéhovah : Pardon, mon Dieu, pardon pour votre peuple ! »

On se moqua du prédicateur et de ses exhortations à la pénitence. Si des bataillons ennemis menaçaient un jour Jérusalem, on leur opposerait les cavaliers du Nil. En vain un troisième prophète, Habacuc, désigna la Chaldée comme l'instrument des vengeances du Seigneur; en vain dépeignit-il les Chaldéens « prompts comme le léopard, insatiables comme le loup ravisseur, parcourant les campagnes et chassant devant eux les peuples comme des troupeaux d'esclaves », tous les efforts échouèrent contre l'endurcissement ou plutôt la fatale léthargie qui précède la mort des nations.

Il ne restait d'autre moyen de salut que de faire un dernier appel à la conscience du roi. Jérémie fut chargé par Dieu de se rendre auprès de Joachim et de lui donner des détails précis sur l'imminente catastrophe dans laquelle allait tomber le royaume de Juda. L'insouciant monarque, tout entier au luxe et au plaisir, s'occupait à décorer son palais. On ne voyait sur tous les murs que lambris dorés et sculptures artistiques. Un jour, le prophète pénétra au milieu de ces magnificences et demanda une audience du roi. Admis en sa présence, il lui dit : « Voici le message de Jéhovah à Joachim, roi de Juda : Ton frère Joachaz t'a précédé sur le trône, mais Dieu l'a transporté loin d'ici. Il mourra dans l'exil, sans avoir revu sa patrie. Et maintenant, écoute, ô roi de Juda : Malheur à celui qui bâtit des palais dans l'injustice et l'iniquité ! Malheur à celui qui se complaît dans les lambris de cèdre et les brillantes peintures ! Ton père Josias a régné selon la justice, et tout lui a réussi ; toi, tu ne connais que l'or, tu ne sais que calomnier, verser le sang innocent, multiplier les crimes. Voici donc le décret de Jéhovah sur Joachim, roi de Juda : Au jour de ta mort, nul ne pleurera sur ta tombe ; aucune voix ne fera ton éloge funèbre ; personne ne consolera tes proches ou n'exprimera le moindre regret. Ta sépulture

sera celle de l'animal : on jettera ton cadavre à la voirie, hors des murs de Jérusalem. Quant à ton fils Jéchonias, je le livrerai aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Nul fils, né de lui, ne s'assoira sur le trône de David et ne régnera sur le peuple de Juda. »

Sans ajouter aucune réflexion, Jérémie sortit du palais, laissant le roi muet de stupeur. Une dernière fois il voulut parler au peuple, sachant bien qu'il s'exposait au martyre, mais Dieu le pressait de faire encore cette tentative pour sauver Jérusalem. C'était dans la quatrième année de Joachim. Devant une grande assemblée des fils de Juda, Jérémie s'exprima en ces termes : « Voilà vingt-trois ans, depuis la treizième année du règne de Josias, que je vous transmets, le jour et quelquefois la nuit, les messages de Jéhovah. Vous ne m'avez point écouté, vous avez méprisé tous les prophètes qui vous parlent au nom du Seigneur. En vain Jéhovah vous a suppliés de ne point courir après des dieux étrangers, vous avez continué de provoquer sa colère. Voici le décret de Jéhovah, Dieu des armées : J'enverrai contre vous tous les peuples de l'Aquilon, sous la conduite de Nabuchodonosor mon serviteur. Ils se rendront maîtres de la Judée et des nations voisines, dont ils feront un vaste désert. Et tous ces peuples vaincus deviendront les esclaves du roi de Babylone pendant soixante-dix ans. Ces soixante-dix ans révolus, je visiterai le roi de Babylone et son peuple. A son tour, la terre des Chaldéens succombera sous le poids de ses iniquités et deviendra une éternelle solitude. »

C'était l'histoire anticipée des événements qui allaient épouvanter le monde; mais les sujets aussi bien que le roi en entendirent le récit sans y ajouter foi. Les vices de leur cœur avaient complètement aveuglé leur esprit. Par un reste de respect, ils épargnèrent le messager de Dieu, tout en le traitant d'homme crédule et de visionnaire. Leurs yeux s'ouvriront à la lueur des éclairs, et leurs oreilles aux éclats de la foudre.

III

PREMIÈRE TRANSMIGRATION

A. M. 3398 — A. C. 603.

Quand Jérémie désignait Nabuchodonosor comme l'exécuteur des vengeances divines contre Jérusalem, le héros assyrien n'était encore que l'associé de son père Nabopolassar; cependant, à cause de sa vaillance et de son habileté, tous les regards étaient déjà tournés sur lui, comme sur un homme à qui Dieu destine l'empire du monde. En ce temps-là, désireux de venger sa défaite de Carchémis, le vieux Nabopolassar chargea son fils de chasser de la Syrie le roi d'Égypte Néchao qui, depuis son triomphe, occupait tout le pays jusqu'à l'Euphrate. Celui-ci, sachant que les Assyriens levaient des armées formidables, marcha au-devant de l'ennemi et vint lui présenter bataille sous les murs de Carchémis. Mais il fut battu et dut prendre la fuite, après avoir vu périr presque tous ses soldats. La route de l'Occident ouverte par ce premier succès, Nabuchodonosor lança ses troupes sur tout le territoire syrien afin de battre les alliés de Néchao, et d'aller ensuite à Memphis dicter les conditions de la paix.

A cette nouvelle, les fils de Juda commencèrent à trembler. On se rappela les prophéties récentes de Jérémie, et la désolation abattit tous les courages. De toutes les cités, des campagnes, accouraient à Jérusalem des bandes de fugitifs, traqués par les bataillons ennemis. Les Récha-

bites eux-mêmes, habitués à vivre sous des tentes, vinrent y chercher un refuge. Ils cédèrent, en cela, moins à la crainte qu'à la secrète impulsion du Seigneur, dont la miséricordieuse bonté voulait profiter de leur présence pour donner une grande leçon à son peuple.

La sainte tribu des Réchabites vivait au désert comme les anciens patriarches. Appliqués au travail et à la prière, ils fuyaient tout excès et s'interdisaient sévèrement l'usage du vin. A peine étaient-ils arrivés dans la cité que Jérémie reçut de Jéhovah l'ordre de les introduire dans la salle du Trésor, une des dépendances du Temple de Jérusalem, et de placer devant eux des coupes pleines de vin. Le prophète obéit, les pressant d'accepter ce don de bienveillante hospitalité. Mais ils lui répondirent que le vin leur était interdit. « Notre père Jonadab, fils de Réchab, s'écrièrent-ils, nous a commandé de vivre sous la tente comme des étrangers en ce monde, de ne pas semer de grains et de ne pas planter de vignes. Vous ne boirez jamais de vin, a-t-il dit, ni vous, ni vos femmes, ni vos enfants. Nous obéissons à notre père. » A peine avaient-ils fini de parler que le Seigneur appela Jérémie : « Va trouver les habitants de Jérusalem et dis-leur : Jonadab commande à ses fils de ne pas boire de vin, et ils obéissent; vous, vous méprisez les ordonnances du Seigneur, votre Dieu. Il vous envoie des prophètes pour vous exhorter à la pénitence, et vous refusez de les entendre. Aussi, dit le Seigneur, les calamités annoncées fondront sur Jérusalem et sur ses habitants, parce que je leur ai parlé, et ils ne m'ont point écouté; je les ai appelés, et ils ne m'ont pas répondu. »

Cependant, touché de leurs larmes, il leur fit grâce cette fois encore. Nabuchodonosor fut arrêté dans sa marche par une nouvelle inattendue : son père venait de mourir à Babylone. Bien vite il remit à ses lieutenants le commandement de l'armée, les chargea d'organiser la conquête, et reprit le chemin de sa capitale pour ceindre au plus tôt

la couronne que des rivaux, en son absence, auraient pu lui disputer.

Jérusalem échappa ainsi au pillage, et le roi Joachim conserva son trône, à la condition toutefois de payer tribut au grand Nabuchodonosor. Ce n'était pas encore l'ouragan destructeur, mais le sombre nuage qui en signale l'approche. Un homme moins endurci que le roi de Judée, se serait jeté aux pieds de Dieu pour réclamer sa miséricorde; mais l'orgueilleux Joachim, une fois le danger passé, se rendormit dans sa fausse sécurité. Pour battre les Assyriens, s'il leur prenait fantaisie de revenir, il comptait, non sur Jéhovah, mais sur le roi d'Égypte. Comme Jérémie désapprouvait hautement sa politique d'alliance avec Néchao, et lui conseillait de rester en paix avec Nabuchodonosor, il consigna le prophète dans une retraite solitaire, avec défense de paraître devant lui ou dans les assemblées du peuple.

Cependant il sentait le besoin de donner satisfaction aux instincts de la multitude, que la crainte de nouvelles invasions poussait vers l'autel du Seigneur. Sans avoir le courage d'abandonner leurs vieilles idoles, les fils de Juda auraient voulu se concilier les bonnes grâces de leur Dieu. Le roi fit donc publier un jeûne national, qui devait avoir lieu le neuvième mois de cette année, la cinquième de son règne. A cette occasion, le peuple devait se réunir à Jérusalem, dans le Temple du Seigneur, pour lui demander aide et protection.

Comme toujours, le Dieu de bonté saisit cette circonstance pour exciter les coupables au repentir. Au fond de sa retraite, Jérémie reçut l'ordre d'écrire sur un rouleau de parchemin toutes les paroles révélées contre Juda depuis l'époque de Josias, et de les lire, au jour du jeûne solennel, dans l'enceinte du Temple. « Peut-être, lui dit Jéhovah, ce peuple infidèle sera-t-il impressionné à la vue des maux que je lui réserve, et pourrai-je lui pardonner! » Jérémie fit appeler Baruch, son fidèle disciple, et lui dicta toute la

suite de ses prophéties contre Juda; puis, au jour fixé pour le jeûne solennel, il lui dit : « Je ne puis sortir de cet asile, ni, par conséquent, paraître dans le Temple du Seigneur. Va donc à ma place, et lis au peuple toutes les paroles écrites par toi dans ce livre. Peut-être, en les écoutant, tomberont-ils à genoux devant le Dieu qu'ils ont tant offensé. » Et comme Baruch tremblait à la pensée de cette mission redoutable, Jérémie lui certifia qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Baruch se présenta donc devant la multitude qui remplissait les parvis du Temple, et lut au peuple le livre du prophète. Cette lecture émut tellement les auditeurs, qu'un scribe courut au palais raconter aux grands et aux princes tout ce qu'il avait entendu. Ceux-ci envoyèrent chercher Baruch et lui ordonnèrent de lire en leur présence tout ce que Jérémie lui avait dicté. Ces prophéties leur parurent d'une telle importance pour le salut du royaume qu'ils se crurent obligés d'en parler au souverain.

— « De quelle manière as-tu composé cet écrit? dirent-ils à Baruch.

— Le prophète prononçait ces paroles comme s'il les eût lues dans un livre, et moi je les écrivais sur ce rouleau.

— Va-t'en, reprirent-ils, tiens-toi bien caché ainsi que ton maître, et surtout ne découvre à personne le lieu de sa retraite. »

Ils craignaient la colère du roi; néanmoins ils lui firent connaître le volume des prophéties. Joachim voulut qu'on en fît la lecture en sa présence et devant toute la cour. On était alors au neuvième mois de l'année; le roi se trouvait dans son appartement d'hiver, ayant devant lui un brasier rempli de charbons ardents. A peine le lecteur eut-il déroulé les premiers feuillets du livre que le roi, transporté de fureur, saisit le couteau d'un scribe, lacéra l'une après l'autre toutes les pages du volume, et les jeta au feu. Aucun des assistants n'osa montrer l'horreur que lui inspirait ce

sacrilège ; néanmoins plusieurs hasardèrent quelques observations, ce qui n'empêcha pas le roi d'ordonner l'arrestation immédiate de Jérémie et de Baruch. Les deux amis de Dieu, protégés par lui, échappèrent à toutes les perquisitions. Baruch écrivit de nouveau sous la dictée de son maître le livre des prophéties, en y ajoutant ces paroles de Jéhovah : « O Roi, tu as brûlé ce volume, parce qu'il annonçait le retour prochain de Nabuchodonosor et la destruction de ton royaume. Rien n'est plus vrai. Bientôt ton cadavre, jeté ignominieusement sur le chemin, y restera sans sépulture. Sur toi, sur tes serviteurs, sur ton peuple, j'accomplirai les vengeances prédites dans ce livre. »

Deux ans plus tard, dans la troisième année de Joachim, la prophétie reçut un commencement d'exécution. Ayant organisé ses provinces orientales, Nabuchodonosor tourna ses regards vers l'Occident. Il connaissait parfaitement les dispositions de Joachim, toujours prêt à s'allier avec l'Égypte contre lui. Pour couper court à ces velléités de révolte, il sortit de Babylone à la tête d'une puissante armée, et vint assiéger Jérusalem. Fort contre Dieu et ses prophètes, le roi de Juda ne résista pas longtemps au roi de Babylone. Celui-ci prit d'assaut Jérusalem, fit charger de chaînes le malheureux monarque et l'envoya méditer sur les châtiments de Dieu dans les prisons d'Assyrie. Toutefois ce n'était encore là qu'une épreuve. A force de larmes et de prières, Joachim obtint de son vainqueur de revenir à Jérusalem et de remonter sur son trône, à la condition de reconnaître la suzeraineté des rois de Babylone et de leur payer un tribut annuel. Nabuchodonosor se contenta d'emmener avec lui un certain nombre de jeunes gens de race royale ou princière, avec l'intention de les élever dans son palais pour en faire plus tard des officiers de sa cour. Parmi ces exilés de la première transmigration à Babylone se trouvaient Daniel, Misach, Sidrach et Abdénago, quatre jeunes nobles que Dieu se plut à combler de faveurs. Nabuchodonosor emportait aussi de Jérusalem,

comme fruit de sa victoire, une partie des vases sacrés du Temple, destinés à enrichir son trésor et à parer les autels de ses dieux.

Jéhovah s'était montré patient à l'excès envers Joachim, mais la reconnaissance n'avait aucune prise sur ce cœur endurci. Pendant les trois années qu'il continua de porter sa couronne flétrie et déshonorée, il n'écouta que ses instincts vicieux et les misérables flatteurs qui l'avaient perdu. Aussi Dieu cessa-t-il de lui parler par ses prophètes. Pris de vertige, il essaya de nouveau de confédérer les rois ses voisins contre Nabuchodonosor, fit alliance avec l'Égypte et ne craignit pas de refuser le tribut au roi de Babylone.

C'était appeler la foudre sur sa tête. Un ramassis de brigands syriens et chaldéens, simple avant-garde de Nabuchodonosor, se précipita sur le royaume de Juda et le mit au pillage. Pendant qu'ils assiégeaient Jérusalem, le roi fut tué sur les remparts. Son cadavre, jeté du haut des murailles, tomba sur le chemin, où il resta sans sépulture. Ainsi s'accomplit la prophétie de Jérémie; ainsi furent expiés les iniquités sans nombre et les flots de sang innocent qui pesaient sur la tête de ce roi prévaricateur. Il avait régné onze ans pour son malheur et celui de sa patrie.

Son fils Jéchonias, âgé de dix-huit ans, ceignit la couronne dans sa capitale assiégée. Il ne régna que trois mois, mais il se montra le digne fils de son infortuné père. Comme lui, il provoqua par ses infidélités la colère du Seigneur. Selon les prédictions de Jérémie, Nabuchodonosor se chargea du châtiment. A la tête de ses bataillons, il arriva de Babylone pour presser le siège de Jérusalem et en finir avec ses vassaux révoltés. Incapable de lutter contre le grand roi, Jéchonias implora sa clémence. Accompagné de sa mère, des princes, de ses officiers, il se porta au-devant du monarque assyrien pour faire sa soumission, mais celui-ci le retint prisonnier avec tout son cortège. Alors, sans plus garder de ménagement, il entra dans la ville sainte, s'empara de toutes les richesses du palais royal

et du Temple, et fit briser tous les vases d'or que Salomon avait consacrés au culte du Seigneur. Pour ôter au peuple de Juda toute envie de se révolter, il enleva toutes les forces vives de la nation, les princes du peuple, sept mille des plus vaillants guerriers, les artisans les plus habiles, en tout plus de dix mille personnes. Tous ces infortunés, y compris Jéchonias, sa mère, ses officiers, les juges du palais, prirent le chemin de Babylone. Le prophète Ézéchiel se trouvait au nombre des captifs de cette seconde transmigration. Jérusalem ne conserva dans ses murs que la classe inférieure, dont le vainqueur n'avait rien à craindre.

Jéchonias passa trente-six ans dans les cachots de Babylone. Ainsi que l'avait annoncé Jérémie, nul fils, né de lui, ne monta sur le trône de Juda. Avant de quitter Jérusalem, Nabuchodonosor avait placé la couronne de son royal captif sur la tête du dernier fils de Josias, qui devait clore la liste des rois de Juda.

IV

LE DERNIER ROI DE JUDA

A. M. 3405 — A. C. 596.

Le nouveau roi de Jérusalem s'appelait jusque-là Mathanias. Pour lui rappeler qu'il tenait tout de sa libéralité, Nabuchodonosor lui imposa le nom assyrien de Sédécias, puis il lui fit jurer par Jéhovah de rester fidèle aux rois de Babylone. L'intérêt comme le devoir s'unissaient donc pour réprouver la politique de conspiration, si funeste à ses prédécesseurs. Jérémie insistait fortement sur ce point, persuadé que pour s'affranchir du tout-puissant Nabuchodonosor, il fallait d'abord reconquérir les bonnes grâces du Dieu des armées. Un souffle de sa bouche suffisait pour abattre les Holopherne et les Sennachérib. Mais Sédécias était de la race de ces pervers qui s'obstinent dans le mal et courent, tête baissée, vers l'abîme. Comme Joachim, il compta sur l'Égypte et sur les rois ses voisins pour s'émanciper de Babylone. Abandonnant le Seigneur son Dieu pour d'infâmes idoles, il entraîna les prêtres et le peuple dans toutes sortes d'abominations. Quant aux nombreux prophètes que Dieu lui députait dans sa miséricorde, il en fit l'objet de son mépris et de ses railleries. Avant peu, disait-il, la Judée, libre et indépendante, comprendra la vanité de leurs sinistres prédictions.

Jérémie n'en continua pas moins d'éclairer les croyants. Peu de temps après l'enlèvement de Jéchonias et des dix mille Israélites exilés avec lui, le prophète priait dans le parvis du Temple, lorsqu'il aperçut soudain sur le seuil de

la porte principale, deux corbeilles remplies, l'une de figues belles et savoureuses, l'autre de misérables avortons. En même temps, le Seigneur l'interpella :

— « Jérémie, que vois-tu?

— D'un côté des fruits délicieux, et de l'autre de mauvaises figues que personne ne saurait manger.

— Ces fruits délicieux, reprit le Seigneur, ce sont les exilés de Babylone, qu'un jour je ramènerai dans la terre de leurs pères, pour ne plus les en arracher jamais. Revenus à moi de tout cœur, ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Ces misérables figues que personne ne voudrait toucher, figurent Sédécias, le peuple de Jérusalem, et ceux qui se sont enfuis en Égypte. Tous ceux-là, je vais les abandonner aux insultes des rois de la terre, aux dérisions et aux malédictions des peuples étrangers. J'enverrai contre eux la guerre, la peste et la famine, en attendant le jour où ils disparaîtront du pays de leurs aïeux. »

Tout en s'efforçant de détromper les habitants de la Judée qu'égaraient les illusions de Sédécias et de ses faux prophètes, Jérémie n'oubliait pas les pauvres captifs. Des fanatiques soi-disant inspirés les empêchaient de s'établir au lieu de leur exil, sous prétexte que la délivrance était proche. Il leur révéla dans une lettre, confiée à des messagers fidèles, les desseins de Dieu sur la transmigration d'Israël. « Bâtissez-vous des maisons, leur disait-il, plantez des jardins, contractez des alliances afin de multiplier vos familles, travaillez à la prospérité d'un pays qui est maintenant le vôtre. N'écoutez point les faux prophètes et n'ajoutez point foi à leurs oracles menteurs, car voici la parole de Jéhovah : Soixante-dix ans s'écouleront avant le jour où je vous ramènerai dans votre patrie. Au lieu de vous laisser aller à l'affliction, soyez fermes et patients en regardant le terme de votre exil. Priez, et je vous exaucerai; cherchez-moi de tout cœur, et vous me trouverez. » Jérémie avertissait aussi les captifs de ne pas croire à ce que débitaient les faux prophètes sur les destinées de Jérusalem. « Dieu, disait-il,

enverra contre ses habitants la guerre, la peste et la famine. Il va les rejeter comme des fruits détestables dont on ne peut se nourrir, et ils deviendront la risée des peuples au milieu desquels ils seront dispersés. »

Cette lettre irrita vivement les meneurs de Babylone. L'un d'eux, Séméïas, écrivit à Sophonias, intendant du Temple, pour se plaindre de la liberté qu'on laissait à Jérémie. Est-ce que l'intendant et les prêtres, ses collègues, n'avaient pas autorité pour emprisonner ce prétendu interprète de Jéhovah? Non content de prophétiser à Jérusalem, voilà que ce visionnaire d'Anathoth trouble par ses lettres les Israélites de Babylone, les exhortant à planter et à bâtir, comme si la captivité devait durer toujours. Averti de l'accusation formulée contre lui, Jérémie se contenta de répondre à Sophonias : « Dites à Séméïas qu'il parle au nom de Dieu sans aucune mission de sa part, et qu'en punition des messages par lesquels il trompe le peuple, il mourra sans enfants et sans voir les faveurs que Dieu réserve à ses frères de la captivité. Quant aux faux prophètes de Jérusalem, Dieu va les livrer à Nabuchodonosor, qui les fera périr au milieu des flammes. »

Malgré ces affirmations réitérées de Jérémie, Sédécias s'obstinait à fomenter la révolte contre le roi de Babylone. A cet effet, il réunit dans son palais les ambassadeurs du roi d'Edom, de Moab et d'Ammon pour combiner avec eux un plan d'insurrection. Or, pendant leur séjour à Jérusalem, Dieu donna l'ordre à Jérémie de se charger de chaînes, de mettre un joug à son cou, et de se présenter ainsi sous les livrées de l'esclave dans une assemblée des princes, des prêtres et de ces ambassadeurs étrangers, que devait présider le roi Sédécias. Là, il manifesterait à tous les volontés de Jéhovah. Le prophète obéit. Au jour marqué, pendant qu'on délibérait sur la question du soulèvement, Jérémie, les fers aux mains et aux pieds, le joug autour du cou, pénétra dans la salle du conseil : « Voici, dit-il, ce que le roi du ciel et de la terre me

charge de vous annoncer : J'ai donné l'empire du monde au roi Nabuchodonosor. Rois et peuples doivent le servir, lui et ses descendants, jusqu'au jour où je visiterai son royaume. Toute nation qui ne se courbera pas sous le joug du roi de Babylone, je lui enverrai la guerre, la peste et la famine, pour la forcer à se soumettre. Les devins et les rêveurs qui vous poussent à la révolte, vous conduiront à l'exil et à la ruine. Acceptez le joug du roi de Babylone, et je vous laisserai en paix dans votre patrie. »

Apostrophant alors directement le roi de Juda, le prophète s'écria : « Sédécias, baisse la tête sous le joug, et tu vivras, toi et ton peuple. Pourquoi veux-tu affronter le glaive, la peste, la famine, tous ces maux dont Jéhovah menace toute nation rebelle? Méprise tes faux prophètes qui te poussent à ta perte et périront avec toi. Et vous, prêtres du Seigneur, n'écoutez pas ceux qui vous annoncent la restitution prochaine des vases d'or et d'argent ravis au Temple de Jérusalem. Ne favorisez pas ceux qui vont faire de cette cité un lamentable désert. Ah! s'ils sont véritablement prophètes, qu'ils travaillent donc à conserver les vases précieux laissés dans le Temple et dans le palais du roi, car, je vous le dis de la part de Dieu, si vous vous obstinez dans la révolte, colonnes de marbre, Mer d'airain, socles de bronze, vases d'or et d'argent, iront rejoindre à Babylone les dépouilles emportées par le roi Nabuchodonosor. »

A ces mots, Jérémie sortit de la salle, laissant le roi et ses conseillers dans la stupeur. Il traversa la ville, traînant ses chaînes de fer dont il expliquait à tous la mystérieuse signification. Ce spectacle impressionna si vivement la multitude, que les faux prophètes crurent prudent de le faire cesser. Un jour que Jérémie, chargé de son joug et de ses fers, se trouvait dans le parvis du Temple, un de ses plus acharnés contradicteurs, Hananias, s'approcha de lui, lui arracha le joug qu'il portait au cou, et le mit en pièces devant tout le peuple, en s'écriant :

« Voici ce que dit le Seigneur : Dans deux ans je briserai le joug du roi de Babylone, et les vases sacrés, emportés par Nabuchodonosor, orneront de nouveau le temple de Jérusalem.

— Amen! répondit Jérémie. Puisse Jéhovah ramener nos captifs et rendre au Temple sa splendeur! Seulement, écoute ceci : avant toi et avant moi, des prophètes ont annoncé la paix pendant que d'autres prédisaient la guerre : l'événement a prouvé qui parlait au nom du Seigneur. »

Il allait se retirer quand, sous l'inspiration de l'Esprit, il se tourna de nouveau vers Hananias : « Tu viens de briser un joug de bois, lui dit-il, des chaînes de fer le remplaceront. C'est sous un joug de fer que les nations seront broyées par Nabuchodonosor. Pour toi, ô faux prophète, qui ne crains pas de tromper le peuple par tes mensonges, le Seigneur a décrété ta mort, et la sentence s'exécutera cette année même. » Le septième mois de cette année, Hananias mourut, comme l'avait prédit Jérémie.

Ces discussions violentes qui tenaient dans l'agitation les exilés de Babylone non moins que le peuple de Jérusalem, pouvaient donner l'éveil sur le projet d'affranchissement que caressait toujours Sédécias. Aussi, dans la quatrième année de son règne, résolut-il d'aller en personne présenter ses hommages au monarque assyrien et déposer à ses pieds le tribut annuel imposé au royaume de Juda. C'était le meilleur moyen de tromper Nabuchodonosor sur les intentions de ses trop remuants vassaux. Jérémie profita de la circonstance pour déposer entre les mains de Saraïas, l'intendant du trésor royal, une nouvelle lettre destinée aux captifs. Après leur avoir prédit cette longue captivité de soixante-dix ans, il leur montrait que cette Babylone si grande et si fière, n'était elle-même qu'un néant devant Jéhovah. Dieu s'en servait comme d'une verge pour châtier son peuple, après quoi, il la briserait, tandis qu'Israël resterait toujours le peuple de l'alliance. « Un jour viendra, dit-il, où les peuples s'é-

crieront en parlant de Babylone : elle est tombée, la grande cité! que chacun retourne dans sa patrie. Allons publier dans Sion la puissance de notre Dieu. Pour se venger, et venger son saint Temple, il a suscité contre Babylone les puissants rois de Médie. Ses remparts sont tombés, ses portes brûlées, ses maisons anéanties. Babylone n'est plus qu'un désert où le lézard fait entendre ses sifflements, où le lion secoue sa crinière au milieu des décombres. » Jérémie chargea Saraïas de lire aux captifs cette lettre, dans laquelle il avait longuement développé toutes les circonstances de la chute de Babylone; puis d'ajouter de la part de Jéhovah : « Telle est la sentence divine contre l'orgueilleuse cité. Un jour on ne pourra trouver sur cette terre nulle trace de l'homme ni d'aucun être vivant. Le silence régnera seul dans l'éternelle solitude. »

A cette époque, pour confirmer les prédictions de Jérémie, Dieu suscita du milieu des captifs un de ses grands prophètes. C'était Ézéchiel, fils de Buzi, de la race sacerdotale d'Aaron, l'un des dix mille captifs emmenés à Babylone avec Jéchonias. La cinquième année du règne de Sédécias, un jour qu'il était assis avec ses frères sur les rives du fleuve Chobar, les cieux tout à coup s'ouvrirent devant lui. Du milieu d'un tourbillon de flammes sortit un char mystérieux traîné par quatre Chérubins ailés. Et quand le char se mit à marcher, le bruit des ailes lui parut semblable au bruit des grandes eaux, aux éclats de la foudre, au tumulte d'une armée qui s'ébranle. Sur ce char se dressait un trône de saphir, et sur ce trône siégeait, majestueux et terrible, le Dieu des armées. Ézéchiel tomba la face contre terre, mais Dieu lui commanda de se relever. « Fils de l'homme, lui dit-il, je t'envoie aux tribus apostates, aux tribus inconvertissables d'Israël. » En même temps, il lui présentait un livre sur lequel on lisait ces mots : « Lamentations, gémissements, malédictions! » C'était le livre des prophéties

destinées aux habitants de Jérusalem et aux exilés qui partageaient leurs illusions. « Ne les crains pas, lui dit le Seigneur, ils ont un front d'airain, mais je te donnerai un front plus dur que le leur. » Et le char disparut, emporté sur ses roues de feu par les quatre Chérubins aux ailes puissantes.

Dès ce moment, Ézéchiel cessa d'être lui-même pour devenir, sous l'action de Dieu, la personnification de la coupable et malheureuse Jérusalem. L'Esprit lui ordonna de se renfermer dans sa maison, de se charger de chaînes, de ne plus prononcer une parole, et de dessiner sur une pierre le plan de Jérusalem, en entourant ses remparts de tours, de catapultes, de retranchements, et d'une multitude de tentes. Quand il eut figuré cette ville assiégée, Dieu lui commanda de se coucher sur le côté gauche et d'y rester pendant trois cent quatre-vingt-dix jours pour figurer les trois cent quatre-vingt-dix ans d'impiétés dont Israël et Juda s'étaient rendus coupables, depuis Jéroboam jusqu'à Josias ; puis de se retourner sur le côté droit et d'y rester encore pendant quarante jours, en expiation des quarante années de crimes écoulées depuis Josias. Ainsi étendu, ne mangeant qu'une nourriture sordide et ne buvant qu'un peu d'eau, muet toujours, il montrait du doigt la ville assiégée pour faire comprendre à tous le sort affreux qui l'attendait.

Le prophète resta quinze mois dans cette attitude, à la vue de tous les exilés frappés de terreur. Enfin il se leva, et se mit à développer la série des châtiments cachés sous ces symboles, les horreurs d'un long siège et d'une famine « pendant laquelle, dit-il, les femmes mangeront leurs enfants. Un tiers des habitants mourra de faim ou de la peste, un tiers périra par le glaive, un tiers sera dispersé sur tous les chemins de l'exil. Et cette épouvantable prédiction va s'accomplir du vivant de ceux qui s'amusent, trafiquent, et s'endorment en se promettant la paix et la joie ».

Du reste, Jérusalem, vraie sentine d'iniquités, devait disparaître; car cette cité de Dieu ne se distinguait plus des cités païennes. Comme pour justifier ses vengeances, Dieu révéla au prophète les horribles outrages dont sa majesté sainte était l'objet jusque dans son sanctuaire. « J'étais un jour assis dans ma maison, raconte Ézéchiel, avec les anciens d'Israël, captifs comme moi. Tout à coup l'Esprit me transporta au milieu de Jérusalem, près de la porte intérieure du parvis du Temple, du côté de l'Aquilon. Devant moi se dressait l'autel de Baal. A mes yeux éblouis apparut en ce moment la gloire de Jéhovah, comme naguère sur les bords du fleuve Chobar. Et j'entendis une voix qui disait : — Fils de l'homme, considère les abominations qu'ils commettent dans ma maison pour me forcer à la quitter, mais tu vas voir des choses plus abominables encore.

« Et l'Esprit me conduisit à l'entrée de la cour. Je regardai, et je vis une fissure dans la muraille. — Perce le mur, me dit la voix, entre, et regarde. J'élargis l'ouverture, j'entrai, et je vis sur les murs des figures de reptiles, d'animaux, d'idoles de toute espèce. Debout devant ces images, l'encensoir à la main, soixante-dix des anciens de Juda faisaient monter vers elles un nuage odoriférant. — Fils de l'homme, vois ce que font dans le secret les anciens de mon peuple. Mais voici des abominations plus grandes encore.

« J'arrivai à la porte septentrionale du parvis intérieur. Là je vis des femmes assises qui pleuraient sur le dieu Adonis. Plus loin, entre le vestibule et l'autel, des prêtres, le dos tourné à l'autel, la face vers l'Orient, adoraient le soleil. — Fils de l'homme, est-ce que leurs crimes n'ont pas dépassé la mesure? Plus de pitié, plus de miséricorde : voici les exécuteurs de mes vengeances. »

Et le prophète vit accourir six guerriers portant des instruments de mort. Un envoyé de Dieu marqua d'un signe mystérieux les Israélites fidèles au Seigneur. Ceux-là

furent épargnés, mais tous les autres tombèrent sous les coups des six guerriers. « Fils de l'homme, ajouta le Seigneur, tes frères les captifs, voilà mes élus. Un jour je les rassemblerai dans la patrie, et Jérusalem sera purifiée de ses souillures. Je vous donnerai un esprit et un cœur nouveau, non plus un cœur de pierre, mais un cœur de chair. Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. » A ces mots les Chérubins déployèrent leurs ailes, la gloire de Dieu disparut, et le prophète se retrouva en Chaldée, au milieu des captifs.

On comprend l'effet que devaient produire à Babylone comme à Jérusalem ces terrifiantes révélations. Ézéchiel et Jérémie s'accordaient pour annoncer une catastrophe prochaine, si l'on continuait à provoquer Jéhovah et l'instrument de ses vengeances, Nabuchodonosor. Pour neutraliser l'influence des deux prophètes, l'incrédule et obstiné Sédécias prétendit qu'ils ne s'accordaient pas dans leurs prédictions à son égard. Ézéchiel annonçait que le roi fuirait la capitale assiégée. « Ses officiers l'emporteront sur leurs épaules, disait le prophète. Ils perceront un mur pour lui livrer passage, et couvriront son visage d'un voile pour le cacher aux regards de l'ennemi. Mais Dieu étendra ses filets, et le fugitif sera pris au piège. Il le conduira à Babylone où il mourra, sans néanmoins voir cette cité. » Tel était l'horoscope de Sédécias d'après Ézéchiel : le roi ne devait point voir Babylone. Or, Jérémie affirmait que Sédécias serait traîné par Nabuchodonosor à Babylone, pour y vivre dans l'esclavage. Il y avait là, selon lui, contradiction et, par conséquent, ni lui ni le peuple ne devaient ajouter foi aux menaces de ces fanatiques visionnaires. Là-dessus, comptant sur l'Égypte et ses autres alliés, il dévoila tous ses projets et rompit publiquement avec le roi de Babylone.

V

SIÈGE DE JÉRUSALEM

A. M. 3414 — A. C. 587.

Le roi Nabuchodonosor était loin de s'attendre à cette prise d'armes, surtout de la part de Sédécias qui lui devait la couronne. Mesurant d'un coup d'œil toute la portée de l'insurrection, il comprit la nécessité de frapper un grand coup, s'il voulait conserver la suprématie sur l'Occident. L'Égypte avait alors à sa tête le pharaon Hophra. Déjà vainqueur du roi de Tyr, il n'aspirait à rien moins qu'à ressaisir, du Nil à l'Euphrate, les royaumes autrefois conquis par son prédécesseur Néchao. De leur côté, les Ammonites avaient levé l'étendard de la révolte et se préparaient à combattre en faveur du roi de Juda. Afin de prévenir une conflagration générale, Nabuchodonosor se mit immédiatement en marche avec toute son armée, jointe aux forces des princes soumis à sa domination. Arrivé aux frontières de Juda, il se trouva dans une grande perplexité. Deux routes s'ouvraient devant lui : l'une conduisait à Rabbath, la capitale des Ammonites, l'autre à Jérusalem. Ne sachant laquelle des deux cités soulevées il convenait d'attaquer la première, il s'en remit à la décision du sort. On déposa dans un carquois deux flèches portant chacune le nom d'une des deux cités, puis un officier, les yeux bandés, retira l'une des deux flèches; on interrogea les idoles, on consulta les entrailles

des victimes : la flèche, les idoles, les victimes désignèrent Jérusalem. Quelques jours après, les habitants de la cité, du haut de leurs remparts, purent voir l'immense armée dresser ses tentes sur toutes les collines, établir ses tours et ses catapultes, et former une ligne de circonvallation qui les enfermait dans leurs murs comme dans une prison.

Sédécias perdit alors de son assurance. Le lendemain de l'investissement, Jérémie parut devant lui, chargé d'un nouveau message de Jéhovah. « Sache, lui disait le Dieu qu'il avait si longtemps outragé, sache que je livrerai la cité au roi de Babylone. Tu voudras échapper, mais tu seras saisi et conduit au vainqueur. Tu le verras de tes yeux, tu t'entretiendras avec lui, et puis on t'exilera à Babylone. Toutefois tu ne mourras pas d'un coup d'épée, mais de mort naturelle. On brûlera des parfums autour de ton cadavre; des lamentations se feront entendre au jour de tes funérailles comme à la sépulture de tes aïeux. Ainsi, je l'ai décrété, moi, le Seigneur. »

Pour la première fois, Sédécias prêta toute son attention aux paroles du prophète. Ses dispositions intimes n'avaient point changé, mais la crainte agitait son cœur. Il se rendit donc au Temple de Jéhovah et convint avec son peuple de remettre en vigueur la loi sabbatique, méconnue depuis longtemps, qui prescrivait de rendre la liberté, tous les sept ans, aux Hébreux devenus esclaves. Sous l'empire de la terreur qui régnait dans la cité, tous acceptèrent l'ordonnance royale. Sédécias chargea même deux de ses officiers de se rendre près de Jérémie pour réclamer ses prières en faveur de la cité.

Mais cette conversion, fruit de la peur, dura juste autant qu'elle. A la nouvelle du siège de Jérusalem par les Chaldéens, le roi d'Égypte s'empressa d'accourir au secours de Juda. Cette diversion força Nabuchodonosor à lever le siège pour faire face à l'armée du pharaon. Aussitôt les cris de joie firent place, dans la cité devenue libre, aux démonstrations de repentir; le décret relatif aux esclaves

fut révoqué; les maîtres asservirent de nouveau leurs affranchis. Qu'avaient-ils à craindre désormais? Nabuchodonosor ne reviendrait pas de sa campagne d'Égypte. Mais Jérémie ne craignit pas d'annoncer à ce peuple en délire le châtiment de son odieuse hypocrisie. « Parce que, dit-il, vous avez enlevé la liberté à vos frères, vous serez livrés au glaive, à la peste, à la famine. Allez porter cette nouvelle au roi Sédécias : l'armée de secours du pharaon reprendra le chemin de l'Égypte. Les Chaldéens, à leur retour, s'empareront de Jérusalem et la livreront aux flammes. Ils sont partis, dites-vous, ils ne reviendront pas : et moi j'affirme que leur armée fût-elle détruite, deux de leurs blessés suffiraient pour incendier la ville. »

Au lieu d'écouter le prophète, ils l'accablèrent d'injures. Quelques jours après, il sortait de Jérusalem pour se rendre à Anathoth, sa patrie, quand un certain Jérias l'accusa d'espionnage : « Tu vas au camp des Chaldéens », s'écria-t-il furieux. Jérémie eut beau protester, on le traîna devant les juges, qui le firent battre de verges et jeter en prison, ou plutôt dans un souterrain privé d'air et de lumière. Là, il expia pendant de longs jours le crime d'avoir voulu sauver son peuple.

Cependant sa prédiction s'accomplit à la lettre. Vainqueur du roi d'Égypte, le roi de Babylone dicta les conditions de la paix. Le pharaon rentra dans sa capitale, et Nabuchodonosor vint recommencer, sans crainte d'être interrompu, le siège de Jérusalem. Déçus dans leurs folles espérances, les assiégés entrèrent dans un véritable désespoir. Sédécias lui-même trembla. Par son ordre, Jérémie fut tiré de sa prison et conduit au palais.

— « Es-tu certain, lui dit le roi, de prophétiser au nom de Jéhovah?

— J'en suis certain, répondit le prophète. Vous serez livré au roi de Babylone. Où sont aujourd'hui ces voyants dont les lèvres menteuses vous affirmaient que les Chaldéens ne reviendraient pas? Et moi, en quoi ai-je péché

contre vous et votre peuple, pour que vous me reteniez dans l'affreux cachot où bientôt je mourrai de faim? »

Le roi n'osa pas le mettre en liberté de peur d'irriter le peuple, mais il ordonna qu'on le retînt dans le vestibule de la prison, où chaque jour on lui donnerait une ration de pain, aussi longtemps qu'il resterait des vivres dans la cité. Ces adoucissements ne profitèrent guère au prophète. Comme il pouvait communiquer avec le public, il répétait à tout venant que ceux-là seuls éviteraient le glaive, la peste et la famine, qui chercheraient un refuge au camp des Chaldéens, car la ville tomberait inévitablement en leur pouvoir. « Ce sont des propos séditieux, s'écrièrent les juges; c'est le langage d'un homme qui travaille à la ruine de la ville, en arrachant les armes des mains de nos soldats. » Ils supplièrent le roi de le condamner à mort. — « Faites-en ce que vous voudrez, » répondit le faible Sédécias. Libres enfin de satisfaire leur haine, ils s'emparèrent du prophète et le descendirent avec des cordes dans une citerne sans eau, où il serait mort de faim si un éthiopien, employé à la cour, n'avait eu pitié de lui. Cet homme représenta au roi que la honte de cet horrible meurtre rejaillirait sur celui qui l'avait autorisé, d'autant plus qu'un revirement en faveur du prophète pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre. Toujours craintif, Sédécias donna l'ordre à l'éthiopien d'aller avec trente hommes retirer Jérémie de la citerne, et de le réintégrer dans le vestibule de la prison.

Cependant les vivres s'épuisaient dans la cité. Les habitants désespérés, mais indomptables, après avoir mangé tous les animaux, se nourrissaient des mets les plus répugnants et les plus abjects. On en vint aux horreurs prédites par Jérémie. Des mères mangeaient leurs enfants, des fils dépeçaient le cadavre de leurs pères pour assouvir leur faim. Des centaines de squelettes vivants tombaient inanimés dans les rues ou sur les places publiques. Les cadavres abandonnés engendrèrent la peste, qui elle-même donna lieu à une mortalité effrayante. Le siège durait de-

puis dix-huit mois, la ville ne pouvait plus tenir que quelques semaines. Nabuchodonosor avait même laissé à ses lieutenants le soin de terminer les opérations pour aller en personne soumettre les provinces septentrionales, et nul des malheureux assiégés ne parlait de se rendre. Alors, ne voyant plus devant lui que l'inexorable vengeance de Dieu, Sédésias voulut une dernière fois consulter le prophète. Il se le fit amener dans une salle du Temple :

« Jérémie, lui dit-il, réponds à mes questions sans rien me cacher.

— Si je vous dis la vérité, répondit le prophète, vous me ferez mourir; si je vous donne un bon conseil, vous ne le suivrez pas.

— Je te jure par le Seigneur qu'il ne te sera fait aucun mal. Parle : que dois-je faire?

— O mon roi, si vous allez trouver les princes de Babylone pour faire votre soumission, vous sauverez la ville et vous vous sauverez, vous et votre maison. Si vous résistez plus longtemps, la ville sera incendiée, et vous tomberez aux mains de vos ennemis.

— Si je me livre aux Chaldéens, reprit Sédécias, ils m'abandonneront aux transfuges hébreux, qui me couvriront d'opprobres.

— Bannissez cette crainte, répondit Jérémie, suivez mon conseil, je vous en supplie; sinon, un déluge de calamités va fondre sur vous, sur votre famille, sur toute la cité sainte. »

Le roi réfléchit un instant. Sans doute Jérémie avait raison; mais pouvait-il, lui Sédécias, après cette résistance désespérée, après avoir sacrifié tant de victimes, pouvait-il se soumettre lâchement au roi de Babylone, et cela devant les transfuges accusés par lui de trahison, devant les guerriers fidèles qui lui reprocheraient de ne pas savoir mourir? Ayant pris son parti, il dit à Jérémie : « Si les princes ou les chefs de l'armée t'interrogent sur le sujet de notre entrevue, tu leur répondras, je te le commande sous peine

de mort, que tu m'as supplié de te mettre en liberté, et rien de plus. » Jérémie lui promit le secret le plus absolu, et le roi et le prophète se séparèrent pour ne plus se revoir.

Quelques jours après, une large brèche ouvrait les remparts extérieurs, et les princes chaldéens venaient prendre position devant la porte du milieu. Se voyant dans l'impossibilité absolue de résister plus longtemps, Sédécias et ses guerriers prirent le parti de s'enfuir par un souterrain qui les conduisit sur le chemin du désert. Mais les Chaldéens s'étant mis à leur poursuite, les atteignirent dans la solitude de Jéricho et les conduisirent à Reblatha, au pays d'Emath, où se trouvait alors Nabuchodonosor. Le grand roi fut sans pitié pour ces révoltés qui lui avaient coûté tant de soucis. Les princes de Juda tombèrent sous le glaive l'un après l'autre; on égorgea les fils de Sédécias sous les yeux de leur père, puis vint le tour de l'infortuné monarque. Des bourreaux lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent, chargé de chaînes, à Babylone. En entrant dans cette ville sans la voir, il comprit, mais trop tard, qu'Ézéchiel et Jérémie ne l'avaient pas trompé. Sédécias n'avait que trente-deux ans : après onze ans de règne, il perdait, en punition de ses infidélités, une couronne que ses aïeux avaient portée pendant quatre cent cinquante-trois ans.

VI

LA CATASTROPHE

A. M. 3416 — A. C. 585.

Pendant que s'accomplissaient à Réblatha ces scènes d'horreur, les soldats chaldéens entraient, à la suite de leurs chefs, dans cette Jérusalem qui depuis si longtemps les tenait immobiles devant ses fiers remparts. La masse de la population s'était réfugiée dans les parvis du Temple; mais, hélas! les vaines idoles qui souillaient le lieu saint, excitaient la colère, et non la compassion d'un Dieu méprisé. Le glaive à la main, les vainqueurs se précipitèrent comme des furieux sur cette multitude sans défense : hommes, femmes, vieillards, enfants, prêtres, lévites, tombèrent sous leurs coups, comme les épis sous la faux du moissonneur. Une immense clameur, formée de cris de rage et de lugubres gémissements, monta vers le ciel. Après cette épouvantable boucherie, les pieds dans le sang, passant sur les cadavres amoncelés, les soldats se répandirent dans les rues de la ville, dans les maisons, dans les palais, égorgeant sans pitié tous les malheureux qu'ils rencontraient. Ceux-là seuls échappèrent que Dieu sauva comme par miracle.

Après le carnage, le pillage; après le pillage, la destruction. Sur l'ordre de Nabuchodonosor, Nabuzardan, le généralissime des armées royales, arriva de Réblatha pour raser la ville jusque dans ses fondements. Comme l'avaient tant de fois prédit Jérémie et Ézéchiel, les soldats mirent le feu au

Temple, au palais du roi, aux maisons de la cité, et tous ces magnifiques édifices s'écroulèrent au milieu des flammes. Les murs d'enceinte, les tours superbes qui les reliaient entre eux, eurent le même sort. Des pans de murailles calcinées restaient debout malgré l'incendie : l'armée les abattit à grands coups de pioche, et de Jérusalem, la merveille de l'Orient, il ne resta bientôt qu'un monceau de décombres. Les objets d'art trouvés dans le palais, les colonnes du Temple, la Mer d'airain avec les douze statues colossales qui lui servaient de base, les coupes, les patères, les vases d'or et d'argent employés aux sacrifices, composèrent un immense butin que les vainqueurs transportèrent à Babylone.

La ville détruite, Nabuzardan régla le sort des habitants qui avaient survécu. Parmi eux se trouvaient des prêtres et des courtisans qui avaient conseillé à Sédécias de résister à outrance. Nabuzardan les envoya au roi de Babylone avec soixante guerriers saisis les armes à la main : Nabuchodonosor les fit tous massacrer à Réblatha. Le reste de la population fut divisé en deux parts : les nobles et les riches durent prendre le chemin de l'exil, tandis que les pauvres, destinés à cultiver le sol, reçurent l'ordre de rester dans le pays, sous le gouvernement d'un certain Godolias. Nabuchodonosor se disait qu'une nation privée de ses classes influentes, ne conspirerait plus contre son autorité, et que, d'un autre côté, les pauvres, devenus possesseurs du sol, auraient tout intérêt à maintenir le droit nouveau.

Le roi de Babylone s'était aussi occupé du prophète Jérémie, dont il connaissait les dispositions à son égard. Il avait commandé à Nabuzardan de le laisser libre et de veiller à ce qu'il ne lui fût fait aucun mal. Celui-ci, au moment du sac de la ville, le fit tirer de la prison où il était toujours renfermé, et lui rendit la liberté; mais, grâce à la confusion qui régnait en ces mauvais jours, le prophète se trouva inscrit au nombre des captifs destinés à l'exil. Les mains attachées derrière le dos, il faisait donc partie de la

longue chaîne des malheureux déportés, en marche vers Babylone, lorsque à Rama, terme de la première étape, Nabuzardan reconnut son erreur. Il se le fit amener en présence des captifs, le débarrassa de ses fers, et fit remarquer à tous que, si Dieu avait permis la ruine de Jérusalem, c'était en punition de ses péchés et de sa résistance à la voix du prophète. Puis il ajouta : « Jérémie, tu es libre. S'il te plaît de nous suivre à Babylone, je prendrai soin de toi; si tu préfères rester dans ta patrie, choisis le lieu que tu veux habiter. » Absorbé dans sa douleur, Jérémie garda le silence. Nabuzardan en conclut qu'il optait pour la patrie. « Va donc, lui dit-il, te fixer près du gouverneur Godolias. » Et il le congédia, en le chargeant de vivres et de présents.

Le prophète dit un dernier adieu à ses frères exilés, et revint seul à Jérusalem. Mais en vain ses yeux cherchèrent-ils ses remparts, ses tours, ses palais, son temple : Jérusalem n'existait plus. Sur cet emplacement illustre entre tous, il ne trouva plus qu'un monceau de décombres, près duquel, étendus çà et là, pleuraient quelques Israélites mornes et silencieux. Alors, assis près de ses frères, il contempla longtemps ce lugubre spectacle. De ses yeux s'échappèrent deux torrents de larmes, et de son cœur brisé, ces navrantes *Lamentations :*

« Comment s'est-elle transformée en solitude, la populeuse Jérusalem ? Comment est-elle devenue esclave, la reine des nations ? Jour et nuit elle pleure; ses larmes creusent des sillons sur ses joues; et personne ne la console, et ses amis d'autrefois la méprisent et la persécutent. Les enfants de Juda sont captifs, exilés au milieu des étrangers. Les rues de Sion pleurent, parce que personne n'accourt à ses solennités. Ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées, son cœur succombe sous le poids de ses chagrins.

« Hélas! l'ennemi a mis le pied sur sa tête, l'ennemi l'a dépouillée, parce que le Seigneur, à cause de ses iniquités, s'est élevé contre elle. Jérusalem a péché, et de là sa ruine.

Les nations ont enlevé ses trésors et profané son sanctuaire. Elle-même a dû donner tout son or en échange d'un morceau de pain ! O vous tous qui passez au milieu de ces ruines, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Jéhovah m'a vendangée au jour de sa fureur, il a mis le feu dans mes os, il m'a prise dans ses filets, comme l'oiseleur, il m'abandonne dans ma désolation, il m'accable sous le poids des douleurs.

« O Jérusalem ! à qui te comparer aujourd'hui ? O fille de Sion, ta tristesse est comme l'océan : qui pourra te consoler ? Au lieu de t'exciter au repentir, tes prophètes te berçaient d'illusions et de chimères ; et maintenant te voilà portant ton fardeau sur tous les chemins de l'exil, maintenant les passants battent des mains en voyant ton humiliation, ils branlent la tête et s'écrient : C'est donc là cette Jérusalem, cette splendide cité, cette merveille de l'univers !

« Mais Dieu est bon, j'espère en lui. Sa miséricorde n'a pas permis que nous succombions tous, ses bontés pour nous n'ont pas défailli. Le Seigneur est mon partage, dirai-je toujours, et j'attends qu'il paraisse. Il m'est doux d'attendre en silence le Sauveur qu'il nous a promis, le souffle de sa bouche, le Christ Seigneur sacrifié pour nos péchés, notre protecteur au milieu des nations ! »

Ainsi pleurait le prophète, mais non sans espérance, car de ses yeux pleins de larmes il entrevoyait le Sauveur. Dieu lui avait révélé, et lui-même l'avait annoncé au peuple, qu'un jour les enfants de Juda reviendraient de la terre d'exil. « Alors, disait-il, les multitudes accourront au temple de Jéhovah, car le Seigneur va opérer un prodige nouveau : Une *femme donnera naissance à l'homme !* Et quand viendront ces jours, je scellerai avec Israël et Juda un nouveau pacte d'alliance, dit le Seigneur ; j'écrirai ma loi, non pas sur une pierre, comme au sortir de l'Égypte, mais dans vos cœurs ; vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Alors tous me connaîtront, depuis le plus

grand jusqu'au plus petit; la cité rebâtie élargira son enceinte, et personne ne pourra la détruire. »

Sur les ruines encore fumantes du Temple, Jérémie voyait dans l'avenir s'élever un nouveau Temple plus beau et plus saint que le premier. Pour le consoler dans ses douleurs, Dieu lui avait montré dans ce nouveau Temple un trésor plus précieux que l'Arche même du Testament. Au commencement du siège, Dieu lui commanda un jour de pénétrer dans le Saint des Saints, d'emporter l'Arche d'Alliance afin de la soustraire aux profanations des Chaldéens, et de la cacher sur le mont Nébo dans une caverne qu'il lui montrerait. Jérémie prit en effet l'Arche du Seigneur, et se dirigea, suivi de quelques serviteurs, vers la sainte montagne qui servit de tombeau à Moïse. Là, il se sépara de ses compagnons pour cacher son trésor, et ceux-ci s'étant rapprochés, cherchèrent en vain l'endroit où il l'avait déposé. « L'Arche sainte demeurera inconnue, s'écria Jérémie, personne ne la verra, personne n'en parlera, jusqu'au jour de la grande congrégation des peuples, alors que Dieu manifestera ses miséricordes, et que la gloire divine apparaîtra dans toute sa splendeur. » L'Arche cachée au Nébo ne reparut pas, et personne n'en parla jusqu'au jour où parut la véritable Arche d'alliance dans la personne du Sauveur des nations.

C'est en contemplant par avance ce Sauveur mystérieux, rassemblant autour de lui les peuples de l'univers, que Jérémie oubliait un instant les malheurs de la patrie. Hélas! il était destiné à vivre quelque temps encore, mais pour épuiser le calice des douleurs. Après avoir longtemps pleuré sur les ruines de Jérusalem, il s'était réfugié près de Godolias, le gouverneur de la Judée, lequel avait établi sa résidence à Masphat. Godolias ne demandait qu'à vivre en paix avec les malheureux restes de Juda, mais un certain Ismaël, issu de la race royale de David, organisa un complot contre celui qu'il appelait l'usurpateur, et le massacra dans son palais avec les Juifs et Chaldéens attachés

à son service. Cet événement plongea les pauvres Israélites dans une telle consternation, que, pour se soustraire aux vengeances de Nabuchodonosor, ils prirent la funeste résolution de s'enfuir en Égypte. Jérémie eut beau les dissuader en leur annonçant de la part de Dieu que les fugitifs périraient sur la terre de Mesraïm par la famine ou le glaive, ils se dirigèrent vers le désert et forcèrent le prophète à les suivre. Arrivé à Taphnis, résidence du pharaon, Jérémie éleva un monticule de pierres : « Voici, dit-il, les pierres d'attente sur lesquelles s'élèvera bientôt le trône de Nabuchodonosor. Il parcourra l'Égypte en conquérant, et ne se retirera qu'après avoir rougi son glaive dans le sang des victimes, renversé les statues d'Héliopolis et brûlé les sanctuaires des dieux. » Mais les émigrés de Taphnis se moquèrent de ses prédictions comme ils l'avaient fait à Jérusalem. Ils s'établirent dans la ville et les campagnes voisines.

A peine installée de quelques mois au milieu des Égyptiens, cette race dégradée laissa son Dieu pour se faire initier aux mystères d'Isis, la grande déesse que sur les rives du Nil on appelle la Reine du Ciel. Indigné jusqu'au fond de l'âme, Jérémie rapporta aux prévaricateurs cette sentence de Jéhovah : « Mon bras va s'étendre sur les malheureux restes de Juda, et de tous ceux qui sont entrés sur le sol de Mesraïm, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, aucun ne reverra sa patrie !

— Mensonge ! s'écria la foule, nous offrirons des sacrifices à la Reine du Ciel, comme le faisaient nos princes et nos rois. L'abondance régnait alors en Judée, et si nous avons souffert, c'est que nous avons négligé de les servir.

— Misérables ! reprit Jérémie, vous avez souffert parce que vous avez abandonné pour de vaines idoles le Seigneur votre Dieu ! »

Ne voulant ni se convertir, ni subir les reproches de l'homme de Dieu, ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent sans pitié.

Comme Isaïe, Jérémie avait mérité par son courage l'honneur du martyre. Quant à ses persécuteurs, ils tombèrent quelques années plus tard, ainsi que l'avait annoncé le prophète, sous le glaive de Nabuchodonosor, vainqueur de l'Égypte. Des fils de David il ne restait désormais, comme espoir de l'avenir, que les captifs de Babylone.

LIVRE QUINZIÈME

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

DANIEL

I

L'ANGE DES EXILÉS

L'an 603, seconde année du règne de Nabuchodonosor, inaugura pour les enfants d'Israël cette dure captivité qui devait durer soixante-dix ans. Les uns après les autres, ils allaient quitter la patrie pour l'exil, Jérusalem pour Babylone, le fleuve béni du Jourdain pour l'Euphrate, aimé des idolâtres. Après avoir souillé par toutes sortes d'abominations la terre sainte que Jéhovah leur avait donnée en héritage, n'était-il pas juste qu'ils retournassent au pays des faux dieux, dans cette Mésopotamie qu'Abraham avait dû fuir, près de cette Babel, témoin des premières prévarications?

Et cependant, dans cette transmigration des enfants d'Israël, la miséricorde agissait plus que la justice. Trois mille ans s'étaient écoulés depuis que Jéhovah avait conduit Abraham dans la terre promise pour en faire le père de son peuple, d'une nation destinée entre toutes à glorifier son nom et à maintenir au milieu des païens la connaissance du seul vrai Dieu. Traître à sa mission, Israël méritait un châtiment : Dieu purifie ses fils dans l'exil, et

l'Israélite, désormais fidèle, devient le missionnaire de Jéhovah dans tout l'Orient. Ainsi la tempête emporte la bonne semence pour la faire fructifier dans le champ qui ne l'a point produite.

La première transmigration, sous le roi Joachim, ne comprit qu'un certain nombre de jeunes gens, choisis dans les familles princières de la Judée. Dieu l'avait ainsi voulu pour préparer le terrain à la multitude des captifs que Nabuchodonosor devait amener à Babylone. Parmi ces déportés de la première heure, se trouvaient quatre jeunes gens spécialement distingués par leurs qualités physiques comme par l'élévation de leur esprit. L'un d'entre eux surtout, le jeune Daniel, était appelé, comme autrefois Joseph, à jouer un rôle important pendant toute la captivité.

Le roi voulut que ces jeunes Hébreux fussent élevés à la cour, pour y apprendre la langue et se former à la littérature et aux usages du pays. Il leur donna pour gouverneur Asphenez, un des intendants de son palais. Chaque jour il leur envoyait une portion des mets servis à sa table et des vins que son échanson lui présentait. Après trois ans de cette éducation vraiment royale, le monarque se proposait de les admettre à son service.

Or, Daniel et ses trois compagnons, Misach, Sidrach et Abdénago, ne se crurent pas autorisés à manger des viandes proscrites par la loi de Moïse, ni à boire des vins offerts aux idoles. Daniel pria donc l'intendant de ne pas l'obliger à souiller sa conscience. Asphenez trouvait sa demande très légitime, mais il craignait la colère du maître. « Le roi mon seigneur, dit-il, a lui-même spécifié ce qu'il faut vous servir pour nourriture et pour boisson. S'il s'apercevait, à vos visages amaigris, que vous êtes traités autrement que les jeunes gens de votre âge, je paierais de ma tête ma complaisance à votre égard. » Pour répondre à cette objection, Daniel supplia Malasar, l'officier de service près d'eux, de leur donner pendant dix jours, à titre d'épreuve, des légumes pour toute nour-

riture et de l'eau pour unique boisson. « En examinant nos visages, lui dit-il, tu verras s'ils sont moins frais et moins vermeils que ceux des habitués de la table royale, et tu nous traiteras en conséquence. » L'officier consentit à tenter cette expérience, et se convainquit qu'après dix jours de ce régime, ils surpassaient leurs compagnons en embonpoint et en fraîcheur. Chaque jour donc il enlevait de leur table les viandes et le vin, et les remplaçait par de l'eau et des légumes.

Aux dons corporels Dieu ajouta les dons de sagesse et de science. On admirait dans ces jeunes Hébreux leur intelligence des livres, et surtout comment Daniel expliquait les visions et les songes. Aussi quand l'intendant, leur éducation terminée, les présenta au roi Nabuchodonosor, celui-ci les estima de beaucoup supérieurs à tous leurs émules, et les admit aussitôt à son service. Se présentait-il une question difficile, dont la solution demandait une grande sagacité d'esprit, il trouvait en eux plus de lumière que dans tous les devins et magiciens de l'empire.

Un événement singulier mit bientôt en relief la science mystérieuse du jeune Daniel. Il y avait parmi les exilés un homme très riche et très considéré, nommé Joakim, dont la femme éclipsait toutes ses compagnes juives par la vertu non moins que par la beauté. Suzanne (c'était son nom) vivait dans la crainte de Dieu comme ses religieux parents, qui de bonne heure l'avaient initiée à toutes les observances de la loi mosaïque. Or Joakim, le personnage le plus influent de la première transmigration, recevait chez lui grand nombre d'exilés, entre autres deux vieillards que le peuple venait de constituer juges pour cette année. Hélas ! ils paraissaient rendre la justice, dit le Seigneur, mais ils n'étaient au fond que des ouvriers d'iniquité.

Familiers dans la maison de Joakim où se présentaient devant eux les parties en litige, les deux vieillards prenaient plaisir à observer Suzanne lorsque, à l'heure de

midi, elle descendait au jardin pour s'y promener. Bientôt une passion criminelle égara leur esprit au point de leur faire oublier Dieu et ses jugements. Sans se communiquer les honteux désirs qui les tourmentaient, ils épiaient tous deux l'occasion de la trouver seule, lorsqu'un jour, après s'être séparés pour aller prendre leur repas, ils se rencontrèrent tous deux, conduits par la même pensée, dans les jardins de Suzanne. Ils s'avouèrent alors leur infâme projet et convinrent du moment le plus favorable pour l'exécuter.

Pendant qu'ils délibéraient entre eux, Suzanne entra dans le jardin pour y prendre un bain. Les préparatifs terminés, les deux filles qui l'accompagnaient se retirèrent, après avoir fermé les portes du jardin. Aussitôt, la voyant seule, les deux vieillards s'approchèrent de cette vraie servante de Jéhovah, et ne rougirent pas de la pousser au crime. Comme elle leur témoignait son indignation, ils en vinrent à d'abominables menaces.

« Consentez, lui dirent-ils, ou nous porterons témoignage contre vous. Nous dirons que nous vous avons surprise avec un jeune homme et que, pour le recevoir sans témoin, vous aviez congédié vos servantes.

— Je vois, répondit Suzanne, l'horrible impasse où vous m'acculez. Si je consens au mal que vous me proposez, c'est la mort de mon âme ; si je n'y consens pas, vous m'accuserez d'un forfait pour lequel je serai lapidée. Mon parti est pris : mieux vaut mourir innocente que de pécher en présence du Seigneur. »

Ayant dit ces mots, elle poussa un grand cri, auquel se mêlèrent bientôt les clameurs des vieillards. L'un d'eux courut aussitôt ouvrir les portes du jardin. Quand les domestiques arrivèrent pour voir ce que signifiait ce tumulte, ils restèrent frappés de stupeur en entendant les vieillards accuser d'adultère la chaste Suzanne.

Comme il s'agissait d'un crime puni de mort par la loi de Moïse, le peuple se réunit le lendemain chez Joakim

pour mettre l'accusée en jugement. Les deux vieillards parurent comme témoins et comme juges, bien résolus de perdre celle qui avait osé leur résister. Suzanne se présenta devant le tribunal, entourée de ses parents, de ses fils et des serviteurs de sa maison. Après lui avoir fait ôter son voile, ce qui arracha des larmes à tous ceux qui la connaissaient, les deux vieillards posèrent leurs mains sur la tête de l'accusée, jurant ainsi de dire la vérité. Suzanne leva au ciel ses yeux pleins de larmes, pour invoquer son seul appui, le Dieu protecteur de l'innocence. La foule attendait avec anxiété la déposition des témoins.

Ils s'exprimèrent en ces termes : « Nous nous promenions seuls dans les jardins de Joakim, lorsque l'accusée y descendit accompagnée de deux servantes. Elle leur commanda de fermer les portes, puis les congédia. A ce moment, un jeune homme sortit d'un taillis où il se tenait caché, et s'approcha d'elle. Indignés, nous nous élançâmes pour le saisir, mais plus fort et plus agile que nous, il nous échappa et se sauva par la porte du jardin. Nous demandâmes à Suzanne le nom de son complice, mais elle refusa de nous répondre. Voilà la vérité, nous l'attestons devant Dieu. » Il était impossible d'opposer un démenti aux affirmations de deux vieillards, tous deux juges du peuple ; aussi l'assemblée prononça-t-elle contre Suzanne une sentence de mort. La victime poussa un cri qui retentit dans tous les cœurs et en appela au jugement de Dieu. « Seigneur, s'écria-t-elle, vous connaissez les secrets les plus cachés, vous lisez dans le passé comme dans l'avenir ; vous savez donc que ces deux hommes m'ont accusée faussement, et que je vais mourir absolument innocente du crime que leur malice a imaginé contre moi. »

Dieu entendit sa voix suppliante. On la traînait au supplice, lorsqu'un des spectateurs cria de manière à être entendu de tous : « Pour moi, je veux rester pur du sang que vous allez verser. » A l'instant on entoure l'au-

dacieux contempteur de la justice du peuple : on reconnaît le jeune Daniel dont la science prophétique faisait déjà grand bruit. Tous lui demandent de s'expliquer : « Frères, dit-il, vous avez agi peu sagement en condamnant cette fille d'Israël sans scruter l'accusation dont elle est l'objet. Revisez le jugement, et je vous prouverai que cette accusation émane de deux faux témoins. »

L'agitation était à son comble. Vite, l'assemblée se constitua en tribunal. Cachant mal leur dépit, les deux vieillards invitèrent Daniel à s'asseoir au milieu d'eux. « C'est un honneur qui t'est dû, lui dirent-ils ironiquement, parce que Dieu t'a rendu plus sage que les vieillards. » Sans faire attention à leurs paroles, Daniel dit au peuple : « Qu'on sépare les deux témoins de manière à ce qu'ils ne puissent communiquer ensemble : je veux les interroger l'un après l'autre. Cet ordre exécuté, Daniel fit comparaître devant lui l'un des deux vieillards.

— « Vieux criminel, lui dit-il sévèrement, tes iniquités vont retomber sur ta tête. Assez longtemps tu as condamné des innocents et relâché des coupables. Puisque tu as vu le crime, dis-moi sous quel arbre les deux criminels s'entretenaient ensemble.

— Sous un lentisque, répondit le témoin.

— Nouveau mensonge qui va retomber sur ta tête, reprit Daniel. L'ange de Dieu lève déjà son glaive pour te frapper. »

L'interrogatoire du premier témoin terminé. Daniel fit amener devant lui son complice.

— « Fils de Chanaan, lui dit-il, car tu ne mérites pas le nom d'Israélite, tu t'es laissé séduire par la beauté de cette femme. Poussé par la passion qui troublait ton cœur, tu as cru pouvoir corrompre cette fille d'Israël, comme tant d'autres victimes de tes dérèglements ; mais celle-ci, digne fille de ses ancêtres, a repoussé tes propositions avec horreur. Tu l'accuses d'adultère : sous quel arbre as-tu surpris les deux coupables?

— Sous un chêne, dit le vieillard.

— Tu mens effrontément comme ton collègue, reprit Daniel, et l'ange de Dieu va vous frapper tous deux. »

De tous les points de l'assemblée partit un cri de joie et d'admiration. La contradiction des deux témoins était flagrante, et le faux témoignage nettement établi. Selon la loi de Moïse, les deux vieillards subirent le supplice de la lapidation qu'ils avaient voulu infliger à Suzanne, et le peuple se sépara en bénissant le Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui. Unis de cœur aux parents de Suzanne, à son mari, ils ne savaient comment remercier le Seigneur d'avoir fait éclater aux yeux de tous l'innocence de sa servante.

Dès ce moment Daniel fut regardé par tous les enfants d'Israël comme l'oracle de Jéhovah et l'Ange de la captivité.

II

VISION DES QUATRE EMPIRES

A. M. 3401 — A. C. 600.

La deuxième année de son règne[1], le roi Nabuchodonosor eut un songe qui jeta son esprit dans un grand trouble. A son réveil, il s'efforça d'en reconstituer les divers éléments, mais il ne retrouva dans son imagination qu'un mélange d'idées confuses et sans liaison. Comme cette vision lui paraissait d'une très grande importance, il convoqua les devins, les magiciens, les astrologues, tous les sages de l'empire, et leur raconta ce qui venait de lui arriver.

« Ce songe, ajouta-t-il, m'a fortement impressionné, et maintenant je ne puis me rappeler l'objet qui m'a été montré.

— Grand roi, s'écrièrent les Chaldéens, vivez à jamais! Nous vous donnerons l'explication de votre songe, mais auparavant il faut nous dire ce que vous avez vu.

— Je viens de vous dire que j'ai perdu tout souvenir de cette vision, reprit le roi avec sévérité. Vous allez me la rappeler et me l'interpréter, ou je confisque vos maisons et vous fait couper en morceaux. A l'œuvre donc et commencez. »

Les sages étaient dans une véritable consternation. Ils essayèrent encore de prouver au roi que leur rôle consis-

1. Quatrième de son association à l'empire.

tait à interpréter les songes, non à les deviner ; mais il ne voulut rien entendre.

« Vous voulez gagner du temps, leur dit-il avec colère. Si vous ne pouvez deviner mon songe, j'en conclurai que vos interprétations ne sont que des mensonges à l'aide desquels vous spéculez sur la sottise du public, et dans ce cas, vous périrez tous.

— Il n'y a point d'homme sur la terre, répliquèrent-ils, qui puisse révéler vos pensées ; jamais monarque, si grand et si puissant qu'il fût, n'exigea de ses sages pareille science. Ce genre de divination n'appartient qu'aux dieux, et ils ne le communiquent point aux faibles mortels. »

Mais leurs protestations ne servirent qu'à porter à son comble la fureur du roi. Il commanda de mettre à mort, et sans délai, tous les sages de Babylone. Aussitôt ses officiers recherchèrent les malheureux condamnés, parmi lesquels se trouvaient Daniel et ses compagnons. Celui-ci ayant appris d'Arioch, le chef des milices royales, chargé de l'exécution du décret, le motif qui déterminait Nabuchodonosor à sacrifier tous les sages, se présenta immédiatement devant le roi et lui demanda quelques jours de délai pour chercher la solution du problème que ses devins avaient déclaré insoluble. Le roi y consentit, et Daniel se mit en prière avec ses compagnons, suppliant le Dieu de miséricorde de ne pas le laisser périr, lui, ses compagnons, et tous les sages de Babylone.

Or, cette nuit-là même, Dieu lui révéla le songe mystérieux de Nabuchodonosor. « Louange et reconnaissance à Jéhovah ! s'écria-t-il dans son émotion. Que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles ! A Jéhovah la force et la sagesse ! Il préside aux révolutions des siècles, il fonde et détruit les empires, il donne l'intelligence aux sages, il révèle les mystères de l'avenir, il voit dans les ténèbres, parce qu'il est lui-même la lumière : Dieu de mes pères, gloire à toi ! Tu me donnes force et sagesse, tu écoutes nos prières, tu nous sauves en me découvrant

le secret du roi. » Immédiatement il se rendit chez Arioch pour le prier de suspendre l'exécution du décret. « Introduis-moi près du roi, lui dit-il, et je lui donnerai l'explication de sa vision. » Arioch s'empressa de le conduire à Nabuchodonosor qui le reçut avec grande joie.

« Peux-tu réellement, lui demanda-t-il, me révéler mon songe et me l'interpréter?

— Seigneur, répondit Daniel, ni les sages, ni les auspices ne sauraient expliquer le mystère qui vous occupe, mais il est au ciel un Dieu dont l'œil pénètre tous les secrets. C'est lui qui vous a dévoilé ce qui doit arriver jusque dans les derniers temps. Voici donc la vision qui a troublé votre sommeil, vision que je n'aurais pu deviner plus que les autres sages, s'il ne me l'avait révélée, pour vous la remettre en mémoire et vous en donner l'explication.

« Vous pensiez donc, seigneur, aux événements qui devaient suivre votre règne, lorsqu'une statue gigantesque se dressa devant vous; son aspect vous frappa de stupeur. Sa tête était d'or pur; sa poitrine et ses bras, d'argent; son ventre et ses cuisses, d'airain; ses jambes, de fer. Vous contempliez ce colosse étrange, lorsqu'une pierre, se détachant de la montagne sans aucune impulsion, atteignit ses pieds de fer et d'argile, et le mit en pièces. Aussitôt le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, s'envolèrent comme des brins de paille que le vent emporte, si bien qu'il n'en resta nulle trace. La petite pierre, au contraire, dont le choc avait brisé la statue, devint une montagne qui couvrit toute la terre.

« Tel est votre songe, ô grand roi, et voici sa signification. A vous, le roi des rois, le Dieu du ciel a donné l'empire et l'autorité pour tout l'univers sur les hommes, les animaux, les oiseaux du ciel : vous êtes donc la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume, inférieur au vôtre, figuré par le buste d'argent. Un troisième lui succédera, qui sera d'airain, et commandera au monde entier. Le

quatrième sera de fer : comme le fer broie toutes les matières, il brisera et broiera l'univers. Toutefois de même que les pieds du colosse étaient de fer et d'argile, ce quatrième empire grandira, mais en s'affaiblissant. Ses différentes parties ne pourront pas plus s'unir que le fer et l'argile. Or pendant que régneront les princes de cet empire, le Dieu du ciel suscitera un royaume nouveau qui n'aura point de fin et ne passera pas à un autre peuple. Ce royaume brisera et réduira en poussière tous les empires, et subsistera lui-même jusqu'à la fin des siècles, comme la pierre détachée de la montagne brisa sous vos yeux le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or. Dans cette vision notre grand Dieu vous a montré les événements futurs ; sous ces symboles se cachent les réalités que je viens de vous expliquer. »

Nabuchodonoser écoutait avec une attention profonde. Le discours terminé, il se prosterna devant Daniel, et voulut qu'on offrît à ce favori de Jéhovah de l'encens et des victimes. « Ton Dieu, lui dit-il, est vraiment le Dieu des dieux, le roi des rois, le révélateur des mystères, puisqu'il t'a dévoilé ce secret qu'aucun autre n'a pu découvrir. »

Dès lors, comblé d'honneurs et de présents, Daniel devint le premier personnage de l'empire après le souverain. Nabuchodonosor le nomma gouverneur de toutes les provinces de la Babylonie, et chef suprême de tous les sages. Élevé à ces hautes fonctions, il n'oublia point ses frères de l'exil. Avec l'agrément du roi, Misach, Sidrach et Abdénago, ses trois compagnons, administrèrent sous sa direction les provinces qui lui étaient confiées. Et le moment allait venir où les Israélites captifs, déportés par milliers sur les rives de l'Euphrate, tressailliraient d'allégresse en retrouvant un nouveau Joseph dans cette nouvelle Égypte.

III

LES PROPHÈTES DE LA CAPTIVITÉ

Les exilés de la première transmigration, au nombre desquels se trouvaient Daniel et ses compagnons, purent se faire illusion pendant quelques années sur les desseins de Dieu à l'égard de son peuple. Choisis dans les premières classes du pays, comme otages ou instruments de fusion entre des races diverses, peut-être après un internement passager leur permettrait-on de reprendre le chemin de la patrie. Mais cette espérance s'évanouit quand, après la mort de Joachim, Nabuchodonosor amena sur les rives de l'Euphrate dix mille nouveaux captifs, les princes, les nobles, toute la fleur de la Judée, et le roi Jéchonias en personne. Il devenait évident qu'une grande expiation commençait. Cependant les faux prophètes berçaient encore de chimères les pauvres déportés. Sédécias, appuyé par l'Égypte, conspirait sourdement contre les vainqueurs. Avant deux ans il aurait secoué leur joug odieux, et par conséquent inutile de bâtir des maisons et de planter des vignes pour les Babyloniens. Ainsi parlaient ces aveugles, mais les vrais prophètes établissaient nettement la situation. Israël était puni de ses crimes, surtout de son idolâtrie. La captivité durerait soixante-dix ans, et la Judée en masse la subirait après la ruine de Jérusalem et de son Temple. Quelque temps après il fallut bien se rendre à l'évidence. Des courriers apportaient

jour après jour les nouvelles les plus désastreuses. Jérusalem investie par les troupes de Nabuchodonosor ne pouvait échapper aux serres du vautour. Le pain manquait, les assiégés supportaient des souffrances terribles plutôt que de se rendre, une brèche ouvrait le rempart, le roi était en fuite. Enfin le jour vint, jour de tristesse et de deuil, où l'on annonça que Jérusalem n'était plus qu'un souvenir; le Temple, une ruine; Juda, un peuple fini. Les survivants du glaive et de la famine arrivèrent par milliers, les mains liées derrière le dos comme des criminels, ayant à leur tête le roi Sédécias qui, privé de la vue, passait du trône dans les prisons. Alors les yeux s'ouvrirent à la vérité, les cœurs au repentir, et la nation expatriée finit par se jeter aux pieds de Jéhovah pour se frapper la poitrine et lui promettre une éternelle fidélité.

Les prophètes du Seigneur les guidaient avec zèle dans ce retour au Dieu de leurs pères. Sachant combien l'idolâtrie des Babyloniens pouvait leur être funeste, Jérémie leur adressa cette lettre au début de la captivité générale : « Ce sont vos péchés, dit-il, qui vous ont faits esclaves de Nabuchodonosor pour de longues années. A Babylone vous verrez des dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, qu'on porte triomphalement dans les rues pour inspirer la crainte aux nations. Gardez-vous de trembler, comme leurs adorateurs, devant ces vaines idoles; mais, quand la foule se prosternera sur leur passage, dites au fond de votre cœur : C'est vous seul, ô Jéhovah! qu'il faut adorer. Mon ange vous protégera contre vos ennemis, et, si l'on vous persécute, je serai votre vengeur. Ces idoles à la langue dorée et argentée sont incapables d'articuler un son; l'or de leurs couronnes sert à enrichir leurs prêtres ou des femmes débauchées; leur sceptre ne les défend ni contre la rouille, ni contre les vers, ni contre les soldats, ni contre les voleurs. Qu'on leur fasse du bien ou du mal, ils sont insensibles. »

Dès lors l'idolâtrie, la source de tous leurs malheurs,

cessa d'être une tentation pour les exilés. Dispersés au milieu des nations, ils s'attachèrent à Jéhovah, celui que Nabuchodonosor appelait le Dieu des dieux, celui qui venait d'exalter un des leurs, le jeune Daniel, au-dessus de tous les sages et devins de Babylone.

Après la mort de Jérémie, Baruch, son fidèle disciple, vint consoler ses frères de la captivité. C'était dans la cinquième année après la ruine de Jérusalem. Il convoqua une assemblée du peuple, des princes, des prêtres, à laquelle le roi Jéchonias, un instant débarrassé de ses chaînes, put assister. Là, devant cette multitude en larmes, il rappela la cause des infortunes d'Israël. « Nous avons subi, dit-il, des calamités sans nom dans l'histoire des peuples parce que nous avons péché contre le Seigneur notre Dieu. » Puis, rappelant une à une les catastrophes de ces derniers temps, il montra que toutes avaient été prédites, mais que Jérusalem avait méprisé la voix de ses prophètes. Il fallait donc prier le Seigneur et lui demander l'esprit de sagesse sans lequel l'homme ne peut rien. Et s'élançant dans l'avenir comme tous les prophètes, il ajouta : « Il vous enverra le Sauveur, lequel sera vu des hommes et habitera au milieu d'eux... Lève-toi, Jérusalem, debout sur tes montagnes, regarde à l'Orient, vois tes fils accourir de toutes les parties du monde à la voix des Saints de Dieu! »

En écoutant ces prophéties, les exilés versaient des larmes d'attendrissement et de repentir. Après plusieurs jours d'expiation passés dans le jeûne et la prière, ils s'occupèrent de leurs frères restés en Judée avec le grand prêtre Helcias. Pauvres et délaissés, ces malheureux avaient cependant élevé un autel sur les ruines du Temple pour y offrir des sacrifices. Les exilés obtinrent de Nabuchodonosor qu'on leur renvoyât les vases d'argent enlevés au Temple au moment de sa destruction. Ils y joignirent le produit d'une collecte qu'ils firent entre eux, le livre des prophéties de Baruch avec cette lettre : « Nous vous en-

voyons un peu d'argent pour acheter des holocaustes et de l'encens. Offrez un sacrifice à l'autel de Jéhovah pour l'expiation de nos péchés. Priez pour le roi Nabuchodonosor et pour son fils, afin qu'ils vivent longtemps sur cette terre, et que nous trouvions grâce à leurs yeux. Priez aussi pour nous, car nous avons péché contre Jéhovah et mérité les châtiments qui pèsent sur nous. Lisez le livre des prophéties que nous vous envoyons, lisez-le dans une de vos solennités sur les ruines du Temple. Et quand vous l'aurez lu, vous vous écrierez tous ensemble : A vous, Jéhovah, la justice; à nous la confusion! Tous tant que nous sommes, rois et princes, prêtres et prophètes, peuple d'Israël et de Juda, nous avons péché contre le Seigneur notre Dieu, et c'est justement que les malédictions prédites par Moïse sont tombées sur nous. »

Touché du repentir de ses fils captifs, le Dieu qui les purifiait en les châtiant, les consolait par l'espérance de jours meilleurs et d'une restauration de la patrie. Nabuchodonosor était alors à l'apogée de sa gloire. Les peuples tombaient les uns après les autres sous ses coups. Trente ans après la première transmigration, on pouvait se demander comment dans quarante années s'opérerait la résurrection d'Israël, puisque d'après Jérémie l'exil ne devait durer que soixante-dix ans! Ezéchiel répondit à cette question par la plus sublime de ses prophéties.

« L'Esprit de Dieu, dit-il, me transporta subitement dans une vaste plaine couverte d'ossements. Il m'en fit faire le tour, et partout je ne vis que des ossements blanchis par le temps. Et soudain il m'interpella :

« Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements puissent revivre?

— Seigneur mon Dieu, vous le savez.

— Fils de l'homme, reprit-il, commande à ces ossements et dis-leur : Ossements arides, écoutez la voix de l'Éternel : Je vais souffler sur vous, et vous vivrez. Je vous donnerai des nerfs, je ferai croître des chairs, je les recou-

vrirai d'une peau nouvelle; vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur.

« Et je fis ce qui m'était commandé. Et voilà qu'à ma parole les ossements s'agitent en tumulte, voilà qu'ils s'ébranlent et se rapprochent les uns des autres. Les nerfs se forment, les chairs croissent, la peau les recouvre. Mais l'esprit de vie ne les avait pas encore animés.

« Fils de l'homme, s'écria la voix, dis à l'Esprit : Esprit, accours des quatre vents du ciel, souffle sur ces cadavres, et qu'ils ressuscitent!

« Et comme je répétais ces paroles, l'Esprit de vie entra dans ces cadavres, ils se dressèrent sur leurs pieds, et j'eus sous les yeux une innombrable armée d'êtres vivants.

« Fils de l'homme, reprit la voix du Seigneur, ces ossements desséchés te représentent la maison d'Israël. Ne disent-ils pas : Nos os ont blanchi dans l'exil, nous sommes retranchés du nombre des vivants, que pouvons-nous espérer encore? Or, voici la parole de Jéhovah : J'ouvrirai vos sépulcres, je vous tirerai de vos tombeaux, et vous ramènerai sur la terre d'Israël. Vous ne formerez plus deux peuples, mais un seul. Et le fils de David, mon serviteur, régnera sur vous tous, pasteur de tout le troupeau, roi de mon peuple jusqu'à la fin des siècles. Je contracterai avec vous une alliance éternelle, je vous multiplierai sur la terre, et j'établirai mon sanctuaire au milieu de vous pour toujours. Vous serez alors véritablement mon peuple, et les nations en voyant mon tabernacle près de vos maisons, sauront que je suis le Dieu et le sanctificateur d'Israël. »

Du repentir et de l'espérance naquit sur les rives de l'Euphrate un nouvel Israël profondément dévoué à Jéhovah, respectueux de la loi sainte, et dont le cœur ne battit plus que pour Jérusalem, le Temple futur et le Messie, fils de David, qui devait rétablir son royaume sur les débris des nations. Dispersés au milieu des peuples, les exilés

de Juda formèrent un peuple à part, ayant sa loi, ses coutumes, ses fêtes, ses cérémonies religieuses. Pour remplacer le Temple et l'autel, ils établirent des synagogues où ils se rassemblaient pour étudier le livre de la Loi et chanter les louanges de Jéhovah. Ils n'avaient plus de rois pour les diriger, mais un grand conseil, composé des anciens, des prêtres et des docteurs, régla les différends et forma comme le gouvernement de la nation. Les joyeux enfants de la voluptueuse Babylone s'étonnaient de voir ces étrangers au visage sérieux et triste. Ils les invitaient à partager leurs réjouissances, à prendre part à leurs fêtes; mais les fils de Juda s'éloignaient en redisant le chant de l'exilé :

« Près du fleuve de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons laissé couler nos larmes en souvenir de Sion. Nous avons suspendu nos lyres aux saules du rivage. Ils nous demandent, ceux qui nous retiennent captifs, de redire les chants de la patrie. — Chantez-nous, disent-ils, quelques-uns des cantiques de Sion. — Hélas! pouvons-nous chanter les hymnes du Seigneur sur la terre étrangère! O Jérusalem! si je t'oublie, que j'oublie ma main droite elle-même! Que ma langue s'attache à mon palais, si jamais ton souvenir s'efface de ma mémoire, si tu ne restes au fond de mon cœur comme le principe de toutes mes joies!... »

IV

LA STATUE D'OR

A. M. 3417 — A. C. 584

Pendant que les Israélites pleuraient à Babylone sur les malheurs de Sion, Nabuchodonosor continuait le cours de ses conquêtes. Vint le jour où il put s'appeler le roi du monde. Perses et Mèdes, Assyriens et Babyloniens, Juifs et Tyriens, fils de Moab et d'Ammon, de Damas et de Madian, peuples lointains de l'Égypte et de l'Éthiopie, se courbaient sous son sceptre. Lui, le grand roi, se prosternait devant ses dieux et leur faisait hommage de ses victoires. « Mérodach, dit-il dans une de ses inscriptions triomphales, m'a donné l'empire sur des légions d'hommes. Nébo, le grand dieu qui s'engendre lui-même, a remis dans mes mains le sceptre de la justice pour gouverner les peuples. Et moi, j'ai fait révérer leur divinité, j'ai glorifié leurs noms. Je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de tes mains. Tu m'as confié la royauté sur les hommes ; c'est ta volonté qui m'a soumis les nations. Exalte ton suprême pouvoir et provoque l'adoration de ta divinité. »

Ni Mérodach ni Nébo ne se montraient ardents à provoquer l'adoration des mortels ; Nabuchodonosor s'en chargea pour eux. Un jour, il lui prit fantaisie d'ériger en l'honneur de ses dieux une statue d'or colossale. Haute de soixante coudées, fabriquée avec l'or enlevé aux vaincus, la majes-

tueuse idole éclipsait tous les dieux, comme Nabuchodonosor éclipsait tous les rois. Il la fit placer dans la plaine de Doura, près de Babylone, sur une éminence au pied de laquelle tous les peuples viendraient lui rendre hommage. Les vaincus conservaient la liberté d'adorer les dieux de leurs nations, mais ils devaient reconnaître la suprématie du Dieu de Babylone. Autrefois Nabuchodonosor avait reconnu l'intelligence du Dieu des Juifs, dont les mystérieuses révélations avaient permis à Daniel de lui expliquer la vision des empires ; mais la souveraine puissance restait au dieu de Babylone, puisqu'il avait vaincu le Dieu de Jérusalem.

En conséquence, pour glorifier ses grands dieux, il donna l'ordre de rassembler les satrapes, intendants, préfets, chefs d'armée, gouverneurs de provinces de toutes les parties de l'empire, à l'effet de représenter leurs peuples à l'inauguration de la statue. Tous s'empressèrent d'accourir et de se ranger autour de l'idole et du roi Nabuchodonosor, le représentant ici-bas de la majesté des dieux. Tout à coup, sur un signe du monarque, un héraut proclama le décret suivant : « Peuples et tribus de tous pays et de toute langue, quand vous entendrez retentir les trompettes, les cithares, les psaltérions et tout le chœur des instruments de musique, prosternez-vous et adorez la statue d'or érigée par Nabuchodonosor, le grand roi. Si quelqu'un contrevient à cet ordre, il sera jeté sur l'heure dans une fournaise ardente. » Quelques instants après, au milieu du plus profond silence, les trompettes donnèrent le signal, et tous ces illustres personnages, prosternés la face contre terre devant la statue, adorèrent le Dieu de Nabuchodonosor.

A peine s'étaient-ils relevés qu'un grave accident attira leur attention. Des princes chaldéens s'approchèrent du monarque pour lui signaler un scandale. « Grand roi, s'écrièrent-ils, vivez à jamais ! Vous avez ordonné à tous vos sujets de se prosterner au signal donné par les trompettes devant la statue d'or. Vous avez décrété de plus que tout

contrevenant à cet ordre serait jeté dans une fournaise ardente. Or trois Hébreux, constitués par vous intendants des travaux dans la Babylonie, Sidrach, Misach et Abdénago, ont eu l'insolence d'enfreindre votre décret. Ils refusent de rendre hommage à vos dieux et d'adorer la statue d'or. »

Irrité d'une pareille audace, le roi commanda d'amener devant son trône les trois rebelles.

« Est-il vrai, s'écria-t-il avec colère, que vous n'honorez point mes dieux, et que vous refusez de vous prosterner devant la statue que j'ai érigée en leur honneur? Décidez-vous au plus vite : la trompette va retentir de nouveau; à ce signal prosternez-vous et adorez mes dieux; sinon, vous serez jetés à l'instant même dans une fournaise ardente. Quel sera le dieu assez puissant pour vous arracher de mes mains?

— O roi, répondirent les trois jeunes gens, nous ne discuterons pas cette question. Le Dieu que nous adorons est certes assez puissant pour nous tirer d'une fournaise ardente et nous arracher aux mains du grand roi Nabuchodonosor. Mais qu'il le fasse ou non, sachez que nous ne rendrons pas hommage à vos dieux et que nous n'adorerons pas la statue que vous avez érigée. »

A ces mots, le roi entra en fureur; ses yeux lançaient des flammes. Il y avait près du lieu où se trouvait l'assemblée une de ces fournaises destinées à fondre les métaux. Il ordonna qu'on y entassât sept fois plus de combustible qu'en temps ordinaire. En même temps, sur un signe de sa main, des gardes se précipitèrent sur les jeunes gens, leur lièrent les jambes, et les jetèrent dans la fournaise embrasée, sans même prendre le temps de leur enlever la tiare, la chaussure et les vêtements, tant le roi pressait l'exécution de la sentence.

L'assemblée fut témoin en ce moment d'un phénomène étrange. Il sortait du gouffre une telle chaleur que les gardes, en y jetant les jeunes gens, tombèrent suffoqués et perdirent la vie. Les jeunes gens au contraire, plongés

dans les flammes, n'en ressentirent aucune atteinte. Le feu brûla les cordes qui les liaient sans toucher ni à leurs vêtements ni à leurs corps. Ils marchaient dans ce brasier incandescent, louant et bénissant Dieu à haute voix. L'un d'eux, Abdénago, debout dans cette prison de feu, prononça distinctement cette prière :

« Dieu de nos pères, soyez béni à jamais ! Vous êtes juste et vos jugements sont équitables. Vous avez frappé Jérusalem, la cité sainte, à cause de nos péchés. Nous avions commis des iniquités sans nombre et violé tous vos préceptes : voilà pourquoi vous nous avez livrés aux mains d'injustes ennemis et du plus cruel despote qu'il y ait sur la terre. Nous ne pouvons ni ouvrir la bouche, ni nous dérober à l'opprobre. Ah ! souvenez-vous de votre alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Vous leur avez promis de multiplier leurs enfants comme les étoiles du ciel, et nous voici réduits à un nombre infime, descendus au dernier rang des nations. Nous n'avons ni princes, ni chefs, ni prophètes, ni autel, ni sacrifices. Nous ne pouvons vous offrir que notre cœur contrit et humilié : que cette offrande tienne lieu d'holocaustes et de victimes ! ceux qui ont confiance en vous ne sont pas confondus. Nous donc qui vous craignons, qui respectons votre loi, ne nous couvrez pas de confusion ; mais traitez-nous avec miséricorde, et sauvez-nous par un miracle pour la gloire de votre nom. Qu'ils soient confondus, nos barbares ennemis, que leur puissance disparaisse devant la force de votre bras, et qu'ils apprennent à connaître le seul vrai Dieu, le seul maître du monde. »

En entendant cette voix monter de la fournaise, Nabuchodonosor ordonna d'activer le feu en y jetant du bitume et autres matières inflammables, de sorte qu'une colonne de flammes et de fumée, haute de quarante-neuf coudées, s'éleva bientôt au-dessus du gouffre. Plusieurs des spectateurs, enveloppés tout à coup dans ces tourbillons enflammés, furent brûlés vifs. Quant aux jeunes gens, un ange descendu du ciel les préservait de l'action du feu et tempé-

rait autour d'eux la chaleur, comme la brise chargée de rosée rafraîchit les campagnes brûlées par le soleil. Intacts et sans souffrance, ils glorifiaient Dieu dans la fournaise. Dans leur ravissement, ils invitaient toutes les créatures à se joindre à eux pour remercier le Seigneur. « Cieux et terre, disaient-ils, astres du firmament, pluies et rosées, neiges et glaces, bénissez le Seigneur. Poissons qui nagez au fond des mers, bêtes sauvages, oiseaux du ciel, exaltez-le dans tous les siècles. Et vous, enfants des hommes, prêtres du Seigneur, anges du Ciel, joignez-vous à Misach, Sidrach et Abdénago pour glorifier éternellement le Dieu qui nous sauve de la mort et de l'enfer, le Dieu qui nous rend sains et saufs au milieu de ces flammes dévorantes. Louez le Dieu des dieux, chantez son éternelle miséricorde. »

Stupéfait comme tous les témoins de ce grand prodige, Nabuchodonosor voulut jeter un regard dans la fournaise pour se rendre compte de l'état de ses victimes. Mais au premier coup d'œil, plus étonné encore, il se retourna vers ses gardes en criant : « Vous n'avez jeté que trois hommes dans cette fournaise? — Certainement, répondirent-ils. — Eh bien! reprit le roi, j'en vois quatre qui se promènent sans liens au milieu des flammes, et le quatrième ressemble à un ange de Dieu. »

L'épouvante gagna tous les assistants. Alors, s'approchant de nouveau du gouffre embrasé, Nabuchodonosor s'écria de nouveau : « Misach, Sidrach et Abdénago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez de la fournaise et venez à moi. » Les trois jeunes gens sortirent du milieu des flammes, et tous ces satrapes, ces magistrats, ces grands de la cour purent constater que le feu n'avait pas touché un cheveu de leur tête, ni même altéré la couleur de leurs vêtements.

A ce spectacle, Nabuchodonosor ne put maîtriser son enthousiasme. Oubliant un instant la statue d'or et tous ses dieux, il glorifia en présence de toute l'assemblée le

Dieu de Misach, de Sidrach et d'Abdénago. « Béni soit, dit-il, le Dieu qui envoie son ange pour protéger ses fidèles serviteurs, ces hommes qui n'ont pas craint de désobéir à un ordre du roi, et de sacrifier leur vie plutôt que d'adorer un autre Dieu que Jéhovah, leur Dieu. Peuples de toute nation et de toute langue, ajouta-t-il, écoutez maintenant le décret que je porte : Quiconque osera désormais blasphémer contre le Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, sera puni de mort, car il n'est pas d'autre Dieu qui sauve ainsi ses adorateurs. »

Au lieu de disgracier les trois jeunes gens, Nabuchodonosor les promut à de nouvelles dignités dans la province de Babylone.

V

NABUCHODONOSOR DEVENU FOU

A. M. 3435 — A. C. 566.

Aussi grand génie que grand conquérant, Nabuchodonosor s'illustra par ses créations autant que par ses conquêtes. Il rêva une capitale digne de l'empire, un palais digne du monarque, des temples dignes de ses dieux, et réussit à faire de Babylone la plus grande et la plus belle ville du monde.

Située dans une vaste plaine que traverse l'Euphrate, il la défendit par une double enceinte de remparts, formant un immense carré. La muraille extérieure, haute de deux cents coudées, épaisse de cinquante, mesurait cent vingt stades de côté, la seconde environ quatre-vingts [1].

Coupée en deux par son beau fleuve, la ville se divisait en deux quartiers. Dans le quartier oriental s'élevait le palais royal, bâti tout entier par Nabuchodonosor dans des proportions gigantesques. Dans son enceinte, sur le bord des eaux, il créa cette merveille qu'on appelle les *Jardins suspendus,* succession de terrasses verdoyantes formant

1. D'après les calculs de M. Oppert, cité par M. Lenormant (Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient, II, 226), la grande enceinte renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, sept fois l'étendue du Paris actuel; la seconde environ 290 kilomètres carrés, espace beaucoup plus grand que la ville de Londres. Mais le territoire compris entre la première et la seconde enceinte n'était pas entièrement occupé. Les villes antiques formaient moins des cités que de vastes camps retranchés. Aristote disait que le pourtour de Babylone renfermait plutôt un peuple qu'une cité.

une montagne artificielle. Non loin du palais se trouvait la pyramide à degrés, nommée aussi « le temple des bases de la terre », où les prêtres chaldéens montraient le tombeau du dieu Bel. Nabuchodonosor restaura et reconstruisit en partie ce vieux monument des premières dynasties. Sur la rive occidentale, à quelque distance de l'Euphrate, se trouvait le quartier de Borsippa, l'ancienne Babel, antérieure même à Nemrod. Là, s'élevait la Tour de la confusion des langues, ou plutôt un monceau de décombres formé des débris de la tour. Le roi restaura le célèbre monument pour en faire le grand temple du dieu Bel. La tour composée de sept étages aux couleurs des sept corps sidéraux, et couronnée par le sanctuaire du dieu, s'appela la Tour des sept sphères célestes. Il bâtit ensuite des temples nombreux, non seulement à Babylone et à Borsippa, mais dans toutes les villes de l'empire.

Fier de ces créations par lesquelles il immortalisait son nom, Nabuchodonosor aimait à les décrire sur des pierres commémoratives, afin que la postérité sût à qui en rapporter l'honneur. « J'ai bâti, écrit-il, les grandes enceintes de Babylone. J'ai maçonné en bitume et en briques les soutènements des fossés qui les entourent. J'ai agrandi les rues de Babylone de manière à en faire une merveille. Nabopolassar, mon père, avait commencé à bâtir le palais. Je l'ai construit en bitume et en briques; j'ai employé pour ses charpentes des poutres en bois de cèdre, j'y ai amassé de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses, des trésors immenses. J'ai rebâti et restauré les merveilles de Babylone, le temple des bases du ciel et de la terre. J'ai donné à sa coupole la forme d'un lys, je l'ai revêtu d'or ciselé, de sorte qu'elle resplendit comme le jour. Pour étonner les hommes, j'ai fait et renouvelé le temple des sept sphères du monde, la merveille de Borsippa, la maison éternelle du grand dieu. »

Ainsi s'extasiait le grand Nabuchodonosor, admirant les œuvres de ses mains, ses palais, ses temples, les magni-

ficences de sa capitale, et par delà ses remparts, l'immensité de son empire. Il se croyait au-dessus de tous les hommes, presque l'égal des dieux, lorsqu'un songe ou plutôt une vision étrange vint troubler sa joie et son bonheur. En s'éveillant, son imagination lui représenta vivement tous les détails de cette vision, ce qui lui causa un véritable effroi. Les sages de Babylone, les interprètes, les devins, furent aussitôt mandés en sa présence; mais aucun d'eux ne put lui donner l'explication du songe qui l'obsédait. Daniel parut à son tour devant le roi.

— « Prince des devins, lui dit Nabuchodonosor, je sais que l'esprit des dieux saints habite en toi, et qu'aucun secret ne t'échappe : donne-moi donc l'explication de mon songe.

« Pendant mon sommeil, je vis s'élever de terre un arbre d'une hauteur prodigieuse; son tronc fort et vigoureux atteignait le ciel; ses branches s'étendaient jusqu'aux limites du monde; son feuillage était magnifique, ses fruits tellement abondants qu'ils nourrissaient tous les animaux abrités sous ses ombrages, et tous les oiseaux perchés sur ses branches.

« Je contemplais cet arbre majestueux, lorsqu'un Esprit descendu du ciel cria d'une voix forte : Abattez cet arbre, coupez ses rameaux, dispersez ses fruits, ainsi que les animaux couchés à son ombre et les oiseaux voletant sur ses branches. Cependant laissez dans le sol le tronc et les racines. Qu'on l'y attache au milieu des champs avec des chaînes de fer et d'airain; qu'il y reçoive la rosée de la terre, et paisse l'herbe avec les animaux sauvages; que pendant sept périodes, l'instinct de la bête remplace en lui la raison de l'homme. Tel est le décret émané du Très-Haut, sur la demande des anges et des saints. Les mortels apprendront ainsi que Dieu règne sur tous les rois, et qu'il donne l'empire à qui bon lui semble, même au plus humble d'entre les humains.

« Voilà mon songe : à toi, Daniel, de m'en donner l'in-

terprétation. J'ai hâte de t'entendre, car les autres sages de mon royaume n'ont pu réussir à m'expliquer cette énigme. »

Daniel paraissait fort inquiet pendant tout ce récit. Quand le roi eut fini de parler, il resta une heure sans mot dire, absorbé par les pensées qui tourmentaient son esprit.

« Daniel, lui dit le roi, que ce songe et les événements qu'il présage ne te troublent pas. Parle sans crainte.

— Seigneur, répondit Daniel, je serais moins troublé si ce songe concernait vos ennemis. L'arbre que vous avez vu si grand et si vigoureux, dont la couronne touchait au ciel et dont les branches couvraient la terre ; cet arbre au feuillage magnifique, aux fruits abondants, qui nourrissait les animaux et les oiseaux abrités sous son ombre, c'est vous-même, ô roi glorieux, vous dont la puissance toujours grandissante s'élève jusqu'au ciel et embrasse toute la terre. Dans votre songe l'ange de Dieu s'écrie : Abattez l'arbre et coupez ses rameaux, mais ne le déracinez pas : qu'il soit attaché avec des chaînes de fer et d'airain, exposé à la rosée du ciel et que, pendant sept périodes, il broute l'herbe avec les bêtes sauvages. Cela signifie qu'on vous chassera d'entre les hommes et que vous habiterez avec les animaux. Comme eux vous mangerez l'herbe des champs, comme eux vous serez trempé par la rosée du ciel. Sept périodes de temps passeront ainsi jusqu'au jour où vous reconnaîtrez que le Très-Haut est le maître des royaumes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cependant l'arbre n'est point déraciné pour marquer que votre royaume vous sera rendu quand vous aurez reconnu la souveraineté du Dieu qui règne au ciel. O mon roi, si vous voulez suivre mon conseil, vous rachèterez vos péchés par des aumônes. Touché de votre miséricorde envers les pauvres, Dieu sera peut-être miséricordieux à votre égard. »

Cette prédiction impressionna vivement le roi de

Babylone; mais comme elle tardait à s'accomplir, il crut que le Très-Haut ne réaliserait pas l'étrange menace. Douze mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels, au lieu de faire pénitence, il continua à s'enivrer de ses triomphes et de ses grandeurs. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, à la vue de toutes les magnificences de sa capitale, il s'écria dans un transport d'orgueil : « La voilà donc cette grande cité, cette immense Babylone que j'ai créée pour être le siège de ma royauté, quand je fus à l'apogée de ma puissance et dans tout l'éclat de ma gloire ! » Il allait continuer lorsqu'une voix éclatante comme la foudre, l'interrompit : « Roi Nabuchodonosor, voici le décret porté contre toi. Ton royaume te sera enlevé, tu seras banni de la société des hommes, tu habiteras avec les bêtes sauvages, tu mangeras comme elles l'herbe des champs. Sept périodes s'écouleront pour toi dans cet état de dégradation, jusqu'au jour où tu reconnaîtras que le Très-Haut domine tous les royaumes et les donne à qui bon lui semble. » A l'instant même la transformation s'accomplit. Nabuchodonosor perdit la raison, s'imaginant être devenu semblable aux animaux. Il mangeait l'herbe comme les bêtes, restait exposé aux intempéries des saisons, et laissait croître ses cheveux et ses ongles, ce qui lui donnait l'apparence d'un animal. On fut obligé de le séparer de ses semblables, et de gouverner son royaume pendant tout le temps que dura sa folie.

Or, les sept périodes révolues, Nabuchodonosor leva les yeux vers le Ciel, et la raison lui revint subitement. Il comprit alors que Dieu seul est puissant et qu'il donne ou reprend les royaumes comme il lui plaît. Il se mit à le louer, à l'exalter, à le glorifier. Non seulement il lui rendit hommage, mais il voulut que tous ses sujets connussent le châtiment que ce grand Dieu lui avait infligé. A cet effet il promulgua le décret suivant : Peuples et nations de toute langue, et vous tous, habitants de la terre,

que la paix soit avec vous! Le Très-Haut a opéré en moi des prodiges si merveilleux qu'il me plaît de vous les signaler. » Après avoir raconté en détail les particularités de sa vision, l'explication de Daniel, et comment il avait perdu la raison, il ajoute : « J'ai reconnu enfin que tous les hommes sont devant Dieu comme de purs néants. Sa volonté s'exécute sur les vertus des cieux comme sur les simples mortels, sans que personne puisse lui dire : Pourquoi agis-tu de la sorte? Alors la raison me revint, et je me retrouvai semblable à moi-même. Les grands et les magistrats me rétablirent sur mon trône, où ma gloire s'accrut encore. Aussi je ne cesse de louer et de glorifier le Dieu du ciel, car ses œuvres sont vraies; ses voies, pleines de justice; sa main puissante sait humilier ceux qui marchent dans les sentiers de l'orgueil. »

Le grand roi vécut encore quelque temps, toujours occupé des travaux qu'il exécutait à Babylone, puis il mourut après quarante-trois ans de règne. En élevant et en abaissant ce favori des dieux d'Assur, Jéhovah avait montré aux exilés de Juda quel cas ils devaient faire des divinités de Babylone et des potentats de ce monde. Évidemment le jour où il voudrait délivrer ses fils de la captivité, ni les dieux ni les rois ne feraient obstacle un instant à sa souveraine volonté.

VI

LE DIEU BEL ET LA FOSSE AUX LIONS

A. M. 3442 — A. C. 559.

Nabuchodonosor eut pour successeur son fils Évilmérodach, qui se montra non moins bienveillant que son père envers les Hébreux de la captivité. A son avènement au trône, il se rappela que le roi de Juda, Jéchonias, languissait depuis trente-sept ans dans les prisons de Babylone; non seulement il ordonna son élargissement, mais il prit à tâche de lui faire oublier ses malheurs. Il l'accueillit avec bonté, lui enleva ses vêtements de captif, et le fit asseoir sur un trône plus élevé que celui des autres rois vaincus. Pendant tout son règne, Évilmérodach admit Jéchonias à la table royale et pourvut à son entretien par des subsides qui lui furent accordés jusqu'à sa mort.

Daniel conserva toutes les fonctions dont l'avait investi Nabuchodonosor. Ami du roi, il prenait place tous les jours à sa table, et s'entretenait souvent avec lui des questions qui intéressaient l'empire ou la condition de ses frères exilés. Le roi savait que son ministre était inébranlablement attaché à Jéhovah, son Dieu, et comme lui-même, sans être exclusif, servait avec dévotion le dieu Bel, dont il allait chaque jour vénérer la statue, il se demandait pourquoi Daniel n'unirait pas le culte de Jéhovah au culte du grand dieu de l'empire.

« Pourquoi, lui dit-il un jour, n'adores-tu pas le dieu Bel.

— Parce que, répondit Daniel, je ne puis consentir à me prosterner devant des idoles inanimées que les hommes fabriquent de leurs mains. Je réserve mes adorations pour le Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre et gouverne par sa puissance toutes les créatures.

— Le Dieu vivant? reprit le roi; est-ce que tu croirais par hasard que Bel n'est pas vivant ? Ne sais-tu pas tout ce qu'il boit et mange chaque jour ? »

Et le roi rappela qu'on déposait tous les jours sur la table du dieu Bel douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin. Et l'idole absorbait toutes ces provisions, car le lendemain on n'en retrouvait pas la moindre parcelle. Daniel ne put s'empêcher de rire de la crédulité du monarque.

« Grand roi, dit-il, on vous trompe : cette statue de bronze, avec son intérieur de terre cuite, n'a jamais mangé quoi que ce soit. »

Cette parole peu respectueuse pour le dieu Bel, outrageante pour ses prêtres indirectement accusés de supercherie, provoqua la colère du monarque. Cependant comme, après tout, Daniel pouvait avoir raison, il manda les prêtres de l'idole et leur expliqua ce dont il s'agissait. « Si vous ne me révélez qui mange chaque jour les mets servis au dieu Bel, vous périrez tous; si vous me prouvez que Bel s'en nourrit réellement, Daniel subira la peine de mort, parce qu'il a blasphémé contre notre dieu. » Daniel accepta de grand cœur la décision du monarque.

Le temple était desservi par soixante-dix prêtres, qui avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Quand le roi, suivi de Daniel, se présenta dans le sanctuaire de l'idole pour une épreuve décisive, ces prêtres lui proposèrent un moyen sûr de lever tous les doutes. Après qu'eux tous seraient sortis de l'enceinte sacrée, le roi poserait lui-même les viandes, le pain et le vin sur l'autel du dieu, puis fermerait toutes les issues du temple et apposerait sur les portes le sceau royal. Le lendemain, le roi vien-

drait lui-même ouvrir les portes scellées par lui. « Si, à ce moment, ajoutèrent-ils, les offrandes n'ont pas été consommées par le dieu, nous consentons à périr jusqu'au dernier; si au contraire l'épreuve nous est favorable, vous frapperez de mort celui qui nous a indignement calomniés. »

Ils parlaient avec assurance, car ils avaient ménagé sous la table une issue secrète par laquelle ils s'introduisaient chaque nuit dans le temple, avec leurs familles, pour faire leurs repas des provisions apportées à l'idole. Quand ils se furent retirés, le roi plaça lui-même sur la table les vivres destinés au dieu Bel. Pendant ce temps, Daniel parsema le pavé du temple d'une cendre fine que ses serviteurs avaient apportée. Ayant attiré l'attention du roi sur ce qu'il venait de faire, il sortit, ferma les portes que le monarque scella de l'anneau royal. La nuit suivante les prêtres s'introduisirent furtivement, comme de coutume, dans le temple du dieu, et bientôt, aidés de leurs femmes et de leurs enfants, ils eurent dévoré toutes les provisions. Ils se félicitaient à l'avance du bon tour qu'ils avaient joué au roi et au ministre.

Dès le point du jour, impatient de connaître le résultat de l'épreuve, le roi se rendit au temple en compagnie de Daniel.

« Le sceau est-il intact? demanda-t-il, en arrivant aux portes.

— Tout à fait intact, » répondit Daniel.

Le roi ouvrit la porte. Voyant la table vide, il poussa un cri de joie : « Bel! dit-il, tu es vraiment grand; il n'y a point ici de supercherie. »

Daniel se mit à rire, et comme le roi allait entrer dans le temple, il le retint sur le seuil : « Voyez-vous, lui dit-il, le pavé, ces empreintes de pas nettement dessinées? Qui donc les a tracées?

— Ce sont des empreintes de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants, » murmura le roi devenu rêveur.

Évidemment, il était la dupe de sacrilèges imposteurs. Après avoir un instant réfléchi, n'écoutant que sa colère, il fit saisir les prêtres, leurs femmes et leurs enfants, les contraignit de dévoiler les issues secrètes par lesquelles ils s'introduisaient nuitamment dans le temple, puis les condamna au dernier supplice en punition de leurs infâmes tromperies. Le temple et l'idole furent abandonnés à Daniel, qui les renversa malgré les cris de rage des Babyloniens.

Un autre événement relatif aux dieux de Babylone, suscita une véritable émeute contre le roi et son ministre. On nourrissait dans un temple un grand dragon, à qui les habitants de la cité rendaient les honneurs divins. Le roi dit un jour à Daniel :

« Tu ne peux nier que celui-ci soit un dieu vivant, et par conséquent, tu peux l'adorer.

— Mon Dieu est réellement vivant, et c'est pourquoi je l'adore, mais ce dragon est loin d'être le dieu vivant. Si vous me le permettez, je le tuerai sans épée, ni bâton.

— Je te le permets, » dit le roi.

Daniel prit de la graisse, du crin et de la poix, fondit le tout ensemble, et divisa cette pâte en petites boules qu'il jeta successivement dans la gueule du dragon. L'animal mourut étouffé. « Voilà, dit Daniel au roi, le dieu vivant que vous adorez. »

Le roi reconnut son erreur, mais les habitants de Babylone, apprenant la mort de leur dragon sacré, entrèrent en fureur. Des groupes de forcenés s'en prirent au roi : « Il est devenu Juif, disaient-ils ; il a renversé le temple de Bel, égorgé ses prêtres, tué le dragon sacré ! » S'échauffant de plus en plus, ils se ruèrent sur le palais, menaçant d'égorger le roi et sa famille, s'il ne leur livrait Daniel. Le roi tint bon pendant quelque temps, mais il se vit bientôt forcé de céder à l'émeute et de sacrifier son ministre. Daniel tomba dans les mains de ces fanatiques qui eurent bientôt décidé de son sort.

Il y avait à Babylone une fosse murée qu'on appelait la fosse aux lions. Là, en effet, sept lions rugissants attendaient leur proie de chaque jour, deux brebis et deux criminels condamnés à mort. Sans perdre de temps, les insurgés traînèrent leur victime vers la caverne sanglante, et l'y précipitèrent sans pitié. Pour aiguiser la rage des lions, ils décidèrent que ce jour-là Daniel serait leur seule pâture. Mais il resta six jours dans la fosse, sans que les lions affamés lui fissent aucun mal.

En ce temps-là, le prophète Habacuc, resté en Judée avec ses frères, préparait le repas qu'il allait porter à ses moissonneurs, quand un ange de Dieu lui dit :

« Porte ces vivres à Daniel, qui se trouve à Babylone, dans la fosse aux lions.

— Seigneur, dit Habacuc, je n'ai jamais vu Babylone, et je ne connais pas la fosse aux lions. »

En ce moment, l'ange le saisit par les cheveux et le transporta, rapide comme un esprit, dans la cité de Babylone, au-dessus de la fosse aux lions.

« Daniel, serviteur de Dieu, s'écria le prophète, prends ce repas que Dieu t'envoie.

— Vous ne m'oubliez donc pas, ô mon Dieu, répondit Daniel, vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment. »

Il se leva dans sa prison, au milieu de ses féroces compagnons changés subitement en agneaux, et il mangea les mets que lui apportait ce messager du Ciel. Un instant après, l'ange avait ramené le prophète au lieu où il l'avait pris.

Cependant le roi pleurait Daniel, qu'il croyait mort. Le septième jour, il se rendit à la fosse aux lions pour lui donner en public, par cette démarche, une dernière preuve d'affection. Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en jetant un regard dans la fosse, de le trouver plein de vie, assis tranquillement au milieu des lions! Il poussa un grand cri et s'écria : « O Dieu de Daniel, que vous êtes grand! » Sur son ordre, on le retira immédiatement de la fosse et on y

précipita ceux qui l'y avaient jeté. Les lions redevenus furieux les dévorèrent en présence de tout le peuple. Alors le roi s'adressant à toute cette multitude, quelques jours auparavant conjurée contre lui et contre Daniel, aujourd'hui atterrée par le miracle accompli sous ses yeux, s'écria d'une voix forte : « Habitants de Babylone et de la terre entière, tremblez devant le Dieu de Daniel, et rendez-lui vos hommages; il est le sauveur, il opère des prodiges : c'est lui qui a tiré Daniel de la gueule des lions. »

VII

LE FESTIN DE BALTHAZAR

A. M. 3466 — A. C. 535.

Évilmérodach ne régna que deux ans. Il périt dans une conspiration ourdie par son beau-frère, Nériglissor. Ce dernier s'empara du pouvoir; mais, après un règne de trois ans, il mourut, ne laissant pour lui succéder qu'un enfant en bas âge. Nabonide, un des grands officiers du palais, tua l'enfant pour ceindre la couronne à son tour, puis épousa une fille du grand Nabuchodonosor, afin de consacrer, par cette alliance, sa criminelle usurpation. Fondé par un homme de génie, l'empire babylonien tombait dans les mains d'hommes vicieux et incapables qui allaient précipiter sa ruine.

En même temps, grandissait sur ses frontières une nouvelle puissance dont le seul nom faisait tressaillir les Hébreux de la captivité. C'était le royaume uni des Mèdes et des Perses, sous le sceptre de Cyrus. Pendant que Nabonide et son fils Balthazar s'amusaient à Babylone, Cyrus parcourait l'Orient en vainqueur, imposant sa domination à tous les peuples. Bientôt il ne resta devant lui qu'un empire indépendant : l'empire des Chaldéens. Il tourna ses armes de ce côté.

Les Hébreux se ressouvinrent alors des prophéties d'Isaïe. Deux cents ans auparavant, l'homme de Dieu avait dit : « Le Seigneur a choisi Cyrus pour mettre les rois en

fuite. Perses et Mèdes, venez assiéger Babylone! » Et celui qui s'avançait à la tête des Mèdes et des Perses s'appelait Cyrus. N'était-ce pas l'homme prédestiné pour châtier les oppresseurs et pour délivrer les captifs? Ils aspiraient d'autant plus après l'arrivée du libérateur que leurs chaînes devenaient de jour en jour plus pesantes. Depuis vingt ans, les usurpateurs du pouvoir s'étaient entourés d'hommes nouveaux. Daniel était oublié, Jéhovah disparaissait devant les grands dieux de Babylone, et les Juifs n'étaient plus que de pauvres captifs, l'opprobre et le rebut de la société. Les yeux tournés vers le ciel, ils suppliaient le Très-Haut, si souvent blasphémé par leurs ennemis, de hâter la délivrance de son peuple.

C'est dans ces circonstances que Cyrus, à la tête de ses armées victorieuses, vint mettre le siège devant Babylone, entreprise folle en apparence, car comment enfermer dans une ligne de circonvallation la plus grande cité du monde? D'un autre côté, comment forcer à se rendre une ville qui possédait des approvisionnements pour plusieurs années? Quant à la prendre d'assaut, il suffisait de considérer ses forteresses, ses remparts, son grand fleuve pour comprendre que la tâche était au-dessus des forces humaines. Et en effet, les assiégeants se virent forcés de stationner au pied des remparts pendant de longs mois, au point que Cyrus lui-même commençait à désespérer du succès.

Nabonide s'était enfermé à Borsippa, tandis que son fils Balthazar, qui gouvernait l'empire avec lui depuis plusieurs années, défendait Babylone. Or il arriva que deux officiers, mécontents des princes, se rendirent par esprit de vengeance au camp de Cyrus, et lui suggérèrent un stratagème au moyen duquel il pourrait s'emparer de la ville. C'était de détourner les eaux de l'Euphrate, en ouvrant des écluses qui en déverseraient une partie dans un lac artificiel, créé sous le règne du roi Nabopolassar. Le fleuve devenu guéable, les troupes profiteraient de l'obscurité de la nuit pour s'y précipiter et envahir la ville. On devait célébrer à

Babylone l'anniversaire du couronnement de Balthazar : il fut décidé que les troupes se tiendraient prêtes à pénétrer dans tous les quartiers, la nuit même des réjouissances.

A l'occasion de cette fête, Balthazar donna un grand festin aux officiers de sa cour et de son armée. Plus de mille convives prirent place à ce banquet royal où chacun but jusqu'à l'ivresse, selon les habitudes babyloniennes. Le jeune roi, pris de vin comme les autres, se mit à vanter ses aïeux et ses dieux. Dans son exaltation, il ordonna d'apporter sur la table les vases d'or et d'argent que le roi Nabuchodonosor avait emportés du Temple de Jérusalem. Les serviteurs remplirent ces vases du vin de l'orgie, et le roi, ses officiers, ses femmes, ne craignirent pas de les souiller par cette sacrilège profanation. En même temps, ils blasphémaient contre Jéhovah qui n'avait pas su défendre son Temple contre les dieux des Chaldéens. Bientôt des hymnes à ces idoles d'or et d'argent, de bois et de pierre, montèrent vers le ciel comme une provocation au vrai Dieu. Mais voilà que tout à coup une main mystérieuse, semblable à celle d'un homme, apparaît sur la muraille, en face du roi. A la lumière des candélabres, on distinguait les mouvements de cette main traçant des caractères très distincts et très perceptibles pour tous. A cette vue, chacun fait silence, les rires font place à l'épouvante. Le roi, pâle comme la mort, se trouble, son sang se glace, ses genoux s'entre-choquent. Un cri d'effroi sort de sa poitrine. — « Vite, s'écrie-t-il, qu'on amène ici les sages, les devins, les auspices, pour m'expliquer ce que signifient les caractères tracés sur la muraille. » Les sages arrivent : « Celui d'entre vous qui me donnera le sens des mots que vous voyez écrits sur cette muraille, je l'honorerai du manteau de pourpre et du collier d'or : il sera le troisième dans mon royaume. » Mais les sages eurent beau étudier cette écriture, ils ne purent ni la lire ni l'expliquer, ce qui redoubla la crainte du monarque et de ses convives.

En ce moment la reine-mère, informée du prodige qui

troublait tout le palais, entra dans la salle du festin. « Calmez vos angoisses, dit-elle au roi, et ne vous abandonnez pas au désespoir. Il existe à Babylone un homme inspiré des dieux, dont la science et la sagesse ont été reconnues de votre illustre aïeul. Le roi Nabuchodonosor l'avait proclamé prince des mages à cause de son intelligence et de son incomparable habileté dans l'art d'interpréter les songes, de dévoiler les secrets, d'expliquer les difficultés. Qu'on fasse venir Daniel, et certainement il éclaircira ce mystère. »

Quelques instants après, le prophète parut devant le roi. — « Es-tu Daniel, l'un des Hébreux de la captivité? » Daniel s'inclina en signe d'assentiment. — « Je sais, reprit le roi, que l'esprit des dieux habite en toi, et que ta sagesse surpasse celle des devins. Tu vois les caractères tracés sur cette muraille : aucun de mes sages n'a pu les lire ni m'en donner le sens. On m'a dit qu'il n'est pour toi ni secret, ni mystère : si tu peux me lire cette écriture et me l'expliquer, je t'honore à l'instant du manteau de pourpre et du collier d'or; tu seras élevé au troisième rang parmi les princes de mon empire.

— O roi! répondit Daniel, réservez pour d'autres vos dons et vos honneurs. Je vais vous lire ces caractères et vous les expliquer sans réclamer aucun salaire.

« Roi Balthazar, le Très-Haut donna l'empire et la gloire à Nabuchodonosor, votre père. Tous les peuples tremblaient devant lui. Maître absolu de toutes les existences, il distribuait à son gré la vie ou la mort, l'honneur ou l'humiliation. Mais arrivé à cette hauteur, son esprit se troubla, son cœur s'enfla d'orgueil. Alors, déposé de son trône, déchu de sa gloire, il fut banni de la société des hommes, et relégué parmi les bêtes dont il partagea la nourriture, jusqu'au jour où il reconnut enfin la souveraineté du Très-Haut sur tous les empires et sur tous les trônes.

« Et vous, roi Balthazar, vous saviez tout cela, et vous n'avez point humilié votre cœur. Vous vous êtes élevé

contre le roi du ciel, vous avez étalé sur la table du festin les vases sacrés de son Temple, et vous n'avez pas craint, vous, vos officiers, vos femmes, de les rapprocher de vos lèvres profanes. En présence de ce grand Dieu, vous avez chanté les louanges de vos idoles, et ces idoles d'or et d'argent, de bois et de pierre, ces statues inanimées et insensibles, vous les avez préférées au Dieu qui tient dans ses mains la vie de tous les mortels.

« Voilà pourquoi une main céleste a tracé les trois mots que je lis sur la muraille : *Mane, Thécel, Phares,* et dont voici l'explication : *Mane,* Dieu a compté les jours de votre règne, et le nombre en est complet; *Thécel,* Dieu vous a pesé dans la balance, et trouvé trop léger; *Phares,* votre royaume sera divisé, et donné aux Perses et aux Mèdes. »

Ainsi parla Daniel devant le roi et ses courtisans. Balthazar restait comme accablé sous le coup de cette terrible sentence, mais il espérait encore que le Dieu d'Israël en différerait l'exécution. Aussi, loin de s'irriter contre Daniel, l'oracle de Jéhovah, il ordonna que, séance tenante, on le revêtit du manteau de pourpre et du collier d'or. Il décréta en outre qu'il aurait le troisième rang dans le royaume. Mais il avait mis le comble à ses iniquités : la sentence du Seigneur était irrévocable.

Pendant les heures consacrées à cette sinistre orgie, Cyrus avait exécuté son plan d'attaque contre la ville. Les eaux de l'Euphrate baissaient à vue d'œil, mais les gardes étaient ivres, et personnes ne s'en aperçut. Quand les soldats de Cyrus purent entrer dans le fleuve sans crainte de s'y noyer, ils s'y précipitèrent et se trouvèrent ainsi engagés entre les deux quartiers de la ville. Il suffisait de fermer les portes d'airain des quais, pour les prendre comme dans un filet, et les écraser du haut des murs. Mais les Babyloniens dansaient et buvaient dans toute l'étendue de la cité. Tout-à-coup les assiégeants envahissent les rues en poussant des cris de mort. Les gardes sont massacrés, les habitants dispersés ou passés au fil de

l'épée, le roi et ses courtisans surpris dans le palais, égorgés sans pitié. Ainsi s'accomplirent, pour Babylone et pour son roi, les décrets du Dieu tout-puissant.

Et les captifs d'Israël, cachés dans leurs maisons pendant cette nuit sanglante, se rappelaient les oracles d'Isaïe, prononcés deux siècles avant cette exécution, quand Babylone n'était encore qu'une humble dépendance de Ninive : « Je susciterai contre Babylone les Mèdes qui ne cherchent ni l'or ni l'argent, mais qui ne feront grâce à personne. La fière Babylone, l'orgueil des Chaldéens, périra comme Sodome et Gomorrhe. Nul ne l'habitera, nul ne voudra la rebâtir dans la suite des âges. L'Arabe n'y dressera point sa tente, le pasteur n'y reposera point sa tête. La grande cité deviendra le repaire des bêtes sauvages, le hibou planera sur ses palais détruits, et le chacal s'établira dans ce temple de la volupté. » Criminelle comme Ninive, Babylone devait finir comme elle, dans le néant.

La ruine de Babylone, c'était pour les Hébreux l'aurore de la résurrection. Déjà ils voyaient par anticipation l'accomplissement de cette autre parole d'Isaïe : « Vous retournerez à Sion, et dans vos maisons rebâties, vous aurez pour serviteurs et pour servantes les fils et les filles de vos maîtres d'autrefois. Vous vous rappellerez alors le despote de Babylone, et vous direz : Comment donc a disparu l'oppresseur? Jéhovah l'a brisé, ce tyran des peuples. Enfin la terre jouit d'un moment de repos et peut se livrer à la joie. O roi de Babylone, les cèdres du Liban eux-mêmes, que tu venais couper, se réjouissent de ta chute. L'enfer s'est ému à ton approche; princes et rois se sont écriés : Te voilà donc blessé comme nous, écrasé comme nous! Voilà donc ton cadavre humilié devenu la proie des vers! Comment donc es-tu tombé, Lucifer, toi qui voulais t'élever jusqu'au Très-Haut? Aujourd'hui pour t'apercevoir, le passant s'incline et murmure avec effroi : N'est-ce pas le cadavre de cet homme qui épouvantait la terre, détruisait les villes, et faisait du monde un désert! »

VIII

UN ACTE HÉROIQUE. — LES SOIXANTE-DIX SEMAINES D'ANNÉES

Après la conquête de la Chaldée, Cyrus lui imposa pour roi un prince des nations victorieuses, Darius le Mède. Celui-ci, pour rendre moins onéreuse l'administration de ses nombreuses provinces, divisa son royaume en cent vingt satrapies, dont les chefs furent eux-mêmes placés sous la dépendance de trois princes ou officiers supérieurs. Parmi ces trois représentants du pouvoir suprême se trouvait Daniel. Plein d'admiration pour ce sage vieillard, qui avait occupé le premier rang à la cour du roi Nabuchodonosor, et dont Dieu venait de faire briller l'esprit prophétique au dernier festin de Balthazar, Darius n'hésita point à lui confier ces hautes fonctions. Il pensait même à le constituer gouverneur général de tout le royaume, tant était grande sa supériorité sur tous les princes et satrapes, lorsque ceux-ci, jaloux des faveurs prodiguées à ce captif d'Israël, complotèrent sa ruine.

Longtemps ils cherchèrent un motif d'accusation assez sérieux pour entraîner sa disgrâce; mais telle était sa fidélité, sa parfaite exactitude à remplir les moindres devoirs de sa charge, qu'ils ne trouvèrent dans sa conduite ni faute, ni apparence de faute qui pût servir de prétexte à une dénonciation. Tout bien examiné, ils conclurent qu'on ne pouvait l'attaquer que du côté de sa religion.

Les Mèdes et les Perses, comme les Babyloniens, respectaient les dieux des peuples vaincus; ils permettaient à ceux-ci de les honorer et de les prier, mais ils croyaient à la suprématie du grand dieu de leur nation, qui leur avait donné la victoire. S'autorisant de cette erreur nationale, les ennemis de Daniel proposèrent au roi la mesure la plus despotique qu'il soit possible d'imaginer. « Après en avoir délibéré, lui dirent-ils, avec les satrapes, les magistrats et les juges, il nous a paru nécessaire, pour l'honneur de nos grands dieux, que vous interdisiez pendant trente jours à tous vos sujets d'adresser une requête quelconque, soit aux dieux, soit aux hommes, si ce n'est au roi, puissance souveraine et personnification des divinités de l'empire. » Tout sujet du roi assez insolent pour contrevenir à cet ordre, devait expier son crime dans la fosse aux lions. Sans donner à Darius le temps de la réflexion, ils lui mirent sous les yeux le projet de décret qu'ils avaient rédigé, en lui demandant d'y apposer sa signature. D'après la constitution des Mèdes et des Perses, un décret signé par le monarque, non seulement avait force de loi, mais il devenait irrévocable et exécutoire contre tout délinquant sans exception. Du reste, Darius ne pouvait qu'être flatté d'une mesure qui le constituait interprète de tous les dieux, et dont toutes les consciences pouvaient s'accommoder, puisque le vainqueur du monde représente toutes les divinités. Il signa le décret et en ordonna la promulgation.

Les ennemis de Daniel savaient parfaitement que le saint vieillard ne regarderait pas le roi comme une manifestation de Jéhovah, et ne resterait pas trente jours sans offrir ses prières au Dieu du ciel. En effet, sans aucun souci de l'édit royal, Daniel, rentré dans sa maison, ouvrit les fenêtres de sa chambre et, le visage tourné vers Jérusalem, fléchit le genou et adora le Seigneur. Trois fois par jour, selon son habitude, il offrit ainsi à Jéhovah ses prières et ses louanges. Des espions, chargés de le surveiller,

constatèrent avec soin le délit, et ses ennemis, munis de preuves, se présentèrent devant le monarque pour exiger sa condamnation.

« Grand roi, lui dirent-ils, n'avez-vous pas défendu, pour une durée de trente jours, et sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions, d'adresser une prière aux dieux ou aux hommes, sinon à votre puissance souveraine?

— J'ai porté ce décret, répondit le roi, décret irrévocable, auquel personne n'a le droit de se soustraire.

— Eh bien! reprirent-ils, Daniel, un misérable captif, ose fouler aux pieds votre loi sacrée : il prie ouvertement son Dieu trois fois par jour. »

En entendant prononcer le nom de Daniel, ce nom qui lui était si cher, le roi fut saisi d'une profonde tristesse. Sa première pensée fut de l'arracher au supplice qui l'attendait; jusqu'au soir il chercha un moyen d'éluder la loi; mais ses féroces conseillers lui représentèrent qu'il ne pouvait violer la constitution des Mèdes et des Perses, et que par conséquent le décret, signé de sa main, devait être exécuté. De guerre lasse, la douleur dans l'âme, le roi leur abandonna son fidèle serviteur.

Daniel fut jeté dans la fosse aux lions en présence du monarque. — « Ton Dieu, lui cria celui-ci, ce Dieu que tu sers si fidèlement, viendra à ton secours. » Sans doute il se rappelait comment son ministre, au temps d'Évilmérodach, avait échappé à ce même supplice. Les dénonciateurs en avaient aussi conservé le souvenir, car ils apposèrent sur l'orifice de la fosse une grande pierre, scellée de leurs sceaux et du sceau royal, afin d'empêcher âme qui vive de tenter l'évasion de leur victime.

Darius rentra dans son palais, triste et abattu. Il refusa toute nourriture, se jeta sur sa couche et chercha dans le sommeil l'oubli de ses angoisses, mais il ne put fermer les yeux. Le lendemain, dès l'aurore, il se rendit en toute hâte à la fosse aux lions :

« Daniel, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émo-

tion, Daniel, fidèle serviteur du Dieu vivant, est-ce que Jéhovah a pu te préserver de la gueule des lions ?

— O mon roi, vivez à jamais ! lui répondit Daniel. Dieu m'a envoyé son ange pour fermer la gueule des lions. Ils ne m'ont fait aucun mal, parce que je n'avais commis aucune faute ni contre mon Dieu, ni contre mon roi. »

Ivre de joie, Darius ordonna de retirer immédiatement Daniel de la fosse. Il était sain et sauf : grâce à la protection du Dieu qu'il priait avec confiance, les lions ne lui avaient pas fait la moindre blessure. A l'instant même, sur l'ordre du roi, des gardes amenèrent les dénonciateurs, leurs femmes et leurs enfants, et tous, précipités dans la fosse, furent étranglés et broyés par les lions, avant d'en atteindre le fond.

A cette occasion, Darius publia dans tout l'empire un édit à la gloire de Jéhovah. « Peuples de toutes langues, disait-il, et vous, habitants de la terre, révérez et craignez le Dieu de Daniel : c'est le Dieu vivant, c'est l'Éternel ; sa puissance et son royaume subsisteront à jamais ; il est le libérateur, il est le Sauveur, il est le grand thaumaturge : il a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

Dans ses dernières années, Daniel fut favorisé de diverses prophéties relatives à son peuple. Dieu lui montra un jour sous la figure de quatre animaux gigantesques les quatre empires qui devaient gouverner le monde avant l'arrivée du grand libérateur d'Israël. Après les Babyloniens, les Perses et les Mèdes; après les Perses et les Mèdes, les Grecs ; après les Grecs, les Romains ; après les Romains, le grand Roi dont le sceptre s'étendrait sur toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles.

Dieu lui révéla même la date précise à laquelle paraîtrait le Libérateur d'Israël. Un jour qu'il conjurait le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, l'ange Gabriel lui apparut : « Daniel, lui dit-il, homme de désirs, j'ai reçu l'ordre de te dévoiler les secrets divins, sois donc attentif à mes paroles :

« Soixante-dix semaines ont été fixées pour ton peuple et la cité sainte, jusqu'au jour où la prévarication sera abolie, où la justice éternelle fera son avènement où le Saint des saints recevra l'onction. Depuis la promulgation du décret pour la reconstruction de Jérusalem, jusqu'au temps du roi Messie, s'écouleront sept semaines pendant lesquelles les murailles et les édifices de Jérusalem seront reconstruits au milieu de grandes angoisses ; puis soixante-deux semaines, après lesquelles le Christ sera mis à mort. Le peuple qui doit le renier, ne sera plus son peuple. La ville et le temple tomberont sous les coups de l'étranger. Dans une dernière semaine, le Christ confirmera son alliance avec les nations. Au milieu de cette semaine, les victimes et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation régnera dans le Temple, et la désolation durera jusqu'à la fin des siècles. »

Ainsi, dans les desseins de Dieu, les soixante-dix ans de la captivité de Babylone figuraient les soixante-dix semaines d'années qui devaient s'écouler encore, depuis l'édit autorisant la reconstruction de Jérusalem, jusqu'à la mort du Messie. Et, en effet, septante fois sept ans, c'est-à-dire 490 ans, passèrent sur le monde, avant l'effusion du sang qui lava les péchés du genre humain.

Peu de temps après cette solennelle prédiction, le roi Darius fut réuni à ses pères, et Cyrus prit en main l'administration de l'empire. Le chemin de la patrie allait s'ouvrir pour les tribus captives. L'Ange de la captivité, ayant accompli sa mission, quitta aussi la terre d'exil. Avec les patriarches et les prophètes, Daniel attendit dans les limbes que le Libérateur, prophétisé par lui, vînt ouvrir aux vrais enfants d'Israël les portes de la céleste patrie.

LIVRE SEIZIÈME

LE RETOUR DANS LA PATRIE

ZOROBABEL ET NÉHÉMIAS

I

RETOUR DES EXILÉS

A. M. 3468 — A. C. 533.

La première année du règne de Cyrus, soixante-dixième de la transmigration juive, le Seigneur eut pitié des malheureux enfants d'Israël. Jérémie avait prononcé qu'après une captivité de soixante-dix ans, Dieu rappellerait les exilés dans leur patrie et leur permettrait de relever les ruines du Temple. La prédiction se réalisa de point en point, grâce à Cyrus, le libérateur désigné par Isaïe, deux siècles auparavant, comme l'instrument des vengeances de Dieu sur Babylone, et de ses miséricordes à l'égard des Juifs.

A son avènement au trône, le grand roi lança dans toutes les provinces de son vaste empire un édit ainsi conçu : « Cyrus, roi des Perses, à ses sujets. Le roi du ciel, qui m'a donné tous les royaumes de la terre, m'a prescrit de lui bâtir un temple à Jérusalem, au pays de la Judée. Donc, à tous les citoyens de cette nation, Dieu veuille les bénir ! il est permis de retourner dans leur patrie et d'y bâtir un temple au Dieu d'Israël, lequel a fixé sa demeure à Jéru-

salem. Ceux qui ne pourraient actuellement quitter le lieu de leur exil, aideront leurs frères par des contributions en or ou en argent, en vivres ou en troupeaux, sans compter les offrandes volontaires pour la reconstruction du Temple de Jéhovah. »

L'édit fut salué dans toutes les provinces par des transports de joie. Le Seigneur avait donc exaucé les prières et les larmes de ses enfants. Ils allaient donc reprendre les harpes et les cithares suspendues aux saules des fleuves babyloniens et chanter de nouveau les cantiques de David dans la sainte Sion. Mais, hélas ! tous les Israélites ne pouvaient pas quitter en même temps la terre étrangère, vendre leurs établissements et leurs biens pour s'installer avec leurs familles dans un pays pauvre et ruiné. La prudence exigeait que le rapatriement de tant d'exilés, dont les propriétés avaient été confisquées, se fît à des époques successives et sans trop de précipitation.

Les deux chefs de la première caravane furent Zorobabel, petit-fils du roi Jéchonias, et le grand prêtre Josué. A leur suite, se disposèrent à reprendre le chemin de la patrie, les chefs des principales familles de Juda et de Benjamin, les prêtres, les lévites, et tous ceux à qui des circonstances favorables permirent de profiter du rescrit royal. Au moment du départ, Zorobabel se vit à la tête de quarante-deux mille trois cent soixante émigrants de toutes les tribus d'Israël, sans compter les serviteurs et les servantes, au nombre d'environ huit mille. Dix mille bêtes de somme, ânes, chevaux, chameaux, transportaient les bagages, les provisions de voyage, les dons spontanément offerts aux amis et voisins par ceux qui ne pouvaient les accompagner. Le roi Cyrus avait aussi ordonné de remettre entre les mains des princes et des prêtres les vases d'or et d'argent, emportés à Jérusalem par Nabuchodonosor, et déposés dans le temple de son dieu, en tout cinq mille quatre cents vases, patères et autres instruments requis pour le service de l'autel.

Les tribus rassemblées se mirent en marche sous la conduite de leurs chefs, au chant des cantiques sacrés. Un chœur de deux cents chanteurs et cantatrices entonna l'hymne : « Nous nous sommes réjouis quand on nous a dit : Nous irons dans la maison de Dieu », et toute la foule redit ce chant en versant des larmes de joie. En arrivant sur le territoire d'Israël, les membres de la caravane devaient se diviser pour se rendre dans leurs tribus et cités, mais tous voulurent d'abord visiter Jérusalem, afin de pleurer sur les ruines du Temple et de la sainte Sion, puis de déposer entre les mains des chefs les offrandes destinées à la reconstruction de l'édifice sacré. Soixante mille pièces d'or, cinq mille d'argent, furent recueillies à cet effet. Ensuite les prêtres, les lévites, les chefs de famille se dirigèrent avec ceux de leur maison, vers le pays habité par leurs aïeux.

Le premier soin de Zorobabel et du grand prêtre Josué fut de reconstruire sur ses anciennes bases l'autel de Jéhovah, afin d'y offrir les holocaustes prescrits par la loi de Moïse. Ils y parvinrent malgré les vexations des peuples voisins, qui prétendaient empêcher cette restauration d'un culte détesté. Le premier jour du septième mois, à l'occasion de la fête des Tabernacles, le peuple se réunit comme autrefois à Jérusalem, pour y célébrer cette solennité selon les prescriptions légales, et à partir de cette date, les prêtres offrirent l'holocauste de chaque jour, des néoménies et des fêtes instituées par Moïse.

Après l'autel, Zorobabel s'occupa du Temple dont les fondements n'étaient pas encore posés. Il en fit préparer les matériaux par des maçons et des tailleurs de pierre, pendant que des Syriens et des Sidoniens transportaient jusqu'à Joppé les bois de cèdre nécessaires à la construction ; puis, au commencement de la seconde année qui suivit le retour de Babylone, il chargea les prêtres et les lévites de surveiller et de hâter les travaux. La première pierre fut posée solennellement devant tout le peuple, au son des

instruments de musique, aux acclamations d'une foule enthousiaste. Mais parmi les prêtres, les lévites, les princes du peuple, se trouvaient des vieillards qui dans leur enfance ou leur jeunesse avaient vu le Temple de Salomon dans toute sa splendeur : ceux-là pleuraient et sanglotaient en comparant le dénûment actuel avec les magnificences des jours anciens. Et leurs gémissements, unis aux cris d'allégresse des multitudes, réveillaient les échos qui tant de fois avaient répété les chants joyeux d'Israël.

La reconstruction du Temple suscita de vives oppositions. Les Samaritains, c'est-à-dire les peuplades païennes transportées par les rois de Ninive sur le territoire des dix tribus captives, ayant mêlé leurs superstitions aux observances de la loi mosaïque, abhorraient le vrai culte de Jéhovah autant que les schismatiques de Jéroboam, aujourd'hui leurs compatriotes. Les deux races, unies dans la même erreur, s'acharnèrent contre les fils de Juda. Ce temple qu'on élevait sans leur participation, leur semblait une menace contre eux. Ils vinrent donc présenter leurs réclamations à Zorobabel.

« Nous voulons, lui dirent-ils, prendre part à vos travaux. Comme vous, nous adorons Jéhovah; comme vous, nous lui offrons des sacrifices depuis que le roi de Ninive nous a établis dans ces contrées. »

Zorobabel ne pouvait admettre ces étrangers schismatiques au sein du peuple de Dieu.

— « Ce n'est pas à vous, répondit-il, mais à nous que Cyrus, roi des Perses, a confié le soin de relever le Temple de Jéhovah. Nous travaillerons donc seuls à sa réédification. »

Les Samaritains, furieux, essayèrent de disperser les ouvriers par la force; mais, ne pouvant y parvenir, ils eurent recours à l'intrigue. Leurs chefs portèrent la question au tribunal de Cyrus et influencèrent si bien ses conseillers que, malgré les sollicitations de Daniel, ordre fut donné de suspendre les travaux commencés. L'interdic-

tion dura jusqu'à la fin du règne de Cyrus, de Cambyse son fils, et de l'usurpateur Smerdis. Sous le gouvernement de ce dernier, les principaux d'entre les Samaritains dénoncèrent les Juifs revenus de la captivité comme un danger permanent pour les souverains. « Déjà, disaient-ils, ils s'occupent à reconstruire les murailles de Jérusalem, cette cité perverse et toujours rebelle. O roi, sachez-le bien, quand la ville sera rebâtie et le rempart relevé, les Juifs refuseront d'acquitter le tribut et l'impôt, au grand dommage du trésor royal. Et c'est pourquoi, nous qui sommes à votre solde, nous n'avons pas cru pouvoir garder le silence sur une entreprise que nous considérons, à bon droit, comme attentatoire à votre autorité. Que le roi scrute les annales de ses aïeux, il y verra que toujours Jérusalem fut un foyer de rébellion, un vrai brandon de guerres civiles, une peste, en un mot, pour le roi et ses provinces. Aussi les souverains en ont-ils ordonné la destruction. Si jamais elle se relève de ses ruines, nous osons le déclarer au roi, c'en est fait de sa domination au delà de l'Euphrate. »

Le roi leur répondit que l'acte d'accusation dressé par eux contre les Juifs avait été lu en sa présence; que, d'après ses ordres, des scribes avaient consulté les annales des peuples et constaté l'esprit de révolte inné chez la race juive; que même des conquérants de ce pays avaient autrefois étendu leurs domaines jusqu'à l'Euphrate. Voici donc ma volonté, ajoutait-il : empêchez les Juifs de rebâtir leur cité jusqu'à nouvel ordre, et remplissez ce devoir avec zèle, car il ne faut pas laisser grandir ce germe de révolution contre l'autorité royale.

Les Samaritains contrarièrent ainsi pendant plus de dix ans les religieux projets des enfants d'Israël, mais il ne leur fut pas donné de prévaloir contre Dieu qui voulait absolument la restauration de Jérusalem et de son temple.

II

LE SECOND TEMPLE

A. M. 3488 — A. C. 513.

Quinze ans après le retour des exilés, un descendant de Cyrus, Darius, fils d'Hystaspe, ayant vaincu l'usurpateur Smerdis, monta sur le trône des Perses. Il eut à cœur de continuer la politique du fondateur de l'empire, politique de bienveillance envers les peuples placés sous son sceptre, et de respect envers leur religion. Sous ce nouveau gouvernement, les Juifs auraient pu reprendre la grande œuvre interrompue depuis plusieurs années; mais l'enthousiasme des premiers jours avait disparu. On ne manquait pas de prétextes pour ajourner les travaux du Temple; une grande sécheresse avait appauvri les habitants; et d'ailleurs tout faisait craindre de nouvelles contradictions de la part des Samaritains : Zorobabel et Josué s'efforçaient vainement de réveiller le peuple de sa torpeur quand deux prophètes, Aggée et Zacharie, manifestèrent à tous les volontés du Seigneur.

La seconde année du règne de Darius, Aggée prophétisa en ces termes : « Le temps de rebâtir le Temple, dites-vous, n'est pas encore venu. Voici la réponse de Jéhovah : Vous avez semé beaucoup et moissonné peu ; vous ne pouvez ni apaiser votre faim, ni étancher votre soif, ni trouver de la laine pour vous vêtir; vous avez amassé de l'argent pour le mettre dans un sac percé. Portez sur la

montagne du bois de construction, bâtissez un temple à ma gloire, et vous aurez tout à souhait. En croyant vous enrichir, vous vous êtes ruinés. Vous avez relevé vos maisons sans vous occuper de ma demeure, et moi, j'ai intercepté la rosée du ciel, desséché vos montagnes et vos plaines, tari les sources du froment, du vin et de l'huile. Nulle végétation, malgré vos labeurs. »

Cette révélation terrifia le peuple et les princes, aussi s'empressèrent-ils de reprendre sur la colline du Temple les travaux abandonnés. Pour les encourager, Aggée leur fit part d'un nouveau message de Jéhovah : « Ceux d'entre vous, disait le Seigneur, qui ont admiré les magnificences du Temple disparu se disent sans doute que le nouveau ne sera rien si on le compare au premier. Et moi, je vous dis : soyez sans crainte. Encore un peu de temps, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents, les royaumes et les peuples. Alors viendra le DÉSIRÉ DES NATIONS, et ce temple resplendira d'une gloire plus grande que l'ancien. »

Le Désiré des Nations, le Messie promis à leurs pères depuis le commencement, le fils de David, le vrai libérateur d'Israël, ferait donc un jour son entrée triomphale dans cette sainte demeure que leurs mains édifiaient ! Un autre prophète, Zacharie, vint de la part de Dieu confirmer cette promesse. Jérusalem allait sortir de ses ruines pour être de nouveau la bien-aimée de Jéhovah. « J'ai vu, dit-il, Jésus[1] devant l'ange du Seigneur. Il était couvert de vêtements pauvres et sordides. — Otez-lui ces vêtements, dit l'ange, qui sont les vêtements des jours d'iniquité, et revêtez-le d'habits de fête. Mettez sur son front la tiare éclatante. Quand le grand prêtre fut ainsi revêtu des ornements du pontificat, l'ange ajouta : Jésus, et vous tous qui entourez le grand prêtre, vous êtes les figures de l'avenir. Voici que je vais envoyer mon serviteur, dont le nom est ORIENT. Celui-là bâtira le vrai Temple, il sera couronné de

1. *Jésus* et *Josué* ont le même sens en hébreu.

gloire, il siégera sur son trône, il étendra partout sa domination. Souverain prêtre, il fera régner la paix au sein des peuples. » C'était l'annonce du Soleil de justice qui devait se lever en Orient pour illuminer le monde. Le grand prêtre Josué en était la figure, il en portait même le nom, afin que tous les Juifs pussent le reconnaître au jour de son avènement. Et ce second Temple que bâtissaient les fils de la transmigration ne tomberait pas sous les coups de nouveaux démolisseurs avant d'avoir abrité sous ses portiques le Messie de Jéhovah !

Fortifiés par ces prophéties, les Juifs se remirent à l'œuvre avec ardeur, mais non sans crainte de nouvelles difficultés. Cependant, vu l'esprit conciliant du monarque, les Samaritains n'osèrent pas s'opposer directement à la reprise des travaux ; ils se contentèrent d'en informer Thathanaï, le gouverneur du pays en deçà de l'Euphrate. Celui-ci vint à Jérusalem avec ses conseillers, prit ses informations, questionna Zorobabel et les princes de Juda, puis, tout en autorisant la continuation des travaux, soumit la question au tribunal du roi.

« Nous nous sommes rendus à Jérusalem, dit-il dans ses lettres, au sujet d'un temple qu'on y bâtit au grand Dieu. Cet ouvrage se poursuit avec ardeur et avance rapidement. Après avoir pris sous leur dictée les noms des anciens, nous leur demandâmes qui les avait autorisés à bâtir ce temple ainsi que son mur d'enceinte, et voici quelle fut leur réponse : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre. Le temple que nous relevons a été construit il y a un grand nombre d'années par un puissant roi d'Israël ; mais nos pères ayant provoqué la colère du Dieu du ciel, furent livrés par lui au roi Nabuchodonosor, qui renversa le temple et transporta le peuple à Babylone. Or, la première année du roi Cyrus, un édit, signé de sa main, ordonna la reconstruction de la maison de Dieu et la restitution des vases d'or et d'argent enlevés à l'ancien temple et transportés à Babylone. Notre chef Zorobabel, au retour

de l'exil, posa les fondements du nouvel édifice, et depuis ce temps nous y travaillons sans pouvoir l'achever. Ainsi parlèrent les anciens. Qu'il plaise donc au roi de rechercher dans la bibliothèque royale de Babylone, s'il est vrai que le roi Cyrus a donné l'ordre de relever le Temple de Jérusalem, et ensuite de nous transmettre ses volontés à cet égard. »

Darius ayant fait compulser les archives de Babylone et des autres cités de l'empire, on retrouva en Médie, à Ecbatane, le précieux document. On y lisait que Cyrus avait décrété, dans la première année de son règne, que le Temple de Jérusalem serait reconstruit sur l'emplacement primitif, aux frais du trésor public, et que les vases d'or et d'argent enlevés au premier temple seraient restitués. En conséquence, Darius prescrivit au gouverneur Thathanaï de ne pas inquiéter les Juifs, mais de leur laisser rebâtir leur temple sous la direction de Zorobabel et des anciens. « J'ai ordonné, ajoutait Darius, qu'on prélève désormais, sur les tributs et impôts, les sommes nécessaires à la construction de l'édifice. Cet argent sera remis aux prêtres ainsi que les oblations et victimes exigées chaque jour pour les holocaustes au Dieu du ciel. Qu'ils offrent des sacrifices et des prières pour la conservation de la vie du roi et de celle de ses fils. Moi, le roi, j'ai rendu ce décret. Si quelqu'un ose le violer, qu'on dresse en croix les poutres de sa maison et qu'on l'y attache : de plus, que sa maison soit rasée ; que le Dieu du ciel, dont le nom est glorifié à Jérusalem, extermine tout peuple ou chef de peuple qui s'opposera à la réédification de son Temple ou tentera de le détruire. Moi, Darius, j'ai rendu ce décret, et je veux qu'il soit fidèlement exécuté. »

Armés de ce décret, les Juifs déposèrent toute crainte. Les constructions avancèrent si rapidement que le Temple fut achevé pendant la sixième année de Darius. L'édifice n'avait pas l'élévation du Temple de Salomon, ni, par ses murs d'enceinte, les mêmes vastes proportions. Le grand

autel des sacrifices, bâti en pierres blanches, mesurait vingt coudées de haut sur vingt en long et en large. Dans le sanctuaire on voyait comme autrefois l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, et la Table d'or des pains de proposition, mais le Saint des Saints était vide, car l'arche de Dieu, cachée par Jérémie sur le mont Nébo, ne reparut jamais. Le nouveau temple attendait Celui que figurait l'arche sainte, le Dieu de la nouvelle Alliance.

Le troisième jour du mois de février, les prêtres, les lévites, unis à tous leurs frères de la transmigration, se réunirent à Jérusalem pour célébrer solennellement la Dédicace de la maison de Dieu. On immola sur l'autel cent bœufs, deux cents béliers, quatre cents agneaux. Douze boucs, représentant les douze tribus, tombèrent sous le couteau du sacrificateur en expiation des péchés d'Israël. Tous les cœurs débordaient de reconnaissance envers le Dieu de bonté dont la main paternelle avait ramené de l'exil les restes d'Israël. Un psaume de louanges, composé par les prophètes Aggée et Zacharie et chanté par le chœur des musiciens, exprimait en termes magnifiques les sentiments du peuple envers son bienfaiteur.

« O mon âme, chantaient-ils avec une sainte émotion, exalte Jéhovah, ton Dieu. Je louerai le Seigneur tous les jours de ma vie, tant qu'un souffle passera sur mes lèvres.

« Ne mettez point votre confiance dans les princes de la terre, car les enfants des hommes ne peuvent rien pour vous sauver. Un jour l'âme s'enfuit, le corps retourne à la terre, et leurs desseins sont anéantis. Heureux les protégés du Dieu de Jacob, ceux qui espèrent en Jéhovah, le créateur du ciel et de la terre, le Dieu de l'éternelle vérité !

« Jéhovah rend justice aux opprimés; il donne aux affamés la nourriture, aux captifs la liberté, aux aveugles la lumière, aux cœurs brisés une nouvelle vigueur. Jéhovah est le protecteur du juste, la sauvegarde de l'étranger, le tuteur de l'orphelin, le destructeur des impies.

« O Sion, exalte ton Seigneur : il régnera de génération en génération jusqu'à la fin des siècles. »

La fête pascale suivit de près la solennité de la Dédicace. En ce beau jour, les prêtres immolèrent l'agneau de la délivrance, pour tous les fils de la transmigration rassemblés près de l'autel. A ceux-ci s'étaient joints d'autres enfants d'Israël qui, se séparant des races étrangères, revenaient se ranger sous la loi de Jéhovah. Les fêtes se prolongèrent pendant sept jours entiers au milieu des transports d'allégresse de tout un peuple, qui ne pouvait se lasser de regarder son Temple ni de remercier son Dieu.

Le prince Zorobabel mourut peu après. Josué, le grand prêtre, le suivit dans la tombe. La mission des deux hommes de Dieu était terminée : elle se résume tout entière, ainsi que leur éloge, dans ces paroles de l'Esprit-Saint : « Ils ont relevé le Sanctuaire, ils ont décoré le Temple du Seigneur, ce Temple destiné à une gloire immortelle. »

Le roi Darius vécut encore trente années, qui furent trente années de paix et de relèvement pour la colonie juive. Mais, sous son successeur Assuérus, se forma, non seulement contre les colons de Jérusalem, mais contre tous les enfants d'Israël dispersés dans les provinces de l'empire, un orage tel, qu'ils eussent péri jusqu'au dernier dans des flots de sang, si Jéhovah, leur Dieu, n'avait préparé le salut en même temps que l'épreuve.

III

ASSUÉRUS ET ESTHER. — UN NOIR COMPLOT

A. M. 3518 — A. C. 483.

Quand Assuérus, le Xerxès des Grecs, monta sur le trône des Perses, son pouvoir s'étendait, des Indes à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. La grande ville de Suse était alors la capitale de ce vaste empire. Cependant, malgré le longrègne et les constants succès de Darius, un point noir apparaissait à l'horizon, du côté de l'Occident. Dans ces derniers temps, la Grèce avait vaincu les lieutenants du grand roi, dans les plaines de Marathon. Le bouc, dont Daniel avait vu les bonds impétueux, donnait ainsi de sa corne naissante un premier coup au bélier jusque-là triomphant. Une fois bien assis sur son trône, le fier et bouillant Assuérus résolut de venger cet outrage et d'étonner le monde entier par le déploiement de toutes ses forces.

A cet effet, il convoqua, durant la troisième année de son règne, les princes, les officiers, les illustres guerriers de l'empire, les gouverneurs de provinces, à une réunion solennelle qui dura cent quatre-vingts jours. Il étala devant cette assemblée toutes ses richesses, passa en revue toutes ses forces, et prit l'avis de chacun sur son dessein. L'expédition résolue, il donna une grande fête à tout le peuple de Suse. Les habitants, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent invités à participer à un festin qui se prolongea sept jours entiers. Au-dessus des tables dressées dans le

jardin et le parc du palais, s'élevaient des tentures aux éclatantes couleurs, attachées par des cordons de laine et de pourpre à des colonnes de marbre. Les convives reposaient sur des lits d'or et d'argent disposés sur un pavé de marbre et de porphyre, et buvaient dans des coupes d'or les vins les plus exquis. Les mets et la boisson n'étaient point mesurés à chacun, selon la coutume, mais un prince de la cour, préposé à chaque table par ordre du roi, veillait à ce que les invités se servissent en toute liberté.

Le septième jour, échauffé par les fumées du vin, Assuérus voulut ajouter encore au spectacle de tant de magnificences. La reine Vasthi présidait dans, l'intérieur du palais, au banquet des femmes. Le roi ordonna aux chambellans qui le servaient de l'introduire, le diadème sur la tête, au milieu des convives, afin que le peuple et les princes pussent admirer sa grande beauté. Prétextant les usages établis, qui n'autorisaient pas les femmes à paraître dans les festins, au milieu des hommes, la reine ne voulut pas se prêter à cette exhibition. En apprenant son refus, le roi, transporté de colère, se tourna vers les sept sages, qui toujours entouraient son trône pour lui rappeler au besoin les lois de l'État.

« Quelle sentence dois-je porter, dit-il avec emportement, contre la reine Vasthi, assez téméraire pour enfreindre mes ordres?

— La reine, répondit le chef des sages, n'a pas seulement offensé le roi, elle a par sa conduite porté préjudice à tous les princes, à tous les peuples de l'empire; car désormais les femmes s'autoriseront de son exemple pour désobéir à leurs maris et secouer leur joug. Grand roi, votre indignation est donc parfaitement légitime. Si mon conseil vous agrée, vous publierez un édit, signé de votre main, irrévocable par conséquent, dans lequel vous déclarerez que la reine Vasthi, s'étant montrée rebelle à vos ordres, est bannie de votre présence, et que sa couronne sera donnée à une autre plus digne de la porter. Cet édit, promulgué

dans toutes les provinces, apprendra aux femmes à respecter leurs maris. »

Ce conseil plut au roi, qui s'empressa de faire connaître, par des lettres expédiées à tous les peuples de l'empire, la disgrâce de la reine Vasthi. Alors il s'occupa de préparer sa grande expédition contre les Grecs. Ses armées couvraient toutes les routes; ses navires, toutes les mers. L'Asie entière marchait avec lui à la conquête de l'Occident. Mais, comme Darius son prédécesseur, Assuérus fut battu par les Athéniens, et revint bientôt à Suse sur une barque de pêcheur, après avoir perdu tous ses vaisseaux. Le bouc grandissait, et donnait au bélier un second coup de corne plus terrible que le premier.

Triste et honteux de sa défaite, le roi s'enferma dans son palais. Il se souvint alors de la reine Vasthi, de cette épouse qu'il aimait et qu'il avait follement répudiée dans un moment d'ivresse. Que ne pouvait-il la rappeler en ces tristes conjonctures! Mais, d'après la constitution des Perses, le décret signé par le roi devenait irrévocable et ne comportait pas un acte de clémence ou d'abrogation. Voyant son profond chagrin, les courtisans lui conseillèrent de choisir parmi les jeunes filles du royaume, celle qu'il lui plairait de faire monter sur le trône de Vasthi.

Il y avait alors à Suse un Juif, nommé Mardochée, de la tribu de Benjamin, dont les aïeux avaient été transportés de Jérusalem à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda. Près de lui vivait sa nièce Esther, devenue sa fille adoptive depuis la mort de ses parents. L'orpheline l'emportait en grâce et en beauté sur toutes ses compagnes. Elle gagna le cœur du roi qui l'épousa dans la septième année de son règne, sans savoir qu'elle appartenait à la race juive, car Mardochée avait recommandé à sa pupille de garder le plus grand secret touchant son origine. Le roi prit Esther en grande affection, plaça sur sa tête le diadème royal et lui donna le titre de reine. A l'occasion de son alliance avec sa nouvelle épouse, il donna un festin splendide aux princes et aux

officiers de sa cour; il voulut même qu'un jour de fête et des présents vraiment dignes de sa royale magnificence rappelassent à tous le souvenir de son mariage avec Esther.

Un événement qui suivit de près l'élévation d'Esther, la rendit encore plus chère au roi. Le Juif Mardochée se tenait souvent à la porte du palais, cherchant à connaître tout ce qui pouvait intéresser la reine. Il apprit par hasard que deux officiers, préposés à la garde des portes, complotaient le meurtre du roi. Sans perdre de temps, il fit part de sa découverte à la reine Esther, qui prévint le monarque de la conspiration ourdie contre lui. Convaincus juridiquement, les deux officiers furent pendus. On relata ce fait dans les annales de l'empire, avec cette mention qu'un nommé Mardochée avait découvert et manifesté le complot. Le roi fit peu d'attention à ce personnage, inconnu pour lui, mais il s'attacha plus encore à Esther, qui, dans cette circonstance, lui avait sauvé la vie.

Or, Assuérus favorisait de ses bonnes grâces un certain amalécite, du nom d'Aman, connu par sa haine contre les Juifs. Dans son aveugle confiance, il avait élevé ce descendant d'Agag au-dessus de tous les princes de l'empire. Les officiers du palais devaient, par ordre du roi, fléchir le genou devant lui comme devant une idole. En vrai serviteur de Jéhovah, Mardochée refusa de rendre à un homme cet hommage de l'adoration auquel Dieu seul a droit. « Pourquoi ne te conformes-tu pas comme nous aux volontés du roi? » lui disaient souvent ses compagnons. Il répondait qu'un Juif n'adore que Dieu. Ils le dénoncèrent au premier ministre, lequel put constater de ses propres yeux comment le fils d'Abraham ne craignait pas de rester debout en sa présence. Dans son dépit, il résolut non seulement de perdre Mardochée, mais d'ensevelir tous les Juifs dans une ruine commune.

A cet effet, la douzième année du règne d'Assuérus, le premier mois, il consulta le sort pour savoir à quelle épo-

que il aurait plus de chance d'exterminer une race qui lui était odieuse. Le sort désigna le douzième mois de la présente année. Il représenta donc au roi que les Juifs, dispersés dans tout l'empire sans former un corps compact, suivaient des lois étrangères et des usages particuliers, sans prendre aucun souci des décrets royaux. « Il n'est pas expédient pour la paix de votre royaume, ajouta-t-il, de tolérer plus longtemps cette race insolente. Ordonnez leur destruction, si vous le jugez opportun, et je me charge, en confisquant leurs biens, de verser au trésor une somme de dix mille talents[1]. » Le roi tira de son doigt l'anneau dont il se servait pour sceller les décrets et le remit au cruel amalécite. « Fais ce que tu voudras de ce peuple, lui dit-il. L'argent que tu lui enlèveras, sera la récompense de ton zèle. »

Aman sortit radieux de l'audience royale. Le troisième jour du mois, les scribes du palais expédièrent, au nom d'Assuérus, une circulaire adressée à tous les gouverneurs de provinces. Elle était ainsi conçue : « Assuérus, le grand roi, aux princes et gouverneurs de l'empire, salut. Bien que je commande à des peuples nombreux et que l'univers entier m'obéisse, je ne veux pas abuser de ma puissance, mais au contraire gouverner mes sujets avec clémence et douceur. Tout mon désir c'est qu'en passant leur vie sans inquiétude et sans crainte, ils jouissent de la paix si douce aux mortels. Or, comme je demandais à mes conseillers le moyen d'atteindre ce but, Aman, le plus sage d'entre eux, le premier dans l'empire après moi, m'informa qu'un peuple dispersé dans toutes nos provinces, suit des lois opposées aux coutumes des autres nations, ne se fait aucun scrupule de fouler aux pieds les édits royaux, et trouble ainsi par sa rébellion la concorde universelle. Cette race étant donc en guerre avec le genre humain, rebelle à nos ordonnances, perturbatrice du repos public, nous ordonnons que,

1. Plus de cent millions de francs.

sur la désignation d'Aman, l'intendant général des provinces, le premier après le roi et comme notre second père, tous les individus qui appartiennent à cette race, hommes, femmes et enfants, soient mis à mort, et cela sans aucune exception, le quatorzième jour du dernier mois de la présente année. La disparition simultanée de tous ces criminels ramènera le calme et la tranquillité dans toutes les provinces. »

En même temps qu'on affichait le fatal édit sur les murs de la capitale, les courriers du palais se hâtaient de le porter dans les régions les plus éloignées, de manière que partout les ennemis des Juifs pussent se préparer à cet égorgement d'un peuple. A mesure que le décret parvenait aux oreilles des malheureuses victimes d'Aman, on n'entendait que des cris de désespoir, des gémissements et des sanglots. Mardochée, lui, déchira ses vêtements; puis, revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, il se rendit sur la place publique, où, par ses cris lamentables, il manifesta devant tous l'amertume de sa douleur. Il renouvela cette scène à la porte du palais sans toutefois en passer le seuil, car on ne pouvait pénétrer en habits de deuil dans la demeure du roi.

Les servantes et les chambellans d'Esther ayant remarqué l'extrême affliction de Mardochée, en firent part à la reine Esther, qui lui fit demander par un homme de confiance, le fidèle Atach, quelle était la cause de son deuil. Celui-ci trouva Mardochée sur la place, en face du palais, et apprit de lui comment Aman avait obtenu du roi le massacre des Juifs et la confiscation de leurs biens. Mardochée lui remit un exemplaire de l'édit royal affiché dans la ville de Suse, et le chargea d'avertir la reine de se présenter immédiatement devant le roi, pour implorer sa clémence en faveur des condamnés. La réponse d'Esther ne se fit pas attendre.

— « Il est de notoriété publique dans tout l'empire, lui fit-elle dire par son serviteur Atach, que nul ne peut se présenter devant le roi sans avoir été mandé, et cela sous

peine de mort, si le roi n'étend son sceptre d'or sur les coupables en signe de pardon. Or, voilà trente jours que je n'ai point été appelée près d'Assuérus : comment pourrais-je me présenter devant lui?

— Dites à la reine, s'écria Mardochée, que si les Juifs périssent, elle ne sauvera pas sa vie parce qu'elle habite le palais du roi. Si elle garde le silence, Dieu trouvera un autre moyen de sauver son peuple, ce qui ne l'empêchera pas, elle et les siens, de tomber sous les coups du cruel Aman. Qui sait, du reste, si Dieu ne l'a pas élevée sur le trône pour lui donner l'occasion de déjouer cet infâme complot? »

Esther n'hésita plus. Cette décision de celui qu'elle révérait comme son père, lui indiquait clairement la volonté de Dieu.

— « Rassemblez les Hébreux de Suse, et priez pour moi, fit-elle dire à Mardochée. Pendant trois jours et trois nuits abstenez-vous de toute nourriture et de toute boisson. J'observerai moi-même avec mes servantes juives ce jeûne rigoureux; et alors, bravant le danger, je me présenterai devant le roi. »

Avertis par Mardochée, les Juifs se réunirent pour adresser ensemble leurs supplications au Seigneur. Au milieu de l'assemblée, l'antagoniste d'Aman, cause involontaire de la destruction de son peuple, ne craignit pas d'invoquer la justice de Dieu. « Jéhovah, s'écria-t-il, Dieu tout-puissant, qui peut résister à ta volonté, si tu as résolu de sauver Israël? Tu sais, toi qui connais tout, que si j'ai refusé de fléchir le genou devant le superbe Aman, je n'ai point agi par mépris ou par orgueil, mais uniquement pour ne pas rendre à un homme ce culte de l'adoration auquel toi seul as droit. Prends donc ton peuple en pitié. Nos ennemis veulent nous perdre et détruire ainsi ton héritage : Souviens-toi que tu nous as rachetés de l'Égypte, et que nous sommes ton peuple, ta nation choisie. Change notre deuil en allégresse; laisse-nous vivre pour te rendre hommage, et ne

ferme pas les lèvres de ceux qui chantent tes louanges. »

Ainsi priait Mardochée avec ses frères condamnés à mort. Pendant ce temps, la reine Esther avait échangé ses magnifiques parures contre un cilice, et les parfums précieux contre la cendre et la poussière. Elle affligeait son corps par le jeûne, et s'arrachait les cheveux à la pensée de l'épouvantable catastrophe qui menaçait son peuple. Et tout dépendait du succès ou de l'insuccès de la démarche qu'elle allait tenter. « Mon Dieu, s'écria-t-elle dans son effroi, je n'ai que vous pour soutien, ne m'abandonnez pas. J'ai appris de mon père que vous aviez choisi, parmi toutes les nations, Israël pour votre héritage éternel. Parce que nous avons péché en adorant des dieux étrangers, vous nous avez livrés très justement aux mains de nos ennemis ; mais voilà qu'il ne leur suffit plus de nous opprimer sous le poids de la servitude ; confiants dans la puissance de leurs dieux, ils veulent annuler vos promesses, anéantir votre héritage, fermer la bouche à vos adorateurs, renverser votre Temple et votre Autel. Ne livrez pas votre sceptre à ces hommes de néant, ni votre peuple à leurs dérisions, mais que leur exécrable complot retombe sur eux, surtout sur celui qui l'a tramé. Souvenez-vous de vos enfants en ces jours d'angoisse, souvenez-vous d'Esther, et donnez-moi force et courage. Mettez sur mes lèvres des paroles capables de charmer le lion et de tourner son cœur contre notre ennemi, afin qu'il périsse, lui et ses complices. Seigneur, mon seul soutien, mon seul appui, vous savez que, loin de me plaire au milieu des grandeurs parmi ces étrangers, je hais le diadème qui souille ma tête, je méprise les festins d'Aman et les banquets du roi. Si je suis obligée d'y paraître, jamais je ne touche au vin des libations. Jamais je n'ai goûté dans ce palais d'autre joie que celle de vous servir. O mon Dieu, exaucez donc les prières de votre peuple dont vous êtes le seul espoir, arrachez-nous aux mains des méchants. Affermissez-moi contre les terreurs qui envahissent mon âme. »

Le troisième jour Esther déposa ses vêtements de deuil pour reprendre sa parure royale. Ayant de nouveau invoqué le Dieu protecteur et sauveur, elle sortit de ses appartements pour se rendre auprès du roi. Elle marchait appuyée sur une de ses suivantes, tant sa faiblesse était grande. Une autre les suivait, soutenant les longues draperies de son manteau royal. Son visage frais et vermeil, ses yeux pleins d'éclat et de vivacité, dissimulaient les tristesses et les angoisses de son âme. Après avoir traversé plusieurs galeries, elle arriva enfin devant le roi. Assuérus était assis sur son trône dans la salle du conseil. En apercevant la reine, un éclair de colère passa dans ses yeux. C'en fut assez pour terrasser la pauvre Esther, qui pâlit et s'affaissa dans les bras de ses suivantes. Mais déjà Dieu avait changé les dispositions du monarque. En la voyant faiblir, il s'élança de son trône, la soutint dans ses bras et lui dit avec émotion : « Qu'avez-vous donc, mon Esther, et pourquoi craignez-vous? La loi qui atteint tous les autres, n'est pas faite pour vous. Touchez mon sceptre, et rassurez-vous. » Et comme elle restait muette, il posa lui-même le sceptre d'or sur la tête de son épouse, en ajoutant avec douceur : « Pourquoi ne me parlez-vous pas?

— Seigneur, dit-elle avec effort, en vous voyant dans tout l'éclat de votre gloire, j'ai cru voir un ange du ciel, et mon cœur a défailli. »

En disant ces mots, elle tomba de nouveau comme évanouie, ce qui jeta le roi dans une grande inquiétude. Ses ministres avaient beau le rassurer, il ne trouva de repos qu'en voyant la reine reprendre ses sens.

— « Esther, lui demanda-t-il d'un ton plein de bonté, que désirez-vous de moi? Voulez-vous la moitié de mon royaume, je vous l'accorderai.

— Seigneur, répondit-elle, la seule faveur que j'ose réclamer de vous, c'est de venir aujourd'hui, avec Aman, au festin que j'ai préparé.

— Appelez Aman, dit le roi aux officiers de service, et

qu'il se tienne prêt à répondre aux volontés de sa souveraine. »

Le roi et son ministre se rendirent donc au festin de la reine. Assuérus but abondamment comme de coutume. Dans un moment de joie et d'expansion, il voulut savoir quelle grâce la reine attendait de lui.

— « Je vous le répète, ajouta-t-il, vous me demanderiez la moitié de mon royaume que je n'hésiterais pas à vous l'accorder.

— Seigneur, dit Esther, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, qu'il vous plaise de revenir demain, avec Aman, vous asseoir à ma table, et alors je vous présenterai ma requête. »

Les convives se séparèrent pour se retrouver le lendemain. Aman sortit de la salle du festin, ivre de joie, lorsque tout à coup, en franchissant le seuil du palais, son front se rembrunit encore une fois : au milieu des serviteurs agenouillés devant lui, il venait d'apercevoir le juif Mardochée qui non seulement ne fléchissait pas le genou, mais ne daignait pas même se lever de l'endroit où il était assis. Il n'en fallait pas tant pour irriter son orgueil. Toutefois dissimulant l'outrage, il rentra chez lui et se consola près de sa femme, Zarès, et de ses confidents, en s'entretenant avec eux de l'immensité de ses richesses, de la prospérité de sa famille, et de la haute faveur dont il jouissait près du roi, faveur sans égale puisque Assuérus l'avait élevé au-dessus de tous les princes.

« Aujourd'hui même, ajouta-t-il, la reine Esther n'a invité que moi au festin qu'elle a offert à son royal époux. Et demain encore je serai seul admis à m'asseoir à sa table avec le roi. N'importe, continua-t-il en laissant éclater son dépit, toutes ces faveurs, je les compte pour rien, aussi longtemps que je verrai ce Mardochée me poursuivre de ses dédains à la porte du palais.

— Vous êtes bien bon, s'écrièrent à la fois sa femme et ses amis, vous êtes bien bon de vous tourmenter pour si

peu. Faites dresser une potence haute de cinquante coudées; demain matin dites au roi d'y faire pendre Mardochée, et vous irez ensuite, débarrassé de cet ennui, au festin de la reine. »

Ce conseil ne pouvait que plaire à ce monstre altéré de vengeance. Il donna l'ordre d'élever un gibet assez haut pour que tous pussent contempler le cadavre du Juif maudit. Et déjà il le voyait pendu à ce gibet, car Assuérus n'avait jamais rien refusé à son ministre favori.

IV

DÉNOUEMENT INATTENDU

A. M. 3530 — A. C. 471.

En quittant les appartements de la reine Esther, Assuérus se jeta sur sa couche, mais il ne put fermer l'œil de toute la nuit. Le Dieu qui procure aux mortels le sommeil et les songes, envoie aussi parfois l'insomnie pour des fins à lui connues. Pour tromper les heures, le roi se fit lire les annales de son règne. Arrivé à la conspiration des deux officiers, que la dénonciation de Mardochée avait fait avorter, le roi arrêta le lecteur.

« Quelle récompense, demanda-t-il, a reçue ce Mardochée pour cet acte de fidélité?

— Aucune, « répondirent en même temps les officiers et les serviteurs.

Le roi témoigna sa surprise et son mécontentement.

— « Y a-t-il quelqu'un dans le vestibule? » s'écria-t-il.

Aman venait d'arriver pour réclamer du roi l'autorisation de faire pendre Mardochée au gibet élevé près de sa maison. Les serviteurs annoncèrent que le ministre se tenait dans l'antichambre. Le roi ordonna de l'introduire en sa présence.

« Aman, lui dit-il, que doit-on faire pour un homme que le roi désire grandement honorer? »

Le ministre était trop infatué de son mérite pour s'imaginer qu'un autre pût avoir des droits à un honneur quel-

conque. C'était évidemment lui que le roi voulait glorifier encore. Aussi répondit-il avec une joie mal dissimulée :

— « Seigneur, l'homme que le roi daigne honorer, doit être revêtu d'un manteau royal, ceindre le diadème, et monter un des chevaux du roi. Alors, que le premier des princes de la cour, tenant le cheval par la bride, promène cet homme à travers la cité dans tout l'éclat de cet appareil triomphal, et en criant à tous : Ainsi sera honoré celui que le roi veut combler de ses faveurs.

— Fort bien dit, répondit Assuérus. Prends donc le manteau royal, le diadème et l'un de mes chevaux, et hâte-toi de rendre au juif Mardochée tous les honneurs que tu viens d'énumérer. »

Aman, comme frappé de la foudre, resta silencieux. Du reste, impossible de hasarder une réclamation ou de se soustraire à l'exécution des volontés royales. La rage dans le cœur, il alla sur la place publique revêtir Mardochée du manteau glorieux, il posa la couronne sur sa tête, et le fit monter sur un cheval tiré des écuries du roi. Puis il le promena triomphalement dans les rues de la ville, en criant au peuple : « Ainsi est honoré celui que le roi gratifie de ses faveurs. » Après cette humiliante corvée, il s'empressa de regagner sa demeure pour y cacher sa honte et son désespoir. Au lieu d'y trouver des consolateurs, il ne rencontra que des visages consternés. Sa femme et ses amis pleuraient son infortune; les sages, interrogés, répondirent : « Si ce Mardochée, qui vient d'ébranler votre pouvoir, est de la race des Juifs, la lutte contre lui entraînera votre ruine. »

Aman s'entretenait encore avec eux de ces sombres pensées, quand des officiers de la cour vinrent le chercher pour le conduire au festin de la reine. Le temps du repas se passa joyeusement. Après avoir fait de copieuses libations, Assuérus demanda de nouveau à Esther ce qu'elle désirait de lui, affirmant encore qu'il était prêt à lui céder la moitié de son empire.

« Seigneur, répondit Esther, je n'élève pas si haut mes prétentions. Si j'ai pu vous plaire, faites-moi seulement grâce de la vie, à moi et à mon peuple. Hélas! nous avons été vendus, et bientôt nous serons foulés aux pieds, égorgés, exterminés! S'il ne s'agissait pour nous que de souffrir, même de supporter un dur esclavage, j'accepterais l'infortune en silence, mais la barbare cruauté de notre ennemi va déshonorer le roi lui-même.

— Et quel est votre ennemi, s'écria Assuérus, quel est l'homme assez audacieux pour comploter votre mort?

— Notre ennemi, reprit Esther, notre sanguinaire persécuteur, c'est cet Aman qui siège à vos côtés. »

Le ministre interdit, suffoqué, baissa les yeux pour ne pas rencontrer les regards du roi ou de la reine. Sans dire un mot, Assuérus quitta la salle, et bientôt on le vit se promener, à pas précipités, dans le jardin attenant aux appartements d'Esther. Aman profita de son absence pour se jeter aux genoux de la reine et implorer sa clémence. Pour l'attendrir il s'inclinait vers elle avec émotion, lorsque le roi, rentrant tout à coup, le surprit dans cette attitude : « C'est ainsi qu'on traite la reine, s'écria-t-il furieux, en ma présence, dans mon palais! » Ces mots étaient à peine prononcés, que déjà les gardes avaient voilé la tête d'Aman et le traînaient au supplice. Un officier dit alors :

« Il a élevé dans sa maison une potence de cinquante coudées pour y pendre Mardochée, l'homme qui a sauvé la vie du roi.

— Qu'on l'y pende lui-même, » vociféra Assuérus.

Quelques instants après cette terrible scène, le cadavre d'Aman pendait au gibet qu'il avait préparé pour son ennemi. Sa maison, confisquée en punition de son crime, devint l'apanage de la reine Esther. Quant à Mardochée, le roi lui mit au doigt l'anneau dont l'infidèle ministre avait tant abusé. Il ne restait plus qu'à révoquer l'abominable décret lancé dans toutes les provinces contre les Juifs.

« Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, dit Esther en se jetant aux pieds d'Assuérus, qu'il vous plaise d'expédier dans tout l'empire des lettres abrogeant l'édit par lequel notre cruel persécuteur a prescrit l'extermination de tous les Juifs. Je ne saurais supporter la destruction de mon peuple.

— Je vous ai donné, répondit le roi, les biens d'Aman, j'ai fait pendre ce scélérat; maintenant écrivez les lettres nouvelles dont vous me parlez et scellez-les de l'anneau royal. »

Les scribes du palais écrivirent sous la dictée de Mardochée aux princes, aux gouverneurs, aux juges des cent vingt-sept provinces, ainsi qu'aux Juifs, une circulaire dont voici la teneur :

« On rencontre des hommes qui, abusant de la bonté des princes et de la puissance qui leur a été confiée, s'emportent dans leur orgueil jusqu'à opprimer les peuples, et même jusqu'à tendre des pièges aux souverains qui les ont faits ce qu'ils sont. Ingrats envers leurs bienfaiteurs, violateurs des droits de l'humanité, contempteurs du Dieu qui voit leurs crimes, ils en arrivent, ces pervers, à tramer la ruine de tout homme attaché à son devoir. A force d'intrigues et de calomnies, ils finissent par tromper les princes trop honnêtes pour soupçonner leur déloyauté. Les annales des peuples, non moins que l'expérience de tous les jours, nous montrent comment les meilleures intentions du roi sont ainsi dénaturées par l'astuce des méchants.

« C'est pourquoi, victime d'une perfidie semblable, nous devons pourvoir à la tranquillité de nos provinces par un édit abrogeant celui qui vous a été transmis. Nous ne changeons point par mobilité d'esprit, mais les circonstances, en se modifiant, nous imposent de nouvelles décisions. Pour bien saisir notre pensée, rappelez-vous que nous avions admis dans notre intimité un certain Aman, étranger à notre nation, grec d'origine et de sentiment. Or, cet homme, élevé par nous au-dessus de tous les princes, que nous ai-

mions comme un père, s'est déshonoré par une cruauté sans exemple. Par de sourdes machinations, il organisait le massacre de tout un peuple, du fidèle Mardochée, à qui nous devons de vivre encore, et de la reine Esther, notre épouse, espérant qu'après nous avoir privé de leur service, il nous surprendrait dans notre isolement, nous arracherait la vie et la couronne, et transférerait l'empire des Perses à quelques principauté de son pays.

« Heureusement nous avons reconnu que les Juifs, voués à la mort par ce traître, n'étaient coupables d'aucun crime. Soumis à des lois très justes, ils se conduisent comme de dignes enfants du Dieu très-haut et très-puissant, à la protection duquel nos aïeux durent l'empire, et dont les bonnes grâces nous l'ont conservé jusqu'à ce jour. Voilà pourquoi nous annulons l'édit qu'Aman vous a expédié, édit criminel pour lequel, par un acte de la justice de Dieu bien plus que de la nôtre, il a été pendu dans notre capitale, lui et ses complices.

« Nous voulons que par suite du présent édit, affiché dans toutes les provinces, les Juifs soient libres de suivre leurs lois. Vous leur prêterez main-forte, le treizième du mois d'Adar, pour qu'ils puissent se défendre contre ceux qui attenteraient à leur vie ou à leurs biens, car le Tout-Puissant a changé ce jour de sang et de larmes en un jour d'allégresse. Chaque année nous voulons qu'on célèbre son retour par des réjouissances publiques. Ainsi la postérité saura que nos fidèles serviteurs reçoivent la récompense de leurs mérites, et les conspirateurs, le châtiment de leurs crimes. Toute province ou cité qui refusera de prendre part à cette fête nationale, périra par le fer et par le feu, afin de servir d'exemple aux rebelles de l'avenir. »

L'édit nouveau, lancé dans toutes les provinces, n'empêcha pas les ennemis acharnés des Juifs, avides de sang et de pillage, de préparer le massacre indiqué pour le treizième jour du mois d'Adar. Aussi le roi commanda-t-il aux Juifs de s'assembler dans les villes pour défendre leur vie

et aux autorités, de leur venir en aide. Pour impressionner la population de la capitale, Mardochée sortit du palais dans tout l'éclat de sa nouvelle dignité, le diadème sur la tête, le manteau de soie et de pourpre sur les épaules. Dans les provinces on apprit aussi les nombreuses faveurs accordées aux Juifs, d'où il arriva que beaucoup d'étrangers embrassèrent leur religion.

Le treizième jour éclata la fatale collision entre les fils d'Israël et leurs ennemis ; mais les premiers, préparés à la lutte et soutenus par les autorités, écrasèrent les assaillants. Soixante-quinze mille hommes périrent dans cette journée, dont huit cents dans la capitale.

En ce temps, Mardochée se rappela un songe dont il avait vainement cherché l'explication. La seconde année du règne d'Assuérus, il entendit dans une vision comme un effroyable tumulte de voix humaines, d'éclats de tonnerre, de tremblements de terre, puis deux dragons se levèrent, prêts à combattre l'un contre l'autre, et bientôt les peuples se levèrent à leur tour pour attaquer le peuple de Dieu. Et ce fut un jour de ténèbres, d'affliction, d'épouvante. Le peuple de Dieu se préparait à la mort, réclamant à grands cris le secours du Seigneur, quand tout à coup, une petite fontaine devint un large fleuve dont les eaux se répandirent par toute la terre ; le soleil illumina les ténèbres et les faibles triomphèrent des forts.

Après la défaite de ses ennemis, Mardochée comprit le sens de cette vision. Les deux dragons prêts à se jeter l'un contre l'autre, c'était lui et Aman. Leur différend avait mis aux prises les Juifs et leurs ennemis ; mais la petite source, la pieuse Esther, était devenue un grand fleuve. Son influence toute-puissante avait changé l'esprit du roi, et les faibles avaient écrasé les forts. En se rappelant ce songe si bien expliqué par les événements, Mardochée s'écria : « Dieu, Dieu seul a fait tout ce que nous avons vu ! »

V

LE RÉFORMATEUR ESDRAS

A. M. 3547 — A. C. 454.

Un demi-siècle s'était écoulé depuis la consécration du nouveau Temple. Les Juifs de la dispersion avaient acquis une situation très prospère sous les règnes de Darius et d'Assuérus ; mais que devenaient les fils de la transmigration rentrés à Jérusalem et dans les cités juives ? Telle était la préoccupation d'un certain nombre d'exilés qui, contrairement à leurs frères retenus à l'étranger par leur commerce ou leurs amitiés, pensaient à reprendre le chemin de la patrie. Parmi eux se trouvait un prêtre respecté de tous, le scribe Esdras.

Esdras avait passé sa vie à Babylone. Pendant que ses compatriotes s'occupaient des choses temporelles, il s'appliquait à l'étude de la loi de Dieu, de sorte que, dans toutes les questions de doctrine ou de législation, les Juifs recouraient au savant docteur pour obtenir une interprétation sûre du texte sacré. De plus, comme les exemplaires des Livres saints, transportés de Jérusalem aux jours de la transmigration, devenaient rares, Esdras se distingua entre tous les scribes par son habileté et son extrême vélocité dans l'art de transcrire le volume de la loi. Sachant que beaucoup de ses frères désiraient comme lui revoir la terre donnée à leurs pères, il sollicita d'Artaxerxès, successeur d'Assuérus, l'autorisation de former une nou-

velle caravane qui retournerait se fixer dans la colonie juive de Jérusalem. C'était la septième année du nouveau règne. Artaxerxès, héritier des traditions paternelles, avait un grand respect pour le Dieu des Juifs. Non seulement il consentit au départ d'Esdras et de ses frères, mais il le nomma gouverneur de la colonie juive de Jérusalem, avec mission de l'organiser en tout selon la loi de Jéhovah, et de réprimer les abus qui auraient pu se glisser dans les mœurs et coutumes des habitants. Le roi l'investit de cette charge par un décret officiel conçu en ces termes :

« Artaxerxès, roi des rois, au scribe Esdras, docteur très savant dans la loi du Dieu du Ciel, salut. Par le présent décret, j'autorise tout israélite, prêtre, lévite ou autre, à se rendre avec toi, s'il le désire, dans notre colonie de Jérusalem. Je t'y envoie d'après l'avis de mes sept conseillers, pour administrer la Judée selon les lois de ton Dieu, et pour y porter l'or et l'argent que le roi et son conseil offrent spontanément au Dieu d'Israël. Avec les autres contributions que les Israélites établis dans la province de Babylone offriront au Temple, tu procureras aux prêtres les victimes pour les sacrifices, et l'excédant, tu l'emploieras d'une manière conforme à la volonté de ton Dieu. Si les offrandes volontaires ne suffisent pas aux nécessités du culte, le trésor public et notre cassette particulière y pourvoiront. Je donne ordre aux gardiens du trésor de fournir au prêtre Esdras tout ce qu'il demandera, jusqu'à concurrence de cent talents d'argent, cent mesures de blé, de vin et d'huile, et la provision de sel jugée nécessaire. De plus, j'exempte de tout tribut, impôt, contribution, les prêtres, lévites, et autres ministres de la maison de Dieu. Pour toi, Esdras, règle-toi sur les sages lois de ton Dieu, pour nommer au delà du fleuve des juges et des magistrats qui s'occupent de ton peuple et des étrangers qui voudraient étudier la loi de ton Dieu. Quiconque n'observera pas cette loi ou désobéira aux décrets royaux, sera puni, selon la gravité de sa faute, par l'amende, la prison, l'exil et la mort. »

En lisant ce décret si plein de bienveillance pour sa nation, Esdras s'écria : « Béni soit le Dieu de nos pères qui m'a inspiré le désir d'aller à Jérusalem pour y glorifier la maison de Dieu. Béni soit le Seigneur dont la miséricorde m'a valu la protection du roi et des conseillers qui l'entourent. » Il se mit alors en devoir de rassembler tous ceux qui voudraient l'accompagner, et il leur donna rendez-vous dans trois jours sur les bords du fleuve Ahava. Deux mille chefs de famille, sans compter les prêtres et les lévites, répondirent à son appel, de sorte que la caravane, avec les femmes, les enfants, les domestiques, se composa d'environ dix mille personnes. Avant de se mettre en route, Esdras commanda un jeûne général pour attirer la protection de Dieu sur toutes les familles, sur tous les troupeaux, sur les biens et trésors que les émigrants emportaient avec eux. « J'aurais rougi, dit-il, de demander au roi une escorte de cavaliers pour nous défendre contre les brigands du désert, car je lui avais dit que le Seigneur protège ceux qui le servent dans la simplicité de leur cœur. » Douze prêtres reçurent en dépôt l'or et les vases sacrés offerts au Temple de Dieu par le roi, les princes et les Israélites, en tout cent talents d'or, six cent cinquante talents d'argent, vingt cratères en or, cent vases d'argent, et deux magnifiques vases d'airain. « Veillez sur ce trésor, leur dit Esdras, jusqu'au jour où vous le remettrez entre les mains des prêtres de Jérusalem . »

La caravane partit du fleuve Ahava le douzième jour du premier mois. Le Dieu qu'ils avaient invoqué par le jeûne et la prière veilla sur eux pendant tout le voyage. Après trois mois et demi passés sur cette route infestée de voleurs, ils arrivèrent heureusement à Jérusalem le premier jour du cinquième mois. Trois jours s'écoulèrent dans un doux repos, au milieu de la ville sainte qui leur rappelait tant de souvenirs, près du Temple qu'habitait Jéhovah. Comme David, ils s'écriaient dans le ravissement de leur âme : « Vos autels, ô Dieu des armées, vos autels!... et

cela me suffit. Un jour passé dans votre Temple vaut mieux que mille sous les tentes des méchants! » Le quatrième jour, les riches offrandes, l'or et les vases sacrés furent déposés entre les mains des prêtres du Temple chargés du trésor, puis commencèrent les sacrifices. Les émigrants offrirent à Jéhovah douze bœufs, quatre-vingt-sept béliers, soixante-dix-sept agneaux pour tout le peuple, et douze boucs en sacrifice d'expiation pour les péchés des douze tribus.

Le gouverneur Esdras dut alors s'acquitter de la mission dont l'avait chargé le roi Artaxerxès. Depuis la mort de Zorobabel de graves abus s'étaient introduits dans la colonie, abus qu'il fallait extirper sous peine de voir peu à peu le peuple de Dieu descendre au niveau des races étrangères. Des Israélites fidèles prévinrent Esdras qu'un certain nombre de leurs frères, des princes, des prêtres, des lévites aussi bien que des particuliers, avaient contracté des alliances avec les Chananéens, les Ammonites, les Moabites, et même les Égyptiens, oubliant que, d'après la loi sainte du Seigneur, la race des enfants de Dieu ne doit pas se confondre avec les races païennes, dont les abominations excitèrent la colère de Jéhovah.

En apprenant une violation si grave des commandements divins, Esdras déchira ses vêtements, s'arracha les cheveux en signe de douleur, et s'assit en versant un torrent de larmes. Bientôt tous les hommes craignant Dieu l'entourèrent, pleurant comme lui sur les coupables. Il resta ainsi morne et silencieux jusqu'au sacrifice du soir; alors s'agenouillant devant tout le peuple, il étendit ses bras vers Dieu, et s'écria :

« Mon Dieu, je n'ose lever les yeux vers vous, tant sont grandes nos iniquités! Nos pères ont péché, et nos rois, nos prêtres, nos tribus ont été livrés au glaive, au pillage, à l'exil. Puis, nous vous avons supplié de rendre la liberté aux restes d'Israël afin de nous conserver un coin de terre dans la patrie, une ombre de vie dans notre ser-

vitude, et le roi des Perses, dont vous avez touché le cœur, nous permit de rebâtir les solitudes de Sion. Or voilà que, revenus de l'exil, nous retombons dans nos iniquités, violant vos lois les plus sacrées. — La terre que vous habitez, nous aviez-vous dit, est une terre souillée par les abominations des peuples maudits qui vous y ont précédés. Ne donnez pas vos filles à leurs fils, ne contractez aucune alliance avec eux. — Mon Dieu, nous avons foulé aux pieds ce commandement, n'y a-t-il plus de salut pour nous? Nous voici, juste Juge, nous les misérables restes d'Israël, nous voici à vos pieds, couverts de nos péchés, mais implorant votre pardon! »

Les Israélites fidèles, hommes, femmes et enfants, rassemblés dans les sacrés parvis, pleuraient avec Esdras, quand tout à coup, au milieu des gémissements et des sanglots, Jéchonias, fils de Jéhiel, éleva la voix au nom du peuple : « Nous avons péché, dit-il, mais nous nous repentons de notre faute. Jurons solennellement de renvoyer toutes les femmes étrangères avec leurs enfants, conformément à la loi du Seigneur notre Dieu. Qu'Esdras se lève et commande, puisqu'il en a le pouvoir, et tous nous serons avec lui. »

C'était le mot qu'attendait Esdras pour inaugurer la réforme. Se levant donc, il adjura les prêtres, les lévites et tout le peuple de revenir à la loi de Jéhovah. Tous en firent le serment devant l'autel. Appuyé sur le concours de ces vrais fils d'Israël, il donna l'ordre à tous les Juifs de la transmigration, selon le décret des princes et des anciens, d'avoir à se rassembler dans le délai de trois jours à Jérusalem, sous peine d'entendre prononcer la confiscation de leurs biens et leur exclusion de la colonie. Le vingtième jour du neuvième mois, malgré les pluies continuelles de la saison, tous les hommes de Juda et de Benjamin se trouvaient réunis dans les sacrés parvis. Au milieu de ce peuple saisi de terreur, Esdras s'écria :

— « Vous avez transgressé la loi par des alliances scan-

daleuses avec les peuples étrangers, mettant ainsi le comble aux péchés d'Israël. Rendez hommage à Jéhovah, le Dieu de vos pères, obéissez à sa loi sainte, et séparez-vous de toutes ces femmes qu'il vous est défendu d'épouser.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, » répondit l'assemblée d'une voix unanime.

Comme la saison ne permettait pas de siéger assez longtemps en plein air pour juger tous les coupables, on nomma des enquêteurs qui devaient se transporter, à certains jours déterminés, sur tous les points du territoire, afin de faire comparaître devant eux les délinquants, et apaiser ainsi la colère de Dieu. Ces juges, après une inquisition qui dura deux mois, constatèrent une centaine de transgressions, dont treize avaient eu lieu dans des familles sacerdotales. Esdras eut ainsi la consolation de purifier ses frères de tout alliage impur et de retrouver dans le Temple, aux pieds de Jéhovah, de vrais fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VI

NÉHÉMIAS.
RECONSTRUCTION DE JÉRUSALEM

A. M. 3560 — A. C. 441.

Il y avait près de soixante-dix ans que Cyrus avait autorisé la reconstruction du Temple, quand Esdras revint à Jérusalem avec la seconde caravane d'exilés. La colonie juive s'était développée pendant cette période, mais la ville sainte, fière à bon droit de son nouveau Temple, n'avait encore ni portes ni remparts. Exposée sans défense aux incursions des peuplades voisines, elle pleurait sa force et sa gloire d'autrefois.

Or, la vingtième année du règne d'Artaxerxès, l'hébreu Néhémias, grand échanson du roi, vit arriver au palais de Suse, Hanani l'un de ses frères, avec quelques hommes de la tribu de Juda. Leur ayant demandé des nouvelles de la colonie, particulièrement de Jérusalem, ils lui répondirent que les colons végétaient dans l'opprobre et l'affliction, et que la cité n'avait point vu se relever les murs abattus par Nabuchodonosor, ni les portes livrées aux flammes. Néhémias se mit à gémir et à pleurer, puis s'efforça de se concilier le Seigneur par le jeûne et la prière : « Seigneur, disait-il, vous gardez le pacte d'alliance avec ceux qui vous aiment : écoutez donc la requête que j'ose vous adresser pour mes frères, les fils d'Israël. Nous avons péché, je l'avoue; séduits par la vanité, nous avons violé les préceptes que vous avez dictés à Moïse, votre serviteur; mais

n'avez-vous pas dit un jour : Si vous transgressez ma loi, je vous disperserai au milieu des peuples; si vous revenez à moi, je vous rassemblerai au lieu que j'ai choisi. Pitié donc, Seigneur, pour les restes de ce peuple que vous avez ramené de l'exil; bénissez le dessein que j'ai conçu, et faites-moi trouver grâce auprès du grand roi. »

Le dessein de Néhémias était de rebâtir Jérusalem et de relever ses portes et ses remparts, dessein qu'il était impossible d'exécuter sans l'autorisation d'Artaxerxès; mais le chef de l'empire permettrait-il jamais de reconstituer cette citadelle si souvent rebelle envers ses prédécesseurs? Cette pensée tourmentait depuis plusieurs mois le grand échanson, lorsqu'un jour, dans un festin auquel assistaient le roi et la reine, il présentait à Artaxerxès la coupe de vin, quand celui-ci, remarquant sa tristesse, lui en demanda la cause :

« Tu me parais bien abattu, lui dit-il, et cependant tu n'es pas malade : un mal secret te ronge donc le cœur? »

Cette question troubla plus encore Néhémias; cependant il avoua franchement la vérité.

« Grand roi, dit-il, vivez à jamais! Comment ne serais-je pas triste, quand la cité où reposent les tombeaux de nos pères n'est plus qu'un amas de ruines sans portes, ni remparts?

— Eh bien! reprit le roi, quel est donc ton désir?

— Seigneur, répondit Néhémias en invoquant Dieu du fond de son cœur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, j'oserai vous demander de m'envoyer en Judée, dans cette cité de Jérusalem où reposent les cendres de mes aïeux, et je la ferai sortir de ses décombres.

— Et combien de temps durera ton voyage? » s'écrièrent en même temps le roi et la reine.

Néhémias fixa l'époque de son retour, puis ajouta :

— « Qu'il plaise au roi de me remettre des lettres pour les gouverneurs au delà du fleuve, afin qu'ils me fournissent les moyens d'arriver en Judée, et aussi pour Asaph,

l'intendant des forêts royales, à qui je demanderai les bois nécessaires à la construction des tours et des portes de la ville. »

Dieu disposa favorablement le cœur du roi. Le fameux édit de reconstruction des murailles de Jérusalem, d'où Daniel avait daté les soixante-dix semaines d'années qui devaient précéder la nouvelle alliance, fut libéralement accordé, et Néhémias partit pour la ville sainte, escorté d'une nombreuse cavalerie que le roi mit à sa disposition. Des parents, des amis, beaucoup d'autres Israélites l'accompagnaient aussi, avec l'intention de se fixer dans la colonie juive.

Personne n'avait connaissance de la mission dont il était chargé. Au delà de l'Euphrate il remit aux gouverneurs les lettres royales. Les chefs de Samarie, Sanaballat et Tobias, virent de mauvais œil ce Juif, qui sans doute allait travailler au relèvement de sa nation. Arrivé à Jérusalem, Néhémias s'y reposa pendant trois jours, sans divulguer son projet. Un soir, pour se rendre compte des difficultés à vaincre, il fit à cheval le tour de la ville au milieu des décombres qui l'arrêtaient à chaque pas, considéra l'emplacement des murailles renversées, des portes incendiées, et rentra chez lui plein de courage et d'espoir. Le lendemain, ayant convoqué une assemblée des prêtres, des magistrats et du peuple, il leur manifesta sa résolution : « Vous voyez, leur dit-il, notre affliction et dans quel état se trouve la cité déserte et démantelée. Relevons ses murailles et ses portes, et cessons d'être un sujet d'opprobre pour les peuples voisins. Mettons-nous à l'œuvre, Dieu et le roi sont avec nous. »

On se mit à l'œuvre avec enthousiasme, au grand déplaisir de Sanaballat et de Tobias. Ils arrivèrent à Jérusalem pour décourager et effrayer les travailleurs.

« Que prétendez-vous donc? disaient-ils avec mépris. Vous préparez-vous à soutenir un siège contre le roi?

— Dieu et le roi sont avec nous, répliqua Néhémias. A

l'œuvre donc, fils d'Israël. Quant à vous, Samaritains, vous n'avez aucun droit sur Jérusalem et par conséquent rien à voir dans notre entreprise. »

Pour activer le travail, Néhémias divisa le mur d'enceinte en différentes sections, que les familles se partagèrent. Les princes, les prêtres, les anciens, les habitants de la ville et des campagnes voisines, prêtèrent courageusement leur concours. Au début, Sanaballat et Tobias, pour cacher leur dépit, raillaient ces Juifs stupides qui s'imaginaient élever un mur d'enceinte avec des pierres calcinées, et cela du matin au soir, par un sacrifice à Jéhovah. Un renard suffira pour ouvrir une brèche dans ce tas de poussière. Sans s'occuper de ces méprisantes invectives qu'il laissait à Dieu le soin de punir, Néhémias poussa si bien la construction que bientôt le mur atteignit partout la moitié de sa hauteur. Alors les Samaritains, cessant de rire, prirent les armes en secret, avec l'intention bien arrêtée de fondre à l'improviste sur les ouvriers, et de les égorger au milieu de leurs travaux. Informé du complot, Néhémias se contenta d'abord de placer des sentinelles sur le rempart pour donner l'alerte en cas d'attaque, puis voyant qu'il serait impossible d'éviter une collision avant l'achèvement des murailles, il suspendit les travaux et embusqua tous ses hommes, armés de lances, d'arcs et d'épées, derrière le rempart. « Ne craignez rien, leur dit-il; votre Dieu, c'est le Dieu grand et terrible. Songez que vous allez combattre pour vos pères, vos fils et vos filles, vos épouses et vos demeures. » Ils n'eurent pas même à lancer une flèche : les ennemis, se voyant démasqués, n'osèrent risquer la lutte, et chacun courut reprendre son poste de travail.

Dès lors, pour éviter toute surprise, la moitié des jeunes gens resta sous les armes pendant que l'autre édifiait la muraille. Les ouvriers eux-mêmes portaient un glaive à la ceinture, tenant souvent une pierre d'une main et l'épée de l'autre; Néhémias surveillait ouvriers et soldats, ayant

toujours près de lui un trompette pour donner le signal d'alarme et rassembler ses hommes en cas d'attaque soudaine. Pour hâter la construction, les travailleurs ne prenaient plus que quelques heures de sommeil; les hommes de la campagne ne quittaient plus la ville; Néhémias et les siens n'ôtaient leurs vêtements que pour les ablutions légales.

Mais, tout en se consacrant à cette œuvre patriotique, les ouvriers devaient pourvoir à la subsistance de leurs femmes et de leurs enfants. Beaucoup furent obligés d'emprunter à des usuriers sans cœur qui profitèrent de leur indigence pour les ruiner et les opprimer. Une immense clameur s'éleva du milieu du peuple contre ces spéculateurs rapaces. « Nous avons engagé nos champs, nos vignes, nos maisons, pour avoir du pain. Faudra-t-il vendre nos fils et nos filles pour ne pas mourir de faim? Ne sommes-nous pas tous frères? Et voilà que des riches impitoyables, après avoir reçu en gage tous nos biens, vont faire de nos enfants leurs esclaves. » En entendant ces plaintes, hélas! trop fondées, Néhémias, indigné jusqu'au fond de l'âme, convoqua une assemblée générale des princes et du peuple. « Il est donc vrai, s'écria-t-il en apostrophant les coupables, que vous écrasez le peuple sous le poids de vos usures! Nous avons racheté vos pères, esclaves des gentils, et vous pensez que nous vous laisserons vendre des fils de Juda, pour les racheter ensuite? » Les usuriers baissaient la tête, sans articuler un mot pour se défendre. « Ce que vous faites est un crime, continua Néhémias. Marchez donc dans la crainte de Dieu, et ne vous déshonorez pas aux yeux de l'étranger. Moi aussi, j'ai prêté de l'argent et du blé; mes serviteurs ont fait de même. Volontiers, nous faisons la remise de ces dettes. Rendez donc à ce peuple ses champs, ses vignes, ses oliviers, ses maisons avec les intérêts perçus jusqu'aujourd'hui. — Nous le ferons, » s'écrièrent les coupables. Secouant alors les plis de sa tunique : « Ainsi soit rejeté

de sa demeure et de son héritage, reprit Néhémias, quiconque d'entre vous transgressera son serment.

— Amen ! » répondit la multitude. Des chants de reconnaissance montèrent vers l'Éternel, les coupables s'exécutèrent de bonne grâce, et la paix régna dans tous les cœurs.

Néhémias avait le droit de parler avec autorité, car jamais, pendant les douze années de son gouvernement, il ne toucha les quarante sicles que la loi fixait chaque jour pour sa subsistance. Et néanmoins il nourrissait à sa table plus de cent cinquante personnes, ouvriers, magistrats, étrangers. Tout ce qu'il demandait à Dieu, disait-il, c'était de se souvenir de lui, en retour du bien qu'il avait pu faire à son peuple. Dieu n'oublia point son serviteur : ses ennemis Sanaballat et Tobias, impuissants contre son œuvre, cherchèrent à s'emparer de sa personne. Ils l'invitèrent un jour à se rendre dans un village sous prétexte d'un traité d'alliance. Soupçonnant leur dessein criminel, il leur fit répondre que l'édification du rempart souffrirait trop de son absence. Quatre fois ils revinrent à la charge sans obtenir d'autre réponse. Sanaballat lui envoya, pour l'attirer, le message suivant : « On dit partout que vous élevez vos murailles pour vous révolter ensuite, que vous ambitionnez la couronne, que vos prophètes vous préparent les voies en disant : Nous avons un roi en Judée. Avant d'en informer le roi Artaxerxès, nous voudrions conférer avec vous. » Néhémias répondit qu'il s'inquiétait peu de ces ridicules impostures et de ceux qui les fabriquaient. Ils employèrent alors pour le perdre un moyen plus déloyal encore. Un certain Seméias, qui se disait prophète, l'avertit soudain que des assassins le cherchaient pour lui ôter la vie. « Enfermons-nous dans le Temple, dit-il, il n'y a que ce moyen d'échapper au poignard. — Néhémias ne fuit jamais, répondit-il, et d'ailleurs il ne m'est pas permis d'entrer dans le sanctuaire. » Seméias le savait bien, et c'était pour l'accuser de sacrilège que ce soudoyé de Sanaballat avait inventé cette fable.

Enfin, malgré toutes ces difficultés, après cinquante-deux jours d'un travail incessant, le rempart, flanqué de ses tours, apparut dans toute sa majesté. Les plus irréconciliables ennemis durent y voir l'œuvre de Dieu. Néhémias fit aussitôt poser les portes et donna l'ordre à deux hommes sûrs, son frère Hanani et l'un de ses amis, Hananias, de les tenir fermées depuis le soir jusqu'au matin. Près de chacune des portes, des gardes stationnaient à tour de rôle.

Pour achever la restauration de la ville sainte, il restait à lui donner une population en rapport avec l'étendue de son enceinte. Le nombre des maisons rebâties étant peu considérable, Néhémias fit décider dans une assemblée générale du peuple, qu'après un temps de repos suffisant, on travaillerait à relever les maisons abattues, afin de repeupler la cité. Il déposa à cet effet vingt mille drachmes d'or dans le trésor; les princes en donnèrent aussi vingt mille, et le peuple, quoique pauvre, trouva moyen de fournir une contribution égale à celle de ses chefs. Un certain nombre de familles résolurent spontanément de s'établir à Jérusalem; puis, après un recensement général de la population, on statua qu'un dixième des familles, désigné par la voie du sort, se fixerait dans la nouvelle enceinte. Par cette dernière mesure, Néhémias atteignait le but si ardemment poursuivi : la résurrection de la cité sainte où dormaient ses aïeux, de la cité que le Dieu du ciel préférait à toutes les cités de l'univers.

VII

DÉDICACE DE LA SAINTE CITÉ

Après tant et de si grandes faveurs, le peuple sentit le besoin de renouer alliance avec son Dieu. Le premier jour du septième mois, les foules accoururent à Jérusalem pour célébrer de solennelles actions de grâces, et, comme préparation, prièrent Esdras de leur lire le Livre de la loi. Le saint docteur apporta les rouleaux sacrés devant le peuple, qui se leva par respect, puis se prosterna la face contre terre, adorant le Seigneur. Jusqu'au milieu du jour, Esdras et les lévites lurent et expliquèrent les lois divines au milieu des sanglots de l'assistance, pénétrée de repentir à la vue de ses péchés. Les larmes coulaient en telle abondance, que Néhémias crut devoir rappeler à l'assemblée que ce jour était un jour de joie, et non de tristesse. « Allez, dit-il ; prenez votre repas dans l'allégresse, et partagez vos provisions avec les indigents. »

Le lendemain s'ouvrait la grande fête des Tabernacles. Esdras ayant expliqué le chapitre de Loi relatif à cette fête, Néhémias donna l'ordre d'aller sur les montagnes et les collines couper des rameaux d'olivier, des myrtes, des palmes, des arbustes couverts de feuillage, pour en faire des tentes, selon les prescriptions du Livre sacré. Les habitants de Jérusalem construisirent ces abris verdoyants sur la plate-forme ou dans le vestibule de leurs maisons; les habitants des campagnes, dans les parvis du Temple ou sur les places publiques. Ainsi, tous les fils de la transmigra-

tion passèrent sous des tentes les sept jours de la fête des Tabernacles, occupés à la lecture ou à la méditation des lois du Seigneur. Jamais peut-être, depuis les jours de Josué, on n'avait vu pareil concours à cette solennité.

Le vingt-quatrième jour du mois, jour de pénitence et d'expiation, les fils d'Israël, revêtus du cilice, la tête couverte de cendres, confessèrent leurs iniquités devant le Seigneur. Aux quatre lectures de la loi succédèrent les prostrations de l'assemblée; puis, les lévites rappelèrent au peuple l'histoire de leurs pères depuis Abraham jusqu'à la captivité, et comment cette histoire, tissu de bienfaits de la part de Dieu, tissu d'ingratitudes du côté d'Israël, justifiait les calamités passées et présentes. « Et cependant, ajoutèrent-ils, le Dieu de miséricorde n'a pas voulu exterminer les restes d'Israël. O Jéhovah, gardez le pacte d'alliance conclu avec nos pères, prenez en considération les malheurs de nos rois et de nos princes, de nos prêtres et de nos prophètes, et de nous tous, vos enfants, depuis l'invasion d'Assur jusqu'à ce jour. Esclaves de l'étranger dans notre propre patrie, c'est pour nos maîtres que nos terres fructifient, c'est pour les enrichir que nos bœufs tracent leurs sillons. O Dieu grand et terrible, nous voulons donc contracter avec vous une alliance éternelle et la signer avec nos princes, nos prêtres et nos lévites. »

Et tous, à la suite de Néhémias, jurèrent d'observer la loi de Dieu, de ne plus contracter d'union avec les étrangers, de respecter le septième jour, et le sabbat de la septième année, de payer exactement le tribut du Temple, et la dîme aux ministres du Seigneur, d'offrir les prémices et les premiers-nés, enfin ne plus jamais déserter le Temple de Jéhovah. Ainsi le peuple d'Israël, après soixante-dix ans passés dans l'exil au milieu des nations étrangères, et près d'un siècle dans un état de désorganisation complète au sein de son propre pays, se remettait librement et volontairement sous le joug du Seigneur, et de la loi sainte que Jéhovah avait autrefois donnée à son serviteur Moïse.

Quelques mois après, Néhémias célébrait solennellement, avec son peuple régénéré, la dédicace de la nouvelle Jérusalem. Les lévites, musiciens et chanteurs arrivaient des tribus avec leurs cymbales et leurs cinnors. Une immense procession, divisée en deux groupes dirigés, l'un par Esdras, l'autre par Néhémias, et formant deux chœurs, faisaient le tour des remparts pour se rejoindre à la porte des Gardes, pendant que les multitudes, des hauteurs de Sion, contemplaient ce magnifique spectacle. De retour au Temple, les fils d'Israël immolèrent de nombreuses victimes au Seigneur au milieu des chants d'allégresse, car Dieu avait fait de ce jour un jour de grande joie pour tous ses enfants.

En cette circonstance, un prodige éclatant prouva aux Israélites que Dieu acceptait le nouveau pacte d'alliance. Avant la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, les prêtres emportèrent le feu sacré qui brûlait nuit et jour sur l'autel de Jéhovah, et le cachèrent dans la vallée, au fond d'un puits desséché. Les petits-fils de ces prêtres, connaissant ce secret, le révélèrent à Néhémias, qui les chargea de visiter le puits, d'en retirer le feu sacré, si Dieu l'y avait conservé, et de l'apporter au Temple; mais ils ne trouvèrent à l'endroit désigné qu'un peu de boue liquide. Néhémias leur commanda d'en asperger l'autel, le bûcher et l'holocauste. Or, à ce moment, le soleil, jusque-là voilé par un nuage, resplendit subitement d'un éclat inaccoutumé, et une flamme mystérieuse dévora la victime, à la grande stupéfaction des assistants. Le sacrifice terminé, Néhémias fit cette prière au Dieu de justice et de miséricorde : « O Jéhovah, notre seul roi, notre libérateur après tant de calamités, recevez ce sacrifice offert pour tout le peuple, afin que vous daigniez le bénir et le sanctifier. Rassemblez nos frères encore dispersés, opprimés et méprisés au milieu des nations étrangères. Apprenez à nos persécuteurs que vous êtes le seul Dieu, et rétablissez Israël dans le lieu que vous avez choisi. » La nouvelle de ce grand prodige, accompli de-

vant une foule de témoins, parvint aux oreilles d'Artaxerxès qui après s'être assuré du fait, éleva sur l'emplacement du puits un monument commémoratif de cette intervention divine. Il envoya aussi, à cette occasion, de magnifiques présents aux prêtres de Jérusalem.

Néhémias resta douze ans dans la sainte Cité pour y consolider son œuvre de réformation; puis, il quitta la colonie pour retourner, comme il l'avait promis, à la cour d'Artaxerxès. Il laissait à ses frères un guide sûr, le scribe Esdras, qui lui avait préparé les voies et gagné les cœurs pendant le temps de sa fidèle mission. Mais le saint vieillard avait aussi rempli sa tâche : Dieu l'appela à lui peu de temps après le départ de Néhémias. Alors abandonnés à eux-mêmes ou entraînés par des prêtres ignorants et indignes, les Juifs oublièrent de nouveau leurs serments. Le Pontife Eliacib lui-même, intendant du trésor dans la maison de Dieu, ne craignit pas de s'allier avec l'Ammonite Tobias, l'implacable adversaire de Néhémias, lors de la reconstruction des murs de Jérusalem. Il poussa l'audace jusqu'à lui fournir un appartement dans les dépendances du Temple, malgré la loi qui excluait les Ammonites et les Moabites des assemblées religieuses, depuis que ces deux peuples avaient excité le faux prophète Balaam à maudire Israël. A cette nouvelle, Néhémias revint à Jérusalem pour y rétablir l'ordre indignement violé. Il jeta Tobias hors de l'enceinte sacrée, força les récalcitrants à payer les dîmes, et demanda compte aux magistrats des désordres qu'ils laissaient s'introduire par négligence ou complicité. Sans respect pour la loi du sabbat, les étrangers amenaient en ce saint jour leurs marchandises à Jérusalem : il en fit fermer les portes jusqu'au moment de la reprise des travaux, et menaça les marchands qui stationnaient autour de la ville, de les jeter en prison, s'ils revenaient troubler le repos sabbatique,

Les Samaritains avait tenté de s'établir dans la ville sainte. Un petit-fils d'Eliacib épousa, malgré la loi, la fille de Sa-

naballat, le gouverneur de Samarie; d'autres Juifs se crurent autorisés à contracter des alliances semblables. Néhémias reprit les coupables dans une assemblée du peuple, et les mit en demeure de rompre ces unions : « Pour avoir violé cette loi sainte, s'écria-t-il, Salomon, le plus sage des rois, le bien-aimé de Dieu, le grand chef d'Israël, tomba dans l'idolâtrie. » Il bannit sans pitié de la colonie le gendre de Sanaballat, qui, la rage au cœur, alla cacher sa honte à Samarie. Plus tard, élevé dans la haine des Juifs, son fils Hanam érigea sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, où les Samaritains réchauffèrent pendant de longs siècles l'animosité traditionnelle contre leurs voisins.

En ce temps-là, parut Malachie, le dernier prophète d'Israël. Il venait, de la part de Dieu, condamner les prêtres cupides qui ne rougissaient pas d'offrir à l'autel des victimes méprisables et sans valeur. Le fils, disait-il, honore son père, et le sujet, son roi. Si je suis votre père, comment m'honorez-vous? Si je suis votre roi, comment me servez-vous? Vous offrez sur mes autels un pain souillé, des victimes mutilées ou malades, qu'un gouverneur de province refuserait avec mépris. Aussi je dédaigne vos offrandes. Voici que depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom sera grand parmi les nations. Sur tous les points de la terre on m'offrira en sacrifices une oblation pure, et mon nom sera glorifié par tous les peuples. » — « Votre père Lévi, ajoutait-il, prêchait la loi de vérité, et enseignait au peuple les sentiers de la justice, car les lèvres du prêtre doivent être les dépositaires de la science. Parce que vous avez abandonné ces traditions saintes, voici que je vais envoyer mon Ange, pour préparer les voies devant ma face. Aussitôt après lui, viendra dans son Temple le Dominateur que vous cherchez, le messager du Testament, après qui vous aspirez. Voici qu'il arrive, dit le Dieu des armées. Comme le feu purifie les métaux, il purifiera les enfants de Lévi, et alors ils offriront au Seigneur des sacrifices qui lui seront agréables. »

Néhémias entendit cette prophétie, la dernière de l'antique alliance. Il put contempler dans le lointain des âges l'Ange du Seigneur, le Précurseur annonçant au désert l'arrivée du Messie, du Désiré des nations. Voici qu'il arrive! et il arrivait pour être le Dominateur, le roi des Juifs et du monde, le Libérateur attendu depuis l'origine! Il entrait dans cette Jérusalem dont Néhémias avait relevé les murs, il pénétrait dans le saint Temple si souvent profané par les enfants de Lévi, il abolissait sur le Calvaire tous les sacrifices; puis, des prêtres purifiés par lui offraient dans le monde entier l'oblation pure, la seule agréable à Dieu, le pain et le vin de Melchisédech, devenu le sacrifice Eucharistique. Et tous les sacrifices abolis, le nom du vrai Dieu glorifié dans le monde entier, prouvaient aux Juifs que la prédiction de Malachie était accomplie.

Le roi Artaxerxès étant mort, Néhémias ne retourna point à la cour. Il se consacra tout entier au service de son peuple, et mourut dans un âge très avancé. Interprète de tous ses frères, un homme mû par l'Esprit de Dieu a tracé de lui cet éloge : « Il vivra dans les temps les plus reculés, car il a relevé nos murs, redressé nos portes, édifié la nouvelle Jérusalem! »

LIVRE DIX-SEPTIÈME

LA JUDÉE SOUS L'EMPIRE GREC

LES MACHABÉES

I

ALEXANDRE LE GRAND ET SES SUCCESSEURS

(333-172 av. J.-C.)[1].

Les deux siècles pendant lesquels les Perses régnèrent sur le monde, furent, pour les fils d'Israël, deux siècles de résurrection. Rentrés en petit nombre dans la patrie, après soixante-dix ans d'exil, non seulement ils rebâtirent la ville et le Temple de Jérusalem, mais ils repeuplèrent les cités et les villages. Comme aux beaux jours des patriarches et des rois, les plaines se couvrirent de riches moissons, les coteaux de magnifiques vignobles.

Sous la paternelle suzeraineté des monarques persans, la Judée retrouva son indépendance, ses pontifes, ses ma-

1. Beaucoup d'auteurs placent en 336 avant J.-C. l'avènement d'Alexandre le Grand. Ils se basent sur les calculs de Denys le Petit qui fixe la naissance de Jésus-Christ à l'an du monde 4004. Or, nous avons établi dans la Préface de ces *Récits*, avec Vigouroux et la plupart des historiens, que Denys le Petit s'est trompé de quatre ans : Jésus-Christ est né l'an du monde 4000, et, par conséquent, pour avoir la vérité chronologique, il faut retrancher trois ou quatre ans aux dates de l'ère vulgaire. (Cf. Vigouroux : Dictionnaire de la Bible; article : *Chronologie biblique.*)

gistrats, ses lois saintes, sa vie nationale, et rien ne manquait à sa prospérité, lorsqu'un nouveau coup du Ciel vint changer la face du monde.

Pendant la captivité de Babylone, le prophète Daniel avait vu en songe un bélier aux cornes puissantes qui réduisait tous les animaux sous sa domination. Ce bélier figurait l'empire des Perses. Daniel le considérait avec effroi, lorsqu'un bouc d'une taille prodigieuse s'élança de l'Occident. « D'un bond il parcourut la terre, et ses pieds ne touchaient pas le sol. Il fondit sur le bélier, l'attaqua avec furie, le perça de coups, lui brisa les deux cornes et le foula sous ses pieds. » Ce bouc, dit Daniel, figurait l'Empire des Grecs, représenté par le plus grand de ses rois, Alexandre.

En effet, l'an 334, sous le règne de Darius Codoman, dernier roi des Perses et des Mèdes, Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, s'élança sur l'Asie avec une rapidité telle, que ses pieds semblaient ne pas toucher la terre. D'un bond il arrive au Granique avec quarante mille hommes, et taille en pièces les deux cent mille soldats de Darius. Celui-ci revient l'attaquer avec six cent mille guerriers, accourus de toutes les provinces. Alexandre passe sur le corps de cette formidable armée, et s'empare du camp de Darius. Vaincu, dépouillé de ses immenses trésors, Darius offre au vainqueur toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate, mais ce n'est pas assez pour Alexandre, qui veut le monde entier. Il prend en courant la Phénicie, la Palestine, la Syrie, passe l'Euphrate et le Tigre, et rencontre de nouveau Darius à la tête d'un million d'hommes. Il l'écrase dans les plaines d'Arbelles, entre en triomphateur dans toutes les capitales, à Babylone, à Suse, à Persépolis, traverse l'Indus et veut passer le Gange; mais ses troupes refusent d'aller plus loin.

Dans cette course à travers le monde, le conquérant s'était arrêté un instant à Jérusalem. Pendant le siège de Tyr, il adressa un message au grand prêtre Jaddus, le

sommant de se soumettre à son empire et de lui fournir, en argent et en hommes, les secours qu'il était tenu de livrer chaque année à Darius. En retour, il lui promettait son amitié. Jaddus répondit que les Juifs resteraient fidèles à Darius aussi longtemps que subsisterait l'empire des Perses. Furieux de cette réponse, Alexandre partit pour Jérusalem, bien décidé à l'anéantir; mais il avait compté sans le Dieu d'Israël, le Dieu qui tient dans ses mains le cœur des plus puissants rois. A son approche, l'ange du Seigneur ordonna au grand prêtre d'ouvrir les portes de la ville, de pavoiser les rues, de faire prendre aux Juifs leurs tuniques blanches comme aux grands jours de fête, et d'aller lui-même, revêtu de ses ornements pontificaux, entouré de tous les prêtres, à la rencontre du héros. Jaddus obéit à la voix céleste, et le cortège imposant, majestueux, se mit en marche. En apercevant cette multitude vêtue de tuniques blanches, ces prêtres en costume des cérémonies saintes, Alexandre s'arrêta, vivement ému. Le grand prêtre s'avança seul vers le conquérant : il portait la robe d'hyacinthe aux broderies éclatantes, et sur la tête, la tiare avec la lame d'or où le nom de Jéhovah était inscrit. A la grande stupéfaction de son armée, Alexandre se prosterna pour adorer le nom auguste de Dieu, pendant que les Juifs, rangés en cercle, acclamaient le roi de Macédoine. Et comme ses familiers lui demandaient pourquoi il se prosternait ainsi devant le pontife hébreu : « Ce n'est point ce prêtre que j'adore, répondit le héros, mais le Dieu dont il est le ministre. Quand je méditais la conquête de l'Asie, je vis en songe un homme qui portait les mêmes ornements que ce pontife, et cet homme m'assura que je subjuguerais l'empire des Perses. » Alexandre tendit alors la main au grand prêtre, et monta au Temple pour immoler des victimes au Seigneur. Jaddus lui présenta la prophétie de Daniel annonçant qu'un monarque grec mettrait fin à la monarchie persane, et lui demanda pour lui et pour tous ses frères la faveur de vivre selon leurs lois et

les pratiques de leur sainte religion, ce qui lui fut accordé[1].

Heureux Alexandre, s'il avait connu et servi le Dieu qui lui avait donné l'empire du monde! Mais après avoir vaincu dans tant de combats, détruit tant de forteresses, tué tant de rois, et vu la terre muette devant lui, son cœur se gonfla d'orgueil, et il se crut lui-même un dieu. Alors, pour lui rappeler qu'il n'était qu'un homme, le Tout-Puissant l'étendit sur sa couche à l'âge de trente-deux ans, et il mourut après un règne de douze années.

Sur son lit de mort, Alexandre partagea ses États en quatre royaumes, selon la prédiction de Daniel. Deux de ces royaumes comprenaient l'Occident; les deux autres, l'Égypte et la Syrie, embrassaient l'Orient. La Syrie eut pour roi Séleucus, et l'Égypte, à laquelle se rattachait la Palestine, fut confiée au roi Ptolémée.

Pendant un siècle les Juifs vécurent heureux sous la domination des Ptolémées. Moyennant un léger tribut, ils conservèrent leur nationalité, leurs lois, leurs coutumes, sous l'autorité de leurs pontifes. Les rois d'Égypte les employaient dans leurs armées, leur donnaient des postes de confiance, et favorisaient leur commerce qui déjà s'étendait à toutes les provinces. Également en faveur près des Syriens, les Juifs se disséminaient partout et fondaient des colonies florissantes à Antioche, à Alexandrie, et dans toutes les villes importantes. Dieu se servit de ces fils d'Israël, dispersés au milieu des païens, pour faire connaître à ceux-ci son nom et sa loi. Pour la première fois les Livres sacrés des Hébreux furent traduits dans la langue grecque[2], et les philosophes du grand empire, en Orient comme en Occident, apprirent que Jéhovah est le seul Dieu, et que de Juda viendrait le Sauveur attendu par les Nations.

1. Cette rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus, dont ne parlent point les Livres Saints, ne nous est connue que par l'historien Josèphe.

2. La version grecque, connue sous le nom de Version des *Septante*, remonte à l'an 277 av. J.-C. Ptolémée Philadelphe chargea, dit-on, de cette traduction 72 interprètes juifs, *Septante* en chiffres ronds, d'où le nom de cette version.

Après un siècle de tranquillité, la guerre éclata entre la Syrie et l'Égypte. Antiochus le Grand, vainqueur des Égyptiens, mit la main sur la Judée. Dès l'abord ce changement ne causa aucun trouble intérieur. La cité sainte continua de jouir d'une paix profonde sous la direction du saint pontife Onias. Les lois étaient religieusement observées; les rois et les princes étrangers, pleins de vénération pour le Dieu d'Israël et son ministre, comblaient le Temple de Jérusalem des plus riches offrandes; Antiochus lui-même pourvoyait généreusement aux frais des sacrifices et du culte divin. Mais à ce calme devaient succéder bientôt de violents orages.

A cette époque [1], l'Orient commençait à trembler devant Rome, la bête aux dents de fer, dont avait parlé Daniel. Après avoir broyé les Carthaginois d'Annibal, ses armées sommaient Antiochus de renoncer à ses prétentions sur l'Égypte. Le fier Syrien crut pouvoir passer outre, mais il fut vaincu par les Romains, et condamné à verser quinze mille talents pour les frais de la guerre. Il mourut peu après, laissant à son fils Séleucus le soin d'acquitter cette énorme dette.

Or, tandis que le nouveau roi de Syrie méditait sur les moyens de se procurer cette somme, un certain Simon, de la tribu de Benjamin, cherchait, lui, par quel stratagème il arriverait à supplanter le pontife Onias. Connaissant les embarras financiers du monarque, il lui fit croire que le trésor de Jérusalem renfermait des dépôts considérables d'or et d'argent, et que ces immenses richesses, inutiles aux sacrifices, seraient bien mieux placées dans les caisses du roi. Séleucus tressaillit de joie à cette nouvelle, et prescrivit immédiatement à Héliodore, l'intendant des finances, d'aller à Jérusalem mettre la main sur le précieux trésor. Pour ne pas donner l'éveil, celui-ci prétexta un voyage en Phénicie, mais, de fait, se dirigea précipitamment vers la

1. 200 ans avant l'ère chrétienne.

ville sainte, où, du reste, il fut reçu très gracieusement par le saint pontife Onias. Après lui avoir signifié les ordres du souverain, Héliodore demanda au grand prêtre si le trésor du Temple contenait réellement les richesses fabuleuses dont Simon avait parlé. Onias répondit que le tout se réduisait à quatre cents talents d'argent et deux cents talents d'or; que ces dépôts, faits par des particuliers, constituaient l'unique ressource de milliers de veuves et d'orphelins, et qu'il était impossible de spolier des familles qui, pour assurer leur fortune, la plaçaient dans ce Temple vénéré de tout l'univers. Mais Héliodore ne voulut rien entendre. Le roi avait donné ses ordres, disait-il, et bon gré, mal gré, le trésor du Temple serait porté au roi.

Le lendemain, quand l'intendant pénétra dans le saint édifice pour exécuter son vol sacrilège, toute la ville, consternée, adressa ses plaintes et ses supplications au Seigneur. Les prêtres, prosternés au pied de l'autel, demandaient au souverain législateur de garantir lui-même l'inviolabilité des dépôts que sa loi déclarait sacrés. Onias, les traits bouleversés, l'âme navrée, faisait peine à voir. De tous côtés le peuple accourait dans les saints parvis pour implorer la miséricorde du Seigneur. Les femmes, couvertes de cilices, encombraient les avenues du Temple; les vierges sortaient de leurs solitudes; toutes joignaient les mains et les élevaient vers le Ciel, le suppliant à grands cris d'arrêter le profanateur.

Héliodore n'en persista pas moins dans son criminel dessein. Entouré des gardes qui l'accompagnaient, il pénétra dans la salle du trésor, mais c'est là que Dieu l'attendait. A peine avaient-ils franchi la porte de la salle que ses gardes, frappés de terreur, tombèrent à la renverse. Devant eux, couvert d'une armure d'or, apparut un cavalier terrible. Le cheval qu'il montait fondit sur Héliodore, le renversa d'un bond, et le foula aux pieds. Puis, deux jeunes hommes, beaux comme des anges, brillants de gloire, le bras armé d'un fouet, s'approchèrent du sacrilège et le flagellèrent

jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie. On le retrouva la face contre terre, baigné dans son sang, plus mort que vif. Il était entré plein d'arrogance, au milieu de ses gardes ; il sortit sur une chaise à porteurs, muet, confondu, privé de tout secours, car l'homme a beau s'entourer de soldats quand Dieu prend les armes contre lui.

Cependant le peuple bénissait le Seigneur et le remerciait d'avoir glorifié son Temple. Les cris de joie succédaient aux gémissements et aux sanglots. En ce moment, des amis d'Héliodore supplièrent Onias d'intercéder près du Seigneur en faveur du malheureux intendant, car il était sur le point d'expirer. Le grand prêtre offrit un sacrifice à cette intention, d'autant plus volontiers que le roi aurait pu attribuer la mort de son ministre à quelque attentat des Juifs. Or, pendant qu'il priait le Seigneur, les deux guerriers qui avaient flagellé Héliodore, lui apparurent de nouveau : « Rends grâces à Onias, lui dirent-ils, car si Dieu te fait grâce de la vie, c'est à cause de lui. Flagellé de Jéhovah, publie partout sa puissance et ses merveilles. » Ayant dit ces mots, les messagers du Ciel disparurent.

Quant à Héliodore, il témoigna sa reconnaissance en offrant des victimes sur l'autel du Seigneur, et de vives actions de grâces au Pontife qui lui avait sauvé la vie. Quelques jours après, il reprit avec son escorte le chemin d'Antioche, racontant à tous le prodige qu'il avait vu de ses yeux. Le roi lui demanda un jour en plaisantant quel messager il pourrait envoyer à Jérusalem pour une mission de ce genre : « Si vous avez un ennemi à détruire ou quelque traître à punir, répondit Héliodore, envoyez-le au Temple : il vous reviendra brisé de coups, si toutefois il en revient, car il y a là une vertu divine, et des gardiens qui ne ménagent point les malfaiteurs. »

Le malheureux oublia bien vite les châtiments de Dieu. Dévoré d'ambition, il ne craignit point d'empoisonner son maître Séleucus pour régner à sa place. Mais il ne

jouit pas longtemps de son crime. Le frère de Séleucus, Antiochus Epiphane, marcha contre le régicide, le battit honteusement et lui arracha la couronne usurpée.

Hélas! les jours de paix et de bonheur dont Israël a joui depuis trois siècles ont fui pour longtemps. Avec Antiochus Epiphane vont se dérouler pour le peuple de Dieu les pages les plus sanglantes, mais aussi les plus glorieuses de son histoire.

II

LA PERSÉCUTION D'ANTIOCHUS

172-164 av. J.-C.

Le nouveau roi de Syrie, Antiochus Epiphane ou l'Illustre, vraie racine de péché, comme l'appelle l'Esprit Saint, passa au milieu du monde comme l'un des tyrans les plus impies et les plus criminels qui aient jamais existé. Ne connaissant d'autre Dieu que lui-même, bien qu'il feignît d'adorer les idoles, il se faisait représenter sur les monnaies comme une divinité, la tête couronnée d'un nimbe céleste. Cruel, perfide, despotique, il se jouait de la vie de ses semblables et s'amusait à voir couler le sang. Sa férocité n'avait d'égale que sa profonde immoralité; aussi le voyait-on passer sans surprise des scènes de carnage aux plus abominables orgies. Après avoir vécu quatorze ans à Rome en qualité d'otage, il revint en Syrie au moment de l'assassinat de son père, non pas tant pour arracher la couronne à l'usurpateur, que pour l'usurper lui-même en foulant aux pieds les droits de son neveu, le fils de l'infortuné Séleucus.

Les puissants, si dégradés qu'ils soient, trouvent toujours des ambitieux pour les flatter et servir leurs passions. Du reste, il y avait alors parmi les Israélites bien des hommes dont les idées et les mœurs ne répugnaient pas trop aux coutumes païennes. Amollis par la prospérité, en contact perpétuel avec les Grecs, ils s'habituaient à ne

rechercher ici-bas que la fortune et les jouissances matérielles. Ils faisaient profession d'incrédulité relativement aux dogmes protecteurs de la morale, comme la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme, les châtiments et les récompenses de la vie future. On les appelait Sadducéens, du nom de Sadoc, le chef de cette secte plus rapprochée des Sages de la Grèce que de Moïse et des prophètes. En vain les Pharisiens protestaient contre ces doctrines relâchées en s'attachant aux observances mosaïques avec une rigidité outrée; en vain Dieu lui-même envoyait à ces sceptiques des hommes inspirés, comme l'auteur de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique,* pour leur rappeler que Lui seul est la Sagesse incréée; que, pour être vraiment sage, il faut marcher à la lumière et sur les traces des patriarches et des prophètes, ses divins envoyés; et qu'enfin, dans l'autre vie, au milieu des tourments, les prétendus sages de ce monde seront des insensés à leurs propres yeux : ces Juifs pervertis n'en demeurèrent pas moins disposés à s'incorporer aux gentils en adoptant leur genre de vie. « Notre esprit de séparation, disaient-ils, est le principe de tous nos malheurs. »

Parmi ces mécréants se trouvait le propre frère du grand prêtre Onias, un certain Jason, qui depuis longtemps convoitait le souverain pontificat et la suprême autorité. Comme Antiochus avait besoin d'argent et que tout se vendait à Antioche, il résolut d'acheter la tiare. Il se rendit donc près du roi et lui promit trois cent soixante talents d'argent et une rente de soixante autres talents, s'il consentait à déposséder Onias en sa faveur. De plus, il s'engageait à verser au fisc une somme de cent cinquante talents, à condition qu'on lui permettrait d'élever à Jérusalem un gymnase pour les adultes, une académie pour les adolescents, et de prendre, ainsi que tous ses compatriotes, le titre de citoyen d'Antioche. Ayant obtenu d'Antiochus tout ce qu'il désirait, le renégat, investi du pouvoir, rentra

dans la cité sainte avec l'intention bien arrêtée d'en faire une ville païenne. En conséquence, au mépris des antiques privilèges et des institutions de la nation, il éleva un gymnase en face du Temple, et des maisons de débauche sous le nom d'académies. En peu de temps, les progrès du paganisme furent tels que les prêtres eux-mêmes désertaient l'autel pour prendre part aux exercices du disque et de la palestre, plus fiers de briller dans les jeux publics que de mériter par leurs vertus un poste d'honneur, assez avilis pour descendre au rang de ceux que leurs pères traitaient d'ennemis et d'oppresseurs. Tel fut l'abandon du vrai Dieu, que Jason, pendant les fêtes de Tyr en l'honneur d'Hercule, envoya trois cent soixante drachmes d'argent pour offrir un sacrifice à ce dieu des Grecs.

L'usurpateur triomphait et se croyait d'autant plus en sûreté que le grand prêtre Onias, à chaque instant menacé de mort, s'était réfugié dans la petite ville de Daphné, comme dans un asile réputé inviolable; mais Jason oubliait qu'il y avait en Israël d'autres ambitieux que lui. Un certain Ménélaüs, au moyen d'une surenchère de trois cents talents, obtint à son tour d'Antiochus le souverain pontificat, et Jason fut obligé de s'enfuir pour échapper à la mort. Errant de ville en ville, comme un maudit, repoussé de tous, il vint enfin mourir à Sparte, où son corps fut abandonné sans sépulture. Triste, mais digne fin d'un scélérat qui avait trahi son Dieu, sa famille et sa patrie?

Ménélaüs avait promis au roi des sommes qu'il était loin de posséder. Pour s'acquitter de sa dette, il ne trouva pas d'autre expédient que de dérober les vases sacrés du Temple et de les vendre à des marchands de Tyr. Cet infâme trafic révolta le peuple. Du fond de sa retraite, le pontife Onias protesta solennellement contre le sacrilège. Pour lui fermer la bouche, Ménélaüs le fit assassiner. A cette nouvelle, le peuple prit les armes contre le monstre, mais celui-ci étouffa la révolte dans le sang des révoltés. Trois des anciens, au nom de la cité, allèrent demander justice

à Antiochus : ils perdirent un procès qu'ils eussent gagné devant les Scythes eux-mêmes. Ménélaüs fut absous, et les ambassadeurs condamnés à mort.

Cependant Antiochus rêvait, comme son père, de conquérir l'Égypte et de rétablir à son profit la grande monarchie orientale. Heureux dans ses premières expéditions, il s'était emparé de Péluse et de Memphis, lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'il avait succombé dans un combat. Les Juifs s'empressèrent, à cette nouvelle, malheureusement fausse, de chasser Ménélaüs et de se déclarer indépendants. Le châtiment ne se fit pas attendre. Dans l'excès de sa rage, Antiochus, en repassant par Jérusalem à la tête de son armée triomphante, donna l'ordre aux soldats d'égorger sur les chemins tous ceux qu'ils rencontreraient, jeunes gens et vieillards, femmes et enfants. Quarante mille hommes périrent dans ce massacre qui dura trois jours, quarante mille furent vendus comme esclaves. A ce délire sanguinaire il joignit l'impiété la plus odieuse. Conduit par le traître Ménélaüs, il entra dans le Temple, saisit de ses mains souillées les vases sacrés et les livra aux plus indignes profanations. L'autel d'or, le chandelier à sept branches, les coupes, les encensoirs, tout fut mis en pièces. Si l'orgueil ne l'eût aveuglé, Antiochus se serait rappelé le châtiment d'Héliodore, et comment, sans les péchés du peuple, Dieu l'eût arrêté et flagellé lui-même. Mais le Temple est pour la nation, non la nation pour le Temple, et voilà pourquoi l'édifice sacré participe aux biens comme aux maux du peuple. Profané quand Dieu châtie ses enfants, il apparaît glorifié quand Dieu se réconcilie avec eux.

Antiochus emporta de Jérusalem dix-huit cents talents volés au Temple, et laissa la ville sous le gouvernement du phrygien Philippe, plus cruel encore que son maître, et de Ménélaüs, dont le seul aspect jetait les Juifs dans la rage et le désespoir. Dès ce moment, le roi de Syrie mérita plutôt le nom d'*Epimane*, fou furieux, que celui d'*Epi-*

phane. Il crut, dans son arrogance, que tout lui était possible, et qu'il n'avait qu'à commander pour voir ses flottes naviguer sur terre, et ses soldats traverser l'Océan à pied sec. Maître de Péluse et de Memphis, il marcha sur Alexandrie. Et déjà il se voyait en possession de cette ville; son empire, comme celui d'Alexandre, s'étendait sur tout l'Orient, quand tout à coup il se trouva, comme son père, en face des aigles romaines. La bête aux dents de fer, dans la personne de Popilius, envoyé du Sénat, venait lui signifier d'avoir à rebrousser chemin, attendu que l'Égypte était sa protégée. Après avoir lu le message sénatorial, Antiochus demanda du temps pour en délibérer avec ses conseillers; mais au lieu de répondre, Popilius traça dans le sable un cercle autour du roi : « Vous ne sortirez point de ce cercle, dit-il, avant d'avoir donné votre décision au Sénat. » La bête montrait ses dents de fer : Antiochus, tremblant, reprit le chemin d'Antioche et se vengea de sa déconvenue en tyrannisant ses sujets, surtout les malheureux enfants d'Israël.

Jusque-là les peuples vaincus avaient conservé, sous la haute domination du souverain, leur nationalité, leur législation, leur culte religieux. Le despote entreprit d'anéantir tout vestige de liberté et d'indépendance, afin de courber les âmes comme les corps sous son pouvoir absolu. Et comme les Juifs, plus attachés que les autres peuples à leurs lois et coutumes, auraient pu entraver ses desseins, il les réduisit à l'état d'esclaves. Un de ses généraux, Apollonius, vint à Jérusalem avec une armée de vingt-deux mille hommes, surprit, un jour de sabbat, la foule entassée dans les parvis du Temple, et en fit un affreux massacre. Puis, après avoir pillé les principaux édifices, il y mit le feu, rasa les murs d'enceinte de la ville, et construisit une citadelle formidable, d'où ses soldats dominaient le Temple et la ville. C'en était fait de l'indépendance nationale. Aussi les fils de Jacob s'empressèrent-ils de quitter la cité si chère à leur cœur. Jérusalem étrangère à ses propres

fils, devint la proie de l'étranger. Le Temple resta désert, et les jours de fête se changèrent en jours de deuil.

Les Juifs ainsi asservis et affaiblis, Antiochus lança un décret, en vertu duquel tous les peuples soumis à son sceptre devaient abandonner leurs lois, leurs coutumes et leur religion, pour ne former qu'un seul peuple, soumis aux lois et aux dieux de l'empire. Des messagers spéciaux enjoignirent aux habitants de Jérusalem et des autres cités de la Judée d'adopter la religion des Grecs. Défense absolue d'offrir des sacrifices à Jéhovah, d'observer le sabbat ou les autres fêtes mosaïques, et de circoncire les enfants. Le culte du vrai Dieu devait céder la place aux idoles. Ordre fut donné d'élever partout des temples et des autels aux dieux de l'Olympe. Bientôt on vit paraître la statue de Jupiter dans la maison du Seigneur, en face de l'autel, et les prêtres païens reçurent l'ordre de lui sacrifier des animaux immondes, afin de forcer les Juifs à manger des viandes interdites par leurs lois. Le décret impie portait peine de mort pour quiconque désobéirait aux lois de l'empire, et les gouverneurs de provinces étaient chargés d'en surveiller l'exécution. Jamais les Juifs n'avaient subi de persécution plus atroce. Antiochus était bien le monstre annoncé, quatre siècles auparavant, par le prophète Daniel : « Après le grand roi des Grecs et les quatre rois qui sortiront de lui, dans un temps où les iniquités se seront multipliées, paraîtra un prince impudent, mais habile. Il établira son pouvoir, non par la force, mais par la ruse; il fera d'incroyables ravages; le vaillant et le peuple des saints périront sous ses coups. Son cœur s'enivrera d'orgueil; il prendra plaisir à verser le sang; il s'élèvera contre le Roi des rois; il fera cesser le sacrifice perpétuel et profanera la majesté du sanctuaire. » Un jour, ajoutait le prophète, « il sera brisé sans l'intervention d'un bras humain ». Ce jour béni de la délivrance allait luire bientôt, mais auparavant le sang d'innocentes victimes devait expier les péchés de la nation.

Les peuples païens se soumirent docilement au décret d'Antiochus. Il leur en coûtait peu de remplacer le culte de leurs idoles par l'adoration d'autres idoles. On vit aussi des Juifs se prosterner, par crainte du supplice, devant les dieux de l'empire, ou violer les lois de leur sainte religion. D'autres, confondus avec les païens, se couronnaient de lierre aux fêtes de Bacchus, et parcouraient les rues de Jérusalem en chantant des hymnes au dieu de l'orgie; mais le grand nombre préféra l'exil et même la mort à l'apostasie. Les uns se réfugiaient au milieu des rochers, dans des cavernes inaccessibles, pour y prier en liberté le Dieu de leurs pères. D'autres bravaient les tyrans et violaient publiquement leurs lois criminelles. Des femmes héroïques, ayant circoncis leurs enfants malgré le décret royal, furent précipitées avec eux du haut de la citadelle dans les fossés des remparts. Un jour de sabbat, des hommes se rassemblèrent dans une retraite solitaire pour y sanctifier le jour du Seigneur. Surpris par les soldats du Gouverneur, ils furent brûlés vifs sans opposer la moindre résistance. Beaucoup refusèrent de manger la chair des animaux que la loi de Moïse déclarait immondes, et affrontèrent tous les tourments plutôt que de trahir leur Dieu. L'un des premiers docteurs de la loi, le saint vieillard Éléazar, donna sous ce rapport l'exemple de la plus héroïque fidélité.

Après un sacrifice où l'on avait immolé un porc aux dieux d'Antiochus, les gardes prétendirent lui faire manger de cette viande offerte aux idoles, et d'ailleurs proscrite par la loi. Préférant une mort glorieuse à une vie souillée, Éléazar se dirigea de lui-même vers le lieu du supplice, pendant que des amis dévoués, touchés de compassion, lui disaient à voix basse : « On va vous présenter des viandes qu'il est permis de manger : ne les refusez pas. Les gardes croiront que vous avez mangé les viandes du sacrifice, et vous aurez ainsi sauvé votre vie ». Mais le saint vieillard repoussa ce conseil de l'amitié. Consi-

dérant son grand âge, ses cheveux blancs, la noblesse de son origine, une vie entière consacrée au service de Dieu, et par-dessus tout le respect dû à la loi du Seigneur, il répondit qu'il préférait la mort à une dissimulation indigne de lui. « Il ne convient pas de feindre à mon âge, s'écria-t-il : les jeunes gens qui nous entourent pourraient croire qu'arrivé à quatre-vingt-dix ans, Éléazar s'est fait apostat, et n'a pas craint d'acheter par une infamie un supplément de quelques jours à cette misérable vie. Devenu pour eux une cause de scandale et de perversion, je traînerais au tombeau une vieillesse maudite et déshonorée. D'ailleurs, si j'échappais ainsi au supplice que me préparent les hommes, je n'échapperais pas, mort ou vif, aux mains du Tout-Puissant. En sacrifiant ma vie, j'honore ma vieillesse et j'apprends aux jeunes gens qu'il est beau de mourir pour rester fidèle aux saintes lois du Seigneur. » En entendant ces paroles, qui leur semblaient insultantes pour eux, les soldats, bienveillants jusque-là, s'emportèrent contre le pieux vieillard et l'accablèrent de coups; mais lui, toujours calme, invoquait son Dieu. « Seigneur, disait-il, rien n'est caché à vos yeux. Il n'a tenu qu'à moi, vous le savez, d'éviter le martyre que j'endure, mais j'ai préféré souffrir par amour pour vous. » Il expira dans ces nobles sentiments, laissant aux jeunes gens et à tout le peuple, le souvenir d'un courage invincible et d'une mort à jamais glorieuse.

Le tyran se plaisait à torturer des femmes et des enfants. On amena un jour à son tribunal une mère et ses sept fils, tous accusés de désobéir aux lois en refusant de manger la chair des animaux immondes. Le roi les fit horriblement flageller. — « Tu te donnes bien des peines inutiles, s'écria l'aîné, nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser la loi de notre Dieu. » Le roi fit chauffer les poêles et les chaudières d'airain; puis les bourreaux, ayant coupé la langue, les mains et les pieds du jeune homme, et mis à nu son crâne en lui arrachant la peau de la tête,

placèrent la victime sur le gril embrasé, pendant que sa mère et ses frères s'exhortaient à mourir vaillamment. « Le Seigneur verra nos souffrances, disaient-ils, et il sera glorifié dans ses serviteurs. »

Les bourreaux se jetèrent alors sur le second des fils. Après lui avoir arraché la peau de la tête, ils lui demandèrent s'il voulait obéir au roi. — « Non, » dit-il. Ils le traitèrent alors comme son frère. Au moment d'expirer, il se tourna vers Antiochus : « Infâme scélérat, dit-il, tu nous prends cette vie d'un jour, mais le roi du monde, pour qui nous mourons, nous ressuscitera et nous donnera l'éternelle vie. »

Le troisième présenta lui-même au bourreau sa langue et ses mains. « Ces membres, dit-il, Dieu me les a donnés; je les lui abandonne aujourd'hui, sûr qu'il me les rendra. » Les spectateurs, le roi lui-même, ne pouvaient s'empêcher d'admirer un pareil sang-froid en face des tourments les plus atroces.

En subissant son martyre, le quatrième s'écria : « Nous méprisons la mort, parce que nous comptons sur la résurrection : quant à toi, ô tyran, tu ne ressusciteras point pour la vie éternelle. »

Pendant qu'on mutilait le cinquième, il regarda le roi en face : « Homme de néant, dit-il, tu abuses du pouvoir placé en tes mains. Tu crois sans doute que notre nation est abandonnée de Dieu; mais prends patience, tu sauras bientôt comment il usera de sa puissance pour te châtier, toi et les tiens. »

Au moment de mourir, le sixième dit au roi : « Nous souffrons en expiation de nos péchés. La conduite de Dieu est admirable à notre égard. Mais toi, ô tyran, tu combats contre Dieu : n'espère pas te soustraire à sa juste vengeance. »

La mère se montrait plus sublime encore que ses fils. Elle les voyait mourir sans pousser une plainte; elle n'ouvrait la bouche que pour les exhorter à rester fidèles jus-

qu'au dernier soupir. « Ce n'est pas moi, mes enfants, disait-elle, qui ai formé vos membres, ni qui vous ai donné esprit et vie. Le Créateur du monde et de tout ce qui existe saura bien, dans sa miséricorde, vous rendre une vie que vous abandonnez par respect pour ses saintes lois. »

Humilié de devoir s'avouer vaincu par une femme et des enfants, Antiochus essaya de pervertir le dernier survivant de cette noble famille. C'était le plus jeune, et par conséquent le plus accessible aux promesses ou aux menaces. Le roi s'engagea même par serment à le combler de richesses et d'honneurs, s'il consentait à renier la foi de ses pères. L'enfant resta inflexible. Alors se tournant vers la mère, le roi l'exhorta fortement à conseiller la soumission au dernier de ses fils, pendant qu'il en était temps encore. La mère fit semblant de céder. S'approchant de l'enfant, elle lui dit dans la langue de ses pères : « Mon fils, je t'ai donné la vie, je t'ai nourri de mon lait, je t'ai élevé jusqu'à ce jour; par pitié pour ta mère, regarde le ciel et la terre, et rappelle-toi que Dieu les a tirés du néant, ainsi que l'homme. Ne crains pas les bourreaux, reste le digne compagnon de tes frères, meurs comme ils sont morts, et je vous retrouverai tous dans le sein de Dieu. » Sous l'impression de ces paroles brûlantes, l'enfant ne craignit pas de provoquer ses bourreaux. « Qu'attendez-vous donc? s'écria-t-il avec force. Jamais je n'obéirai aux ordres du roi : je ne connais qu'une loi : celle de Moïse. Et toi, continua-t-il en s'adressant à Antiochus, monstre de cruauté, tu crois détruire notre nation, et tu vas tomber dans les mains de notre Dieu. Nous souffrons, nous, à cause de nos péchés; l'expiation nous corrigera et nous réconciliera avec notre Dieu; mais toi, le plus scélérat et le plus exécrable des hommes, tu subiras le terrible jugement de ce Dieu, la toute-science et la toute-puissance. Pour un moment de douleur, mes frères sont entrés dans l'éternelle vie; mais toi, Dieu te réserve, au sortir de ce monde, le juste châtiment de ton orgueil.

Donc, comme mes frères, je livre volontairement mon corps et ma vie pour ne pas enfreindre les lois de ma patrie, suppliant le Seigneur d'avoir pitié de son peuple et de te contraindre, à force de tourments, de reconnaître qu'il n'y a point d'autre Dieu que Jéhovah. »

La colère du roi ne connaissait plus de bornes. Il commanda de torturer plus cruellement que les autres cet enfant qui osait l'insulter et le menacer. Le jeune martyr expira bientôt après, plein de confiance dans le Seigneur. Quant à la mère, elle donna joyeusement sa vie pour son Dieu, à la suite de ses sept enfants.

Rien de plus vrai que l'affirmation tant de fois répétée de ces innocentes victimes : les tribulations, les fléaux, les persécutions sanglantes ne prouvent pas que Dieu abandonne son peuple. Quand une nation est condamnée, Dieu la laisse croupir en paix dans ses péchés et ses vices jusqu'au jour où, la mesure étant comble, son bras vengeur se lève pour l'anéantir. Au contraire, s'il veut faire miséricorde, il ramène à lui le peuple prévaricateur par la voie du châtiment et de l'expiation. Antiochus le comprendra bientôt, car du tombeau des martyrs vont surgir les héros libérateurs d'Israël.

III

MATHATHIAS ET LA GUERRE SAINTE

164 av. J.-C.

En ces jours de désolation, un vieux prêtre nommé Mathathias, de la famille de Joarib, la première des vingt-deux classes sacerdotales, sortit de Jérusalem avec ses cinq fils, Jean, Simon, Éléazar, Jonathas et Judas à qui l'on donna plus tard le nom de Machabée, c'est-à-dire « le marteleur ». Pour échapper à la tyrannie d'Antiochus, ils se réfugièrent sur les montagnes, dans la petite ville de Modin, dont ils étaient originaires. A la pensée des abominations qui se commettaient dans la ville sainte, et de l'horrible persécution qui pesait sur tout le peuple, Mathathias ne pouvait contenir les flots d'amertume qui débordaient de son cœur. « Malheur à moi! disait-il à ses fils. N'ai-je donc vécu si longtemps que pour voir opprimer mes frères, souiller la sainte Jérusalem, et pousser ici des gémissements inutiles pendant qu'elle subit les outrages de vils profanateurs! Le Temple devenu un lieu d'ignominie, le Saint des Saints aux mains de l'étranger, les vases sacrés enlevés et souillés, nos vieillards égorgés, nos jeunes gens passés au fil de l'épée, les nations se partageant nos dépouilles, la liberté changée en servitude, et tout ce que nous avions de beau, de saint, de glorieux, livré aux insultes des gentils : comment soutenir un pareil spectacle et pourquoi vivons-nous encore? »

Ainsi parlait Mathathias à ses fils désolés. Au souvenir

de tant de calamités, tous ensemble déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et versèrent des torrents de larmes. Or, des envoyés d'Antiochus poursuivirent les réfugiés jusqu'à Modin et voulurent les contraindre à brûler de l'encens devant les idoles. Plusieurs des enfants d'Israël cédèrent à la crainte, mais Mathathias et ses fils restèrent inébranlables malgré les obsessions des officiers royaux. « Vous êtes le premier de la cité, disaient-ils à Mathathias, vous jouissez d'une grande influence sur ce peuple, entouré comme vous l'êtes de vos fils et de vos frères. Donnez l'exemple, et tous vous suivront ; obéissez au roi, ainsi que l'ont fait les provinces, les villes de Juda et les citoyens de Jérusalem. Le roi vous récompensera, vous et vos fils, en vous comblant de richesses et d'honneurs. » La foule attendait avec anxiété la décision du vieux prêtre. « Quand toutes les nations, dit-il en élevant la voix, se soumettraient aux ordres d'Antiochus, moi et mes fils nous resterons fidèles à la religion de nos pères. Que Dieu nous soit propice, jamais nous ne transgresserons ses commandements pour obéir aux décrets du roi. Nous refusons de sacrifier à vos dieux. »

A peine avait-il fini de parler qu'un juif apostat s'approcha de l'autel pour offrir de l'encens aux idoles. Transporté d'un saint zèle et bouillant d'indignation, Mathathias se rappela la loi de Moïse qui ordonnait de tuer sur le champ l'idolâtre et son séducteur. Saisissant son glaive, il s'élança sur le prévaricateur et l'abattit au pied de l'autel ; puis il se jeta sur l'officier qui présidait au sacrifice, lui enfonça son glaive dans la poitrine et renversa l'autel des idoles. L'heure de la résistance avait sonné. Le héros, suivi de ses fils, parcourut les rues de la ville en criant : « Enfants d'Israël, vous tous qui conservez dans vos cœurs le zèle de la loi et l'alliance de votre Dieu, suivez-moi. » Il s'enfuit dans les montagnes, où le rejoignirent bientôt les Israélites fidèles, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

Ces malheureux fugitifs espéraient trouver au désert la liberté de prier leur Dieu, mais bientôt ils y furent poursuivis par les officiers du roi, qui vinrent les surprendre un jour de sabbat. « Sortez de votre retraite, crièrent-ils à cette foule désarmée, venez immoler aux dieux selon l'ordre du roi, et vous aurez la vie sauve. » — « Nous ne sortirons pas, répondirent-ils, nous ne violerons pas le sabbat, nous n'obéirons pas aux ordres du roi. » Les soldats livrèrent bataille, comptant bien que, par respect pour la loi sabbatique, les Hébreux ne se défendraient pas; et en effet, ils se laissèrent massacrer sans jeter une pierre aux assaillants, sans même travailler à fermer l'entrée des cavernes où ils s'étaient renfermés. « Mourons, disaient-ils, dans la simplicité de notre cœur : le ciel et la terre sont témoins de l'injustice dont nous sommes victimes. » En différentes rencontres, qui toujours avaient lieu les jours de sabbat, les Syriens tuèrent plus d'un millier d'hommes.

Mathathias et ses guerriers pleurèrent ces saintes victimes du rigorisme pharisaïque. La loi interdisait les œuvres serviles au jour du repos, mais elle ne défendait pas de résister à un injuste agresseur. « Si, comme nos frères, se disaient les amis de Mathathias, nous refusons de défendre, un jour de sabbat, nos droits et notre vie, nous serons tous exterminés. Donc, n'importe en quel jour on nous attaquera, nous accepterons le combat. » Dès ce moment, la petite troupe se grossit de tous les hommes fidèles à la loi et de tous ceux qui fuyaient les horreurs de la persécution. A la tête de ces volontaires, Mathathias poursuivit à outrance tous les apostats, les forçant à chercher un refuge dans les pays étrangers. Dans tous les villages où il passait, il détruisait les autels des idoles et remettait en vigueur les lois du pays, si bien qu'en peu de temps ses bandes, plus nombreuses et mieux exercées, se trouvèrent en mesure de résister aux persécuteurs.

Malheureusement les jours de Mathathias approchaient

de leur terme. Sur son lit de mort, le saint vieillard dit à ses fils : « C'est aujourd'hui le règne de l'orgueil, le temps du châtiment et des bouleversements. Pour vous, mes fils, soyez les défenseurs de la loi et de la religion, sachez au besoin donner votre vie pour maintenir l'alliance d'Israël avec son Dieu. Souvenez-vous de vos pères, de leurs nobles actions. Comme eux, vous vous couvrirez de gloire, et votre nom sera immortel. » Et le vieux prêtre, passant en revue les siècles écoulés, leur rappela la fidélité d'Abraham et de Joseph au jour de l'affliction, le zèle de Phinées et de Josué, la gloire de David, la protection miraculeuse dont Dieu couvrit Daniel et ses amis pendant la persécution babylonienne. « Celui qui espère en Dieu, ajouta-t-il, ne sera pas confondu. Ne craignez donc point les menaces de l'impie. Il s'élève aujourd'hui, demain il ne sera plus qu'une poignée de poussière, et son orgueil périra avec lui. Courage, mes fils, combattez vaillamment pour la loi du Seigneur : ce sera votre éternelle gloire. Simon, votre aîné, sera l'homme du conseil : vous l'écouterez comme un père. Judas, qui nous a donné dès sa jeunesse tant de preuves de vaillance, sera le chef de votre armée, votre guide dans les combats. Groupez sous votre drapeau les vrais observateurs de la loi, et vengez Israël de ses ennemis. » Après avoir ainsi manifesté ses dernières volontés, Mathathias bénit ses fils et mourut, à l'âge de cent quarante-six ans, pleuré de tout Israël. Ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses aïeux.

IV

JUDAS MACHABÉE

163 av. J.-C.

L'armée respecta le choix de Mathathias, et l'événement prouva combien ce choix était heureux. Judas fut le géant de la guerre sainte, le lion toujours prêt à fondre sur sa proie, le marteau qui écrasa les impies, la gloire et le libérateur d'Israël. Les généraux syriens connurent l'un après l'autre la force de son bras. Il était à peine investi du commandement que le général Apollonius vint l'attaquer avec une puissante armée. Judas dispersa ses troupes et le tua de sa main. Pour sa part de butin, il ne voulut que l'épée du vaincu, qu'il garda toute sa vie.

Un autre général, Séron, se crut assez fort pour venger Apollonius et écraser les rebelles. A la tête de nombreux bataillons et d'une troupe d'apostats, il vint camper devant Béthoron. Judas n'hésita point à lui faire face, et comme les soldats s'effrayaient de cette multitude d'ennemis : « Est-ce que le Dieu du ciel, leur dit-il, met une différence entre le grand et le petit nombre? La victoire ne dépend pas du nombre des guerriers, mais du Dieu qui donne la force. Ces hordes barbares combattent pour massacrer et pour voler; nous combattons, nous, pour sauver notre vie et notre religion. Soyez sans crainte, Dieu les livrera entre nos mains. » A ces mots, il s'élance à travers les rangs ennemis. Les Syriens lâchent pied, après avoir

perdu huit cents des leurs, et s'enfuient jusque sur les terres des Philistins. Dès ce jour, on ne prononça plus qu'avec terreur le nom de Judas Machabée.

Cette double défaite exaspéra d'autant plus le roi de Syrie, que ses provinces orientales, la Perse et l'Arménie, irritées de ses décrets despotiques, refusaient de payer le tribut, et ainsi diminuaient ses ressources. Il résolut donc d'aller lui-même châtier les Perses, mais en même temps il chargea Lysias, qu'il institua lieutenant du royaume, d'exterminer la race des Juifs, de raser la ville de Jérusalem et de distribuer à des étrangers tout le territoire de la Palestine. Pour mener à bonne fin cette campagne, il lui laissa la moitié des troupes qu'il avait levées dans tous ses états, et partit pour la Perse avec l'autre moitié.

Sur l'ordre de Lysias, trois chefs fameux, Ptolémée, Nicanor et Gorgias, envahirent la Judée avec quarante mille fantassins et sept mille cavaliers. Ils comptaient si bien sur la victoire que, dans leur camp, établi dans une plaine au nord d'Emmaüs, affluaient un grand nombre de marchands tyriens, auxquels on avait promis de vendre, après le combat, vingt esclaves juifs pour un talent. Judas ne laissa point ignorer à sa troupe qu'il s'agissait d'une guerre d'extermination. « Cette fois, leur dit-il, vous allez combattre pour l'existence du Temple et de la nation. » L'armée se prépara au combat par la prière. Comme Jérusalem n'était plus qu'un désert et que, d'ailleurs, les Syriens ne permettaient pas de monter au Temple pour implorer la miséricorde de Dieu, les Juifs se réunirent à Maspha, ancien lieu de prière pour les Israélites. Là, sans prendre aucune nourriture, les vêtements déchirés, couverts de cilices, ils supplièrent Jéhovah d'avoir pitié de son peuple. « Vois, lui disaient-ils, ton sanctuaire désolé, tes prêtres humiliés, les nations assemblées pour nous exterminer. Dieu d'Israël, si tu ne viens à notre secours, comment pourrions-nous subsister? » Alors, après avoir donné

des chefs à ses différents corps de troupes, Judas établit son campement au midi d'Emmaüs. « Tenez-vous prêts, dit-il à ses guerriers, à combattre demain matin ces barbares accourus pour nous anéantir. Mourons les armes à la main plutôt que d'assister à la ruine de notre patrie, et que la volonté de Dieu s'accomplisse! »

Il allait prendre son repos quand ses espions lui apprirent que Gorgias, guidé par des apostats, s'avançait avec un détachement de cinq mille fantassins et mille cavaliers, pour le surprendre pendant la nuit. Aussi rusé que son adversaire, il fit aussitôt replier les tentes, et, par des voies détournées, dirigea ses troupes vers le gros de l'armée syrienne, au nord d'Emmaüs. Quand Gorgias pénétra dans le camp hébreu, il fut tout étonné de n'y trouver personne. Croyant les Hébreux en fuite, il lança ses soldats dans la montagne à leur poursuite. Pendant ce temps Judas arrivait près du camp de Nicanor. Montrant à ses guerriers ces nombreux bataillons, ces soldats à la cuirasse étincelante, cette magnifique cavalerie : « Souvenez-vous de la mer Rouge et de l'armée de Pharaon, s'écria-t-il. Prions notre Dieu : il se rappellera l'alliance faite avec nos pères, il écrasera nos ennemis, et les nations apprendront qu'il est le libérateur d'Israël. » A ces mots, il ordonne aux trompettes de sonner la charge. Les Syriens, surpris, se jettent en désordre au-devant des assaillants et cèdent au premier choc, laissant trois mille hommes sur le champ de bataille, et des richesses immenses.

Les Hébreux allaient s'emparer de ces dépouilles, mais Judas leur montra les soldats de Gorgias, dont les premières lignes apparaissaient sur la montagne. « Battez-les comme vous avez battu Nicanor, dit-il, et alors vous penserez au butin. » Mais, à la vue des tourbillons de fumée qui s'élevaient au-dessus du camp, et des Hébreux rangés en bataille, Gorgias comprit que tout était perdu, et donna le signal de la retraite. Alors seulement, Judas permit à ses soldats d'envahir le camp abandonné, pour y ramasser

l'or et l'argent des Syriens, les étoffes de pourpre et d'hyacinthe, et surtout les armes, dont il avait tant besoin. Une part du butin fut distribuée aux pauvres, aux infirmes, aux veuves et aux orphelins; l'autre, aux soldats vainqueurs. L'armée revint à Maspha, bénissant le Dieu d'Israël d'avoir, en ce grand danger, combattu pour son peuple. Quant à Nicanor, il put gagner la mer à la faveur d'un déguisement, et rentrer à Antioche pour apprendre à Lysias la défaite de l'armée royale. « Les Juifs sont invulnérables, lui dit-il, car le Dieu du ciel, dont ils suivent les lois, les protège contre nous. »

Lysias voulut vérifier par lui-même cette parole de Nicanor. L'année suivante, à la tête de soixante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, il s'avança jusqu'à Béthoron. Judas n'avait que dix mille hommes à lui opposer. « Dieu d'Israël, dit-il, toi qui brisas par la main de David la force du géant Goliath, et qui livras le camp des Philistins aux mains de Jonathas, livre aujourd'hui à ton peuple cette innombrable armée, répands la terreur dans les rangs de l'ennemi, et nous, tes enfants, nous chanterons tes louanges. » Après cette invocation, il s'élance sur les Syriens avec une telle impétuosité, que ceux-ci, renversés, débandés, prennent la fuite après avoir perdu cinq mille hommes. Lysias comprit que les Syriens triompheraient difficilement d'hommes décidés à vaincre ou à mourir.

Cette suite de victoires, en terrifiant leurs ennemis, permit aux Juifs de rentrer à Jérusalem. Judas occupa toute la ville, à l'exception de la forteresse défendue par la garnison syrienne. La cité sainte n'était plus qu'une grande ruine. A la vue du Temple désert, de l'autel profané, des portes brûlées, de l'herbe couvrant les parvis, les enfants d'Israël déchiraient leurs vêtements et poussaient des cris lamentables. Judas donna l'ordre aux prêtres de purifier le Sanctuaire, de détruire l'autel souillé, et d'en construire un autre semblable au premier. L'autel des Parfums, le Chandelier d'or, la Table des pains de proposition, reparurent

dans le Sanctuaire ; l'encens brûla de nouveau devant le Seigneur ; les parvis brillèrent de tout leur éclat. Le vingt-cinquième jour du mois de Casleu, témoin, trois ans auparavant, du premier sacrifice offert à Jupiter Olympien, fut choisi pour l'inauguration du Temple purifié. Au chant des hymnes saints, au son des instruments sacrés, le sacrifice accompli sur le nouvel autel monta vers le Seigneur comme un acte d'expiation. « Seigneur, disait la foule émue jusqu'aux larmes, si jamais nous avons le malheur de vous offenser encore, ne livrez plus votre Temple à la fureur des méchants. » Du reste, pour le mettre à l'abri des incursions de l'ennemi, Judas entoura l'édifice sacré d'une ceinture de tours et de remparts. Une forte garnison reçut l'ordre de les défendre et de surveiller les Syriens de la citadelle. Cette forteresse fut la seule place occupée par l'ennemi, car bientôt Judas et ses frères, par de nouvelles expéditions en Galilée et dans le pays de Galaad, se rendirent maîtres de tout le pays.

Antiochus n'était pas plus heureux en Perse que ses généraux en Palestine. Obligé de battre en retraite après plusieurs échecs, il apprit en route, par des envoyés de Lysias, les défaites successives de ses armées, les forces toujours croissantes de Judas Machabée, la restauration du Temple, aujourd'hui défendu par des tours et de puissantes murailles. Fou de colère en apprenant ces nouvelles, il ordonna de précipiter la marche et de courir, nuit et jour, jusqu'à Jérusalem, dont il voulait faire, disait-il, un monceau de ruines et le tombeau de tous les Juifs. Mais à peine eut-il proféré cette menace, que Dieu le frappa d'une plaie invisible et incurable. D'atroces douleurs d'entrailles le torturaient du matin jusqu'au soir, ce qui acheva de l'exaspérer. Pour assouvir plus vite sa haine contre les Juifs, il commanda d'accélérer encore la marche. Dans cette course folle et désordonnée, il tomba de son char et se blessa grièvement, de sorte qu'on fut obligé de porter sur une litière, humilié, meurtri, celui qui tout à l'heure se croyait de taille

à commander aux flots de la mer et à peser les montagnes dans sa main. Bientôt la gangrène gagna tout son corps, les vers le dévorèrent tout vivant, ses chairs tombèrent en lambeaux, et de ses plaies s'exhala une telle infection qu'il devint insupportable aux autres et à lui-même.

Devant ce châtiment aussi cruel que subit, son orgueil céda. « Un simple mortel, dit-il, ne peut lutter contre Dieu. » Dès lors il implora, mais en vain, la miséricorde du Seigneur. Il promit, s'il guérissait, d'affranchir cette Jérusalem que tout à l'heure il voulait raser. Il allait égaler les Juifs aux citoyens d'Athènes, combler de richesses ce Temple de Jéhovah qu'il avait livré au pillage, et même embrasser la religion d'Israël, afin de publier partout les merveilles du vrai Dieu. Sous l'impression de ses cruelles douleurs, il écrivit aux Juifs une lettre pleine de bienveillance, dans laquelle il les qualifiait « d'excellents citoyens » et leur souhaitait toutes sortes de prospérités. Il leur annonçait sa maladie, maladie grave, mais dont il ne désespérait pas de guérir. Toutefois, par mesure de précaution, il désignait son fils Antiochus comme son successeur, et les priait d'être fidèles à ce jeune prince, qui les traiterait, selon qu'il le lui avait recommandé, avec sagesse et modération.

Tous ces beaux sentiments, fruits d'une crainte servile, ne touchèrent point le cœur de Celui qui voit tout. Bientôt Antiochus, épuisé de douleur et de chagrin, comprit qu'il allait mourir. Il appela ses amis et leur fit part de ses angoisses. « Je souffre d'affreux tourments, leur dit-il, et le sommeil a fui de mes yeux. Hélas ! dans quelles tribulations, dans quel abîme de tristesse suis-je tombé, moi dont on vantait la puissance et la félicité ! Toujours le souvenir des maux dont j'ai accablé Jérusalem me revient à l'esprit. J'ai toujours devant les yeux les vases du Temple profanés, et les enfants d'Israël traînés en exil. Ces crimes, je le reconnais, ont attiré sur moi la colère de Dieu, et c'est pour cela que je meurs, consumé de tristesse, sur une terre étrangère ! » Ayant ainsi confessé la vérité, il appela Phi-

lippe, son confident, pour lui recommander son fils et son royaume. Il lui confia le diadème, le manteau royal et le sceau de l'État, pour les remettre au jeune Antiochus, dont Philippe devait être le tuteur.

Et maintenant le dernier moment était arrivé. Le grand persécuteur, l'homme de sang et de blasphème, frappé de Dieu, maudit des hommes, expira dans un désert, loin de sa patrie. Daniel avait prédit sa mort comme il avait prédit ses crimes. Les malheurs de Jérusalem dureront, avait-il dit, deux mille trois cents jours, c'est-à-dire six ans et demi. Or, six ans et demi s'écoulèrent depuis la profanation du Temple de Jérusalem jusqu'à la mort d'Antiochus.

V

TRIOMPHE ET MORT DE JUDAS

158 av. J.-C.

A l'avènement du jeune Antiochus, surnommé Eupator, Lysias et Philippe se disputèrent la régence. Toujours sur la brèche, Judas profita de ces divisions intestines pour attaquer la forteresse d'Acra, le dernier boulevard des Syriens en Palestine. Mais à peine en avait-il commencé le siège que, sur l'ordre de Lysias, alors seul maître, le général Timothée, suivi d'une armée formidable, accourut au secours des assiégés. Après avoir imploré dans le Temple le secours de Jéhovah, Judas livra bataille aux Syriens. Ceux-ci comptaient sur leur nombre et leur valeur; les Juifs, avant tout sur la protection de Dieu, protection qui se manifesta visiblement en cette circonstance. Au plus fort du combat, cinq cavaliers apparurent dans les airs aux Syriens épouvantés. Trois d'entre eux servaient de guide aux Hébreux; les deux autres, à gauche et à droite de Judas, lançaient des foudres et des éclairs sur les bataillons ennemis. Une épouvantable panique débanda l'armée syrienne, qui perdit en ce jour vingt mille fantassins et six cents cavaliers. Timothée alla cacher sa honte dans la forteresse de Gazara, mais Judas l'y poursuivit et l'y tint assiégé pendant quatre jours, sous le feu des insultes et des blasphèmes de la garnison, qui croyait la forteresse inexpugnable. Le cinquième jour, vingt jeunes gens, se cramponnant aux aspérités des murailles, se hissè-

rent jusqu'à leur sommet, suivis bientôt par une foule d'autres audacieux, qui mirent le feu aux tours et brûlèrent vifs les blasphémateurs. En pillant la ville, ils trouvèrent Timothée et ses frères cachés au fond d'une citerne, et les passèrent au fil de l'épée. Puis, l'armée triomphante, chargée de dépouilles, rentra à Jérusalem, chantant des hymnes de victoire en l'honneur de Jéhovah.

Lysias ne se tint pas pour battu. Il entra lui-même en campagne avec quatre-vingt mille hommes, sans compter une nombreuse cavalerie, bien décidé cette fois à faire de la Judée une simple colonie syrienne. Avec tant de soldats, de chevaux et d'éléphants, qu'avait-il à craindre de Jéhovah? Tandis qu'il s'approchait de Bethsour, plein de ces orgueilleuses pensées, les Israélites montaient au Temple pour demander à Dieu d'envoyer son Ange au secours des guerriers d'Israël. Or, pendant que l'armée fidèle marchait vers Bethsour, voilà qu'un cavalier, à l'armure d'or, apparaît dans les airs et s'élance en avant des troupes. De tous les rangs partent des acclamations joyeuses; tous les guerriers se sentent de force à combattre des lions, à traverser des murailles de fer. De fait, ils se ruèrent sur l'ennemi avec une telle fureur, que douze mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et les autres prirent la fuite. Lysias comprit qu'il n'est pas facile de lutter contre Jéhovah : il signa la paix, sauf à la violer quand il aurait réparé ses pertes.

En attendant, les gouverneurs des cités ne manqueraient pas une occasion d'entretenir les hostilités. Un jour de fête, les habitants de Joppé invitèrent les Juifs à monter sur leurs vaisseaux avec leurs femmes et leurs enfants. Ceux-ci, sans défiance, se laissèrent entraîner en pleine mer, quand tout à coup les matelots se précipitèrent sur eux et les jetèrent dans les flots. Pour venger ses frères, Judas incendia le port de Joppé et brûla les vaisseaux des assassins. Ceux-ci périrent tous par le glaive ou dans les flammes. Accusée d'avoir médité un crime semblable, la ville de Jamnia eut

le sort de Joppé. L'incendie qui la dévora fut tel, qu'on l'aperçut de Jérusalem, à une distance de deux cent quarante stades.

Le gouverneur de l'Idumée, Gorgias, harcelait les Hébreux par ses continuelles incursions. Judas lui livra bataille avec trois mille guerriers. Dans la chaleur de l'action Gorgias faillit être emporté vivant par un Juif, nommé Dosithée, qui ne le lâcha qu'après avoir eu le bras et l'épaule coupés. Sur un autre point, un des lieutenants de Judas pliait sous l'effort et la fatigue, quand celui-ci, entonnant un chant de guerre, accourut à son secours et mit en fuite les soldats de Gorgias. Un assez grand nombre de Juifs périrent en cette rencontre; mais en ramassant les cadavres pour leur donner la sépulture, on trouva sous leurs tuniques des objets idolâtriques provenant du pillage de Jamnia. Nul ne douta que cet acte de désobéissance à la loi, en provoquant la colère de Dieu, n'eût été la cause de leur mort; aussi Judas en prit-il occasion d'exhorter ses guerriers à vivre sans péché. De plus, ayant fait une collecte parmi eux, il envoya douze mille drachmes au Temple de Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour les morts. On voit par là sa grande foi dans le dogme de la résurrection, car il serait inutile de prier pour les morts s'ils ne devaient ressusciter. Judas croyait que de précieuses récompenses sont réservées à ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, et que, par conséquent, c'est une sainte et salutaire pratique de prier pour les morts, afin de hâter le jour de leur entière purification.

Sur ces entrefaites, ayant préparé sa revanche, Lysias envahissait la Judée avec cent dix mille hommes de troupes, cinq mille cavaliers, vingt-deux éléphants et trois cents chars armés de faux. Sûr de vaincre et de mettre la Judée à feu et à sang, il avait voulu que le jeune Antiochus l'accompagnât et partageât son triomphe. Le perfide Ménélaüs poursuivait déjà le roi de ses instances pour être réintégré dans le souverain pontificat; mais Lysias, fatigué de ses obsessions, le fit mettre à mort en lui reprochant d'avoir

été la première cause de toutes ces guerres sanglantes. On précipita ce traître du haut d'une tour de cinquante coudées dans un monceau de cendres, où son corps resta sans sépulture : juste châtiment de ses blasphèmes et de sa sacrilège apostasie!

Cependant les Hébreux, à l'instigation de Judas, passaient trois jours et trois nuits devant l'autel du Seigneur pour implorer sa pitié. « Dieu d'Israël, disaient-ils, nous respirions à peine après tant de malheurs, et nous voilà menacés de calamités plus grandes encore! Ne nous livrez pas aux mains des impies. » De concert avec les anciens, Judas décida qu'on n'attendrait pas l'armée d'invasion, mais qu'on irait l'attaquer avant qu'elle eût franchi les défilés de Bethsour. « Guerriers, s'écria le héros, nous allons combattre pour nos lois, pour le Temple, pour la cité sainte, pour nos familles, pour la patrie. Notre cri de guerre sera : Victoire par Jéhovah! » Il établit son camp à Bethzacara, en face de l'armée syrienne. Aussitôt, Lysias et le jeune roi donnèrent le signal de l'attaque. Les éléphants, dont on avait stimulé l'ardeur avec du vin nouveau, s'avançaient, flanqués chacun de mille fantassins et de cinq cents cavaliers d'élite. Ces animaux portaient sur leur dos une tour de bois, renfermant trente des plus valeureux guerriers, armés de toutes pièces. La cavalerie, disposée sur les deux ailes, protégeait ces masses formidables. Les trompettes sonnaient, les boucliers d'or et d'airain resplendissaient comme des soleils, les bataillons serrés ondulaient sur la pente des montagnes ou se développaient dans la plaine avec un ordre admirable. On n'entendait que le cliquetis des armes et les chants des guerriers, quand tout à coup Judas, suivi de sa petite troupe, s'élance, l'épée au poing, à travers ces épais bataillons. Six cents soldats d'Antiochus au premier choc mordent la poussière. Le frère de Machabée, Éléazar, ayant remarqué un éléphant couvert de broderies aux armes royales, et s'imaginant faussement qu'il porte le roi, fend les rangs des légions, abat sur son passage tous

ceux qu'il rencontre, se précipite sous les flancs de l'animal et le perce de son glaive. L'éléphant tombe lourdement écrasant de sa masse l'héroïque Éléazar. Toutefois, malgré ces prodiges de valeur, Judas, cédant au nombre, dut donner le signal de la retraite. Abandonnant Bethsour, il se renferma dans l'enceinte du Temple, avec la volonté bien arrêtée de la défendre jusqu'à la mort. Lysias l'y suivit, avec ses balistes, ses catapultes, ses tours roulantes, pour battre en brèche les remparts. De grands travaux de défense s'élevèrent en peu de jours, mais malheureusement les assiégés manquaient de vivres. Pour tenir plus longtemps, Judas congédia une partie de la garnison, et déjà l'on voyait arriver le moment où les derniers défenseurs du Temple devraient se rendre ou mourir, lorsqu'un événement imprévu des hommes mais voulu de Dieu, sauva la cité sainte. Lysias apprit que Philippe, son compétiteur, s'était rendu maître d'Antioche, et que la couronne d'Antiochus branlait sur sa tête. Le roi n'eut que le temps de signer la paix avec les Juifs, et de regagner sa capitale avec toute son armée. Lysias vainquit Philippe, mais Démétrius, le neveu qu'Epiphane avait supplanté, le vainquit à son tour et s'empara du trône, après avoir immolé à sa vengeance le roi et le régent.

Démétrius, qui prit le nom de Soter, c'est-à-dire Sauveur, aurait dû, dans son intérêt, réparer les désastres des deux règnes précédents; mais il se laissa tromper par un prêtre intrigant, nommé Alcime, auquel il conféra le souverain pontificat. Ce traître, ami des apostats, indisposa tellement les Juifs fidèles qu'il dut quitter le pays et se réfugier à Antioche. Démétrius envoya Nicanor avec des forces considérables pour réintégrer Alcime dans sa dignité. Arrivé à Jérusalem, Nicanor proposa de se rendre au camp de Judas pour traiter avec lui des conditions de la paix. Judas accepta l'entrevue; les deux chefs se saluèrent amicalement, et déjà conféraient ensemble, quand les Juifs apprirent que sous cette négociation se cachait une embuscade. On laissa

les pourparlers pour courir aux armes. Simon, frère de Judas, surprit l'armée de Nicanor et l'aurait taillée en pièces, si des troupes fraîches, survenant inopinément, n'eussent sauvé le général. Cette fois, Nicanor ne crut pas devoir tenter de nouveau les hasards des batailles; il fit de sérieuses propositions de paix, qui furent acceptées. Du reste, Nicanor admirait grandement Judas Machabée. A partir de ce moment, il vécut avec lui dans la plus confiante intimité, lui prodiguant en toute occasion les marques d'une vraie et solide affection.

Cette entente des deux chefs ne faisait pas le compte d'Alcime. Il accusa Nicanor de prêter main-forte à Judas Machabée, qu'il voulait investir du souverain pontificat. Démétrius, furieux, enjoignit à Nicanor de rompre l'alliance avec Judas, et de le lui amener, chargé de chaînes, à Antioche. Triste jusqu'au fond de l'âme, mais avant tout préoccupé de ne pas déplaire au roi, Nicanor épia dès ce moment une occasion favorable pour s'emparer de Judas. Celui-ci, à l'air contraint et mécontent du général, soupçonna de sa part quelque mauvaise intention, et se retira au milieu de ses compagnons d'armes. Se sentant deviné, Nicanor leva le masque, et vint attaquer Judas, qui lui tua mille hommes. Dès ce jour, la guerre recommença plus furieuse que jamais.

Rentré à Jérusalem, Nicanor monta au Temple à l'heure du sacrifice et somma les prêtres de lui livrer le héros. Et comme ils affirmaient ignorer le lieu de sa retraite : « Vous me le livrerez, dit-il; sinon, j'en fais le serment, je raserai votre Temple, j'abattrai votre autel, et je consacrerai ce lieu au dieu Bacchus. » Les prêtres, consternés, pleuraient au pied de l'autel, suppliant Jéhovah de tirer vengeance du blasphémateur et de son armée. Après avoir essayé d'intimider les prêtres, Nicanor résolut, par un acte de cruauté sans exemple, d'éloigner de Judas ses partisans fidèles.

Il y avait à Jérusalem un vénérable vieillard, nommé Razias, que tout le peuple aimait comme un père. Fidèle à

Dieu et à sa patrie, il aurait donné dix fois sa vie plutôt que de la trahir. Nicanor envoya cinq cents soldats cerner sa maison, avec ordre de lui amener Razias mort ou vif. Il se disait que la défection de cet homme porterait un coup fatal aux partisans de Judas. Les soldats entourèrent la maison, brisèrent les portes et y mirent le feu. A la pensée des vils outrages auxquels il allait être en butte, le vieillard, désespéré, se perça la poitrine de son glaive. Mais le coup n'était pas mortel, et les soldats, traversant les flammes, allaient mettre la main sur lui : il leur échappa en se jetant de la plate-forme au milieu de la foule. Alors, baigné dans son sang, les flancs ouverts, il eut encore la force de se traîner jusqu'à un escarpement d'où il dominait les assistants terrifiés ; et là, saisissant ses entrailles de ses deux mains, il les lança contre les soldats, en s'écriant : « Jéhovah, maître de la vie, vous me rendrez ce corps que je sacrifie pour vous. » Au lieu d'effrayer les Juifs, Nicanor ne réussit qu'à les exaspérer contre lui.

Il ne lui restait qu'à forcer le camp de Judas. Avec son armée, renforcée de trente-cinq mille hommes, il vint attaquer la petite troupe israélite, composée de trois mille volontaires. Malgré les supplications des Juifs apostats, il choisit pour livrer bataille un jour de sabbat. « Y a-t-il un maître au ciel qui commande d'observer le sabbat ? leur demanda-t-il. — Certainement, répondirent les Juifs. — Eh bien, moi, je suis maître sur la terre, et je vous commande de combattre. » Déjà l'orgueilleux songeait à ériger le trophée de ses victoires ; Judas, au contraire, ne comptait que sur le secours d'en haut, mais ce secours, il l'attendait avec confiance. Il raconta aux siens que, la nuit précédente, le saint pontife Onias lui était apparu, les mains étendues, bénissant le peuple. Puis, un autre vieillard, couronné d'une gloire céleste, attira ses regards. « Celui-ci, avait dit Onias, c'est l'ami de mes frères et du peuple, qui ne cesse de prier pour la cité sainte : c'est Jérémie, le prophète du Seigneur. » En même temps,

Jérémie lui avait présenté un glaive d'or, en disant : « Prends cette épée que Dieu te donne : avec cette arme, tu extermineras l'ennemi d'Israël. » Enflammée d'ardeur à ce récit, la petite troupe brûlait de combattre, avec l'aide de Dieu, pour le Temple et la patrie.

Le moment, impatiemment attendu, arriva enfin. Les troupes syriennes, massées autour des éléphants, défendues sur les deux ailes par la cavalerie, s'avancèrent vers les retranchements. « Dieu d'Israël, s'écria Judas, toi qui fis tomber les cent quatre-vingt mille soldats de Sennachérib sous le glaive de l'Ange exterminateur, envoie ton Ange devant nous pour semer la terreur, et qu'ils tremblent, ceux qui blasphèment contre ton peuple. » Les Syriens approchaient, chantant des hymnes en l'honneur de leurs dieux; Judas et les siens allaient à leur rencontre en priant. Leurs mains tenaient l'épée, leur cœur était au ciel. Les trois mille héros firent des prodiges de vaillance. Trente-cinq mille Syriens restèrent sur le champ de bataille. Nicanor lui-même, couvert de son armure, fut trouvé au nombre des morts. A cette nouvelle, des acclamations retentirent dans tout le camp en l'honneur de Jéhovah. Judas fit couper la tête et la main droite du général ennemi; puis, au milieu du peuple réuni au Temple pour remercier le Seigneur, il montra cette tête orgueilleuse, et cette main que Nicanor avait étendue contre le Temple. La langue qui avait proféré tant de blasphèmes, il la fit couper et jeter aux oiseaux de proie. Longtemps on put voir la main du Syrien clouée à la façade du Temple, et sa tête au sommet de la forteresse, comme des monuments de la puissance de Dieu. Le souvenir de ce grand jour fut célébré dans la suite le treize d'Adar sous le nom de *fête de Nicanor*.

Cette victoire donna la paix au peuple juif. Judas en profita pour mettre son pays sous la protection des Romains, déjà tout-puissants en Orient comme en Occident. Deux ambassadeurs, Eupolème et Jason, partirent pour

Rome, chargés de dénoncer la tyrannie des Grecs et de proposer un traité d'alliance. Introduits devant le Sénat, les ambassadeurs dirent simplement : « Judas Machabée et le peuple d'Israël nous ont envoyés pour vous proposer leur alliance et leur amitié. » Le Sénat conclut avec eux un traité, en vertu duquel les Romains et les Juifs, s'ils étaient attaqués, s'engageaient à se porter mutuellement secours, à leurs frais et dépens. De plus, le roi de Syrie fut averti d'avoir à respecter le peuple d'Israël, s'il ne voulait encourir la disgrâce du peuple romain.

Malheureusement Judas ne jouit pas de ce succès. Pendant la durée de cette négociation, Bacchidès, autre général de Démétrius, vint le surprendre avec l'élite de l'armée syrienne dans son camp de Laïsa, près de Béthel. Il n'avait avec lui que trois mille soldats qui, à la vue des bataillons ennemis, s'enfuirent de toutes parts. Il ne lui resta que huit cents hommes, avec lesquels il fallait soutenir le choc de vingt mille hommes de pied et de deux mille cavaliers. Triste, mais ferme toujours, il dit à ses troupes : « Allons à l'ennemi ! » Mais ses soldats lui conseillèrent de fuir et de rallier des forces plus considérables avant d'engager le combat. « Fuir devant les Syriens, s'écria Judas, Dieu nous en préserve ! Si notre heure est venue, mourons pour la patrie, et ne ternissons pas notre gloire ! » Ayant dit ces mots, il fondit avec ses guerriers sur l'aile droite de l'ennemi, commandée par Bacchidès lui-même. Le choc fut si terrible que les soldats syriens lâchèrent pied et prirent la fuite. Judas les poursuivit jusqu'à la montagne d'Azot, mais alors l'aile gauche des Syriens s'ébranla et ferma le retour aux Hébreux triomphants. Ceux-ci, désespérés, luttèrent en vain pour faire une trouée à travers ces masses compactes : le nombre l'emporta. Cerné de toutes parts, le héros d'Israël tomba, percé de mille coups. Ses frères, Jonathas et Simon, parvinrent à le charger sur leurs épaules et à se frayer un passage à travers les combattants. Ils ensevelirent son

cadavre à Modin, dans le sépulcre de ses aïeux. Le peuple entier pleura Judas Machabée pendant de longs jours. Tous, dans l'excès de leur douleur, se disaient : « Comment est-il tombé, l'invincible héros qui sauvait Israël ! » Pendant cinq ans il avait tenu tête à toutes les armées de la Syrie. Il est demeuré le type et le modèle du vrai héros, qui sait lutter, souffrir, verser son sang pour son pays et pour son Dieu.

VI

JONATHAS ET SIMON

158-132 av. J.-C.

La mort de Judas, jointe à une famine désastreuse, replongea la Judée sous le joug des Syriens et des apostats. Préposés au gouvernement des cités par Bacchidès, ces derniers livrèrent à sa vengeance les amis de Judas, de sorte que bientôt la persécution sévit avec la même fureur qu'au temps d'Antiochus. Mais les soldats de Machabée avaient appris à se défendre. Ils allèrent trouver son frère Jonathas et lui dirent : « Depuis la mort de Judas, nous n'avons plus de chef pour nous mener au combat contre nos oppresseurs. Nous vous choisissons aujourd'hui pour notre prince et notre général. » Jonathas accepta le commandement qu'on lui offrait, se mit à la tête des volontaires et se retira, pour éviter les embûches des Syriens, au désert de Thécué, près de la mer Morte.

Bacchidès l'y suivit avec toute son armée. Se voyant dans un pressant danger, Jonathas envoya son frère Jean chez les Nabathéens, ses alliés, pour leur confier ses bagages; mais une tribu arabe, l'ayant surpris en route, le tua et s'empara de toute sa caravane. Les brigands ne profitèrent pas de leurs rapines, car Jonathas, embusqué dans un pli de la montagne, tomba sur eux au moment où ils célébraient une noce, les tailla en pièces, et revint à son campement, chargé d'un riche butin. Il s'agissait maintenant de

faire face à Bacchidès. « Soldats, s'écria Jonathas, devant vous l'ennemi, derrière vous le Jourdain et ses marécages : il faut vaincre ou mourir. Invoquons le Seigneur, et droit à l'ennemi! » Les Juifs se battirent comme des lions. Au plus fort de la mêlée, Jonathas arriva jusqu'à Bacchidès, et déjà il levait le bras pour le frapper de son glaive, quand celui-ci, par un brusque écart, évita le coup mortel. Mille guerriers syriens succombèrent dans cette journée. Cependant, pour ne pas être écrasé par le nombre, Jonathas se jeta dans le Jourdain avec sa troupe et disparut dans les montagnes. Quant à Bacchidès, après avoir donné l'ordre de mettre en état de défense toutes les forteresses de la Judée, il retourna à Antioche pour prendre les ordres du roi Démétrius.

Jonathas profita de cette trêve, qui dura deux années, pour accroître sans bruit les forces de son parti. Le croyant sans défiance après cette longue paix, les apostats firent savoir à Bacchidès que, s'il le voulait, en une nuit il exterminerait Jonathas et sa troupe. « J'arrive, répondit le Syrien, mais en attendant mon armée, tâchez de vous emparer de Jonathas par ruse. » Les apostats envoyèrent des espions à cet effet, mais le héros, averti du complot, les surprit dans leur embuscade et les passa au fil de l'épée. Quand Bacchidès arriva en Judée, ses adversaires, enfermés dans le fort de Bethbessen, au désert de Jéricho, l'attendaient de pied ferme. Il vint les y assiéger, mais Jonathas, ayant laissé dans la ville son frère Simon, se lança dans la campagne avec quelques guerriers déterminés pour harceler l'ennemi. Chaque jour il tombait à l'improviste sur les assiégeants, et s'enhardissait jusqu'à piller les tentes de ceux qu'il avait tués. Enfin, après avoir réuni des forces considérables, il se précipita sur le camp des Syriens, pendant que les assiégés faisaient eux-mêmes une vigoureuse sortie, et Bacchidès, battu sur tous les points, vit bientôt ses troupes en déroute et ses machines en flammes. Outré de colère contre les apostats qui l'avaient appelé, il en

immola un grand nombre à sa vengeance, signa la paix avec Jonathas et reprit le chemin d'Antioche.

Après quatre années de tranquillité, pendant lesquelles Jonathas travailla de toutes ses forces à relever le moral du pays et à détruire les apostats, survint en Syrie une révolution qui fut pour les Juifs le prélude de l'affranchissement. Un aventurier, nommé Alexandre, se fit couronner à Ptolémaïs. Le roi Démétrius, pour s'assurer la fidélité de cette nation juive qu'il avait si cruellement persécutée, n'hésita pas à investir Jonathas de l'autorité militaire en Judée. Il lui confia même le commandement de la citadelle d'Acra, ce qui fit trembler tous les rebelles. De son côté, l'usurpateur Alexandre, afin d'attirer Jonathas à son parti, lui envoyait une couronne d'or et un manteau de pourpre avec ce message : « Le roi Alexandre à son frère Jonathas, salut. Connaissant ta vaillance et tes nombreux exploits, nous sommes fier de t'avoir pour ami. Nous t'investissons du souverain pontificat en Judée, et nous comptons sur ton alliance. » Démétrius, à qui les promesses ne coûtaient rien alla plus loin qu'Alexandre. Il s'engagea par une lettre au peuple juif « à n'exiger désormais ni impôt ni tribut, à renvoyer tous les captifs, et même à émanciper tous les Israélites dispersés dans son royaume. De plus, si la nation lui restait fidèle, il remettrait à Jonathas la citadelle d'Acra, et rebâtirait à ses frais les bâtiments et les murailles du Temple et de la ville ».

Les Juifs avaient perdu toute confiance en ce roi persécuteur. Ils s'attachèrent au parti d'Alexandre qui, du reste, vainqueur à la première rencontre, arracha au roi la couronne et la vie. Dès ce moment, Jonathas, maître de Jérusalem et de la Judée, releva les remparts de Sion, et s'empara de toutes les forteresses du pays à l'exception d'Acra, que les apostats avaient résolu de défendre jusqu'à la mort. Bientôt, dans le Temple purifié, les prêtres offrirent les sacrifices accoutumés, au milieu des cérémonies saintes. A la fête des Tabernacles, Jonathas, revêtu des insignes du

souverain pontificat, parut pour la première fois dans le sanctuaire aux acclamations de tout son peuple. Quelques jours après, Alexandre épousait à Ptolémaïs la fille du roi d'Égypte. Il invita solennellement à ses noces le prince de Judée, et l'ayant fait asseoir à ses côtés, l'investit de nouveau du pouvoir suprême.

Jonathas se montra reconnaissant. Deux ans après, le fils de Démétrius marcha sur Antioche pour réclamer l'héritage de son père. Un de ses généraux, Apollonius, pénétra en Judée pour combattre Jonathas, l'allié d'Alexandre. Arrivé à Jamnia, il osa envoyer au Machabée cet insultant défi : « Du haut de tes montagnes, tu ne crains pas de nous résister. Descends donc dans la plaine, si tu as du cœur, et viens te mesurer avec nous. Quand tu n'auras pour t'abriter ni rochers ni cavernes, tu sauras qu'on ne résiste pas au choc de ma cavalerie et de mes vaillants guerriers. » Jonathas répondit à ce message en se dirigeant vers Jamnia avec dix mille soldats. Il commença par chasser de Joppé la garnison syrienne, ce qui rendit Apollonius moins arrogant. Pour attirer Jonathas en rase campagne, il fit semblant de fuir vers Azoth avec le gros de son armée, laissant dans son camp six mille cavaliers pour écraser Jonathas, si celui-ci se fût laissé prendre à sa fuite simulée. Mais le prince de Judée avait deviné la ruse. Il donna l'ordre à ses troupes de rester l'arme au bras, en ordre de bataille, jusqu'au moment où les cavaliers s'ébranleraient. Ceux-ci se précipitèrent en effet sur la légion juive, qui les tailla en pièces. Alors, n'ayant plus rien à craindre, Jonathas lança ses troupes sur les soldats syriens dispersés dans la plaine, et en tua un grand nombre. Les fuyards se réfugièrent à Azoth, dans le temple de Dagon. Jonathas mit le feu au Temple et à la ville, et tous périrent dans les flammes. Apollonius perdit en ce jour huit mille hommes, et comprit qu'il ne suffit pas de braver un ennemi pour le vaincre. Quant à Jonathas, rentré triomphant à Jérusalem, il reçut d'Alexandre une agrafe d'or, symbole de la royauté. En le

félicitant de sa victoire, le roi de Syrie lui confirmait aussi le souverain pouvoir dont il l'avait investi.

Quelque temps après, une trahison du roi d'Égypte renversait Alexandre et mettait sur le trône Démétrius Nicator, fils du précédent Démétrius. Sans craindre le ressentiment du nouveau monarque, Jonathas se mit en devoir de conquérir la citadelle d'Acra, et déjà il dressait les béliers et les catapultes, lorsque, sur la dénonciation des apostats, il reçut l'ordre d'interrompre les préparatifs du siège et de comparaître à Ptolémaïs devant Démétrius, pour rendre compte de sa conduite. Jonathas ordonna de continuer les travaux commencés, et se dirigea, les mains pleines de présents, vers Ptolémaïs. Les apostats eurent beau faire : le roi fit alliance avec Jonathas et le confirma dans le souverain pontificat.

Sa bienveillance envers les Juifs ne tarda pas à être récompensée. Comme le siège d'Acra traînait en longueur, Jonathas envoya des messagers à Antioche pour négocier avec le roi la reddition de la forteresse. Ils trouvèrent le peuple en révolte contre Démétrius, qui avait commis la faute, une fois sur le trône, de licencier les troupes syriennes pour garder près de lui les soldats étrangers qui l'avaient ramené dans sa patrie. En face de l'émeute, il promit aux envoyés juifs de rendre la citadelle d'Acra, mais à la condition que Jonathas lui expédierait aussitôt trois mille hommes pour le défendre contre les insurgés. Jonathas lui envoya trois mille de ses plus valeureux guerriers, ce qui acheva d'exaspérer la capitale. Cent vingt mille hommes se levèrent et s'emparèrent des rues de la cité, demandant la tête du monarque. Caché au fond de son palais, il n'eut que les Juifs pour défenseurs. Pendant que les uns veillaient sur sa personne, les autres attaquaient les quartiers occupés par les rebelles. Pour en finir plus vite et plus sûrement, ils incendièrent la ville. Cent mille hommes périrent par le fer ou par le feu. Les autres, voyant les Juifs maîtres de la cité, rendirent les armes et

demandèrent grâce au roi Démétrius. Quant aux vainqueurs, ils revinrent à Jérusalem, couverts de gloire et chargés de dépouilles.

Comme tous ceux de sa race, Démétrius allait trahir la nation juive quand une nouvelle révolution le renversa pour mettre sur le trône le jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Celui-ci combla de présents Jonathas, l'ami de son père, le confirma dans le souverain pontificat, et lui permit de porter le manteau de pourpre attaché sur l'épaule par une agrafe d'or, privilège exclusif des souverains. La Judée avait reconquis son indépendance et sa nationalité par un demi-siècle d'héroïques combats. Jonathas s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour porter cette heureuse nouvelle aux maîtres du monde, et renouveler le traité d'alliance conclu précédemment avec Judas, son frère.

Hélas! il ne devait pas jouir longtemps de ses victoires. Un traître, nommé Tryphon, conspirait contre le jeune roi de Syrie, dont il était le protecteur et le ministre favori. Avant de frapper Antiochus, il résolut de se défaire de Jonathas, qui seul pouvait contrecarrer ses plans. Sans aucune déclaration de guerre, il descendit à Bethsan avec une puissante armée; mais il fut tout surpris, quelques jours après, de voir arriver Jonathas avec quarante mille hommes. Alors, au lieu d'engager un combat qui aurait pu lui être funeste, il se porta au-devant de Jonathas, l'accueillit avec honneur, et l'ayant présenté à ses officiers comme son plus fidèle allié, leur donna l'ordre de lui obéir comme à lui-même. Puis, le prenant à part, il lui dit avec bonté : Pourquoi arracher tous ces hommes à leurs paisibles travaux? Nous ne sommes pas en guerre. Renvoyez vos soldats chez eux, à l'exception de l'escorte qui vous accompagnera, et suivez-moi à Ptolémaïs, dont le roi vous confie le gouvernement. C'est pour vous investir de cette fonction que j'ai entrepris ce voyage. »

Le trop confiant Jonathas congédia ses troupes et ne

conserva qu'une escorte de mille hommes. Arrivé à Ptolémaïs, les portes se refermèrent sur lui, ses gardes furent massacrés, et Tryphon le fit jeter en prison. Un cri d'horreur s'éleva en Judée à la nouvelle de cette infamie. En même temps, on apprit avec épouvante que Tryphon s'apprêtait à dévaster Jérusalem et la Judée. Heureusement il restait un Machabée, le vaillant Simon, pour réconforter Israël. « Vous savez, dit-il à l'assemblée du peuple, avec quel dévouement mon père et mes frères ont combattu pour notre religion et notre sainte loi. Tous ont péri pour cette noble cause. Resté seul de ma famille, soyez sûr que je n'épargnerai pas mon sang, quand mes frères ont donné généreusement le leur pour le salut de la patrie. Comme eux, je vengerai notre nation, notre Temple, nos femmes et nos enfants. » Un cri d'enthousiasme accueillit ces paroles enflammées. « Soyez notre chef, criait-on de toutes parts, nous vous suivrons comme nous avons suivi Judas et Jonathas. » Après avoir rassemblé son armée et mis Jérusalem en état de défense, il envoya des troupes s'emparer de Joppé, qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et marcha lui-même à la rencontre de Tryphon. Celui-ci l'informa qu'il donnerait la liberté à Jonathas, si on lui envoyait cent talents d'argent et les deux fils de Jonathas comme otages. C'était une nouvelle fourberie dont Simon ne fut pas dupe; néanmoins il livra l'argent et les enfants, pour ne pas faire dire au peuple que Jonathas avait péri par la faute de son frère.

Peu de jours après, Tryphon se rendit en Idumée pour envahir la Judée par la frontière méridionale, mais il retrouva devant lui l'armée de Simon. N'osant pas hasarder le combat, et perdu dans les neiges qui encombraient les montagnes, il prit le parti de retourner à Antioche; mais auparavant, il fit mettre à mort Jonathas et ses fils (143 av. J.-C.), persuadé que ce meurtre lui faciliterait l'accès du trône. Simon recueillit leurs précieux restes pour les ensevelir à Modin, dans le sépulcre de leurs aïeux. Tout Israël

pleura pendant de longs jours le vaillant Jonathas. Pour honorer la mémoire de sa famille, Simon érigea sur le sépulcre de Modin un superbe mausolée. Sept pyramides, sous un magnifique portique, rappellent les noms de Mathathias, de ses cinq fils et de leur mère.

L'infâme Tryphon empoisonna son maître, et monta sur le trône de Syrie; mais ses crimes ne restèrent pas longtemps impunis. Démétrius Nicator, qu'il avait dépossédé, entreprit de le chasser, et Simon, pour venger son frère, offrit à Démétrius le secours de son bras. Démétrius, que l'infortune avait rendu plus sage, resta fidèle ami des Juifs, leur rendit la liberté et reconnut tous les pouvoirs conférés à Simon. Dès lors, les actes publics et les inscriptions des monuments portèrent cette date : « L'an premier de Simon, grand prêtre et prince des Juifs. »

Après avoir chassé du pays tous les Syriens, conquis et rasé la citadelle d'Acra, le dernier des fils de Mathathias vit enfin la paix régner en Israël. Sous sa domination on vit refleurir la prospérité d'autrefois. Chacun cultiva tranquillement le champ de ses pères. La terre se couvrit de moissons, les arbres de fruits. Les anciens, assis dans les places publiques, s'occupaient des intérêts du pays. L'abondance régnait dans les villes, les forteresses étaient pourvues de munitions. Les nations redisaient la gloire de Simon, Israël publiait ses louanges. Chacun, assis à l'ombre de sa vigne ou de son figuier, se reposait, sans crainte de l'ennemi. Simon avait vaincu les rois et exterminé les méchants.

En ce temps-là, le peuple romain, informé de l'avènement du nouveau prince des Juifs, lui envoya la confirmation du traité d'alliance conclu avec la nation juive. Quant aux Israélites, ne sachant comment témoigner leur reconnaissance à la glorieuse famille des Machabées, ils décidèrent de rétablir la royauté héréditaire dans cette famille. Une assemblée, composée des prêtres, des anciens et du peuple, décréta cet acte solennel : « Comme Mathathias et

ses fils ont prodigué leur sang pour défendre notre religion, nos lois et nos institutions, et que déjà la nation a proclamé Simon, notre libérateur, grand prêtre et prince des Juifs, aujourd'hui, réunis en assemblée solennelle, nous le déclarons roi et pontife, lui et ses descendants, jusqu'à l'avènement du grand Prophète. Il sera notre unique chef, présidera aux sacrifices, et nommera à tous les emplois. Ses décrets auront force de loi, ses actes seront datés des années de son règne, et lui seul, à l'exception de tout autre, portera les insignes de la royauté, l'or et la pourpre. Ce décret sera irrévocable : malheur à qui tenterait de l'infirmer! »

Ainsi fut rétablie la royauté en Israël, grâce aux services que les Machabées avaient rendus à la nation. Simon vécut encore quinze ans. Dans les dernières années de sa vie, les Syriens tentèrent encore d'envahir la Judée, mais le vieillard ayant appelé ses fils, Judas et Jean, leur dit : « Mes frères et moi, nous avons combattu dès notre adolescence les ennemis d'Israël, et souvent la victoire a couronné nos efforts. A votre tour, maintenant que je suis vieux, de défendre le peuple. Allez, et que Dieu vous protège! » Les fils se battirent comme leur père, et les Syriens, mis en déroute, repassèrent la frontière. Ce fut la dernière joie de Simon. Bientôt après, assassiné par son gendre avec deux de ses fils, il fut enseveli dans le tombeau où l'attendaient son père et ses frères.

Cent trente-cinq années devaient s'écouler encore avant l'arrivée du grand Prophète que les Juifs attendaient. Pendant ce temps les descendants des Machabées régnèrent en Judée, jusqu'au jour où l'usurpateur Hérode s'empara du pouvoir par une suite de meurtres et de trahisons. Les Livres sacrés ne nous disent pas comment s'éteignit dans le sang la race royale des Machabées, ni quel monstre avait ravi le sceptre de Juda, quand parut le grand Prophète, le Roi des rois, le Dominateur du monde; mais un historien juif, Josèphe, va nous l'apprendre.

VII

L'IDUMÉEN HÉRODE

Depuis près de trente années les Machabées combattaient les Syriens persécuteurs, et relevaient les autels du vrai Dieu. Enfants de Lévi, ils exerçaient de droit la souveraine sacrificature; et bien qu'ils n'appartinssent pas à la tribu de Juda, la nation reconnaissante les avait investis, eux et leurs descendants, du pouvoir suprême, jusqu'à l'avènement du Libérateur promis à Israël.

En conséquence, Jean, surnommé Hyrcan, à cause de ses victoires en Hyrcanie, fut proclamé, à la mort de son père Simon, grand prêtre et Prince des Juifs. Aussi brave que ses aïeux, il chassa les Syriens des postes qu'ils occupaient encore en Palestine, força les Iduméens à embrasser la religion judaïque ou à s'expatrier, rasa jusque dans ses fondements la ville hérétique de Samarie, et renouvela l'alliance des Juifs avec les Romains. Hyrcan régna vingt-neuf ans avec un bonheur toujours croissant; mais dans ses dernières années éclatèrent des discordes religieuses, suivies bientôt de guerres civiles qui amenèrent la ruine des Machabées.

Depuis un siècle, les Sadducéens [1] affectaient un véritable mépris pour les lois mosaïques. Infatués de la philosophie grecque, plus païens que Juifs, ils admettaient les livres de Moïse, mais ils les interprétaient au gré

1. Ainsi nommés du nom de Sadoc, leur fondateur.

de leurs passions. C'étaient pour la plupart de riches épicuriens qui, pour s'affranchir de tout devoir, niaient l'existence des esprits, l'immortalité de l'âme et de la vie future. Ils laissaient au peuple les croyances traditionnelles, mais se faisaient gloire de penser et de vivre à la manière des Gentils.

En haine de ces sectaires, les vrais Israélites observaient scrupuleusement les prescriptions de la loi et les traditions des docteurs autorisés; mais bientôt des maîtres ambitieux, sous prétexte de vivre séparés des profanes, surchargèrent la Loi de pratiques fantaisistes et souvent ridicules. Ces nouveaux docteurs et leurs adeptes, appelés Pharisiens [1], multipliaient les jeûnes, les ablutions, les observances sabbatines, et passaient pour des saints aux yeux du peuple, qui ne devinait point l'orgueil et l'hypocrisie cachées sous ces apparences de rigorisme. Aussi les Pharisiens imposèrent bientôt leurs interprétations de la Loi dans toutes les synagogues.

Élevé par ces maîtres, Hyrcan connaissait leur doctrine, et les favorisait de tout son pouvoir. Un jour qu'il avait à sa table les principaux d'entre eux, il poussa la bienveillance jusqu'à leur demander s'ils ne trouvaient rien dans sa conduite qui blessât la loi de Dieu. Tous firent l'éloge de sa vertu et de sa piété, mais un certain Éléazar osa lui demander, au nom de la justice, de déposer le souverain pontificat. — « Et pourquoi? s'écria le roi, vivement ému. — Parce que, répondit l'orgueilleux Pharisien, nos anciens se souviennent que votre mère fut captive au temps d'Antiochus Épiphane. Or, d'après le Lévitique, la dignité pontificale ne peut appartenir au fils d'une esclave. » C'était une insigne calomnie, et de plus, ce fait eût-il été vrai, une interprétation absurde de la Loi. Hyrcan était hors de lui, quand un Sadducéen lui proposa de demander aux convives quelle peine méritait l'indigne calomniateur.

1. Du mot *pharas*, séparer.

« Quelques jours de prison, répondirent les Pharisiens, suffisent pour expier une simple médisance. » A ce mot de médisance, le roi comprit qu'ils croyaient tous à la calomnie, et qu'il s'agissait d'un complot contre son autorité. Outré de colère, non seulement il abandonna publiquement la secte des Pharisiens, mais il proscrivit leurs constitutions et leurs pratiques, et défendit de les observer sous peine de mort. Dès lors les Sadducéens deviennent ses conseillers favoris, mais il perdit les bonnes grâces du peuple, qui resta fidèle aux Pharisiens.

A la mort d'Hyrcan et de son fils aîné, qui ne fit que passer, Alexandre Jannée, son second fils, lui succéda et régna vingt-sept ans (av. J.-C. 105-78) en s'appuyant sur les Sadducéens. Guerroyeur comme son père, il obtint de grands succès sur ses turbulents voisins, mais il essuya aussi de terribles revers, grâce à l'opposition des Pharisiens qui ne cessèrent d'exciter le peuple à la révolte contre le roi, qu'ils appelaient injurieusement le fils de l'esclave. Un jour que la foule lui jeta cette insulte pendant qu'il officiait à l'autel, il saisit son épée, fondit sur le peuple à la tête de ses gardes, et six mille cadavres jonchèrent les parvis sacrés. Les Pharisiens coururent aux armes, mais il leur fit une guerre qui dura sept ans, et coûta la vie à cinquante mille Juifs. Après la victoire, sa fureur le rendit féroce : s'étant emparé de huit cents rebelles qui voulaient prolonger la lutte, il les fit crucifier sous ses yeux à la porte de son palais.

Ce prince, le plus puissant de l'Orient et le plus exécré de ses sujets, mourut pendant qu'il assiégeait la forteresse de Régaba, sur la rive orientale du Jourdain. A son lit de mort, sa femme Alexandra, qui l'avait accompagné dans cette guerre, lui demandait, tout en larmes, ce qu'elle allait devenir avec ses deux fils au milieu d'un peuple toujours en révolte. « Suivez mon conseil, répondit-il. Quand j'aurai fermé les yeux, faites embaumer mon corps dans le plus grand secret, et laissez croire que la maladie me retient

sous ma tente. Pressez le siège de Régaba jusqu'à la reddition de la place, et rapprochez-vous des Pharisiens, qui vous exalteront comme la plus courageuse des reines. Les Pharisiens peuvent tout sur la multitude. Puis vous leur montrerez mon cadavre, en ajoutant qu'ils peuvent se venger, s'ils le veulent, de l'homme qui les a persécutés, mais que vous êtes résolue, quant à vous, de gouverner selon leurs institutions et leurs conseils. Aussitôt ils me prodigueront plus d'éloges qu'ils ne m'ont lancé d'injures, et me feront faire des funérailles plus magnifiques que vous ne pourriez le faire vous-même. Vous régnerez ainsi, vous et vos fils, avec une pleine autorité. »

La reine se soumit aux Pharisiens, se conformant en cela, dit-elle, aux dernières volontés d'Alexandre. Aussitôt ces ambitieux entonnèrent le panégyrique du roi défunt. Le peuple, entraîné par ses docteurs, poussa des acclamations enthousiastes, et jamais roi, dit Josèphe, n'obtint à Jérusalem des funérailles plus pompeuses que le prince Alexandre. La nation retomba sous le joug des Pharisiens. Ils cassèrent les décrets des derniers rois, rétablirent toutes les traditions de la secte et organisèrent contre les Sadducéens une véritable persécution.

Le sceptre de Juda oscillait ainsi entre les deux partis qui se disputaient le pouvoir, quand parut à la cour des Machabées un ambitieux nommé Antipater, qui convoita ce sceptre glorieux, et réussit à le faire passer dans sa famille.

C'était un de ces Iduméens qu'Hyrcan avait forcés d'embrasser la religion juive. A force d'intrigues, il gagna les bonnes grâces du roi Alexandre et de sa femme Alexandra, devint leur conseiller intime, et s'empara surtout d'Hyrcan II, leur fils aîné, qui devait régner sous la tutelle de sa mère, nommée régente à la mort de son mari. La mère et le fils se laissèrent gouverner par les Pharisiens et par Antipater; mais Hyrcan avait un frère, nommé Aristobule, qui s'attacha aux Sadducéens indignement persécutés, et par-

vint à former une armée de mécontents, avec laquelle, peu de temps après la mort d'Alexandre, il livra bataille au pauvre Hyrcan et le força de lui céder la dignité royale. Doux et pacifique, le vaincu se contenta du souverain pontificat et se réconcilia avec son frère, devenu son roi.

Mais cette révolution ne faisait l'affaire ni des Pharisiens odieux au nouveau roi, ni d'Antipater dont Aristobule détestait les intrigues. Le perfide iduméen persuada au faible Hyrcan que son frère, non content de lui avoir volé sa couronne, en voulait à sa vie. Il lui conseilla en même temps de s'enfuir en Arabie pour demander aide et protection au roi Arétas. Celui-ci profita de l'occasion pour entrer subitement en Judée avec cinquante mille hommes, sous prétexte de rétablir son protégé. Surpris par cette brusque invasion, Aristobule s'enferma dans le Temple avec ses défenseurs, pendant qu'Arétas et Hyrcan inauguraient la lutte fratricide en assiégeant Jérusalem. Le sceptre n'oscillait plus seulement entre deux partis politiques, mais entre deux frères ennemis. L'un et l'autre vont le voir tomber de leurs mains.

En ce temps-là, la quatrième bête de Daniel, la bête aux dents de fer et aux ongles d'airain, Rome, la sanglante Rome, foulait aux pieds sceptres et couronnes, broyait peuples et rois, et considérait les nations comme de simples provinces de son empire. Au moment où les deux frères se disputaient le pouvoir, le grand Pompée, maître de tout l'Occident, arrivait en Orient pour l'assujettir à la reine du monde. Il évoqua l'affaire des deux frères à son tribunal, leur extorqua millions sur millions, remettant toujours à plus tard le prononcé du jugement, jusqu'à ce qu'enfin Aristobule, se voyant perdu, courut s'enfermer dans le Temple, décidé à vaincre ou à mourir. Pompée en fit le siège, pénétra dans Jérusalem, fit de ses défenseurs un carnage effroyable, et entra, suivi de ses capitaines, jusque dans le Saint des Saints, où il fut tout surpris de ne rencontrer l'image d'aucun dieu. « On apprit alors, dit Tacite, qu'aucune

divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien. » Elle cachait les emblèmes figuratifs de celui qui bientôt, invisible aussi, remplira le monde de sa gloire, et devant qui tous les dieux de Rome tomberont en poussière.

Pompée réduisit la Judée en province romaine sous le gouvernement de son lieutenant Scaurus. Aristobule et ses deux fils, Alexandre et Antigone, prisonniers du vainqueur, furent conduits à Rome pour orner le triomphe de Pompée, et périrent quelque temps après, sauf Antigone qui parvint à s'enfuir. Hyrcan, privé du diadème, conserva le pontificat et devint l'esclave d'Antipater, le favori de Pompée, qu'il avait aidé dans toutes ses entreprises en Judée.

L'Iduméen triomphait : il se voyait déjà avec ses quatre fils, Phasaël, Hérode, Joseph et Phéroras, sur les marches du trône, quand un coup de foudre, la bataille de Pharsale, renversa Pompée, son protecteur; Pompée, le profanateur du Temple, le destructeur de la nationalité juive, le bourreau d'Aristobule et de sa famille. Que répondrait Antipater aux Juifs qui l'accuseraient devant César, le nouveau dictateur, d'avoir ruiné son pays pour mériter les faveurs de Pompée ? Mais Antipater était un homme de ressources. Vite il changea de drapeau. Des Juifs dévoués à Hyrcan il forma un corps d'armée, s'unit aux princes ralliés à César, fit avec ses fils des prodiges de valeur, et quand le dictateur arriva en Égypte, il parut devant lui tout couvert de blessures : « J'ai aimé Pompée, mon bienfaiteur, s'écria-t-il, mais jamais je n'ai fait pour Pompée ce que j'ai fait pour César. » César était gagné. En vain Antigone fit valoir ses droits : il fut éconduit et traité comme un séditieux. Antipater fut proclamé de droit citoyen romain et procurateur de la Judée, sous Hyrcan qui reçut de nouveau le diadème royal. Tout-puissant sous ce fantôme de roi, Antipater investit son fils de toutes les forces vives de la nation : Phasaël reçut le commandement de Jérusalem, et Hérode le gouvernement de la Galilée.

Mais un nouveau coup de foudre abattit Antipater au moment où il pouvait se croire au comble de ses vœux. L'an 40 avant J.-C., le grand César tomba poignardé en plein sénat par Cassius et Brutus. Déjà Antigone traitait avec les assassins, quand un chef dévoué aux Machabées lui versa un poison mortel qui mit fin à ses crimes. De plus, à la faveur des bouleversements occasionnés par le meurtre de César, les Parthes, en éternels ennemis de Rome, entrèrent dans Jérusalem avec Antigone, qui reprit le sceptre des mains débiles d'Hyrcan, aux applaudissements de la multitude. Hyrcan, Phasaël et Hérode furent jetés en prison. On coupa les oreilles au premier, afin de le rendre incapable, par cette mutilation, d'exercer les fonctions du pontificat. Phasaël se brisa le crâne contre les murs de son cachot. Quant à Hérode, il parvint à s'enfuir avec les membres de sa famille, Marianne, petite-fille d'Hyrcan, sa fiancée, Alexandrine, sa future belle-mère, et le jeune Aristobule, frère de Marianne. Il se réfugia en Égypte, chez la reine Cléopâtre, alors toute-puissante sur le cœur de Marc-Antoine, vengeur de César.

Les derniers événements l'avaient jeté dans une espèce de désespoir. La mort de César lui enlevait ses protecteurs romains; la proclamation d'Antigone comme roi des Juifs l'exposait, lui et les siens, à des ressentiments implacables; mais il se dit qu'avec de l'argent il gagnerait Antoine, le nouveau dictateur, et qu'en épousant Marianne, petite-fille d'Hyrcan, il calmerait la fureur des Juifs. Du reste il n'aspirait pas à la royauté. Il se contenterait de faire proclamer roi le jeune Aristobule, frère de Marianne, sous lequel il exercerait le pouvoir, comme Antipater l'avait fait sous Hyrcan.

Plein de ces pensées, il courut à Rome où il fut reçu par Marc-Antoine comme un ami de Cléopâtre et de la République. Après avoir exposé son humble requête, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le dictateur exposer ses plans relativement à la Judée. Évidemment, dit-il,

Antigone, l'allié des Parthes, était considéré par les Romains comme un ennemi public, qu'il fallait abattre. Le jeune Aristobule, que présentait Hérode, ne pouvait rien pour Rome dans les circonstances présentes. Il fallait à Jérusalem un roi guerrier, actif, dévoué, qui prêtât main-forte à Antoine contre les Parthes et autres ennemis de l'Empire. Or, ce roi ne pouvait être qu'Hérode lui-même. Ainsi parla le dictateur. Le Sénat, consulté, proclama Hérode roi des Juifs. Conduit par Antoine et Octave, son collègue, le fils d'Antipater monta au capitole pour offrir des victimes aux dieux de Rome; mais encore tout abasourdi d'un événement auquel il était loin de s'attendre, il ne lui vint pas à la pensée que son élévation cachait un mystère, dont le vrai Dieu connaissait le secret.

Seize siècles auparavant, Jacob mourant avait prophétisé les destinées de son fils Juda. Il devait porter le sceptre jusqu'à l'avènement du Libérateur d'Israël, du Désiré des nations. Or Juda avait tenu le sceptre depuis lors, en exil comme dans la patrie, pendant la captivité de Babylone comme dans la nouvelle Jérusalem, sous Zorobabel et sous les Machabées. Et voilà que le sceptre de Juda passe dans les mains de l'Iduméen Hérode, au grand étonnement d'Hérode lui-même. Il demande la couronne pour Aristobule, et les Romains posent la couronne sur la tête de cet étranger contre toute justice, contre leurs habitudes de respect pour la religion et la nationalité des peuples vaincus, contre leur intérêt qui leur conseillait de ménager les Juifs en leur donnant un prince de leur choix, au lieu de les soumettre à un étranger, un intrigant, un criminel exécré, lui et sa race, de toute la nation. Dieu avait donc voulu ravir aux Machabées le sceptre de Juda, afin qu'à ce signe les Juifs tournassent les yeux vers le Libérateur promis à leurs pères, vers le grand Roi qui devait remplacer la race éteinte de leurs princes.

Hérode, proclamé roi par le Sénat romain l'an 37 avant Jésus-Christ, data de ce jour, dit le 4e livre des Machabées,

le commencement de son règne. Il revint en hâte en Palestine, mais il rencontra un ennemi dans chacun de ses sujets, plus que jamais attachés à leurs anciens rois. En vain, pour les gagner, épousa-t-il Marianne, dont la grande beauté avait ravi son cœur. Marianne était l'héritière des Machabées par son père Alexandre, frère d'Antigone, et par sa mère Alexandra, fille d'Hyrcan. Digne en tout de sa race, cette noble victime d'un ambitieux livré à tous les vices, ne vit en lui que le bourreau de sa famille, et lui apporta pour dot une haine dissimulée sous une froideur glaciale, que son amour passionné ne sut jamais vaincre. Trois ans durant, l'usurpateur dut conquérir, avec l'aide du soldat romain, toutes les villes de son royaume, et monter à son trône sur un monceau de cadavres, les mains teintes du sang d'Antigone, le dernier roi des Machabées. Antoine voulait conduire à Rome l'infortuné monarque pour rehausser son triomphe, mais Hérode obtint à prix d'argent qu'il eût la tête tranchée, persuadé que jamais les Juifs ne lui donneraient le titre de roi, tant que vivrait le vrai roi des Juifs.

Le supplice d'Antigone ne fit qu'aviver la rage du peuple contre le meurtrier, et ses démonstrations d'amour pour tout ce qui restait du vieux sang machabée, de sorte qu'Hérode, croyant toujours voir la couronne branler sur sa tête, devint plus féroce qu'un tigre, versa le sang royal jusqu'à la dernière goutte dans une suite de tragédies qu'on ne peut se rappeler sans frémir.

Le vieil Hyrcan, exilé depuis longtemps à Babylone, ayant appris l'élévation d'Hérode à la royauté, lui demanda l'autorisation de revenir à Jérusalem pour y finir ses jours. Le tyran donna une place dans son palais à ce vieux protecteur de sa famille; mais s'étant imaginé, dans un moment de troubles politiques, que les Juifs pourraient encore offrir le sceptre au pauvre octogénaire, il le fit assassiner par ses gardes au sortir d'un repas.

Bientôt, il prit peur du jeune Aristobule qu'il avait dû

investir du souverain pontificat sur les instances du peuple, et surtout d'Alexandra et de Marianne, mère et sœur du jeune pontife. Un jour qu'il officiait dans le Temple avec toute la majesté traditionnelle de ses ancêtres, le peuple se mit à pousser des acclamations enthousiastes. Quelques jours après, Hérode invita le prince à prendre un bain avec quelques jeunes gens de son âge. Ceux-ci, comme par manière de plaisanter, lui plongèrent la tête dans l'eau et l'y retinrent si bien qu'on ne retira du bassin que le cadavre du grand prêtre. Hérode feignit de grands airs de désespoir, mais il ne trompa personne. On l'accusa publiquement de ce meurtre, et il fut obligé de comparaître au tribunal d'Antoine, alors en Égypte, pour se justifier.

Ce fut pour l'assassin l'occasion d'un nouveau crime. Comme il aimait éperdument sa femme Marianne, dont la rare beauté excitait partout l'admiration, il se dit qu'Antoine, aussi voluptueux que lui, était capable de condamner le mari pour s'emparer de la femme. Il ordonna donc, si l'on apprenait sa condamnation, de poignarder Marianne, afin qu'elle n'appartînt pas à un autre que lui. Absous par le dictateur, il se montra plus tendre que jamais pour Marianne; mais celle-ci lui dit qu'on n'ordonne pas de poignarder ceux qu'on aime. La voyant au courant de son barbare secret, il entra en fureur et faillit l'étrangler. S'étant absenté une seconde fois pour mendier les faveurs d'Auguste, qui venait de vaincre Antoine à la bataille d'Actium, il renouvela l'ordre, si Auguste se montrait inflexible, de faire périr Marianne. A son retour, comblé d'honneurs par Auguste, comme il l'avait été par Antoine, il trouva sa femme instruite de nouveau du fatal secret. Alors poussé par sa sœur Salomé qui détestait la reine, devenu semblable à une bête féroce, il accusa Marianne d'infidélité et de conspiration, et la traduisit devant un tribunal de lâches et de complaisants, qui la condamnèrent à mort. La dernière des Machabées marcha au supplice sans pâlir, avec la fierté et la sérénité d'une martyre.

Ce crime consommé, Hérode entra dans les transports du plus violent désespoir. L'amour et le remords devinrent ses bourreaux. Il voyait partout le spectre de cette femme qu'il idolâtrait, il l'appelait sans cesse, il refusait de manger. On crut qu'il deviendrait fou ou qu'il succomberait à la fièvre qui le dévorait. Sa belle-mère Alexandra prit même des mesures pour assurer le trône aux deux fils qu'il avait eus de Marianne. Il l'apprit, et c'en fut assez pour réveiller le monstre : après la fille, il fit décapiter la mère.

Mais il allait bientôt reculer les bornes de la férocité. Quand ses deux fils, nés de Marianne, eurent passé l'âge de l'adolescence, il s'aperçut que les Juifs s'attachaient à ces jeunes gens, dans lesquels coulaient encore quelques gouttes du sang des Machabées. On lui persuada qu'ils conspiraient avec leurs adeptes et que sa vie était en danger. Alors le peuple de Jéhovah vit ce père dénaturé intenter un procès à ses propres enfants, plaider lui-même contre eux devant des juges infâmes, et les faire condamner à mort, malgré leurs larmes et leurs protestations d'innocence. On lui laissa le choix du supplice : il les fit étrangler dans leur prison.

Hérode mit le comble à ces crimes par un attentat suprême contre ses sujets. Après avoir immolé les rois qu'ils aimaient, il tenta d'immoler le Dieu qu'ils adoraient. On le verra plus tard essayer d'égorger le Fils de l'Éternel, incarné dans l'enfant de Bethléem, mais il avait préludé à ce déicide en attaquant l'Éternel lui-même, Jéhovah, le Roi des Juifs, Jéhovah, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu tout-puissant dont Israël propageait le nom adorable au milieu des peuples idolâtres. L'usurpateur iduméen ne connaissait d'autre Dieu que l'empereur Auguste, d'autre culte que celui de Rome. Il entreprit de substituer au vrai Dieu les divinités du paganisme, et de déshonorer Jérusalem, la cité sainte, en la formant aux mœurs et aux habitudes païennes. De fait, on vit s'élever

un amphithéâtre couvert d'inscriptions fastueuses en l'honneur d'Auguste. Des bêtes féroces furent amenées dans la cité de David. Des gladiateurs célèbres, des chanteurs, des comédiens, des mimes, des athlètes, affluèrent à la cour du tyran sacrilège. Des lions de Numidie et des tigres venus de l'Inde déchirèrent, comme à Rome, de malheureux esclaves. Comme à Rome, on joua sur des théâtres obscènes les pièces les plus licencieuses. Mais les Juifs, fils de Moïse, bien que tombés dans toutes sortes de vices et d'erreurs, n'étaient pas hommes à supporter ces spectacles de sang et de boue. Des cris de révolte se firent entendre. Dix hommes résolus firent le serment d'assassiner en plein théâtre l'odieux profanateur de la Sainte Sion. Ils furent dénoncés et exécutés, mais le dénonciateur fut saisi par le peuple, coupé en morceaux, et jeté aux chiens.

Dès lors, pour échapper à la vindicte publique, Hérode s'appuya de plus en plus sur le tout-puissant empereur, bâtit des temples en son honneur, lui éleva des statues colossales, construisit de magnifiques cités qu'il dédia à Auguste, comme la nouvelle Samarie qu'il nomma Sébaste, nom grec de l'empereur, et la fameuse Césarée. Ces villes et d'autres forteresses se remplirent de populations païennes, au milieu desquelles Hérode cherchait un refuge contre ses sujets exaspérés.

Cependant la révolte grondait toujours. Pour calmer l'effervescence des esprits, Hérode annonça tout à coup, à la stupéfaction générale, qu'il se proposait d'entreprendre à ses frais la reconstruction du Temple de Jérusalem. « L'édifice élevé par Zorobabel, dit-il, est moins vaste, moins élevé, moins somptueux que celui de Salomon. De plus, les guerres qui ont sévi depuis quatre cents ans l'ont fortement endommagé. Il est juste que je consacre mes trésors à rendre au Temple de Jéhovah son ancienne splendeur. » On se défiait tellement du tyran, qu'on le soupçonna de vouloir détruire le Temple sous prétexte de le restaurer; aussi ne lui permit-on de toucher au monument

qu'après la préparation des matériaux qui devaient servir à sa restauration. Dix mille ouvriers, sous la surveillance d'un millier de prêtres en costume sacerdotal, travaillèrent à cette restauration pendant les dernières années d'Hérode. Ce tyran régicide et déicide prépara ainsi, sans le savoir, le palais du grand Roi, qui devait bientôt y faire son entrée solennelle et promulguer sa loi sainte aux Juifs et aux Gentils.

Et en effet, l'heure du Dieu Rédempteur allait sonner. Le sceptre était tombé des mains de Juda; la dernière des soixante-dix semaines de Daniel allait s'ouvrir; le monde, livré à Satan, c'est-à-dire à toutes les erreurs et à tous les vices, courait à l'abîme, comme les hommes avant le déluge. L'empire romain, dont on nous vante la belle littérature, n'était qu'un vaste fumier couvert de neige. Lisez tous les beaux esprits du siècle d'Auguste, les philosophes, les orateurs, les poètes, et vous trouverez dans leurs œuvres un cloaque d'immondices à faire rougir Sodome. Saint Paul a flétri les représentants de ce qu'on appelle la belle antiquité en termes qui les marquent au front de stigmates indélébiles. Quant au peuple Juif qui devait conserver la notion du vrai Dieu au milieu des idolâtres, hors une élite de vrais enfants d'Abraham, qui hâtait par ses ardents désirs la venue du Rédempteur promis, il se composait de deux sectes, dont l'une ne croyait plus même à l'immortalité de l'âme, et l'autre cachait, sous des apparences d'austérité, les vices les plus dégradants. « Malheur à vous, Pharisiens, dira bientôt le Maître, sépulcres blanchis au dehors, mais à l'intérieur, cadavres en putréfaction. »

En abaissant les yeux sur cette terre livrée au démon et souillée par tous les vices, il ne restait au Créateur d'autre alternative que de détruire encore une fois ce foyer d'infection, ou de restaurer la nature humaine par un miracle de sa grâce. Or, Dieu s'était engagé à ne plus noyer les hommes, si coupables qu'ils fussent, dans les eaux d'un déluge universel. Il devait donc envoyer le divin Répara-

teur de l'humanité promis dès le commencement, Celui qui écraserait la tête du serpent, et par sa mort rendrait la vie aux enfants perdus du vieil Adam.

De fait, l'an 37 du règne d'Hérode, 4000 ans après la création du monde, le Fils de Dieu descendit du ciel, se fit homme, vécut et mourut pour nous. C'est le divin Soleil qui éclaira tous les peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. C'est Notre Sauveur et souverain Seigneur; c'est Jésus-Christ dont on trouvera la *Vie*, la *Passion*, et le *Triomphe*, dans la troisième partie de ces *Récits*.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE NEUVIÈME

DAVID, LE GRAND MONARQUE

Pages.
I. Le roi d'Hébron..... 1
II. Jérusalem capitale..... 9
III. Translation de l'Arche sainte..... 16
IV. Conquérant et législateur..... 24
V. Chute et repentir..... 34
VI. Révolte d'Absalon..... 39
VII. Défaite des conjurés..... 45
VIII. Le Dénombrement..... 59
IX. Conspiration d'Adonias..... 65
X. Le Temple futur..... 71
XI. Le Roi Prophète. — Mort de David..... 77

LIVRE DIXIÈME

GRANDEUR ET DÉCADENCE

SALOMON

I. Justice et Sagesse..... 83
II. Construction du Temple..... 94
III. Dédicace..... 99
IV. Le Magnifique..... 105
V. Dégradation. — Vanité des vanités..... 111

LIVRE ONZIÈME

LE SCHISME D'ISRAEL

ÉLIE ET ÉLISÉE

Pages.
I. Les tribus idolâtres..... 119
II. Jéhovah et Baal..... 128
III. Élie au désert. — Meurtre de Naboth..... 138
IV. Char de sang et char de feu..... 147
V. Le Thaumaturge..... 154
VI. Le glaive de Jéhu..... 160
VII. Mort d'Élisée..... 167

LIVRE DOUZIÈME

ISRAEL CAPTIF A NINIVE

JONAS ET TOBIE.

I. Un prophète à la mer. — Ninive pénitente..... 171
II. Endurcissement d'Israël..... 179
III. L'invasion d'Assur..... 186
IV. Chute de Samarie..... 193
V. Tobie en exil..... 198
VI. Un compagnon du ciel. — Voyage en Médie..... 203
VII. Retour à Ninive. — L'Ange de Dieu..... 212

LIVRE TREIZIÈME

JÉHOVAH CONTRE NINIVE

ÉZÉCHIAS ET JUDITH

I. Le pieux Ézéchias. — L'impie Sennachérib..... 219
II. Guérison miraculeuse. — L'Ange exterminateur..... 230
III. Manassé captif à Babylone..... 238
IV. Invasion d'Holopherne..... 243
V. La libératrice d'Israël..... 250
VI. Chute de Ninive..... 261

LIVRE QUATORZIÈME

LES DERNIERS JOURS DE JÉRUSALEM

JÉRÉMIE

Pages.
I. Le roi Josias. — Mission de Jérémie..... 265
II. Mort de Josias. — Persécution des Prophètes..... 274
III. Première transmigration..... 284
IV. Le dernier roi de Juda..... 291
V. Siège de Jérusalem..... 300
VI. La catastrophe..... 306

LIVRE QUINZIÈME

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

DANIEL

I. L'ange des exilés..... 313
II. Vision des quatre empires..... 320
III. Les prophètes de la captivité..... 324
IV. La statue d'or..... 330
V. Nabuchodonosor devenu fou..... 336
VI. Le dieu Bel et la fosse aux lions..... 342
VII. Le festin de Balthazar..... 348
VIII. Un acte héroïque. — Les soixante-dix semaines d'années. 354

LIVRE SEIZIÈME

LE RETOUR DANS LA PATRIE

ZOROBABEL ET NÉHÉMIAS

I. Retour des exilés..... 359
II. Le second Temple..... 364
III. Assuérus et Esther. — Un noir complot..... 370
IV. Dénouement inattendu..... 381

Pages.
V. Le réformateur Esdras..... 387
VI. Néhémias. — Reconstruction de Jérusalem..... 393
VII. Dédicace de la sainte cité..... 400

LIVRE DIX-SEPTIÈME

LA JUDÉE SOUS L'EMPIRE GREC

LES MACHABÉES

I. Alexandre le Grand et ses successeurs..... 407
II. La persécution d'Antiochus..... 415
III. Mathathias et la guerre sainte..... 426
IV. Judas Machabée..... 430
V. Triomphe et mort de Judas..... 437
VI. Jonathas et Simon..... 447
VII. L'Iduméen Hérode..... 456

FIN DU TOME SECOND.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org